LA CALIFORNIE

DANS

LES DERNIERS MOIS DE 1849.

Nous sommes par 35 degrés de latitude nord, cinglant, sous une brise fraîche, vers le goulet qui conduit dans la baie de San-Francisco. Rien de plus agréable que les premières impressions d'un froid vif, pour qui vient d'échapper au long martyre d'une résidence de trois années sous le soleil brûlant des tropiques; aussi tout le monde à bord de *la Poursuivante* est-il aujourd'hui d'une humeur parfaite. La voix du commandant, ordinairement d'un timbre si éclatant, s'est sensiblement adoucie. Les matelots mettent plus d'empressement à faire la manœuvre. Les passagers eux-mêmes, auxquels manque depuis si long-temps un sujet de conversation, se réveillent de leur léthargie, et engagent entre eux des discussions animées.

C'est que nous touchons à l'un des points les plus intéressans, les plus mystérieux du globe. Nous sommes à la veille de voir se résoudre pour nous une question qui jette, depuis quinze mois, dans d'étranges perplexités le nouveau aussi bien que l'ancien monde. Il s'agit de savoir si les mines tant vantées de la Californie ne sont qu'une immense duperie, un *yankee puff*, pour attirer les colons et les capitaux dans

une contrée malsaine et inhospitalière, ou si elles sont quelque chose de tangible et de réel.

Une chose m'avait frappé pendant la traversée : c'est qu'à mesure que nous approchions du terme de notre voyage, les doutes augmentaient au sujet de la Californie. Ainsi, à Valparaiso, on avait bien constaté et on admettait le fait de l'existence des mines d'or; mais on se figurait assez généralement que le pays était malsain, qu'il n'y existait ni lois ni gouvernement, et qu'il arrivait presque toujours qu'on payât de sa vie d'assez médiocres résultats. A Taïti, point séparé de San-Francisco par quarante jours de mer seulement, aux îles Sandwich, point encore plus voisin, on rencontrait les mêmes doutes, les mêmes défiances, la même curiosité. Tout le monde était sur le qui-vive dès qu'il arrivait un navire de l'Eldorado, tout le monde était avide de renseignemens nouveaux, et cependant personne ne pouvait se faire une idée nette du véritable état des choses.

Nous ne sommes plus qu'à trente lieues de la côte, et déjà on reconnaît, au nombre et à la diversité des pavillons qui se croisent autour de nous, le voisinage d'un grand centre d'affaires. A notre gauche se montre à l'horizon un trois-mâts français dont la longue traversée va se terminer en même temps que la nôtre; voici, à droite, un bâtiment anglais de Shang-hae, avec toute une colonie de Chinois à son bord. Nous pouvons distinguer les fronts pâles à contours réguliers, les tailles ramassées de ces habitans du Céleste Empire, pendant qu'ils se pressent contre les bastingages pour nous voir passer et admirer les bouches béantes de notre belle frégate. Plus près de nous se dessinent plusieurs bâtimens chiliens, qui nous saluent en hissant leurs pavillons. Parmi les passagers dont les ponts sont couverts, nous remarquons plusieurs *signoritas* et nous entendons leur cri : *Muy lindo, muy lindo,* pendant que *la Poursuivante* passe majestueusement le long de leur bord. Hélas! parmi les cœurs qui palpitent de joie et d'espérance là, devant nous, combien auront cessé de battre, tristes et désillusionnés, avant la fin de l'aventure dans laquelle ils vont s'engager!

Le vent nous manque tout à coup, ce qui nous force à mouiller, avant la nuit, à peu de distance des Farralones, deux îlots détachés qui, semblables au dragon de la fable, montent la garde devant le jardin de ces nouvelles Hespérides. Pendant que nous sommes ainsi arrêtés contre notre gré, le navire roulant péniblement sous la pression d'une forte houle, nous avons tout le loisir nécessaire pour suivre les manœuvres de plusieurs compagnies de baleines qui s'agitent autour de nous. La nature semble avoir voulu que tout eût un caractère particulier en Californie; aussi ces cétacés diffèrent-ils des autres membres de la grande famille à laquelle ils appartiennent. Ailleurs, on voit des baleines d'une grosseur trois fois plus considérable se laisser har-

ponner et prendre, sans grande résistance, par deux ou trois marins embarqués dans un frêle canot qu'il leur serait facile de submerger d'un seul coup de queue. La baleine californienne est d'humeur bien moins accommodante : dès qu'elle voit arriver les embarcations, elle se retourne résolûment contre elles et leur donne la chasse à son tour. Surpris et épouvantés d'un courage si nouveau pour eux, les baleiniers se sont bien vite dégoûtés de leur tâche; ils ont définitivement abandonné le champ de bataille, laissant leur terrible ennemi en repos. Aussi, pendant que l'espèce multiplie sur la côte de la Californie, elle tend au contraire à disparaître dans les parages où elle ne songe pas à se défendre. Aujourd'hui, la baleine russe se trouve refoulée dans les mers lointaines du Japon et d'Okotsk, et, même dans ces parages d'accès difficile, elle ne réussit pas à se mettre à l'abri de ses audacieux persécuteurs. Cet exemple n'a-t-il pas sa morale, comme bon nombre d'autres fournis par le règne animal? Porter la guerre dans le camp ennemi, prendre les devans avec qui veut vous attaquer, c'est là le plus sûr moyen de salut pour les nations comme pour les particuliers. Aujourd'hui surtout que les passions se déchaînent avec tant de violence, et que les appétits de l'homme, s'abritant derrière une philosophie spécieuse, s'érigent en divinités, comme au temps du paganisme, malheur aux peuples qui ne savent pas défendre, avec leurs droits héréditaires, les prérogatives conquises par le travail! Les attaques directes et incessantes des ennemis de la propriété les auraient bientôt conduits à leur ruine.

Le goulet de San-Francisco ressemble beaucoup à celui de Brest. Il est assez étroit pour que les forts qu'il est question d'élever de chaque côté puissent croiser leurs feux et en commander l'entrée; il contient en outre assez d'eau pour faire flotter les plus gros navires. Arrivé au front du goulet, le voyageur voit se déployer devant lui, non point un port ou même un lac, mais une Méditerranée en miniature. Le port de San-Francisco contiendrait facilement toutes les flottes de la terre, — précieux trésor pour « le voisin Jonathan, » — et l'on a lieu de s'étonner qu'une position pareille soit restée si long-temps inoccupée. Un îlot situé dans l'intérieur de la baie, à peu de distance du goulet, est évidemment destiné à servir d'emplacement à une batterie : ce sera un nouvel élément de force et de sécurité pour un port qui en possède déjà de si nombreux.

Herba Buena, autrement dit *San-Francisco*, se trouve à droite, en entrant dans la baie, un peu au-delà de l'ancien fort espagnol. C'est aujourd'hui une ville de cinquante mille ames, qui promet de devenir, en peu d'années, la capitale de la mer Pacifique. Des forêts de mâts, qui se déploient à perte de vue tout alentour, rappellent le Havre et Marseille. Il y a en ce moment plus de trois cent quarante bâtimens de commerce mouillés près de la ville, sans compter un nombre fort

considérable de bricks et de goëlettes. Tous, sans exception, ont perdu leurs équipages, et il en est beaucoup dont les capitaines eux-mêmes ont déserté. Une corvette américaine, à bord de laquelle flotte le pavillon du commodore Jones, veille seule à la conservation de cette masse de valeurs.

Nous débarquons sans difficulté sur une jetée improvisée au pied de l'ancien fort. Ici, point de douaniers pour fouiller vos poches ou sonder, le fer à la main, vos malles et vos paquets. Les octrois, ce rouage qui entrave tout et qui tend à disparaître partout où il y a un peu de séve et de lumières, sont parfaitement inconnus chez les Américains. Le temps pour eux a sa valeur aussi bien que la marchandise, et tout ce qui leur en enlève une part sans nécessité bien démontrée est un empiétement sur leurs droits d'hommes libres. La vraie liberté consiste, aux yeux de tout Américain, non à débiter impunément des extravagances philosophiques à un auditoire affamé de jouissances matérielles, mais à se livrer, sans trouble ni empêchement, aux occupations pour lesquelles il se sent des aptitudes spéciales.

A San-Francisco, où on ne rencontrait, il y a quinze mois, qu'une demi-douzaine de cabanes grossières, on trouve aujourd'hui une bourse, un théâtre, des églises pour tous les cultes chrétiens, et un grand nombre de maisons d'assez belle apparence. Quelques-unes d'entre elles sont bâties en pierres, mais le plus grand nombre en bois ou en *adobe*. Les façades des maisons sont blanchies ou peintes, les rues bien alignées, et l'ensemble d'un assez bel effet. Des deux côtés de la ville, en suivant la plage, se prolongent des rangées de tentes à perte de vue, formant une ville d'un nouveau genre, qui ne manque pas d'une certaine originalité. Là viennent se reposer un instant, avant de prendre leur essor pour les mines, les émigrans des deux mondes, ainsi que des Chinois, des Malais, et toute cette population débraillée qui fourmillait naguère dans les divers archipels de l'Océanie, et à laquelle Botany-Bay avait servi de point de départ. Là se trouve l'ancien ministre de la justice du roi Kamehameha, aujourd'hui le plus redoutable brigand de la Californie, le même qui rédigea ce fameux code de lois que les sociétés bibliques de l'Angleterre et des États-Unis ont proclamé le chef-d'œuvre de la sagesse humaine. Là se trouvent réunis des assassins, des parricides, des voleurs de grand chemin, des boucaniers, sur lesquels la main de la justice divine ne s'est pas encore appesantie. La comédie et le drame, ce dernier principalement, y trouveraient à puiser amplement. Des évasions incroyables et des aventures telles que n'en a jamais rêvées l'imagination de nos plus féconds romanciers y attendent leur futur historien.

Déjà la ville de San-Francisco ressemble à une vaste ruche dans laquelle régnerait un bourdonnement perpétuel. Des voitures, des charrettes, des wagons, circulent pêle-mêle, se croisent et se heurtent

de tous côtés. Je plains le philosophe, le rêveur qui se trouve égaré dans les rues de San-Francisco, car il court à chaque pas le danger d'être écrasé pendant qu'il se livre à ses méditations, et sans qu'il lui soit crié *gare!* De grands gaillards à charpente forte et osseuse, la tête surmontée de chapeaux en pain de sucre, fouettent et éreintent leurs attelages sans faire la moindre attention aux piétons. De chaque côté de la rue, on voit passer une foule silencieuse et préoccupée, se dirigeant à pas pressés, soit vers la douane, grossière construction située au fond de la ville, soit vers la bourse, édifice placé entre deux maisons de jeu, et devant lequel stationnent en permanence des groupes d'avides spéculateurs.

Toutes les nations du globe sont largement représentées dans le commerce de San-Francisco; mais, comme il faut s'y attendre, l'élément américain y domine. La législation américaine permet à chacun de s'établir comme il l'entend. Tout le monde en conséquence est courtier, consignataire, banquier, changeur, commissaire-priseur, plusieurs même exercent simultanément toutes ces professions. J'ignore si l'armateur ou le négociant du Havre qui envoie des marchandises en consignation à San-Francisco fait de brillantes affaires; mais ce qu'il y a de positif, c'est que le consignataire qui les reçoit ne s'y ruine pas. Le relevé de ses prélèvemens divers, à titre de courtage, change et emmagasinage, édifierait grandement ses confrères de nos places d'Europe. On peut, sans exagération, en évaluer l'ensemble à 50 pour 100 du montant brut de chaque vente. Il est juste aussi de reconnaître que le consignataire de San-Francisco a, de son côté, de lourdes charges à supporter. Ainsi, outre la cherté de la vie matérielle, dans un pays où un œuf se paie souvent jusqu'à 5 francs, et une pomme de terre jusqu'à 3, les loyers varient de 150,000 à 300,000 francs par an. Il y a des maisons, en assez grand nombre, qui rapportent à leurs propriétaires jusqu'à 800,000 francs par année.

Quelque importans que soient les résultats obtenus des mines de la Californie, et quelque nombreuses que soient les ressources de San-Francisco comme centre de commerce, il est impossible qu'un pareil état de choses puisse se soutenir long-temps. Le *Yankee* est agioteur de sa nature; personne n'entend mieux le *puff* que lui. Donnez à un citoyen du Massachusetts cent arpens de marais, il les baptisera du nom fallacieux d'*Eden Fields* (champs d'Éden), puis il les fera valoir de tant de manières et avec une si grande persévérance, que plus d'un *innocent* ne tardera pas à tomber dans ses filets. C'est ce qui s'appelle, aux États-Unis, *play a Yankee trick* (jouer un tour à la Yankee), et très certainement le général Jackson n'était pas plus fier de sa fameuse victoire sur les Anglais à la Nouvelle-Orléans que ne le paraît un de ces joueurs, quand il raconte à d'enthousiastes compatriotes quelque

prouesse de ce genre. Jetez trois Américains sur une île déserte où il n'y aura qu'une source d'eau : deux d'entre eux s'en empareront, et prélèveront par ce moyen un tribut sur le troisième; puis ils se vanteront hautement de leur *Yankee trick*.

Ce qui paraît donner, pour le moment, une valeur factice et exagérée aux propriétés immobilières de San-Francisco, c'est le grand nombre de maisons de jeu qui s'y sont fondées. Tous les exilés de Frascati, des nos 36 et 113 du Palais-Royal et des établissemens analogues de Londres, de Berlin et de Vienne semblent s'être donné rendez-vous dans cette terre promise des joueurs. Dès qu'il y a une maison à louer, les joueurs s'en emparent à tout prix, et la banque s'y installe avec son attirail de roulettes. Il y a actuellement à San-Francisco plus de cent établissemens de ce genre où se pressent et se coudoient chaque soir une foule de vagabonds sandwichois, mulâtres, chinois, malais, et d'aventuriers de tous pays, tous mécréans de première espèce. Toutes les peuplades du globe ont versé une portion de leur écume dans ce cloaque de l'humanité.

Rien de plus étrange que le spectacle offert tous les soirs, après huit heures, par ces maisons de jeu. Au dehors, une foule immense en obstrue les portes; à l'intérieur, les joueurs avides se forcent un passage jusqu'à la table de *monte*, et, dans leur fougue impatiente, en viennent souvent aux mains. Ailleurs, c'est à coups de poing ou de pied que se vident les querelles de cette nature. En Californie, une injure ou même quelquefois un léger froissement sont, à l'instant, suivis d'un coup de poignard ou de pistolet. « Silence là-bas! » crie-t-on de la banque, lorsqu'il part un coup de pistolet dans la salle, « vous faites trop de bruit, damnés coquins que vous êtes! » *I'll make a hole in you* (je ferai un trou dans votre personne), crie-t-on d'un autre point; *may the devil take me if I don't* (que le diable m'emporte si je ne le fais pas) : telles sont les observations courtes, mais énergiques, qu'on échange de tous côtés. Une fois devant la table de jeu, le nouveau venu, qui, la plupart du temps, arrive des mines, déboucle sa ceinture de cuir jaune et lui imprime une légère secousse, après avoir posé un des bouts sur le tapis vert. Plusieurs pépites d'or roulent aussitôt sur la table. *The head manager* (le président) avance une main large et osseuse, s'en empare, les pèse dans une balance placée à côté de lui, puis il en rend la valeur en onces de 85 francs chacune. On joue, la même main osseuse vient enlever la pièce; on rejoue, même résultat. Au bout de quinze à vingt minutes, il faut de nouveau détacher la ceinture. Il arrive rarement que le joueur se retire avant que la banque ne l'ait dépouillé, en une seule nuit, du fruit de son travail et de ses privations de plusieurs mois.

Je venais de dîner chez l'un des plus heureux spéculateurs de San-

Francisco. C'était un Américain, ancien banqueroutier de l'Union, qui, arrivé en Californie six mois auparavant, se voyait déjà possesseur d'une fortune évaluée à un million de francs. Parmi les convives se trouvaient plusieurs officiers de l'armée et de la marine américaine. Le dîner s'était prolongé fort avant dans la soirée, ayant été assaisonné de *toasts* et de *speeches*. Un des officiers me propose, en sortant, de me servir de cicerone par la ville. J'accepte. Nous entrons dans l'une des maisons de jeu les plus fréquentées. Arrivé jusqu'à la table verte, non sans beaucoup d'efforts, je tire de ma poche une pièce de cent sous et la jette sur la table en désespéré. Un homme encore jeune, à la longue barbe, à l'air grave et posé, aux manières aristocratiques, présidait. Il s'arrête dans son travail au moment d'imprimer une secousse à la roulette; il me regarde un instant, puis, ramassant ma pièce, me la tend avec un sourire prévenant. « Je vois, me dit-il en fort bon français, que monsieur est étranger et qu'il n'est pas encore au fait de nos usages. Ici nous jouons, non des pièces de cinq francs, mais des onces. Monsieur voudra-t-il bien reprendre ses *cent sous ?* » Il appuya légèrement sur les deux derniers mots. Frappé des manières d'un aussi aimable président, j'attendis une occasion favorable pour entrer en conversation avec lui. Il se prêta à mon désir avec un grand empressement. « Vous voulez savoir, me dit-il, si notre banque fait de bonnes affaires, je serai franc avec vous. Elle en fait de passables; j'excepterai pourtant cette soirée, qui a été détestable. Nous allons fermer tout-à-l'heure, et je doute que nos bénéfices, depuis huit heures, s'élèvent à 20,000 piastres (100,000 francs). Heureusement, nous avons mieux réussi les nuits précédentes; sans cela, nous serions bien à plaindre, car ne gagner que 20,000 piastres dans une soirée, c'est, pour une banque de ce pays, être volé comme dans un bois. » Mon interlocuteur me raconta ensuite qu'il avait joué un rôle important dans un des clubs de Paris jusqu'aux événemens de juin. « Nous perdîmes la partie alors, ajouta-t-il, et c'est pourquoi j'ai cru qu'il valait mieux changer de théâtre. »

La passion du jeu n'a pas été importée en Californie par les Américains; de tout temps, les habitans de cette contrée s'y sont adonnés avec fureur; au Mexique, il en est encore de même aujourd'hui. Le jeu appelé *monte* est celui qui attire le plus d'amateurs; mais la roulette a aussi ses partisans, ainsi que le jeu dit « des *bêtes,* » dans lequel des animaux placés au bout d'un cabestan armé de baguettes mobiles reçoivent un mouvement de rotation, puis s'arrêtent au-dessus de certaines cases contenant des animaux qui leur correspondent.

La population de San-Francisco se grossit chaque jour des émigrans qui arrivent par mer de toutes les parties du monde. Les îles Sandwich, Taïti, les archipels Viti et Fidgi, ainsi que la Nouvelle-Zélande et Sydney, se sont vidés plus ou moins complétement de leur popu-

lation blanche. Tous ces élémens hétérogènes sont venus se fondre successivement dans la grande masse des travailleurs. Absens pour le moment, les émigrans reviendront tous, aux approches de l'hiver, chercher un abri dans la ville. Il n'y a actuellement, en fait de population, que des négocians, des capitaines de navire, et ceux qui, ayant ramassé quelque chose aux *diggings* (mines), rentrent à San-Francisco pour le dépenser dans le jeu et dans la débauche. La population y est presque exclusivement mâle, et c'est tout au plus si les quelques femmes honnêtes qui y ont suivi leurs maris osent s'aventurer dans les rues. Cependant on remarque déjà une amélioration notable à cet égard; depuis que l'élément purement américain a pris le dessus à San-Francisco, personne ne peut plus insulter une femme impunément. Nulle part, on le sait, la femme n'est plus respectée qu'aux États-Unis. Au reste, des industries que la moralité publique flétrirait en Europe de sa censure la plus sévère sont ici en pleine activité, et il ne se passe guère de semaine sans que quelque brick chilien ou américain, frété par des spéculateurs, ne verse sur la place une cargaison féminine. Ce genre de trafic est, m'assure-t-on, celui de tous qui produit en ce moment les bénéfices les plus prompts.

Si on essayait de soumettre à l'analyse les élémens de la population commerçante de San-Francisco, on en trouverait d'étranges. Tous les négocians en faillite de New-York, tous les banqueroutiers poursuivis par la justice, tous les faiseurs de projets et chercheurs d'aventures de l'Union se sont abattus sur cette terre promise. « Regardez celui-là, me dit mon cicerone, lui-même citoyen des États-Unis, c'est un de nos plus grands génies. Directeur de la première maison de Baltimore, il osa concevoir le hardi projet de monopoliser toute la viande fraîche de l'Union, pour ne la vendre ensuite qu'au prix qu'il lui conviendrait de fixer. Déjà il s'était emparé des troupeaux des trois quarts des états et touchait au moment où il allait les posséder tous, lorsqu'un autre Américain, également homme de génie, se mit à spéculer en sens contraire. La lutte entre ces deux *giants* (géans) fut terrible et prolongée. Le peuple, qui est particulièrement sensible, chez nous, à tout ce qui a un caractère de grandeur, la suivit pendant long-temps avec un intérêt extrême. Malheureusement, elle eut pour dénoûment la ruine complète des deux champions. Il est vrai, ajouta mon cicerone, que l'un et l'autre se sont bien relevés depuis. Celui que vous voyez là est arrivé, il y a seulement six mois, sans un sou; aujourd'hui, il a une fortune de 500,000 francs. Son ancien antagoniste a encore mieux réussi. Déjà ils se préparent à livrer sur ce théâtre nouveau un dernier et terrible combat. Cet autre, le grand qui vient de nous saluer en français, est également une de nos *têtes carrées*. Banquier à New-York, il y a quel-

ques années, il entreprit de fonder une banque unique et colossale sur les ruines de toutes les institutions rivales. Ses plans, poussés avec une habileté et une persévérance extrêmes, allaient être couronnés de succès, lorsque le héros de la Nouvelle-Orléans, effrayé de cette tendance anti-démocratique, fit adopter une loi qui empêcha l'établissement de la nouvelle banque. Les sympathies du public hésitèrent un instant entre ces deux grands hommes; mais le général Jackson, sans s'en inquiéter plus, se mit à serrer de près son antagoniste, qui, pour échapper à ses étreintes et à celles de ses créanciers ameutés subitement contre lui, ne trouva d'autre moyen que de battre prudemment en retraite et de venir s'établir parmi nous. »

Pendant que mon guide me racontait ainsi les hauts faits de ses compatriotes, nous fûmes abordés par un personnage à la figure rubiconde et à la carrure athlétique. Il était armé jusqu'aux dents et portait, derrière le dos, serré dans sa ceinture de cuir jaune, un énorme couteau de chasse. — C'est, me dit mon guide après que cette étrange apparition se fut éloignée, le colonel X... du Mississipi. Il vient d'arriver du Texas, par voie de terre, ayant traversé le Mexique dans sa plus grande largeur. Une aventure bizarre, et qui a fait beaucoup de sensation, même ici, où nous commençons à être un peu blasés en fait de merveilleux, lui est arrivée. La voici en peu de mots. Le corps que commandait le colonel X.... corps composé de bons fermiers de l'ouest, étant arrivé à Durango, ville fortifiée du Mexique, et qui compte plus de trente-cinq mille ames, trouva la population dans un morne désespoir. Des Indiens de la tribu des Apaches, qui habite les bords du Colorado, s'étant présentés l'avant-veille au nombre de cinq cents, avaient menacé la ville du pillage, à moins qu'on ne leur livrât sur-le-champ cinquante femmes et un nombre égal de jeunes filles. Les descendans dégénérés du grand Cortès tremblent aujourd'hui, rien qu'à la pensée d'un Apache; aussi les habitans de Durango passèrent-ils, après quelques velléités de résistance, par les conditions imposées, et les Indiens repartirent pour le Colorado, emmenant, avec les femmes, tous les troupeaux qu'ils rencontrèrent sur leur route. Instruit de ces faits, le colonel X... offrit de poursuivre les ravisseurs et de ramener les captives, moyennant paiement d'une somme de 4,000 piastres (20,000 fr.) au retour. La ville accepta la proposition avec joie et souscrivit sur-le-champ une déclaration portant témoignage de cet engagement. Le colonel X... partit avec ses amis, et, le troisième jour, il atteignit les Indiens, qui s'étaient rabattus sur leur tribu. Les deux partis en vinrent aux mains. On se battit à cheval, à coups de *rifle*. L'adresse des Indiens est telle qu'ils savent, tenant d'une main la crinière de leur cheval lancé au galop, se coucher le long de ses flancs, et ne présentent aux balles de leurs ennemis que la plante d'un de leurs pieds, celui-là

même qui, pressé fortement contre le dos du cheval, aide à maintenir cet étrange équilibre; néanmoins ils furent mis en une déroute complète. Les balles du colonel X..., grace à ce coup d'œil infaillible qui distingue le chasseur américain et qui fait qu'aucun objet, quelque petit qu'il soit, ne peut échapper à l'atteinte de son arme, allaient se loger, à la grande terreur des Indiens, dans le pied resté à découvert. Au bout de sept à huit jours d'absence, le colonel X... rentra à Durango; il avait perdu trois de ses compagnons, mais il ramenait les captives. Loin de lui témoigner de la reconnaissance pour sa bravoure, les habitans de Durango refusèrent de payer la somme convenue et ordonnèrent aux Américains de quitter leur ville. A ce message insolent, le brave colonel répondit qu'il ne se retirerait que lorsqu'on lui aurait remis les 4,000 piastres, et que, faute d'y accéder dans les vingt-quatre heures, lui et les vingt-sept hommes dont il disposait encore s'empareraient de Durango. La réponse produisit son effet. L'alcade de Durango apporta, le lendemain, les 4,000 piastres en espèces, après quoi le colonel X..., pour employer sa propre expression, *secoua la poussière de ses pieds* et reprit tranquillement sa route.

Ce qui surprend le plus à San-Francisco, c'est la rareté des vols, malgré les facilités de tout genre qui s'offrent aux mauvais instincts de la population suspecte agglomérée dans la ville. Ainsi, dans les cours des maisons particulières, devant les portes, dans les rues, sur les places publiques, partout en un mot, on se heurte contre des tas de marchandises venues de tous les points du globe et éparpillées là, en apparence sans protection ni surveillance aucune, et pourtant jamais les filous, les flibustiers de profession qui se promènent par la ville, ne s'avisent d'y toucher. La raison en est que, comme beaucoup d'autres pays du globe, la Californie a son code de morale particulier, code accepté et reconnu de tous. Ainsi il est bien permis de s'y passer le caprice d'un coup de couteau ou de pistolet dans une affaire de vengeance ou dans une querelle; mais toucher au bien d'autrui, c'est la plus grande des énormités : une vingtaine de balles partent à l'instant des tentes et des maisons environnantes, et vont chercher le voleur. Marchand, mineur, batelier, tout le monde quittera sur-le-champ ses occupations pour s'élancer à sa poursuite, car tout le monde est intéressé à empêcher le vol, et cependant il n'y a ni gendarmes, ni soldats pour veiller spécialement sur les intérêts du public. Un tel état de choses éveillera au premier moment un sentiment d'étonnement et presque d'indignation : on ne conçoit pas qu'un gouvernement puisse manquer à son devoir le plus essentiel, au point de ne pas accorder à un pays qui s'est rangé sous sa bannière une protection officielle et directe; mais beaucoup de choses que l'Européen a peine à concevoir paraissent à l'Américain naturelles et simples. La

société, suivant lui, n'est qu'un ensemble d'élémens intelligens et libres, dont chacun se trouve attiré, par une espèce d'affinité propre, vers sa place naturelle. L'intervention du pouvoir civil, à moins d'un besoin extrême, ne ferait, suivant les Américains, que déranger cette tendance, entraver cette gravitation, et il vaut mieux se charger soi-même de la répression de certains désordres sociaux que d'abandonner ce soin à l'état et de se placer dans une sorte de tutelle permanente. Ne plaignons pas trop les Américains d'être ainsi constitués. Si nous voulons, en Europe, admettre le peuple, dans sa généralité, à participer au pouvoir politique, il faut que nous apprenions à compter, comme les Américains, beaucoup sur nous-mêmes et peu sur notre gouvernement, pour modérer et contenir la fermentation inséparable de toute large intervention populaire. Lorsque la bourgeoisie mit en avant pour la première fois la prétention, alors exorbitante en apparence, de marcher de pair avec la noblesse, cette dernière s'en alarma grandement : c'était, à ses yeux, l'anarchie, le chaos, dont on menaçait la société. Peu à peu, cependant, les nobles en ont pris leur parti : ils se sont mêlés au mouvement nouveau, ils l'ont dirigé, et, dans quelques pays de l'Europe, ils l'ont même fait tourner à l'avantage de leur propre cause. Il faut que les classes moyennes imitent à leur tour cette sage conduite. Il ne leur reste qu'un moyen d'échapper aux dangers de l'avénement de la démocratie : c'est de travailler à éclairer les masses en même temps qu'à les contenir, c'est de faire de la cause commune leur propre cause, et de ne point craindre de descendre dans l'arène chaque fois qu'on menace la tranquillité publique.

Un fait extrêmement curieux me frappe à San-Francisco : c'est la popularité dont y jouissent ceux qui se sont trouvés à même de montrer de la fermeté et du courage civil. Ainsi il y avait aux environs du Sacramento, au moment où je le visitais, un alcade dont le district avait d'abord servi de rendez-vous général à tous les mauvais sujets venus du dehors. Les crimes y étaient de chaque instant, les délits encore plus. Le brave alcade n'avait, pour les uns comme pour les autres, qu'un seul et même moyen de répression. « Pendez! » fut invariablement sa réponse, courte, mais énergique, lorsqu'on amenait un inculpé devant son tribunal. Le peuple, qui remplissait lui-même les fonctions de licteur, ne se le faisait pas dire deux fois : il *pendait*, puis allait vaquer à ses occupations ordinaires dans une bonne humeur parfaite. S'agissait-il d'un coup de poignard, d'un vol de mouchoir de poche ou de pipe, l'arrêt était toujours le même : « Pendez! » et s'exécutait toujours à la lettre et sans miséricorde. Si par hasard quelqu'un faisait l'observation : « Mais l'inculpé peut ne pas être coupable; voyons, écoutons sa défense. — Ah bah! répliquait l'alcade; vous le savez bien, citoyens, il n'y a pas d'innocent parmi nous. S'il n'a pas

commis le délit en question, il en a commis d'autres, ici ou ailleurs. Pendez! » Les assistans se regardaient en souriant, puis allaient mettre l'arrêt à exécution.

A cette époque, on suivait l'ancien système espagnol, qui, laissant tout pouvoir à l'alcade, n'admet pas l'intervention du jury. Plus tard, ce système fut modifié, les Américains éprouvant une répugnance invincible à se passer d'un accessoire qui seul empêche la justice de dégénérer en despotisme. Il est vrai que l'adoption du jury ne servit, dans les circonstances où on était alors, qu'à rendre la procédure un peu plus grotesque. Que de fois n'a-t-on pas vu un jury de douze ivrognes se constituer pour juger un autre ivrogne! Le verdict de culpabilité, verdict presque invariable, était à l'instant suivi de la formule favorite de l'alcade : « Pendez. » Alors on voyait la scène la plus étrange qui se puisse imaginer. Le président du jury, lui-même fortement pris de vin, tirait de sa poche une Bible et en lisait un chapitre au malheureux condamné. Puis, chaque juré l'embrassait en l'assurant qu'un sentiment de devoir avait seul dicté son verdict. « Allons, camarade, ajoutaient-ils, du courage; il te reste encore quinze minutes à passer ici-bas pendant qu'on prépare la corde. Comment désires-tu les employer? Veux-tu une pipe et du tabac? on te les donnera. Veux-tu du *brandy?* en voilà. » Puis, jury, condamné et spectateurs allaient s'enivrer tous ensemble.

Un jeune Parisien de bonne famille avait monté un petit débit d'eau-de-vie dans ce district et y faisait rapidement fortune. Une difficulté seule s'était présentée pour lui. Parmi ses pratiques se trouvait un Américain, matelot déserteur, qui venait à chaque instant lui demander à boire le pistolet à la main, et ne payait que rarement ou jamais. Las de cette persécution, notre jeune compatriote eut recours à l'alcade pour la faire cesser. Le brave magistrat écrivait alors un verdict de mort qu'il venait de prononcer. A la plainte qu'on faisait, il ne répondit point; seulement, lorsque les circonstances eurent été détaillées, il étendit la main, prit sur la table, à sa droite, un pistolet à deux coups et l'offrit au plaignant, le tout sans lever les yeux de dessus son papier. — Qu'est-ce que c'est, monsieur l'alcade? qu'est-ce que c'est? Que voulez-vous? — Prenez, répondit le magistrat avec son laconisme habituel. Vous vous laissez insulter, donc vous n'avez pas de pistolets. Prenez, vous me le rendrez après. Notre jeune marchand rentra sous sa tente, ramassa tout ce qu'il put emporter et quitta le pays pour toujours. — J'ai 60,000 francs, m'a-t-il dit en me racontant ce trait; la tête me reste encore sur les épaules. Au diable l'alcade et ses subordonnés! Je rentre en France par le prochain courrier.

Peu de semaines avant mon passage à San-Francisco, le peuple

fut appelé à nommer des délégués à une convention qui siége en ce moment à Monterey. Les élections furent très disputées sur la plupart des points. L'alcade du Sacramento fut seul élu à l'unanimité, tant il est vrai que, dans les États-Unis d'Amérique comme en Turquie, sous une république comme sous une monarchie, rien ne vaut, comme moyen de popularité, un caractère ferme et énergique, une volonté qui s'exprime par des actes hardis et non par des paroles vagues. Ce qui répugne le plus aux masses, c'est l'indécision et la faiblesse de caractère. Elles ne se laissent pas aisément prendre aux apparences, et plus d'un homme qui serait timide dans la vie habituelle grandirait subitement sur un théâtre et devant un auditoire populaire, tandis que le pourfendeur de salon rentrerait dans l'obscurité, jugé par l'instinct des masses et humilié à tout jamais. Au reste, ce qui montre que les Américains savent au besoin unir la hardiesse et la décision à l'amour de l'ordre, c'est un conflit récent dont la Californie a été le théâtre.

Il s'était formé, dans les premiers temps qui ont suivi la découverte des mines, une bande composée d'Américains, de Français et d'Anglais, sous le nom de *hounds* (limiers). Son but avoué était de réunir, au moyen de souscriptions volontaires, de quoi secourir ceux de ses membres qui, n'ayant pas réussi aux mines et se trouvant incapables de travailler, désireraient rentrer dans leurs patries respectives. Chaque membre, pour signe distinctif, portait une raie sur le bras gauche. Pendant quelque temps, on n'eut qu'à se louer des *hounds*, qui seuls maintenaient l'ordre à San-Francisco en prêtant main-forte aux autorités chaque fois que l'on cherchait à le troubler. Peu à peu cependant des querelles s'élevèrent entre eux et les Chiliens, qui, très versés dans les procédés d'extraction de l'or et travaillant par bandes, obtenaient facilement de beaux résultats. Les *hounds* notifièrent donc aux Chiliens qu'ils eussent à quitter les lieux et à rentrer dans leur pays, et, sur leur refus, ils leur livrèrent bataille. Vaincus dans plusieurs rencontres, les Chiliens se réfugièrent tous à San-Francisco. Les *hounds* les y suivirent; chaque jour, il s'y élevait des rixes sanglantes; il n'y avait plus ni paix, ni sécurité dans la ville, car les malfaiteurs de tous pays, flairant le désordre et voulant y trouver du profit, s'en mêlèrent. On saccagea des maisons, on brûla des magasins, on pilla des dépôts de vins et de spiritueux, le tout impunément. Pourtant les habitans de San-Francisco, passant à côté de cette anarchie, couraient à la douane, faisaient leurs achats, s'occupaient, en un mot, de leurs affaires, comme s'ils n'avaient rien eu de commun avec les combattans et aucun intérêt engagé dans leur querelle. Les Anglais seuls, habitués à une puissante protection de la part de l'état, amis par excellence de la discipline, s'étonnaient et s'indignaient, protestant contre l'indifférence coupable du gouvernement de Washington. Les

choses en étaient là, lorsque le bruit se répandit à San-Francisco que, dans un campement de Chiliens, les *hounds* s'étaient livrés la veille à d'épouvantables excès, qu'ils avaient massacré plusieurs femmes après les avoir indignement outragées sous les yeux de leurs maris, puis mis le feu aux tentes et brûlé les cadavres. La nouvelle de ces atrocités arriva à San-Francisco le soir. Le lendemain de grand matin, un nommé Brennan, chef d'une secte appelée *mormons*, qui venait de s'établir dans le pays, se dirige vers la grande place en agitant violemment une sonnette qu'il tenait à la main. Les habitans se réveillent et se rendent vers le même endroit, curieux de savoir ce dont il s'agissait. Brennan monte aussitôt sur une table et harangue la foule, devenue nombreuse et compacte. Homme du peuple, son langage fut grossier, mais franc et énergique. « Nous sommes donc des lâches, des misérables et des infames? Nous restons ici les bras croisés et le nez en l'air pendant qu'une bande de brigands commet sous nos yeux des atrocités qui crient vengeance! Attendrons-nous qu'ils viennent outrager nos propres femmes et nos filles? Aujourd'hui, c'est le tour des étrangers; mais demain notre tour, à nous, viendra. Américains, j'ai honte de vous! Vous êtes des égoïstes et des lâches! Quant à moi, je saurai défendre ma famille et mon bien. Je rentre chez moi à l'instant pour m'armer de mes pistolets, et je jure par le ciel que je brûlerai la cervelle au premier *hound* que je rencontrerai. Que tous ceux d'entre vous qui sentent battre leur cœur me suivent et fassent comme moi! » La foule répondit à l'appel de son chef. Le cri *aux armes* retentit d'un bout de la ville à l'autre. Français, Anglais, Allemands, Américains, tous s'enrôlèrent pour cette croisade. Le soir, on avait enlevé tous les chefs des *hounds*. Le brave alcade du Sacramento en fit justice expéditive avec sa formule concise et favorite : « Pendez. »

A partir de ce moment, l'ordre le plus parfait n'a cessé de régner, non-seulement à San-Francisco, mais dans tous les environs. Au reste, depuis le mois de septembre, il existe une police régulière à San-Francisco : elle ne se compose que de quinze hommes; mais ce sont des hommes énergiques et déterminés. Ils suffisent parfaitement à leur tâche; ils consentent même, moyennant une assez belle somme, il est vrai (3 onces d'or par homme), à ramener tous les déserteurs.

On peut évaluer à deux mille par jour le nombre des personnes qui arrivent par mer en Californie. Chaque nation d'Europe est largement représentée dans ce mouvement d'émigration. On reconnaît les navires américains aux trois hourras formidables que poussent leurs passagers et leur équipage au moment de mouiller dans le port de l'Eldorado. Un simple manœuvre peut gagner en ce moment 150 piastres par mois (750 francs). Les cuisiniers gagnent facilement 300 piastres par mois, et les ouvriers, charpentiers, forgerons, etc., reçoivent des

salaires plus élevés encore. Chacun se sert à soi-même de domestique, et des hommes riches de plusieurs millions se voient dans la nécessité de cirer leurs propres bottes et de remplir chez eux les fonctions multiples, mais prosaïques, de la femme de ménage.

La vie matérielle n'est pas d'une cherté excessive pour l'ouvrier. La viande fraîche, qui abonde encore, se vend 1 franc 25 centimes le demi-kilogramme; le bœuf salé et le biscuit, deux produits dont le marché est encombré, ne coûtent pas plus cher qu'en Europe. J'en dirai autant des spiritueux, qui en ce moment s'écoulent fort difficilement. Il y a peu de semaines, il en était de même pour les vins de Bordeaux, dont on rencontrait des caisses jusque sur les places publiques, et que personne ne voulait plus acheter. Tout à coup les travailleurs aux mines s'abattirent en masse sur ce produit et enlevèrent en un instant tout ce qui s'en trouvait. Ce revirement était dû à une opinion propagée parmi eux par quelque spéculateur intéressé, à savoir que les spiritueux de toute sorte occasionnaient des fièvres auxquelles on pouvait échapper en se bornant à l'usage du bordeaux.

Il est difficile, sinon impossible, de renseigner bien exactement le commerce de France sur le genre de produits qu'il devrait expédier à San-Francisco. Les distances sont telles que le marché peut se trouver encombré depuis plusieurs semaines lorsque le chargement demandé arrivera à sa destination. Bien que la consommation soit immense pour certains articles, il s'en importe des masses si formidables, et par tant de voies, qu'il s'écoulera encore long temps avant qu'on puisse asseoir sur les besoins de cette place un calcul tant soit peu certain. Ce n'est pas seulement des États-Unis et d'Europe que la Californie reçoit ses produits manufacturés. La Chine lui en fournit aussi et en très fortes quantités, ainsi que Manille et Sydney. D'un autre côté, il n'existe pas de marché voisin où l'on puisse verser le trop-plein des marchandises accumulées sur la place de San-Francisco. Les îles Sandwich, l'Orégon et les provinces russes de l'Amérique du Nord, seuls centres de consommation qui se présentent dans cette partie de la mer Pacifique, ne peuvent soulager que faiblement dans des crises de ce genre. Tout est loterie encore, et le négociant d'Europe qui envoie des expéditions vers ce point lointain a chance égale de gagner ou de perdre 500 pour 100.

Les choses changeront de face dès qu'on aura achevé les magasins et dépôts qu'on est en train de construire à San-Francisco. Alors les marchandises qui arrivent dans un moment d'encombrement pourront s'entreposer, en attendant une occasion plus favorable. Le commerce français devrait s'appliquer maintenant à emballer ses produits de manière à ce qu'ils aient le moins besoin possible, en arrivant sur les lieux, de l'intervention de nouveaux bras. Tel article qui pro-

duirait des bénéfices considérables, s'il se présentait sous forme transportable, occasionne des pertes, faute de cette précaution. Je citerai pour exemple les vins et les eaux-de-vie, qui se placent beaucoup plus avantageusement expédiés en caisses que lorsqu'on les offre à l'acheteur en pièces. La main-d'œuvre, en un mot, est nécessairement le grand régulateur de toutes choses dans un pays où elle a encore une valeur si exorbitante.

La tranquillité la plus parfaite règne aujourd'hui aux mines. Des Français, des Américains, des Anglais, travaillent côte à côte, sans qu'il s'élève entre eux la moindre difficulté. La présence d'une pioche ou d'une bêche dans le voisinage d'un trou indique que ce trou est devenu la propriété d'autrui. En voyant ce signe, les travailleurs passent leur chemin, et vont chercher ailleurs un terrain encore inoccupé. Souvent le bruit se répand que des résultats extraordinaires s'obtiennent sur un point donné : aussitôt on s'y porte en foule; mais, arrivé sur les lieux, chacun respecte les droits acquis, et se borne à s'établir dans le voisinage de ceux qui ont fait la découverte.

Le chercheur d'or n'est point communiste, bien qu'essentiellement démocrate. S'il vous permet de garder le trou que vous avez creusé, il s'opposera énergiquement à ce que vous vous empariez d'un bassin ou d'un champ tout entier. C'est en partie parce que les Chiliens et les Mexicains s'étaient mis au service de compagnies et ne travaillaient pas directement pour eux-mêmes que les Américains s'étaient soulevés contre eux et les avaient chassés des mines. Il est vrai que la querelle avait fini par changer de caractère et dégénérer en guerre de race. Des bandes d'Américains, principalement venues de l'Orégon, voulurent même expulser tous ceux qui ne parlaient pas l'anglais. Il y eut un moment où les Français, sérieusement menacés de leur côté, eurent à s'occuper de leur propre défense. Il se trouvait alors parmi les émigrans français un jeune Vendéen, arrivé tout récemment de Taïti, où il avait servi en qualité de lieutenant d'infanterie de marine. A la première nouvelle de la révolution de février, il s'était hâté de prendre un congé, alléguant pour motif que sa conscience ne lui permettait pas de servir un gouvernement dont le principe était contraire à ses traditions de famille et à ses convictions personnelles. Le gouverneur Lavaud, qui respectait sa sincérité et appréciait son mérite, lui avait accordé un congé de quelques mois. Le jeune Vendéen en profita pour se rendre à San-Francisco et de là aux mines, où il se mit à travailler à côté de cinq ou six cents Français, la plupart déserteurs de nos navires baleiniers ou de nos bâtimens de guerre. Tous s'émurent grandement de cette mesure des gens de l'Orégon, et, comme on annonçait avoir choisi pour la mettre à exécution l'anniversaire de la déclaration d'indépendance, tous s'armèrent sur-le-champ et allèrent se ranger

sous les ordres du jeune lieutenant. On expédia un parlementaire aux Américains, pour les prévenir qu'on les attendait de pied ferme, et qu'on les recevrait à coups de carabine dans le cas où ils passeraient des menaces aux faits.

Ces derniers se réunirent aussitôt pour se consulter sur la conduite qu'il fallait tenir vis-à-vis des Français. Un petit nombre d'esprits ardens voulut livrer bataille, mais la grande majorité se prononça pour la paix. « Pourquoi, s'écria un orateur, nous battrions-nous avec les Français? Leurs pères ont été les amis de nos pères. Ils ont combattu ensemble pour la même cause, celle de l'indépendance de notre patrie, et contre les mêmes ennemis, les Anglais. Rochambeau était Français, Lafayette aussi; ils comptent pourtant parmi les héros de notre histoire, et leurs noms prennent place, dans la mémoire de tout véritable Américain, à côté de celui de Washington. C'est aujourd'hui l'anniversaire de notre indépendance, nous allons nous réunir dans un banquet pour le fêter. La place des Français y est marquée tout naturellement; envoyons une députation auprès d'eux pour les y inviter. » La proposition fut accueillie par de longues acclamations, et le soir même les deux races se réunirent autour d'une même table, et y fraternisaient bruyamment. A partir de ce moment, les Français et les Américains ont vécu aux mines en parfaite intelligence. Je ne puis m'empêcher, à ce propos, de rendre hommage au noble caractère des Américains de l'ouest, cette fraction simple de cœur, mais loyale et énergique d'un grand peuple. J'ai souvent rencontré ces valeureux enfans des solitudes et des forêts; j'ai échangé avec eux, dans plus d'une occasion périlleuse, de chaudes poignées de main, d'ardentes félicitations. Français de cœur et vrais amis de la liberté, ils se réjouissent avec une joie véritable de tout ce qui arrive d'heureux à leur *grande alliée,* comme ils appellent encore la France. Pour les hommes de l'ouest, pour les cultivateurs de l'Union en général, l'époque de l'indépendance américaine est l'âge héroïque de leur pays. Il n'en est pas un seul qui ne connaisse parfaitement tous les incidens de cette grande lutte, qui ne se rappelle et ne vénère les noms de tous ceux qui y ont figuré. Quant aux événemens de leur histoire qui se sont passés depuis, ils n'en ont qu'une idée assez vague et ne s'y arrêtent guère. Si parfois la politique des États-Unis est hostile à la France, ou porte à son égard le cachet d'une envie haineuse, c'est parce que le grand élément de l'ouest oublie de faire entendre sa voix.

Si étrange que soit la vie californienne, on comprend que la curiosité du voyageur fraîchement débarqué sur les bords du Sacramento se porte bien vite d'un autre côté. Qu'y a-t-il de vrai dans ce qu'on a dit des mines, dans ces descriptions merveilleuses qui ont excité à si juste titre l'attention de l'ancien et du nouveau monde? L'or s'ex-

trait-il de ces mines en aussi fortes quantités et aussi facilement qu'on le prétend? Les nombreux émigrans, en un mot, qui, de tous les points de la France, de l'Allemagne, de l'Angleterre, se dirigent vers la Californie, y trouveront-ils la fortune, ou bien seront-ils forcés, ainsi que l'affirment et le soutiennent beaucoup de pessimistes, de chercher, tristes, désillusionnés, malades, auprès de leurs consuls respectifs, les moyens de regagner leur patrie? Pénétré de l'importance de ces questions, j'ai interrogé des négocians, des ingénieurs, des employés américains civils et militaires, des travailleurs en route pour les mines, d'autres rentrant à San-Francisco; j'ai voulu voir par moi-même, et j'ai tout lieu de croire parfaitement exactes les données que j'ai pu recueillir sur les bénéfices des chercheurs d'or du Sacramento. Un premier point à établir, c'est qu'il n'y a pas, à proprement parler, de mines en Californie, et par conséquent pas de fouilles coûteuses à faire. Sur une étendue de plus de cent cinquante lieues carrées, on a trouvé, on trouve encore de l'or partout. De quelque côté qu'on dirige ses pas, on voit un sol complétement saturé de ce métal précieux, au point qu'on n'a qu'à se baisser, qu'à ramasser un peu de terre dans son chapeau, puis à l'aller laver dans le ruisseau voisin pour en avoir. Ce fait, quelque extraordinaire qu'il paraisse, n'admet pas le plus léger doute.

Qu'on ne se hâte pourtant pas d'en conclure que la fortune attend tous ceux qui ont le bonheur d'atteindre cette terre promise, cet Eldorado qui éclipse tout ce qu'ont pu rêver les ardens émules de Christophe Colomb. Bien qu'il n'y ait pas de fouilles à faire, bien que les difficultés de l'extraction soient en apparence nulles ou insignifiantes, la richesse, ici comme ailleurs, se paie en privations et en sueurs. Prendre la pioche, remuer la terre, en faire sortir de l'or, tout cela paraîtra sans doute une bagatelle, un assez agréable passe-temps; mais, lorsque le moment arrive où il faut se ceindre pour la tâche, où, se séparant de ses semblables et des douceurs de la vie civilisée, il faut s'enfoncer dans des ravins avec l'ours, le tigre, et, ce qui vaut encore moins, des échappés de bagnes pour seuls compagnons, on se sent bientôt faiblir. Puis, c'est un travail si rebutant que de charger de la terre dans un panier, de porter ce panier sur son épaule quelquefois à une lieue du point d'extraction, pour en laver le contenu soi-même en plein soleil et sous le poids d'une chaleur dévorante! J'ai vu, je vois encore à chaque instant des hommes forts, énergiques, mais qui n'ont pas été accoutumés aux travaux manuels, rentrer à San-Francisco complétement démoralisés, et n'ayant gagné aux mines que les fièvres qui les consument. Il est vrai qu'à côté de ceux-là j'en vois d'autres qui reviennent, après des absences de quelques semaines seulement, avec 10, 15, 20 et souvent 100,000 francs dans leurs ceinturons en cuir jaune. Ceux-là sont en général des manœuvres, des

matelots déserteurs ou de robustes paysans. L'ordre des choses humaines est ici renversé. Le simple ouvrier, qui gagne ailleurs à peine de quoi suffire à ses besoins journaliers, devient millionnaire en Californie, tandis que l'homme de lettres, l'avocat, le banquier, le commis, y courent grand risque de mourir de faim, s'ils ne veulent se livrer qu'à des occupations en rapport avec leurs aptitudes spéciales.

Les deux Californies, haute et basse, sont de formation volcanique, et paraissent avoir été ravagées par des éruptions à une époque relativement assez récente. Sauf les bords du Sacramento, où le terrain est bas et boisé, le voyageur n'y aperçoit que des amas de cônes plus ou moins élevés et séparés par des vallées généralement peu profondes. C'est dans ces vallées, c'est dans ce vaste bassin que couvrent chaque année les eaux du Sacramento, c'est dans les lits des torrens qu'on trouve les *wet diggings* (extractions humides). On opère sur ce théâtre au moyen d'une machine appelée *cradle* (berceau), ou par de simples cuvettes en étain. Les résultats qu'on obtient ainsi sont certains et constans. La moyenne n'en est guère au-dessous de 12 piastres (60 fr.) par jour pour chaque travailleur; mais, je le répète, pour arriver à ce chiffre, il faut travailler comme on ne le fait nulle autre part au monde, avec un peu de lard et de biscuit pour toute nourriture, et de l'eau saumâtre pour boisson. Il n'y a que l'ouvrier robuste qui puisse se résigner long-temps à une aussi rude corvée, et compter par conséquent sur de semblables résultats.

Les choses se passent différemment dans les *dry diggings* (extractions sèches). Là, on procède exclusivement au moyen d'une pioche ou d'une barre de fer pointue qu'on enfonce dans la couche granitique après avoir balayé la terre qui la recouvre, et dont l'épaisseur dépasse rarement quatre pieds. Les bénéfices sont moins certains ici, mais aussi beaucoup plus importans. On voit souvent des chercheurs d'or travailler des jours entiers sans amener à la surface une seule pépite, puis rencontrer, au moment où ils s'y attendent le moins, *a pocket* (une *poche*) renfermant pour une valeur de 3 à 4,000 francs et quelquefois au-delà. Le bruit de cette découverte court aussitôt à travers le pays. Dans tous les campemens voisins, on se met en mouvement, on se dirige vers cet endroit favorisé; on se répand tout à l'entour; on se livre à des recherches minutieuses; on fait, en peu d'heures, un travail de déblaiement digne des cyclopes. Point de résultat; car, chose digne de remarque, les *pockets*, ou nids d'or, aux *dry diggings*, sont presque toujours isolés. On dirait que l'or, après avoir été entraîné des cônes par de fortes pluies, à une époque où ces pics volcaniques n'étaient pas encore recouverts de terre végétale, s'est arrêté aux inégalités de la couche pierreuse en se logeant dans les interstices et les

cavités du sol. Toutes les pépites ont des coins plus ou moins arrondis, circonstance qui prouve qu'elles ont été roulées long-temps.

Les aventuriers de tous pays et de tout état, les paresseux, les joueurs, les commerçans ruinés, les officiers de terre et de mer, les savans et les poètes, — car toutes les classes sont largement représentées aujourd'hui en Californie — se portent de préférence vers les *dry diggings*. Là, si on court risque de mourir de faim, on obtient, avec moins de fatigue, des résultats qui éclipsent complétement ceux de la vallée du Sacramento. Quels bizarres rapprochemens la soif de l'or n'opère-t-elle pas dans les *dry diggings!* Tel philosophe qui a lancé, il y a peu de temps, à New-York, un traité long-temps médité et malheureusement peu apprécié sur une nouvelle organisation de la société humaine, se voit forcé de vivre côte à côte et sur un pied d'égalité parfaite avec un échappé des prisons de Sydney ou de Hong-Kong. C'est l'agneau et le loup qui viennent s'abreuver à la même fontaine et qui ne se querellent pas trop.

On a inventé, depuis peu, différens procédés pour séparer les paillettes d'or des sables et de la terre qui les renferment. Plusieurs de ces procédés rapportent déjà aux inventeurs des bénéfices considérables, bien que l'on opère, pour le moment, dans le bassin du Sacramento, sur des terrains déjà lavés, et où il reste par conséquent peu d'or comparativement. Ailleurs, on procède différemment, en détournant des rivières de leur lit naturel au moyen d'endiguemens et en lavant le limon qu'elles avaient déposé dans leur course séculaire. Une compagnie, composée exclusivement d'avocats et de médecins de New-York, a commencé des travaux de ce genre, près de *Mormon-Island*, sur le théâtre même de la première découverte de l'or. C'est le seul exemple qui soit à ma connaissance d'une compagnie qui ait su se maintenir sur le sol de la Californie, en conservant entre ses membres l'union nécessaire. Toutes les sociétés qui se sont organisées si bruyamment, soit aux États-Unis, soit en France, soit en Angleterre, se sont dissoutes dès le jour de l'arrivée de leurs directeurs à San-Francisco, et il en sera de même pour toutes celles qui se formeront encore. L'ouvrier ou le mécanicien se fait ce raisonnement fort simple et fort concluant: La compagnie compte sur mes bras pour faire fortune, et moi je puis me passer maintenant d'elle. Grand merci! Pourquoi me faire, sans nécessité, l'homme lige d'autrui? pourquoi accepter un rôle qui me gêne dans mes mouvemens et m'empêche de me porter sur des points où chacun s'enrichit au bout de peu de jours? Le lendemain, notre logicien est loin de San-Francisco, il marche vers les mines, et les pauvres directeurs se trouvent seuls avec des machines sur les bras et force papiers parfaitement en règle, mais dont ils ne savent que faire,

car la justice locale, seule ressource qui leur reste, est hors d'état de donner une sanction suffisante à ses arrêts. J'écris l'histoire, non d'une, mais de cent compagnies. Le seul genre d'association qui tienne en Californie, c'est celle de la famille. Une famille de six garçons ou filles sachant tous travailler et ayant un esprit d'union réaliserait, à San-Francisco, de 20 à 30,000 francs en six mois. La vie n'y est pas excessivement chère pour l'homme du peuple. Le biscuit et le lard reviennent aussi bon marché en ce moment qu'aux États-Unis. Les loyers, il est vrai, sont exorbitans; mais on a la ressource de coucher sous des tentes dont les rangées immenses, se prolongeant à perte de vue tout à l'entour de la ville, forment, pour ainsi dire, les faubourgs de San-Francisco. Sur le théâtre même des exploitations, la vie avait été, pendant long-temps, d'une cherté excessive. Une boîte de sardines s'y payait une once (85 francs), et une bouteille d'eau-de-vie 20 piastres (100 francs). Maintenant, on a toutes les denrées nécessaires à la vie à très bon compte, grace aux facilités de transport qu'offrent les bateaux à vapeur de la baie de San-Francisco.

Comme les prix varient aux mines avec les localités et se règlent sur les besoins de chaque petit centre, il est impossible de donner une moyenne qui puisse servir de boussole au commerce français. En évaluant à deux cent mille le nombre actuel des travailleurs et à 12 piastres par jour la moyenne des gains pour chacun, on arriverait à un produit quotidien de 240,000 piastres, soit 12 millions de francs. Ce chiffre est, je n'hésite pas à le dire, beaucoup au-dessus de la somme qui s'obtient réellement. Les chercheurs d'or, gens du peuple pour la plupart, éprouvent cet entraînement irrésistible vers les boissons fortes, qui caractérise partout la race anglo-saxonne. Il est rare qu'ils ne suspendent pas leur travail quelquefois pendant plusieurs journées de suite pour donner libre carrière à ce penchant, dès qu'ils se voient possesseurs de quelques milliers de francs. C'est le lendemain de ces jours d'orgie qu'ils sont pris, en général, des fièvres qui règnent dans l'intérieur. Ces fièvres ont donc leur cause moins dans le climat même que dans les habitudes déréglées des émigrans. Le pays est loin d'être malsain, et à San-Francisco l'air est si vif, qu'on ne peut porter que des vêtemens de laine. Le costume presque universel des travailleurs consiste en un gilet de flanelle rouge ou bleu et un pantalon de drap grossier ou de toile.

Les Français sont, après les Américains, l'élément le plus nombreux de la population actuelle de la Californie. On en trouve près de dix mille, soit à San-Francisco, soit aux mines. Ceux d'entre eux qui ont une bonne conduite, et c'est, je suis heureux de pouvoir le dire, la grande majorité, réussissent parfaitement. Plus sobres que les Amé-

ricains et les Anglais, ils échappent, faute d'en trouver les occasions, à d'autres excès auxquels ils sont plus particulièrement enclins. Au reste, ici comme ailleurs, la fortune reste non pas à l'homme qui gagne beaucoup, mais à celui qui dépense peu. Je vois des négocians qui passent pour avoir fait les opérations les plus avantageuses très embarrassés dans leurs affaires, tandis que d'autres qui spéculent prosaïquement, et pour ainsi dire terre à terre, se retirent en général, au bout d'un temps assez court, avec des bénéfices considérables. Pour le négociant anglais comme pour le négociant américain, le plaisir est incompatible avec les affaires. Aussi agissent-ils l'un et l'autre en athlètes qui seraient descendus dans l'arène pour livrer un combat mortel. Point d'intervalle de repos pour eux, point de distractions. Sortir en vainqueurs de la lice, battre complétement leurs concurrens, voilà le but de tous leurs désirs, le glorieux résultat vers lequel tendent tous leurs efforts.

Je m'arrêtais souvent à San-Francisco devant les boutiques et les étalages où de jeunes citoyens de New-York, sortant à peine de l'école et encore imberbes, prônent leurs marchandises, ou, pour employer un terme du métier, *font la partie* avec une adresse qui ferait honte au commis le mieux discipliné de Paris. Voyez le jeu de la physionomie de ce jeune marchand, remarquez l'heureux choix de ses mots, la vivacité et le naturel de ses gestes : ce n'est pas un mouchoir de poche ou un pantalon qu'il vous vend, ce n'est pas une boîte de sardines qu'il vous offre; non, c'est la pierre philosophale qu'il tient là devant vous, et dont il ne consent à se séparer que par amour de l'humanité. Excellent jeune homme, comme j'ai souvent admiré votre éloquence précoce et votre sang-froid imperturbable! Allez, vous ferez votre chemin.

Cette persévérance du négociant américain n'est pas une des moindres causes de l'immense développement qu'a pris dans ces derniers temps le commerce des États-Unis. Il y a du patriotisme à vouloir écraser, anéantir toute industrie rivale en même temps qu'on avance ses propres affaires. — Avez-vous lu le dernier rapport de M. King? vous demandera le négociant américain en vous arrêtant par la boutonnière et avec une satisfaction qui éclate dans tous ses traits. Lisez-le; vous y verrez que nous sommes à la veille de terrasser John Bull. Le tonnage de notre marine marchande égalait, l'année dernière, à peu de choses près, celui de la sienne. Cette année, nous sommes sûrs d'*enfoncer le voisin*. Nous avons chassé ses calicots du Brésil; nous sommes certains de pouvoir les expulser bientôt de la Chine. N'est-ce pas que c'est beau? — En écoutant ces discours empreints d'un si bizarre enthousiasme, je faisais, hélas! un retour pénible sur la France, où, comme

les Grecs du Bas-Empire, nous nous battons pour des formules philosophiques ou politiques, pendant que les deux grandes nations qui, seules, marchent de pair avec nous dans le monde des idées et des faits étendent et développent partout leur influence et leur commerce. Quand le génie français, ce génie si actif et si fécond naguère, abandonnera-t-il cette route qui ne peut conduire qu'à l'anarchie? Quand donc rentrera-t-il dans la voie des réformes pratiques et matérielles? La France, dont la séve intellectuelle a tout fécondé autour d'elle, quand songera-t-elle enfin qu'en poursuivant la réalisation de théories chimériques, elle court risque d'être réduite, comme Niobé, à pleurer sur des tombeaux?

J'ai montré en quoi consistait le travail des chercheurs d'or en Californie. On a pu se convaincre déjà que les chances de l'émigration sont excellentes pour les artisans, les manœuvres et les ouvriers robustes. Quelques indications rapides compléteront ce que j'ai dit du travail des mines. Le prix de la main-d'œuvre à San-Francisco est de 150 piastres, soit 750 francs par mois; c'est le minimum du salaire, et, à ce prix, tout le monde peut trouver du travail. Les cuisiniers gagnent de 3 à 400 piastres par mois, et les charpentiers, les forgerons, les menuisiers, beaucoup plus. Il faut se rappeler pourtant que les pluies commencent vers la fin de décembre et durent jusque vers le milieu de mai. Pendant la saison pluvieuse, il y a surabondance de bras et assez souvent disette.

Si on prend la route la plus longue, quoique la moins dispendieuse, celle du cap Horn, pour aller en Californie, il importe de s'entendre avec les armateurs, et d'obtenir de ces derniers la permission de rester à bord du navire, à San-Francisco, jusqu'à ce qu'on ait trouvé un emploi convenable. Passé le mois de mai, il n'y a plus de difficultés à l'arrivée, et l'émigrant est maître de faire lui-même la loi dans la pénurie des bras. Il faut six mois pour se rendre à San-Francisco par la voie du cap Horn, même sans de bien grandes relâches. Les mois de décembre et janvier me paraissent les plus favorables pour entreprendre ce voyage. La voie de Panama est beaucoup plus courte, mais aussi beaucoup plus coûteuse. Si on la choisit, il vaut mieux se rendre à New-York pour y retenir sa place à bord des vapeurs américains de la mer Pacifique. Sans cette précaution, on court le risque de se voir arrêté, quelquefois des mois entiers, à Panama, faute de pouvoir trouver une occasion pour San-Francisco. Du Havre à New-York, le prix du passage est de 450 fr. environ, de New-York à Chagres 1,000 fr., et de Panama à San-Francisco 1,500 fr. pour les premières places. Le total de ces sommes se grossirait encore d'une dépense de près de 500 fr., à titre de frais de mulets et de bateaux que nécessite le passage de l'isthme

de Panama. Moins on prendra de marchandises avec soi, mieux cela vaudra. On peut se pourvoir aujourd'hui de tout à San-Francisco, et à des conditions assez satisfaisantes.

Il y a vingt ans, on fit dans une petite île voisine de Curaçao une découverte dont il fut grandement question pendant quelque temps. Un colporteur juif avait remarqué dans une case de nègre, où il s'était arrêté pour un moment, deux gros morceaux de métal qui servaient de *chiens* dans cet âtre primitif. Les ayant examinés curieusement, il les reconnut pour de l'or, et les obtint sans difficulté en échange de quelques mouchoirs et d'une pipe. Ayant constaté l'endroit où ces précieux fragmens avaient été trouvés, le juif se rendit à Curaçao, et vendit son or 150,000 francs. La curiosité publique fut à l'instant éveillée. Les autorités se transportèrent sur les lieux, et les firent occuper militairement; puis on se mit à travailler pour le compte du gouvernement hollandais. Au bout de quelques mois, on avait trouvé de l'or pour 5 ou 6 millions; mais la source sembla se tarir tout d'un coup, car, bien qu'on eût fait des fouilles et cherché de toutes les manières, on ne trouva plus rien à partir de ce moment.

Qu'on se rassure, les mines de la Californie ne s'épuiseront pas de si tôt. Il n'est pas probable non plus que l'or subisse une dépréciation sensible par suite de cette étonnante découverte. Les arts et l'industrie absorberont dorénavant une quantité plus forte de ce produit, qui entrera aussi plus largement dans les besoins domestiques. La vaisselle des classes riches était naguère en argent; désormais elle sera en or, et la révolution n'ira guère plus loin. Peut-être les denrées essentielles augmenteront-elles légèrement de valeur; en ce cas, le prix du travail augmenterait aussi. On manque encore d'élémens suffisans pour éclairer tous ces points. La découverte des mines de Californie n'est d'ailleurs qu'une sorte de prélude aux découvertes semblables qu'on pourra faire dans l'Amérique du Sud, dont la surface a été à peine effleurée par les Espagnols.

L'émigration européenne pourra donc, pendant bien des années encore, se porter vers la Californie sans craindre d'épuiser ce riche territoire. Les descendans des anciens Espagnols, venus dans le pays soit du Mexique, soit du Pérou, et qui forment encore une classe distincte et assez nombreuse, seconderont plutôt qu'ils ne contrarieront les efforts de nos travailleurs. Après avoir accepté d'abord d'assez mauvaise grace la domination américaine, ils commencent aujourd'hui à s'accommoder davantage d'un état de choses qui les a enrichis comme par enchantement. J'ai rarement rencontré une plus belle race que la race espagnole de la Californie. Les hommes sont grands, bien faits et pleins d'énergie. Les femmes ont, avec de beaux

cheveux d'un noir de jais, avec un port plein de dignité et de grace, avec le type en un mot des Andalouses, une peau qui rivaliserait de blancheur et de transparence avec celle des Anglaises. La race espagnole, qui a combattu les Américains long-temps et avec courage, peut être évaluée à huit mille ames.

Les Indiens, jadis si heureux et si avancés en civilisation sous le régime des jésuites, ces rois missionnaires qui ont laissé une empreinte ineffaçable sur tous les points du continent américain, sont à la veille de disparaître. Les gens venus de l'Orégon les traquent littéralement comme des bêtes fauves, et les abattent à coups de *rifle* avec le même sang-froid que s'ils avaient affaire à des loups ou à des tigres. Avides de vengeance, les malheureux Indiens s'en prennent indistinctement à tous les étrangers du mal que leur font les Orégoniens. Aussi la guerre a-t-elle pris peu à peu un caractère général, à tel point que nombre de personnes qui plaignent sincèrement les populations indiennes sont forcées de les combattre dans un intérêt de défense personnelle. La responsabilité et la honte d'un pareil état de choses reviennent à l'Union américaine, qui, malgré les emphatiques protestations de ses sociétés philanthropiques, malgré la lettre même de sa constitution, qui proclame tous les hommes égaux devant Dieu, maintient non-seulement l'esclavage sur son propre territoire, mais détruit sans miséricorde les Indiens partout où elle les trouve sur son passage. Seule parmi les nations civilisées, la France a su éclairer et émanciper les tribus soumises à sa domination sur le continent américain. La gloire de ce résultat revient d'abord, il faut le reconnaître, à son génie essentiellement sympathique; mais une part de cette gloire appartient aussi à un ordre religieux non moins riche en apôtres qu'en martyrs, et qui, en Californie comme au Canada, comme au Paraguay, a tiré les populations indiennes d'une profonde décadence physique et morale, en les initiant aux bienfaits de la civilisation chrétienne. Que de fois n'ai-je pas entendu les citoyens éclairés des États-Unis eux-mêmes rendre hautement hommage à la bienfaisante et féconde influence qu'avaient exercée les ordres religieux catholiques dans les deux Californies! Tout en admirant cette activité audacieuse et persévérante que déploie la race américaine sur les bords de la mer Pacifique, ils reconnaissent avec douleur que le cachet d'une pensée religieuse, d'un intérêt supérieur aux intérêts terrestres, manque à tant de prodigieux résultats. « Nous creusons, disaient-ils, des canaux qui se combleront, nous perçons avec nos rails les forêts et les montagnes, nous torturons la terre avec nos machines compliquées; mais nous passerons sur ce continent, où tant de races ont vécu et passé avant nous et sans laisser aucun de ces monumens

immortels qui perpétuent dans les cœurs le souvenir des nations qui ne sont plus. Nos désirs comme nos espérances sont pour le présent et y trouveront dans une renommée éblouissante, mais éphémère, la seule satisfaction qui puisse leur être accordée. Si la France a perdu plusieurs de ses conquêtes, elle trouve jusque dans les forêts du Nouveau-Monde, et parmi les Indiens aujourd'hui persécutés, des hommes qui bénissent encore son nom. »

Il y a quelque chose de touchant dans ces aveux, dans ces plaintes échappées aux citoyens d'une république aujourd'hui si florissante. L'avenir justifiera-t-il d'aussi tristes pressentimens? Ce qui est certain, c'est que l'influence des États-Unis n'est guère représentée aujourd'hui en Californie que par leur commerce. Une convention de la haute Californie, convoquée dernièrement à Monterey, vient de voter une constitution pour ce pays. La Californie est devenue un état distinct; il semble que rien ne doive retarder son annexion à l'Union américaine. Il n'en est rien pourtant. Cette annexion ne s'accomplira point sans de longs et graves débats. Les états à esclaves, dont l'influence balance, à peu de chose près, celle des états abolitionistes, se refuseront à ce que la phalange rivale se grossisse d'un élément nouveau et nécessairement hostile, tant que la Californie n'aura pas reconnu le fait de la légalité de l'esclavage sur son territoire. Pour lever cette difficulté, le gouvernement du président Taylor a imaginé d'envoyer à San-Francisco un agent spécial avec mission de provoquer, de la part de la convention locale, une résolution immédiate sur ce point en litige. « Si la Californie, disait le gouvernement de Washington, est d'avis de ne point sanctionner l'esclavage et se prononce dans ce sens, nous aurons de quoi fermer la bouche à M. Calhoun et aux orateurs du sud. Ceux-ci ne demanderont certainement pas que nous forcions la main à la Californie, en insistant pour qu'elle accepte une organisation qui répugne à son tempérament. »

Le moment, on le voit, n'est pas encore venu d'examiner quelle influence pourrait exercer l'annexion de la Californie sur les destinées politiques de l'Union américaine; mais ce qui est aujourd'hui évident, c'est que ce territoire offre et offrira long-temps encore des ressources précieuses à l'ancien comme au nouveau monde. Sans doute, les États-Unis profiteront de cette nouvelle conquête; toutefois ils n'en profiteront pas seuls. L'Europe aura aussi sa large part de bénéfices à recueillir, et la France surtout, déjà représentée en Californie par une nombreuse population d'émigrans, trouvera chaque jour de nouvelles facilités, comme un nouvel avantage, à y verser l'excédant de sa population.

Au moment où je quitte la Californie, une foule d'émigrans fran-

çais se presse dans les rues de San-Francisco et aux mines; un grand nombre de nos bâtimens sont mouillés sur rade. De nouveaux arrivages du Havre, de Nantes, de Bordeaux et de tous nos grands ports s'annoncent à chaque instant. Les relations déjà si étroites entre la France et la Californie n'en sont pourtant encore qu'à leur début : les produits français, — l'eau-de-vie surtout, ce grand produit qui est, pour notre navigation nationale, ce que les houilles sont pour la Grande-Bretagne, les cotons pour les États-Unis, — y trouveront dorénavant un débouché immense et chaque jour croissant. C'est dans ce mouvement d'expansion imprimé à notre commerce que gît surtout à nos yeux l'importance de la découverte qui a transformé les plaines du Sacramento en un grand centre d'affaires. Nos armateurs vont s'habituer aux expéditions à long terme, ils apprendront à se passer des primes, cette triste ressource qui obère le trésor, qui encourage la fraude, et qui le plus souvent est fatale à ceux même qu'elle doit secourir. Si, grace à la Californie, notre commerce retrouve un peu de cette activité entreprenante qui l'animait autrefois, la part de la France dans l'Eldorado américain sera encore assez belle, et c'est sans envie que nous pouvons, dès ce jour, voir le drapeau de l'Union flotter sur les bords du Sacramento.

PATRICE DILLON.

San-Francisco, 2 octobre 1849.

SOUVENIRS

D'UN NATURALISTE.

La Baie de Biscaye.

I.

BIARRITZ. — GUETTARY. — SAINT-JEAN-DE-LUZ.

Les premiers jours de juin 1847 furent pour moi d'heureuses journées. Après deux ans d'interruption forcée, j'allais reprendre mes études au bord de la mer et visiter cette fois la baie de Biscaye. Cette course était presque un voyage de découvertes. Un seul naturaliste m'avait précédé dans l'exploration zoologique de cette partie des côtes de France. En 1794, M. Alexandre Brongniart avait à diverses reprises visité l'embouchure de l'Adour et parcouru les environs de Biarritz. Prévenu de nos projets, il mit à ma disposition ses souvenirs et ses notes. Déjà gravement atteint de la maladie qui devait l'enlever quelques mois après, il ouvrit pour moi ses cahiers où se trouvaient consignés jour par jour tous les actes de sa vie. Pendant deux heures, nous les feuilletâmes ensemble, et bien des fois la voix de l'aimable vieillard s'anima, bien des fois ses yeux brillèrent au souvenir de ces jours de jeunesse où, modeste pharmacien de l'armée des Pyrénées, il partait au point du jour, un morceau de pain dans sa poche, pour préluder aux travaux qui devaient illustrer son nom, et revenait le soir,

heureux de quelque fossile, de quelque mollusque, de quelque algue enlevés aux rochers du rivage ou recueillis sur le sable. C'est que M. Brongniart appartenait à une génération qui s'en va chaque jour. Toujours il aima la science pour elle-même, sous toutes ses formes, dans toutes ses manifestations; il l'aima surtout dans ces travailleurs sérieux en qui tant d'autres naturalistes ne voient que des ennemis qu'il faut à tout prix décourager et écraser, s'il est possible.

Huit jours après j'étais à Bayonne et j'admirais l'aspect de cette ville. Partout ailleurs j'avais trouvé une sorte de séparation entre le port et le reste du paysage. Ici la campagne et la mer semblent se rapprocher et se confondre. En amont, l'Adour, à peine plus large que la Seine au pont des Arts, serpente au pied de hautes collines. En aval, des dunes chargées de pins semblent lui barrer le passage. Dans l'intérieur de la ville, les arbres des promenades et des chantiers arrivent jusque sur ses bords. Partout la coque noire des navires, leur mâture élancée, leurs voiles blanches ou rougeâtres se détachent sur un fond de verdure: on dirait un lac de l'intérieur; mais l'Océan révèle son voisinage par la marée. Deux fois par jour le flot repousse les eaux du fleuve, renverse la direction du courant et abaisse ou élève le pont de bateaux qui réunit Bayonne à ses faubourgs.

L'Adour présente un phénomène assez rare dans l'histoire de nos fleuves. A plusieurs reprises, son embouchure a changé de place. Les habitans du pays assurent qu'il se jetait autrefois dans la mer entre Biarritz et Bidar, au sud de l'embouchure actuelle; mais l'examen des localités ne confirme guère cette tradition. En revanche, il est positif qu'à diverses époques le fleuve a fait irruption vers le nord. En 1360, entre autres, la même tempête qui, sur les côtes de Normandie, détruisit la flotte d'Édouard III combla le lit de l'Adour. Bayonne et les campagnes voisines furent inondées. Moissons, bestiaux, marchandises, tout périt sous les flots. Enfin les eaux trouvèrent une issue du côté de Cap-Breton, et le fleuve, se creusant un nouveau lit, alla se jeter dans la mer au Vieux-Boucaut, à huit lieues environ du côté du nord. Pendant deux siècles, l'Adour suivit cette direction. Vers 1579, Louis de Foix tenta de le contraindre à rentrer dans son ancien lit, et le succès couronna ses efforts. Comme par le passé, les navires purent arriver librement à Bayonne; mais bientôt l'on eut à redouter de nouveaux désastres. Sous l'action continue des lames du nord-ouest, *la passe,* d'abord assez directe, s'inclinait peu à peu vers le sud, le lit du fleuve s'ensablait. En 1720, le chenal était devenu presque impraticable. Alors on encaissa la rivière. Plus tard, de nouveaux ouvrages vinrent, à diverses reprises, s'ajouter aux belles digues de Touros. Cependant le problème est encore loin d'être résolu, et la *barre* de l'Adour est restée un passage presque toujours difficile, souvent impraticable, malgré la pré-

sence d'un bateau à vapeur uniquement destiné à la remorque des navires.

C'est que la barre de l'Adour présente sans cesse l'aspect d'une mer en tourmente. Là l'Océan ne connaît point de repos. Je l'ai visitée par un de ces beaux jours d'automne où la nature entière semble se reposer de l'activité des saisons passées et se préparer au sommeil de l'hiver. A peine un souffle d'air, venant de l'est, soulevait-il les banderoles des navires amarrés de loin en loin aux bords du fleuve, et pourtant, dès les Allées marines, admirable promenade étrangement abandonnée par les Bayonnais pour les glacis de la place, j'entendais ce tonnerre lointain qui annonce une mer agitée. Sous les rayons d'un soleil à demi voilé qui dorait Bayonne et son cadre de collines, je suivis l'étroite jetée de la rive gauche, barrière bien faible en apparence, mais suffisante jusqu'à ce jour pour protéger les rives sablonneuses contre toute érosion. En face du village appelé le Boucaut, le bruit du ressac redoubla; à la pointe du lazaret, il devint vraiment formidable. J'atteignis enfin la tour des signaux, et du haut de la plateforme j'embrassai d'un coup d'œil l'embouchure et ses abords. Des deux côtés, la plage unie et basse s'élevait insensiblement et se hérissait de dunes de sable dont quelques-unes montraient leur cône aride au-dessus des plantations de pins destinées à les fixer. A mes pieds commençaient les digues basses de MM. de Prony et Sganzin, tracées de manière a rétrécir progressivement le lit du fleuve et à agir comme une *écluse de chasse* sur les sables et les graviers. En face s'étendait l'Océan, dont pas une ride ne creusait la surface aplanie par le vent d'est. Et pourtant un large demi-cercle de vagues et d'écume séparait la mer et le fleuve : c'était la barre de l'Adour. Là grondait l'orage que j'entendais depuis une heure. La marée montait. Des lames insensibles, venues du large, se relevaient au contact des bas-fonds et se dressaient en longues ondulations semblables à des murailles d'une demi-lieue. Sapées à la base par le fond de plus en plus haut, elles se courbaient en volutes et s'éboulaient en laissant échapper une blanche poussière. Bientôt relevées, moins hautes, mais plus pressées, elles formaient, en face de l'Adour, comme une quadruple barrière sans cesse détruite et sans cesse renaissante, atteignaient enfin le rivage, se brisaient avec furie et lançaient, jusqu'au haut du talus incliné qui les arrêtait, leurs longues et rapides fusées. A l'embouchure même, elles se précipitaient dans l'étroit canal, se recourbaient à droite et à gauche contre les jetées, comme pour faire à l'Océan un plus large passage, et roulaient avec elles des monceaux d'une écume jaunâtre qui, accumulés à la hauteur du phare, semblaient un amas de roches flottantes (1).

(1) Que le lecteur ne taxe pas d'exagération les lignes qui précèdent. Voici en quels

Tout étranger, en arrivant à Bayonne, va visiter Biarritz. Je me gardai bien de manquer à l'usage et me mis aussitôt en quête des moyens de transport. Jadis la course se faisait en *cacolet*. Sur le dos d'une monture quelconque, cheval ou mulet, on plaçait un appareil assez semblable au double panier de l'âne. Le voyageur s'asseyait d'un côté et avait pour contre-poids la *cacolétière*, belle Basquaise aux yeux noirs, à l'esprit vif, à la repartie prompte. On suivait des sentiers sablonneux où trotter était impossible. La conversation s'engageait, la route s'allongeait d'autant, et bien des fois le touriste et son guide se reposaient dans les grottes de la *Chambre d'amour*. Les progrès de la civilisation, le besoin de communications plus rapides et plus fréquentes, ont mis fin à ces voyages pittoresques. Une route passablement entretenue a relié Biarritz à Bayonne. Omnibus et coucous, décorés du nom de diligences, l'exploitent avec une activité que redouble la concurrence de nombreux cabriolets; mais, sur leurs banquettes poudreuses et fort mal rembourrées, plus d'un voyageur, j'en suis certain, a regretté le cacolet.

Quoi qu'il en soit, Biarritz vaut bien une heure passée à avaler la poussière et à supporter les cahots. Ce village est la réalisation d'un joli décor d'opéra-comique. Qu'on se figure un plateau à mi-côte, suivi d'une gorge profonde rapidement inclinée vers la mer, encaissée dans les montagnes et les rochers, avec ses précipices et ses ravines, tout cela abrupt et sauvage, mais réduit aux proportions de la miniature : tel devait être Biarritz avant de devenir un des plus célèbres bains de mer de notre midi. Ses deux collines avancent dans la mer en forme de cap à deux pointes. A gauche, à la *Pointe des Basques*, commence une haute falaise, qui se prolonge au loin vers le sud. A droite, l'*Atalaï* sème sur toute la *Côte des Fous* ses *roches percées*, ses écueils isolés, tous plus ou moins bizarrement façonnés par les vagues qui les rongent rapidement. Entre la Pointe des Basques et l'Atalaï se trouve le *Port-Vieux*, d'où partaient autrefois, tous les ans, plusieurs navires baleiniers, et qui, perdant chaque jour en étendue, n'abrite plus aujourd'hui que quelques barques de pêcheurs. C'est dans ce cadre admirable que sont dispersées les habitations. Les unes, occupant le plateau et le fond de la vallée, forment la place du village et sa rue principale; les autres sont groupées çà et là un peu au hasard et au gré des accidens du

termes M. Beautemps-Beaupré, si sobre d'observations dans les légendes qui accompagnent son magnifique *Atlas hydrographique des côtes de France*, s'exprime en parlant de ce lieu vraiment remarquable : « La mer est quelquefois très belle au large, tandis qu'elle est affreuse sur la barre de l'Adour, et qu'il serait impossible de faire gouverner un bâtiment entre les lames qui s'élèvent alors sur ce danger, quand même le vent serait favorable pour le franchir. » (*Plan du cours de l'Adour.*) Nous reviendrons plus loin sur ce phénomène en parlant de Saint-Jean-de-Luz.

terrain. Toutes, avec leurs volets verts qui se détachent sur des murs éclatans de blancheur, ont un air de propreté et d'aisance bien fait pour attirer les baigneurs. Aussi cette population nomade afflue-t-elle à Biarritz, qui tend chaque année davantage à devenir un lieu de rendez-vous bien moins pour les malades que pour les amis du plaisir.

Les côtes de la baie de Biscaye sont extrêmement dangereuses, même pour les plus habiles nageurs, excepté sur quelques points abrités. Le Port-Vieux remplit parfaitement cette condition. On dirait un bassin taillé de main d'homme pour la sécurité des baigneurs. A droite et à gauche, les deux pointes du cap brisent partout l'effort des vagues et neutralisent les courans. La grève sablonneuse s'élève doucement vers la rive, que dominent les dernières maisons du village et quelques-uns des principaux établissemens destinés aux voyageurs. De petits sentiers en zigzag courent tout autour du port, et, à l'heure du bain, se couvrent de promeneurs qui désertent pour ce spectacle les roches de l'Atalaï ou la falaise des Basques. Grace aux traditions patriarcales de Biarritz, rien ici ne sépare les baigneurs et les baigneuses. Couvert d'un costume qui ne laisse rien à désirer à la plus scrupuleuse décence, mais qui varie au gré de chacun, on ne se quitte pas plus au bain qu'à la promenade. Aussi que de plaisir! que de jeux! que de défis lancés et acceptés au milieu des cris de joie et des éclats de rire! Tout le monde se pique d'émulation, et la dame la plus timide veut au moins une fois aller se reposer à la corde qui barre à fleur d'eau l'entrée du port. Pour atteindre ce but, la plupart d'entre elles ont recours à l'aide d'un cavalier, ou *font la planche* soutenues par une paire de grosses gourdes; mais j'ai vu aussi quelques intrépides nageuses, presque toutes Basquaises ou Espagnoles, qui, sans sourciller le moins du monde, allaient chercher une poignée de gravier à dix pieds de profondeur ou *piquaient une tête* avec l'aisance d'un habitué des bains Petit.

A un quart de lieue de Biarritz se trouve la *Chambre d'amour,* anse profonde creusée en demi-cercle et entourée de falaises inaccessibles. On y pénètre par une étroite langue de sable, que la mer, en se retirant, laisse à sec au pied de la pointe du nord. Jadis la plage était partout très basse; à la marée haute, les flots battaient en tout sens les murailles à pic de la baie, et envahissaient parfois une grotte percée dans le fond. Cette grotte, raconte la légende, servait de rendez-vous à deux amans. Long-temps l'Océan parut respecter et protéger leurs amours; mais un jour, sous le souffle orageux du nord-ouest, la mer monta plus que de coutume, et un pêcheur, en pénétrant le lendemain dans le creux du rocher, y trouva deux cadavres réunis encore par une étreinte suprême. Pareille catastrophe n'est plus à craindre. Depuis quelques années, sous le choc répété des vagues, une portion de la

falaise s'est écroulée, des sables venus du large ont recouvert ces débris et obstrué l'entrée de la grotte. Aujourd'hui, le voyageur surpris par la marée et enfermé dans la Chambre d'amour en serait quitte pour être pendant quelques heures emprisonné en plein air; tout au plus, si la mer était grosse, serait-il forcé de chercher un refuge au sommet du monticule qui recouvre le tombeau des deux amans.

Pour le naturaliste plus encore que pour le poète, un intérêt très vif s'attache à la Chambre d'amour. L'ondulation du terrain qui l'entoure marque l'extrême frontière de la chaîne des Pyrénées. A quelques pas de cette petite baie, les falaises s'abaissent pour ne plus se relever, et leurs dernières roches plongent sous la mer de sable qui s'étend jusqu'à la Gironde, et transporte au milieu de nos plus riches provinces la réalisation en petit d'un désert africain. Biarritz et son territoire, ainsi placés sur la limite d'une de ces grandes *formations* qui donnent à notre globe son relief actuel, présentent de curieux problèmes dont la solution partage encore les géologues. Nous allons essayer d'en donner une idée, en prenant surtout pour guides la magnifique carte et les mémoires spéciaux de MM. Dufrenoy et Élie de Beaumont (1).

(1) Dès 1811, M. Brochant de Villiers, professeur de minéralogie et de géologie à l'École des mines, avait proposé de dresser une carte géologique de la France. L'exécution de ce projet, long-temps ajournée, fut reprise en 1822. MM. Dufrenoy et Élie de Beaumont, alors jeunes ingénieurs des mines, furent chargés de ce travail et se partagèrent les explorations. Pendant dix-neuf ans, ils se consacrèrent à ce grand ouvrage, et attachèrent ainsi leur nom à un des plus beaux monumens de la science moderne. En 1841, la *Carte géologique de la France* parut en six feuilles formant un carré de deux mètres de côté. Un texte explicatif avec plans, coupes et vues, accompagne cette publication si importante par elle-même et par les innombrables travaux auxquels elle a servi de point de départ. Aujourd'hui il est impossible de s'occuper de la géologie de notre pays sans connaître la carte de MM. Dufrenoy et Élie de Beaumont, et pourtant nul ne peut, sans des protections spéciales, se procurer cet élément indispensable de travail. Le ministre de l'intérieur s'est réservé le monopole absolu de cette œuvre toute d'utilité publique. Quelques princes, quelques députés, quelques diplomates français ou étrangers, tous gens qui s'inquiètent assez peu de science, ont reçu en pur don la carte géologique de France. Un savant français ne peut se la procurer même à prix d'argent. Nos établissemens d'enseignement supérieur sont dans le même cas. Il y a quelques années, le ministère de l'instruction publique a vainement demandé qu'il en fût remis un exemplaire à chaque faculté des sciences; on a mieux aimé les laisser moisir dans une chambre du ministère de l'intérieur. Nous n'hésitons pas à le dire, il y a là un abus coupable et dont on devrait demander un compte sévère. Nous ne comprenons pas qu'un ministre, qu'un chef de division ou de bureau puissent ainsi confisquer et tenir sous clé les fruits de travaux immenses accomplis aux frais du pays. En pareil cas, le devoir du gouvernement est d'imiter la conduite si intelligente et si libérale du ministère de la marine. L'*Atlas hydrographique des côtes de France*, auquel M. Beautemps-Beaupré a travaillé pendant cinquante ans, a été mis en vente, et cela au plus bas prix possible. A mesure que paraissait une des immenses cartes qui le composent, elle était déposée chez le vendeur et livrée au public pour deux francs la feuille entière, pour un franc la demi-feuille. Ne devrait-il pas en être ainsi à plus forte raison pour une carte dont la vulgarisation intéresse non-seule-

On sait que notre globe n'est arrivé que par degrés à sa configuration actuelle. Avant de présenter les reliefs et les dépressions que retracent nos cartes de géographie, sa surface a subi de nombreuses convulsions, séparées l'une de l'autre par de longs intervalles de repos. Pendant les périodes de calme, des terrains s'amoncelaient, des couches se superposaient au fond des vastes mers de ces âges géologiques; puis, lorsque l'heure d'un nouveau cataclysme était venue, les forces momentanément endormies au centre du globe se réveillaient, poussaient, au travers des dépôts récens, les roches sous-jacentes, et faisaient surgir un continent jusque-là submergé, une nouvelle chaîne de montagnes. De vastes dislocations, des plissemens, des ruptures, des redressemens de couches accompagnaient chacun de ces *soulèvemens*, et c'est dans ces masses bouleversées, dans les rapports qui les unissent, que la science moderne a su retrouver, souvent avec une incroyable certitude, l'histoire de ces révolutions.

A l'époque où prenaient naissance les terres qui entourent la baie de Biscaye, l'Europe en général, la France en particulier, ne ressemblaient guère à ce qu'elles sont de nos jours. Déjà douze soulèvemens avaient eu lieu (1). L'Auvergne, la montagne Noire, les Cévennes, formaient une sorte de continent qui s'étendait jusqu'aux Ardennes et aux ballons des Vosges; la Bretagne, une portion de la Normandie, le Maine et la Vendée s'allongeaient en presqu'île irrégulière et se rattachaient par le Poitou à ce plateau central; la Flandre, la Picardie, la Champagne, le bassin de Paris, la Haute-Normandie, la Touraine, le midi de la France et le nord de l'Espagne n'étaient qu'une vaste mer où s'élevaient çà et là quelques îles. Au fond de cette mer se déposaient les derniers *terrains secondaires*, les *terrains crétacés*, qui, par leur épaisseur et leur variété, attestent que cette période eut une très longue durée. Cet état de repos fut troublé une première fois par le treizième soulèvement, celui du mont Viso, qui donna naissance aux Alpes françaises. Puis, après une nouvelle période de tranquillité, survint le quatorzième soulèvement. Celui-ci fut un des plus considérables dont la terre ait gardé la trace : il s'étendit depuis l'extrémité occidentale de l'Europe jusque dans l'Amérique septentrionale, à travers toute l'Asie, et c'est à lui surtout que les Pyrénées durent leur relief actuel (2). L'éruption

ment la science, mais encore l'agriculture et toutes les industries dont le développement se rattache à la connaissance géologique du sol? On essaierait en vain de se justifier en disant que la *petite carte réduite* peut remplacer *la grande;* car, encore une fois, le pays a payé pour faire exécuter cette dernière, et il a par conséquent le droit d'en jouir.

(1) Les numéros que nous donnons aux soulèvemens sont ceux que M. Élie de Beaumont a adoptés dans sa dernière publication sur ce sujet. (Article *Systèmes de montagnes* dans le *Dictionnaire universel d'histoire naturelle.*)

(2) La forme actuelle des chaînes de montagnes n'est pas due à un seul soulèvement. M. de Beaumont admet que les Alpes, telles que nous les voyons de nos jours, ont été

des roches primitives qui forment l'arête centrale de ces montagnes releva les terrains crétacés dont nous parlions tout à l'heure. Des deux côtés de la chaîne on retrouve leurs couches inclinées parallèlement à cet axe, et ce sont elles qui constituent toutes les falaises du pays basque.

Si les phénomènes géologiques accomplis autour de la baie de Biscaye s'étaient arrêtés à cette époque, leur explication n'offrirait que des difficultés légères; mais il n'en fut pas ainsi. Relevés et refoulés au midi par l'apparition des Pyrénées, retenus au nord par les formations anciennes auxquelles ils s'appuyaient, les terrains crétacés avaient fléchi dans le milieu et creusé une vaste dépression aussitôt envahie par les flots. Les Pyrénées se trouvèrent ainsi séparées de la France par un large bras de mer qui s'étendait à l'ouest depuis Biarritz jusqu'à la Gironde, et à l'est, depuis Carcassonne jusqu'à l'embouchure du Rhône. Des terrains tertiaires se déposèrent successivement dans ce bassin, et c'est à eux que plusieurs géologues d'un grand mérite, guidés principalement par l'étude des fossiles, ont rattaché les environs de Biarritz depuis la Chambre d'amour jusqu'au moulin de Sopite. D'après cette manière de voir, les Pyrénées n'auraient été soulevées que postérieurement à la formation de ces terrains, et seraient par conséquent *moins âgées* qu'on ne l'avait cru d'abord (1).

Une circonstance particulière est venue compliquer la question et en rendre la solution plus difficile. Bien long-temps après l'apparition des Pyrénées, après le dépôt des terrains tertiaires, un nouveau cataclysme est venu ébranler toute la contrée, changer l'inclinaison primitive des couches et parfois modifier leurs rapports. Les *ophites*, espèce de roche porphyrique, ont fait éruption à travers toutes les formations précédentes et créé, sur plusieurs points, des *centres de soulèvement partiels*. Déjà M. Dufrenoy avait signalé ce fait remarquable et figuré entr'autres une des masses ophitiques entourées de gypse qui ont agi sur les falaises entre Biarritz et Bidar (2). Je ne manquai pas de visiter cette localité curieuse, mais près de vingt ans s'étaient écoulés

pour ainsi dire modelées par au moins cinq soulèvemens; les Vosges, par une douzaine. Selon M. Durocher, on trouve dans les Pyrénées les traces superposées de sept bouleversemens successifs. Souvent, sur un espace assez restreint, divers systèmes de montagnes de direction et d'âge différens semblent être accumulés comme à plaisir. Ainsi, MM. Boblaye et Virlet ont reconnu en Morée jusqu'à neuf soulèvemens distincts. (Article *Systèmes de Montagnes*.)

(1) Parmi les géologues qui soutiennent cette opinion, nous devons mentionner surtout M. d'Archiac, qui a publié entre autres, sur les fossiles de Biarritz, un mémoire très important (*Mémoires de la Société géologique de France*, 1846), et M. Alcide d'Orbigny, un des savans qui soutiennent avec le plus de persévérance le principe de la caractérisation des terrains par les fossiles.

(2) *Mémoires pour servir à une description géologique de la France*, par MM. Dufrenoy et Élie de Beaumont. Tome II, pl. 7.

depuis que M. Dufrenoy avait fait le dessin qui accompagne son mémoire, et l'aspect des lieux avait étrangement changé. Sous le choc incessant des vagues, le gypse avait presque entièrement disparu; la falaise avait reculé d'au moins cent cinquante pieds vers l'intérieur des terres. Seule, l'ophite avait résisté grace à sa dureté extrême, et maintenant elle s'élevait au milieu de la plage comme un témoin de la puissance destructrice des flots. M. de Collégno, habile géologue qui, bien avant moi, avait fait cette remarque, estime à dix pieds environ l'empiétement annuel de la mer (1).

Ce fait, qui se reproduit avec plus ou moins d'intensité tout le long de la côte, tient à la nature même et à la structure des roches. Ce sont généralement des calcaires marneux ou sablonneux, qui se délitent sous l'action seule des agens atmosphériques. De plus, elles sont presque partout divisées en lames minces, parfois séparées par des couches de terre glaise. Celles-ci, entraînées par les eaux, abandonnent à l'action des vagues non plus une masse solide, mais une sorte de pâte feuilletée qui cède au moindre choc. Aussi de la Chambre d'amour jusqu'à la baie de Saint-Jean de Luz le rivage offre-t-il à chaque pas des preuves de sa destruction progressive. Partout des crevasses profondes, des terres éboulées, des roches récemment fracturées frappent les regards. La science profite d'un état de choses si menaçant pour l'avenir de ces contrées. Les flancs déchirés des falaises laissent à nu d'innombrables fossiles, débris des races animales ou végétales qui peuplaient ces antiques mers, et chaque orage, chaque tempête prépare au naturaliste une nouvelle moisson. Armé du marteau des géologues, du ciseau des tailleurs de pierres, je me mis aussitôt à l'œuvre, et peu de jours me suffirent pour remplir une caisse entière, grace au guide expérimenté qui dirigeait mes explorations (2).

On voit que le touriste et le géologue trouvent à Biarritz tout ce qui peut les arrêter. Il n'en est pas de même pour le zoologiste. Isolés entre deux longues plages sablonneuses, sans cesse rongés par les vagues, les rochers de la pointe n'offrent aux animaux marins qu'une retraite précaire et restreinte. Aussi quelques petits mollusques, quelques rares annélides, quelques zoophytes des plus communs composent-ils toute leur faune. Sous peine de perdre mon temps, je dus chercher fortune ailleurs, et, guidé par les cartes de M. Beautemps-Beaupré, je ne tardai pas à m'installer à deux lieues environ de Saint-Jean de Luz, dans le petit village de Guettary.

(1) *Bulletin de la Société géologique de France*, 1839.

(2) M. Darrac de Bayonne, bien connu de tous les naturalistes qui ont visité ces contrées. C'est un de ces hommes trop rares en province qui savent conserver le feu sacré de la science au milieu des soucis de leur profession et de l'indifférence de leurs concitoyens.

Une église, autour de laquelle se groupent dix à douze maisons d'un blanc de lait, aux volets rouges ou verts, puis une cinquantaine d'habitations semblables dispersées dans un espace d'environ une demi-lieue carrée, enfermant des collines basses et de petites vallées, semé de bouquets d'arbres, de champs de blé et de maïs, sillonné par d'étroits sentiers qu'ombragent l'aubépine et la prunelle : voilà ce qu'est Guettary, vrai type du village basque. La falaise, rompue à la hauteur d'un des principaux groupes de maisons, s'abaisse en pente raide jusqu'à un petit havre sablonneux que protégent comme des jetées naturelles deux longues traînées de rocher. Grace à cette circonstance, Guettary est aussi un rendez-vous de baigneurs. Le bon marché de la vie, le calme et l'isolement du village y attirent tous ceux qu'effraie le luxe de Biarritz, et qui viennent demander à la mer le soulagement de souffrances réelles. Aussi retrouve-t-on ici le sans-façon des anciens jours. On se baigne pour ainsi dire en famille. Ouverte librement vers le large, la plage reçoit les lames de plein fouet. Pour résister plus aisément, dames et jeunes filles se prennent par la main, forment un cercle, et c'est plaisir que de les voir attendre la vague avec une sorte d'anxiété joyeuse, sauter l'une après l'autre pour maintenir leur tête au-dessus du flot qui passe, et quelquefois aussi disparaître presque entièrement sous une onde trop élevée. Qu'on ne s'effraie pas de ce tableau, il n'y a nul danger pour elles. Un maître plongeur, vieux matelot au teint bronzé par les intempéries de cent climats, est là qui veille à la sûreté générale, prêt à porter secours au besoin. Au reste. il est sans exemple qu'un baigneur se soit noyé à Guettary, et ces bains, pris en quelque sorte en pleine mer, doivent avoir une double efficacité, grace à l'exercice constant qu'ils entraînent.

A Guettary, tous les hommes sont marins. La plupart s'engagent chaque année à bord des navires frétés pour Terre-Neuve, et reviennent après la campagne, rapportant une somme qui varie de 800 à 1,500 fr. Les autres se livrent à la pêche, surtout à celle du thon. Cette pêche se fait ici tout autrement que dans la Méditerranée. La baie de Biscaye, avec ses abîmes, ses roches et ses tempêtes, ne se prêterait pas à l'établissement des *madragues* (1). L'espèce même du poisson est différente. Le thon de la Méditerranée est reconnaissable à ses courtes nageoires pectorales. Celui qu'on pêche à Guettary porte des nageoires très longues; en outre, il est de plus petite taille, mais sa chair est bien plus délicate, et c'est lui qui fournit au commerce ses conserves les plus estimées. Pour l'atteindre, les pêcheurs se servent de la ligne. C'est à vingt ou trente lieues au large qu'ils vont jeter leurs hameçons

(1) Voyez les *Souvenirs de Sicile*, livraison du 15 octobre 1846.

garnis d'un appât de toile peinte imitant grossièrement une sardine. Il faut toute l'intrépidité proverbiale des marins basques pour se hasarder à de telles distances avec de simples chaloupes non pontées et sur une mer qu'entoure de toutes parts cette redoutable *côte de fer*, où tout navire qui échoue est fatalement perdu corps et biens; mais aussi, quand la pêche est bonne, les profits sont considérables. J'ai vu une de ces chaloupes revenir à Guettary chargée de plus de quatre-vingts thons pesant au moins trente livres en moyenne. Dans sa campagne de deux jours, l'équipage, composé de cinq hommes et d'un mousse, avait gagné plus de 1000 francs.

Les armemens de Terre-Neuve, la pêche du thon et celle de la sardine, que pratiquent surtout les pêcheurs du Socoa, répandraient aisément sur toutes ces côtes le bien-être et même la richesse. Mes hôtes de Guettary étaient un exemple frappant de ce que peuvent ici l'ordre et l'économie. A vingt ans, simple matelot et sans fortune, Cazavan avait épousé une femme aussi pauvre que lui, puis il était parti pour Terre-Neuve. Aujourd'hui, il est propriétaire et un des premiers maîtres voiliers de Bayonne. Malheureusement ce ménage est une honorable exception. L'incurie et la dissipation maintiennent dans la pauvreté ces populations qui pourraient si facilement arriver à l'aisance, et, chose étrange, ce sont les femmes surtout qu'il faut accuser de ce triste résultat. Entourées de matelots, elles en ont pris le caractère et les mœurs. La plupart se livrent à l'ivrognerie, et, quand le père ou les enfans embarqués sur les navires reviennent à terre, il y a toujours à solder sur leurs épargnes des comptes de boulangers et de marchands de vin. Le peu qui reste est bien vite dissipé de la même manière. Voilà comment Guettary, qui fournit à lui seul plus de deux cents pêcheurs de morue, qui reçoit par conséquent chaque année par cette seule branche d'industrie 200 ou 250,000 francs en beaux écus, souffre de la misère malgré cette source de capitaux qui enrichiraient rapidement les communes placées à quelques lieues de là; car, il faut le dire, les Basques de la plaine et des montagnes ne ressemblent pas à leurs frères des côtes, et, à des distances très rapprochées, on peut constater une fois de plus l'influence moralisante des travaux agricoles.

A droite du petit havre, dont j'ai parlé plus haut, s'étend la plage sablonneuse qui relie Guettary, Bidar et Biarritz. A gauche, commencent les roches qui, jusqu'à l'embouchure de la Bidassoa, bordent le pied des falaises et découvrent à chaque marée. C'était là mon champ de récolte, champ difficile à exploiter s'il en fut. Sans cesse battu par les vagues, le terrain crétacé a été rasé au niveau de la haute mer comme une sorte de trottoir irrégulier qui avance au large de quelques centaines de mètres. Ses couches plissées, tordues en tout sens comme les feuillets d'un cahier qu'on aurait pris plaisir à chiffonner,

forment une plage hérissée de pointes, de lames étroites, entrecoupée de trous et de fentes comme je n'en avais pas encore rencontré. Au milieu de ce désordre, plus d'herbiers, plus de vase propres à nourrir des animaux marins et se laissant facilement pelverser. Partout du sable pur, par conséquent inhabité, ou des roches solides recelant entre leurs lames ces êtres que je venais poursuivre au nom de la science. Une pioche ordinaire m'eût été ici d'un faible secours; mais heureusement j'avais pris mes précautions. Une forte bêche en spatule, aciérée et terminée en arrière par un pic aigu, tel était l'instrument avec lequel j'attaquai ces feuillets d'un calcaire compacte souvent doublé de quartz. Au besoin, j'y joignis le marteau, et bientôt vases et flacons commencèrent à se peupler. Toutefois, pas plus ici qu'à Biarritz, qu'à Saint-Jean de Luz, qu'à Saint-Sébastien, je ne retrouvai cette surabondance d'animaux marins à laquelle m'avaient habitué mes courses précédentes. Les côtes de la Manche, exceptionnelles peut-être sous ce rapport, m'avaient gâté la baie de Biscaye.

Guettary devint donc mon quartier-général. Tantôt j'explorais ses environs en zoologiste, tantôt je partais pour les falaises de Bidar, muni d'un large havresac de toile à voile qui se gonflait bientôt d'empreintes végétales, de mollusques, de zoophytes fossiles destinés à figurer dans les galeries du Muséum. A diverses reprises, je poussai mes excursions jusqu'au fort du Socoa, placé à la pointe méridionale de la baie de Saint-Jean de Luz, et, pour mettre mieux à profit ces courses lointaines, j'emportais un double appareil d'instrumens. Mon équipage alors tenait un peu du Robinson. A mon épaule droite pendait le sac aux fossiles, à l'épaule gauche la longue boîte de fer-blanc destinée aux grands animaux; à ma ceinture, en guise de poignard, était passé le marteau, tandis que des tubes et des flacons, montrant leurs goulots par toutes les poches, simulaient d'inoffensives cartouchières ou de très pacifiques pistolets. Ma double pioche, avec son robuste manche de frêne, achevait de me donner quelque chose d'assez étrange. Aussi pêcheurs ou laboureurs, en me voyant passer, m'accompagnaient-ils d'un long regard de curiosité, et plus d'une fois je fus suivi par les gamins dans les rues de Saint-Jean de Luz.

Cette ville, la dernière de France de ce côté de nos frontières, mérite à plus d'un titre tout l'intérêt du voyageur. Sa rade, la seule que possèdent nos côtes de la Gironde à la Bidassoa, présente un de ces coups d'œil qu'on admire même après avoir vu la baie de Palerme et le golfe de Naples. Le pays basque se montre ici dans tout ce qu'il a de gracieux et de sévère. Du haut de la pointe Sainte-Barbe, dont les casemates aujourd'hui en ruines croisaient leurs feux avec ceux du fort Socoa, l'œil tourné vers le sud rencontre une suite de coteaux arrondis, irrégulièrement semés d'arbres et de petites maisons semblables à des

gouttes de lait. A l'est, la baie se développe en demi-cercle, bordée au fond par les maisons de Saint-Jean de Luz, qui, ainsi vu à distance, a tout l'air d'une grande ville. Une ouverture étroite, resserrée entre deux digues de granite, marque l'entrée du port et l'embouchure de la Nivelle. Au-delà, cette petite rivière s'enfonce dans une vallée riante, que dominent les pentes abruptes et l'aride sommet de la Rune. A l'ouest, la baie se courbe en croissant, glisse sous un triple étage de collines, et vient se terminer à la grosse tour grise du Socoa. Partout les Pyrénées montrent au fond du tableau leurs gorges profondes, leurs rochers dont la distance adoucit les contours, leurs cimes pittoresquement dentelées, puis s'éloignent dans la direction des côtes d'Espagne et vont se perdre à l'horizon dans le bleu foncé de la mer et du ciel.

Saint-Jean de Luz, aujourd'hui petite ville de deux mille ames au plus, eut autrefois ses jours de prospérité et compta jusqu'à dix mille habitans. Long-temps ses marins, ses pêcheurs de baleines et de morues, ne connurent point de rivaux. Jusque vers le milieu du dernier siècle, son commerce a été des plus florissans. Louis XIV et l'infante d'Espagne reçurent la bénédiction nuptiale dans son église, et aujourd'hui ce souvenir est encore un de ceux dont s'enorgueillissent les habitans de cette ville. Tout fiers d'avoir logé *le roi* dans leurs murs (1), tandis que les équipages s'arrêtaient à Bayonne, ils appellent dédaigneusement cette dernière *les écuries de Saint-Jean de Luz,* mais ce n'est là pour eux qu'une triste consolation. Depuis bien des années, la lutte réelle qui régnait jadis entre ces deux villes n'est qu'un simple souvenir, et Bayonne n'a plus à redouter son antique rivale. L'Océan a pris parti pour elle, et chaque année ce formidable auxiliaire emporte pièce à pièce quelque lambeau de Saint-Jean de Luz. Je ne fais pas ici d'exagération; j'exprime simplement un fait dont on trouve à chaque pas des preuves trop évidentes. Allez visiter les rochers qui bordent à gauche l'embouchure de la Nivelle, vous apercevrez partout des traces de fondations et quelques pans de murs déchirés. C'est là tout ce qui reste de l'un des anciens quartiers de la ville. Parcourez la plage de sable qui occupe le fond de la baie, et vous trouverez à cinquante pas au moins en avant de la jetée actuelle un cercle de maçonnerie, seule trace d'un puits qui, en 1820, arrosait des jardins placés derrière une rue dont il ne reste plus de vestiges (2). Revenez ensuite vers la ville, et, derrière la digue destinée à la protéger, vous verrez les maisons inhabitées se lézarder et s'écrouler, par suite de cet abandon. C'est qu'une longue et cruelle expérience a appris aux habitans

(1) Les habitans du pays parlent toujours de cet événement comme s'il s'était passé la veille. Jamais ils ne nomment Louis XIV, ils le désignent seulement par ces mots : *Le roi*.

(2) Ce puits est marqué dans la carte de l'Atlas hydrographique de France représentant la rade de Saint-Jean de Luz.

que contre l'ennemi qui mugit à leurs portes toute défense est impossible, et que le plus sage est de fuir.

Jadis Saint-Jean de Luz avait ses digues naturelles. L'entrée de la baie était plus étroite, un banc de roche faisait l'office de brise-lames, et l'embouchure de la Nivelle restait encaissée entre la montagne de Bordagain et une grande dune. Vers le XVIIe siècle, les pointes du Socoa et de Sainte-Barbe cédèrent peu à peu; le plateau d'Arta s'abaissa de plus en plus, et les vagues, arrivant sans obstacles sérieux jusqu'à la plage, commencèrent à l'entamer. Un premier mur fut construit pour les arrêter; mais la mer gagnait chaque jour du terrain, et, le 22 février 1749, une tempête emporta cette première digue avec plusieurs maisons (1). A partir de cette époque, les plus habiles ingénieurs ont vainement essayé de lutter contre la fatalité qui pèse sur Saint-Jean de Luz. Les ouvrages les plus solides en apparence ont été renversés, et leur destruction complète par les tempêtes de 1822 semble consacrer définitivement l'inutilité de ces tentatives. Pour lutter contre les vagues, M. de Baudres avait perfectionné l'œuvre de ses devanciers et épuisé toutes les ressources de son art. Une digue de terre battue avait été posée sur le bourrelet formé par la mer elle-même et renforcée par d'épais contreforts de maçonnerie placés dans l'intérieur. Son talus avait été revêtu d'un mur d'un mètre d'épaisseur très incliné, pour laisser moins de prise à la lame, et dallé de larges pierres de taille. D'énormes blocs de rochers maintenus par trois rangées de pilotis profondément enfoncés protégeaient le pied de la digue, et cependant, en quelques jours, les madriers furent arrachés, l'enrochement dispersé, la maçonnerie rasée, et cela à tel point qu'après la tempête on ne trouva pas même un débris de la digue sur une longueur de 140 mètres (2). Partout, sur ces ruines qu'il avait faites, l'Océan avait jeté son manteau de sable et passé son niveau.

Aujourd'hui une nouvelle jetée est venue remplacer celles que la mer a détruites; nous n'osons espérer qu'elle résiste mieux que ses aînées. Déjà les sables s'accumulent à sa base, et à chaque coup de vent les vagues passent par-dessus, retombent dans la ville, et roulent dans les rues leurs flots mêlés de sable et de gravier. Sauver Saint-Jean de Luz par des défenses immédiates paraît désormais impossible. Serait-on plus heureux en le couvrant d'ouvrages avancés? L'expérience encore semble dire que non. Déjà Vauban avait voulu fermer la baie au moyen de deux jetées qui, s'appuyant sur les rochers de Sainte-Barbe et du Socoa, n'auraient laissé dans le milieu qu'un étroit goulet. Vers la fin du dernier siècle, ce projet reçut un commencement d'exécution;

(1) Note sur la baie de Saint-Jean de Luz, par M. P. Monnier, ingénieur hydrographe de la marine. (*Annales maritimes et coloniales*, 1837.)

(2) *Nouveau Cours élémentaire de géologie*, par M. J.-J.-N. Huot.

mais, après plusieurs tentatives, on dut y renoncer (1). La digue de Sainte-Barbe, poussée jusqu'à près de 200 mètres, est aujourd'hui abandonnée; celle du Socoa, ramenée à un but d'utilité toute locale, se borne à protéger le fort et le port de ce petit havre. Ainsi Saint-Jean de Luz, ou au moins toute la portion de la ville qui sépare la baie du port, est fatalement vouée à la destruction. C'est ainsi qu'en avait jugé Napoléon dans un de ses voyages. Aussi, loin de poursuivre cette lutte avec l'Océan, voulait-il s'aider de sa puissance après lui avoir fait sa part. D'après des plans ébauchés sous son inspiration directe, on aurait rasé la ville jusqu'à la hauteur de l'église, et ouvert à la mer un large passage vers les bas-fonds où coule la Nivelle. Un port creusé derrière la montagne de Siboure aurait abrité les navires, et enfin, car rien n'arrêtait ce génie, qui se plaisait au gigantesque, l'Adour, détourné de son lit actuel, serait venu verser ses eaux au fond de la nouvelle rade et en prévenir l'ensablement. Ce projet, qui devait donner à nos côtes un port de refuge dont elles manquent absolument, était-il praticable? Nous laisserons notre collaborateur M. Baude répondre à cette question dans quelqu'un de ces travaux remarquables qu'il publie sur les côtes de France.

On ne peut contempler les dévastations que la mer exerce le long de ces côtes, et surtout à Saint-Jean de Luz, sans se demander quelle cause particulière donne ici à l'Océan cette terrible puissance. Une expérience bien simple résoudra pour nous ce problème. Prenez un entonnoir renversé, et plongez-le rapidement dans un vase rempli d'eau, en ayant soin de ne pas submerger l'ouverture: à chaque mouvement, vous verrez le liquide monter dans l'entonnoir bien au-dessus du niveau extérieur et s'élancer en gerbe par l'orifice. Si, l'entonnoir restant immobile, le vase s'élevait brusquement de bas en haut, il en serait exactement de même. Eh bien! la baie de Biscaye, formée par la réunion des côtes de France et d'Espagne, qui se coupent presque à angle droit, forme une sorte d'entonnoir gigantesque dont la base s'ouvre au nord-ouest. En outre, dans presque toute leur étendue, ces côtes plongent dans la mer sous des pentes de plus en plus rapides à mesure qu'on avance vers le fond de la baie, et la profondeur des eaux à peu de distance du rivage s'accroît dans le même rapport (2). Aussi la houle, poussée par le vent du nord-ouest, traverse toute

(1) Mémoire de M. Monnier.

(2) A la hauteur de la tour de Cordouan, à l'entrée de la Gironde, la ligne de brassiage, indiquant une profondeur de 300 mètres, est éloignée de la côte d'environ 40 lieues. La même ligne passe à peu près à 9 lieues de Saint-Jean de Luz. La ligne indiquant 50 mètres de profondeur est à 10 lieues au moins de la tour de Cordouan; elle est à peine à une lieue des pointes de Socoa et Sainte-Barbe. Enfin, à une demi-lieue de ces mêmes pointes, la mer a encore 30 et 35 mètres de profondeur.

l'Atlantique, et arrive jusqu'à l'entrée de la baie de Biscaye sans rencontrer aucun obstacle. Resserrée par les côtes qui se rapprochent, elle agit en grand, comme l'eau de notre entonnoir, et se précipite vers le fond avec une rapidité croissante. C'est seulement à peu de distance du rivage que ses vagues profondes, heurtant les escarpemens sous-marins, tendent à s'élancer en fusées, comme celles qu'on voit se produire à fleur d'eau le long de nos digues; mais, arrêtés et déviés par les couches d'eau qui les couvrent, ces courans ascendans se changent en *flots de fond* qui se meuvent avec une effrayante vitesse et déferlent contre la plage avec une irrésistible puissance. Pendant la tempête de 1822, les vagues, parties des roches d'Arta, avaient jusqu'à 400 mètres d'amplitude, et parcouraient 20 mètres par seconde (1). Elles marchaient donc près de deux fois plus vite qu'une locomotive faisant dix lieues à l'heure.

A en croire le colonel Émy, les flots de fond jouent un rôle considérable dans la plupart des phénomènes curieux que présente l'Océan (2). On les retrouve dans toutes les mers, mais la disposition des plages influe sur leur intensité. Ce sont eux et non les ondulations de la surface qui poussent jusqu'au rivage les galets, les sables et tous les objets submergés; ce sont eux qui, sur les bancs sous-marins, produisent ces *brisans* si redoutés des matelots, et qui, par exemple, rendent parfois impraticable, par les temps les plus calmes, la passe de la baie de Saint-Jean de Luz; c'est à eux que nous rattacherons la tempête perpétuelle qui semble régner à la barre de l'Adour et sur quelques autres points de cette côte; c'est par eux que M. Émy explique le singulier phénomène que j'ai pu observer en petit dans la rivière de Saint-Sébastien, qui se montre avec bien plus de développement dans presque tous les grands fleuves, et qui est appelé *barre* par les mariniers de la Seine, *mascaret* par ceux de la Dordogne, *pororoca* par les riverains de l'Amazone. A l'embouchure de ce dernier fleuve, lors des grandes marées des pleines et des nouvelles lunes, la mer, au lieu d'employer six heures à monter, atteint sa plus grande hauteur en deux ou trois minutes. Un

(1) M. Vionnois, ingénieur des ponts-et-chaussées, a pu mesurer cette vitesse avec beaucoup d'exactitude en mesurant le temps écoulé entre le moment où les lames brisaient sur Arta et celui où elles arrivaient à la plage. (Note de M. Monnier.)

(2) *Du Mouvement des ondes et des Travaux hydrauliques maritimes*, par M. Émy, colonel du génie. M. de Caligny, bien connu dans le monde savant par ses belles recherches sur l'hydraulique, a combattu la théorie de M. Émy relativement à la formation des flots de fond, et les regarde comme dus à l'action des vagues formées non par de simples ondulations, mais par un transport réel de liquide. Tous les effets attribués aux flots de fond s'expliquent pour lui par des *coups de bélier*. Les idées que nous venons d'exposer ici se rapprochent beaucoup de celles de M. de Caligny, bien que nous ayons, avec M. Émy, attribué une influence très réelle aux escarpemens sous-marins sur la formation des flots de fond.

flot de 12 à 15 pieds d'élévation s'étend sur toute la largeur de la rivière. Il est bientôt suivi de deux ou trois autres semblables, et tous remontent le courant avec un bruit effrayant et une rapidité telle qu'ils brisent tout ce qui résiste, déracinent les arbres, et emportent de vastes étendues de terrain. Le *pororoca* se fait sentir jusqu'à deux cents lieues à l'intérieur des terres. En mer, les flots de fond ne développent pas une moindre puissance lorsqu'ils rencontrent des rives *acores*. Ces flots atteignent de leurs gerbes la tête de *la Femme de Lot*, rocher situé dans l'archipel des Mariannes, qui s'élève perpendiculairement jusqu'à 350 pieds de hauteur. Le colonel Émy assure que les flots de fond agissent par une profondeur de 130 mètres, et qu'ils élèvent au-dessus du niveau de la mer des colonnes d'eau de plus de 50 mètres de haut, de 2 à 3000 mètres cubes, et pesant de 2 à 3 millions de kilogrammes. En présence de ces chiffres, on cesse d'être surpris des ravages exercés par eux à Saint-Jean de Luz, et l'on comprend que des blocs de 4000 kilogrammes, faisant partie de l'enrochement, aient pu être soulevés et portés jusque sur la digue.

C'est encore en grande partie aux flots de fond qu'il faut attribuer la pauvreté relative des côtes de Guettary, de Saint-Jean de Luz, de Saint-Sébastien. On comprend que ces roches feuilletées, trop souvent fouillées par les eaux jusque dans leurs plus profondes anfractuosités, ne peuvent nourrir des populations bien nombreuses; mais ces populations d'une mer plus chaude que la Manche étaient en partie nouvelles pour moi. A ce titre, elles m'offraient déjà de précieux matériaux. De plus, au point où en est la science, ce ne sont plus des études superficielles, portant sur un grand nombre d'animaux, qui peuvent présenter un intérêt réel. Cette manière de travailler a eu son utilité, sa nécessité même, alors qu'il fallait explorer le monde zoologique et planter partout des jalons. De nos jours, il faut aller plus avant. La solution des grands problèmes qui s'agitent ne peut se trouver que dans la connaissance approfondie des êtres. Voilà pourquoi les vrais zoologistes de nos jours attachent une importance extrême à des détails que leurs prédécesseurs négligeaient comme inutiles, que les apôtres du passé traitent encore de minuties. Cependant, dans ces travaux monographiques, il faut savoir choisir. Au milieu de cent espèces, une seule peut-être répondra aux interrogations du scalpel et du microscope. Sous ce rapport, j'étais heureusement partagé. A Guettary, je retrouvais en abondance les *polyophthalmes* que j'avais déjà étudiés en Sicile (1), les *hermelles* que j'avais entrevues à Granville. Ces deux types étaient représentés ici par des espèces différentes de celles que je connaissais. Je me hâtai de soumettre à une révision sévère mes recher-

(1) *Souvenirs d'un naturaliste*, livraison du 1er janvier 1847.

ches passées, d'en entreprendre de nouvelles, et les résultats dont je vais essayer de donner une idée récompensèrent largement ce labeur.

Sur ces côtes si violemment battues par les flots, on rencontre, tantôt derrière quelque gros rocher, tantôt dans une fente profonde, mais souvent aussi fixées sur quelque pointe entièrement à découvert, des espèces de mottes de sable percées d'une infinité de petites ouvertures à demi recouvertes par un mince rebord. Chacune de ces mottes, assez semblable à un épais gâteau de ruche à miel, est ou un village ou une populeuse cité. Là vivent en modestes recluses des centaines de hermelles, annélides tubicoles (1) des plus curieuses que puisse observer le naturaliste. Leur corps, d'environ deux pouces de long, est terminé en avant par une tête bifurquée, et portant une double couronne de soies fortes, aiguës, dentelées et d'un beau jaune d'or. Ces couronnes brillantes ne sont pourtant pas une simple parure; ce sont, à proprement parler, les deux battans d'une porte solide, ou mieux, de véritables herses qui ferment hermétiquement l'entrée de l'habitation, lorsque, au moindre danger, l'annélide disparaît comme un éclair dans sa maison de sable. Des bords de la fente céphalique sortent, au nombre de cinquante à soixante, des filamens déliés, d'un violet tendre, sans cesse agités comme de petits serpens. Ce sont autant de bras qui s'allongent ou se raccourcissent au besoin, qui saisissent la proie au passage et l'amènent jusqu'à la bouche creusée en entonnoir au fond de l'échancrure. Ce sont eux encore qui ont ramassé et mis en place un à un les grains de quartz ou de calcaire très dur qui entrent dans la composition des tubes et que soude solidement les uns aux autres une sorte de mucosité, véritable mortier hydraulique fourni par l'animal. Sur les côtés du corps, on aperçoit des mamelons d'où sortent des faisceaux de lances aiguës et tranchantes ou de larges éventails dentelés comme des scies en demi-cercle. Ce sont là les pieds de la hermelle. Enfin, sur le dos, des cirrhes recourbés en forme de faux, et dont la couleur varie du rouge sombre au vert de pré, représentent les branchies qui, par une exception jusqu'à ce jour unique dans ce groupe, sont distribuées à chaque anneau, au lieu d'être réunies à la tête comme les pétales d'une fleur.

A eux seuls les caractères extérieurs des hermelles suffiraient pour arrêter le naturaliste et exciter vivement sa curiosité. Leur organisation intérieure n'est pas moins remarquable. Ces singuliers animaux réalisent anatomiquement une vue théorique que l'on pouvait jusqu'ici traiter à bon droit d'abstraction. Chez les annelés en général, les deux côtés du corps sont semblables, de telle sorte qu'on peut regarder ces animaux comme formés par la réunion de deux moitiés symétriques

(1) Voyez les *Souvenirs d'un naturaliste* dans la livraison du 15 février 1844.

soudées l'une à l'autre sur la ligne médiane. Depuis long-temps on avait cherché dans l'étude embryogénique la confirmation de cette idée. M. Newport, un des plus habiles anatomistes de l'Angleterre, avait montré qu'en effet, chez les jeunes myriapodes (1), les centres nerveux abdominaux, les *ganglions*, sont partagés en deux moitiés qui se réunissent plus tard. J'avais fait une observation semblable sur une eunice sanguine (2) en train de reproduire ses anneaux postérieurs perdus par quelque accident; mais on ne connaissait pas encore d'animal adulte qui présentât des traces bien apparentes de cette division originaire. Eh bien! chez la hermelle, cette division existe dans la plus grande partie du corps. Dans toute la longueur de l'*abdomen*, muscles, vaisseaux, nerfs, tout est double, et les deux moitiés ne tiennent l'une à l'autre que par la peau et le tube digestif resté simple. Ici l'annélide est réellement fendue en deux. En avant et en arrière, les appareils musculaires et vasculaires se rejoignent sur le milieu du corps; mais le système nerveux ventral reste partagé d'une extrémité à l'autre, et ses deux moitiés ne communiquent ensemble que par de grêles filets ou des bandelettes excessivement minces (3).

A l'époque où je faisais ces recherches, la division du système nerveux, chez les hermelles, dut être regardée comme une disposition tout exceptionnelle; mais les annélides me gardaient bien d'autres surprises. Ce groupe, incontestablement le plus curieux à étudier aujourd'hui, semble surtout être caractérisé par la variabilité infinie des caractères qui, partout ailleurs, offrent le plus de constance. Chez les annélides, les organes du mouvement, ceux de la circulation, varient d'une espèce à l'autre dans les limites les plus étendues. Ceux de la respiration se développent d'une façon presque exagérée ou disparaissent complétement, et cela chez les animaux en apparence les plus rapprochés. Le système nerveux lui-même, ce système fondamental dont Cuvier a dit qu'il était *l'animal tout entier*, n'échappe pas à la loi commune, et cette année même j'ai pu constater qu'il présente d'étranges variations. J'ai retrouvé dans d'autres tubicoles, et jusque chez les errantes, ces chaînes nerveuses abdominales fendues en deux moitiés très éloignées l'une de l'autre. En revanche, j'ai rencontré dans d'autres espèces cette même chaîne ne formant plus sur la ligne médiane

(1) Classe voisine de celle des insectes, et à laquelle appartiennent, entre autres, les scolopendres ou mille-pieds.

(2) Voir les *Souvenirs d'un naturaliste*, livraison du 15 février 1844.

(3) Je rappellerai ici que chez les annelés on trouve dans la tête, *au-dessus* du tube digestif, un centre nerveux principal. C'est lui qu'on regarde comme représentant le *cerveau* des vertébrés, parce qu'il fournit d'ordinaire les nerfs sensoriaux. Ce cerveau se rattache par deux filets appelés *connectifs* au système nerveux *abdominal*, placé *au-dessous* du tube digestif et consistant essentiellement en une chaîne de centres nerveux ou *ganglions* réunis par d'autres connectifs.

qu'une étroite bandelette partout égale, et dans l'épaisseur de laquelle les ganglions étaient comme noyés. Entre ces deux extrêmes, j'ai constaté bien des intermédiaires. Ainsi tombent une à une devant un examen chaque jour plus sérieux toutes ces généralisations prématurées, inspirées surtout par l'étude exclusive des animaux *à type fixe;* ainsi se révèle chaque jour davantage l'importance scientifique des *animaux inférieurs.* Sous ce rapport, les botanistes en sont au même point que les zoologistes. Pour résoudre les plus difficiles problèmes de leur science spéciale, ce n'est plus au chêne ou au palmier qu'ils s'attaquent : c'est aux *algues,* c'est aux *végétaux inférieurs.* Ainsi, les mille travaux des trois derniers siècles ont eu dans les deux règnes un résultat général identique. Certes, ce n'est pas là une coincidence fortuite, et ce fait justifie pleinement à lui seul la persévérance des hommes qui, bravant le préjugé contraire, s'adressent à ces êtres si long-temps dédaignés pour leur demander les secrets de la vie.

Nulle part autant que chez les annélides, la création animale ne se montre comme un véritable protée, revêtant à chaque instant de nouvelles formes et se plaisant à dérouter l'observateur par les modifications les plus inattendues. Le polyophthalme va nous montrer un des plus curieux exemples de ces métamorphoses; mais ici quelques détails historiques sont nécessaires pour faire comprendre tout l'intérêt qui s'attache à l'étude d'un petit ver de quelques lignes de long.

Les belles découvertes de M. Ehrenberg avaient réveillé dès avant 1830 une discussion déjà fort ancienne. Parmi les naturalistes, les uns, adoptant les idées de l'illustre micrographe de Berlin, admirent que les animaux les plus petits, ceux que nos classifications repoussent aux derniers rangs de l'échelle zoologique, présentent une organisation tout aussi compliquée que celle des animaux plus élevés. D'autres, au contraire, marchant sur les traces du célèbre chef des *philosophes de la nature,* soutinrent avec Oken que l'organisation allait se simplifiant de haut en bas d'une manière progressive, de telle sorte que des groupes entiers, composés en quelque sorte d'animaux rudimentaires, manquaient presque entièrement d'organisation. Pour ces derniers comme pour Réaumur, les méduses, par exemple, n'étaient que des *masses de gelée vivante;* les planaires, la plupart des intestinaux, étaient des animaux à peu près complétement *parenchymateux.* Pour eux, cette simplification des organismes remontait même très haut, et le système nerveux, par exemple, manquait à des classes entières.

En France, en Allemagne, les deux thèses furent attaquées et soutenues avec vivacité. Sans même s'être posé la question préalable : — Que doit-on entendre par l'expression d'*animaux inférieurs* (1)? — on

(1) Nous avons répondu à cette question dans la livraison du 15 février 1844. (*Souvenirs d'un naturaliste.* — L'île de Bréhat, le phare des Héhaux.)

engagea la bataille, et par suite on tomba, de part et d'autre, dans l'exagération et l'erreur. Les travaux publiés depuis une dizaine d'années commencent à faire la part de la vérité. Sans doute il reste encore à éclaircir bien des points de détail, mais on peut dire d'une manière générale que toute étude sérieuse a pour résultat de nous montrer jusque dans l'animal le plus infime une *complication organique* très réelle. Les partisans de la *simplicité organique* perdent à chaque instant quelqu'une de leurs positions. Aujourd'hui ils ne peuvent guère se défendre qu'en invoquant les résultats négatifs fournis par les infusoires, c'est-à-dire par des êtres que leur petitesse excessive dérobe à la plupart de nos moyens d'investigation.

Parmi les points de fait ou de doctrine les plus vivement attaqués et soutenus dans cette querelle, il faut placer l'existence d'organes des sens distincts, et surtout l'existence des yeux, chez un grand nombre d'animaux appartenant aux embranchemens des mollusques, des annelés et des rayonnés. Ehrenberg avait considéré comme tels certains points colorés qu'on trouve sur le bord de l'ombrelle chez les méduses, à l'extrémité des rayons chez les étoiles de mer, à la tête chez les annélides, les planaires, les rotifères, etc., à l'une des extrémités du corps chez les euglènes et quelques autres infusoires. La plupart de ces déterminations furent niées d'une manière absolue, et cela bien à tort. A mesure qu'on a approfondi davantage l'étude de ces êtres, lorsque leur taille les rendait accessibles à nos procédés d'examen, on a dû reconnaître que la plupart possédaient bien de véritables organes pour la vision. Les témoignages, sur ce point, sont venus en foule de tous les points de l'Europe savante. Les annélides, entre autres, m'en ont fourni un exemple bien frappant. Une des espèces que nourrit la mer de Sicile a des yeux presque aussi complets que ceux d'un poisson. Ici j'ai pu énucléer le cristallin et l'étudier isolément. Placé sur un verre mince et recevant des rayons parallèles envoyés par un miroir plan, il a formé des images parfaitement achromatiques. Ces images, reprises et grossies par le microscope, me permettaient de distinguer avec une netteté parfaite jusqu'aux moindres détails de la côte voisine. Grace à ce cristallin d'annélide, mon microscope se trouvait transformé en lunette d'approche.

Mais l'opposition aux idées d'Ehrenberg devint plus vive quand ce naturaliste annonça qu'il avait découvert une annélide, l'*amphicora*, qui portait *à l'extrémité de la queue* des yeux tout semblables à ceux qu'on trouvait à la tête. Comment accepter, disait-on, une pareille transposition des sens? Comment admettre qu'il pût exister des *yeux* à une aussi grande distance du *cerveau* et sans rapport probable avec lui? On le voit, la question se généralisait et acquérait une haute importance physiologique. Il ne s'agissait plus seulement de savoir si les

yeux existaient ou non, mais encore de décider si une portion quelconque du système nerveux, autre que le cerveau, pouvait devenir le siége d'une perception sensoriale.

Certes, si par le mot *œil* on devait entendre un organe toujours le même et partout semblable à ce qu'on trouve chez l'homme ou les oiseaux, les annélides, les némertes, les planaires, les méduses, seraient des animaux aveugles; mais, *comme tous les appareils organiques*, l'organe visuel peut se simplifier, *se dégrader*, sans changer pour cela de nature. Même dans cet état de dégradation il conserve ses parties fondamentales, et ces parties sont généralement faciles à reconnaître. Quoique destiné à remplir une fonction toute *physiologique*, l'œil est un véritable *appareil de physique*. C'est toujours une *chambre obscure*, dans laquelle une *lentille convergente* concentre la lumière et transporte l'image des objets extérieurs sur un *écran* placé à son foyer. Seulement ici la lentille, au lieu d'être formée d'une matière inerte, est organisée et s'appelle le *cristallin*. L'écran aussi est vivant; il porte le nom de *rétine*, et c'est lui qui transmet au cerveau l'impression des images reçues. Quel que soit le plus ou le moins de complication d'un œil, ses parties fondamentales sont toujours un cristallin et une rétine. Réciproquement on doit considérer comme un œil véritable tout organe qui possède ces élémens caractéristiques, car il ne saurait remplir d'autres fonctions que celles dont nous venons de parler (1). Pour décider la question générale soulevée par M. Ehrenberg, pour savoir si en effet l'organe visuel peut être ainsi transposé, s'il peut exister ailleurs que sur la tête, il fallait donc retrouver chez l'amphicora, ou chez tout autre animal présentant des faits analogues, les cristallins et les rétines de ces yeux, qui rendraient croyables les rêveries fouriéristes.

A cet égard, mes recherches furent long-temps infructueuses. Sur les côtes de la Manche et de la Sicile, je retrouvai bien des annélides voisines de l'amphicora, et portant à l'extrémité postérieure du corps les points colorés en question. Bien plus, dans quelques-unes des espèces que j'avais découvertes, ces points colorés s'étaient étrangement multipliés. Il en existait plusieurs sur la tête, quatre à l'extrémité de la queue et deux à chaque anneau du corps. Cette multiplication même me semblait être une véritable objection aux idées d'Ehrenberg. Comment croire à cette profusion d'organes oculaires? Et pourtant l'étude des animaux vivans semblait confirmer cette détermination. Je voyais la queue remplir toutes les fonctions de la tête, et cela avec des preuves évidentes de spontanéité et d'intelligence. Cette queue s'avançait la première, explorait les objets sans les toucher, se détournait devant

(1) Le mot *cristallin* est pris ici dans une acception générale et comme exprimant l'ensemble de l'appareil réfringent de l'œil.

les obstacles, en un mot, agissait comme si elle était le siége d'une vision très nette et dirigée par une volonté parfaitement éclairée. Cependant, malgré bien des heures employées à ces observations, je ne pus découvrir les cristallins, les rétines : ma conviction sur une question aussi délicate ne pourrait être entière.

Enfin, parmi les corallines, espèce de petites algues qui couvre les écueils de ses touffes serrées, comme celles des mousses de nos rochers, je trouvai le polyophthalme. Ici le doute n'était plus permis; la fable d'Argus se réalisait pour moi avec une incontestable évidence. Qu'on se figure un petit ver à peu près cylindrique, long de près d'un pouce, d'une couleur jaune brillante, armé de deux rangs de soies, dont la longueur augmente d'avant en arrière, et l'on aura une idée de l'aspect que présente le polyophthalme à l'état de repos. Dans le sable, où il passe sa vie, cet animal se meut avec une incroyable rapidité, grace aux contractions générales de son corps et aux soies qui lui servent de pieds; mais veut-il nager tranquillement dans le liquide ou seulement mettre à portée de sa bouche les petits animaux dont il se nourrit, aussitôt deux larges appareils ciliés, placés sur les côtés de la tête, se développent et agissent comme les deux roues d'un bateau à vapeur. Pour se diriger dans sa marche lente ou rapide, le polyophthalme possède à la tête trois yeux pourvus chacun de deux ou de trois cristallins volumineux et très faciles à reconnaître. En outre, à chacun des anneaux du corps, on aperçoit de chaque côté un point rouge assez semblable à ceux de certains amphicoriens. Par la dissection, on s'assure que chacun de ces points reçoit un gros nerf partant du ganglion ou centre nerveux ventral qui lui correspond. En s'aidant du microscope, on voit ce nerf pénétrer dans une masse de *pigment* qui renferme un cristallin sphérique; on reconnaît que les tégumens, placés en face, ont éprouvé une modification destinée à leur donner une transparence plus complète et plus égale. En un mot, on ne peut plus douter que ces points rouges, placés sur les côtés, tout le long du corps, ne soient de véritables yeux, recevant leurs nerfs optiques des centres nerveux abdominaux et sans aucune relation directe avec le cerveau.

Ce résultat, tout étrange qu'il puisse paraître, n'est pas le seul du même genre qu'ait enregistré la science moderne. Déjà les mollusques nous fournissent un fait pareil. Nos lecteurs connaissent tous le *peigne* vulgairement appelé *coquille de saint Jacques* ou *coquille du pèlerin*. Eh bien! l'animal qui habite ce coquillage, assez semblable à l'huître, possède, comme celle-ci, un *manteau* ou lame mince de tissu vivant qui tapisse l'intérieur de son habitation. Destinés par la nature à être presque aussi vagabonds que l'huître est sédentaire, les peignes ont des organes pour la vision, et ces organes ne sont pas placés sur la tête, ne sont pas en rapport avec le cerveau, mais occupent les bords

du manteau, et tirent leurs nerfs optiques du grand ganglion ventral. Ces faits si curieux ont été publiés en Allemagne il y a près de dix ans (1). J'ai pu les vérifier à diverses reprises, et constater, dans ces yeux du manteau d'un mollusque, presque toutes les parties que présentent les yeux d'un mammifère, jusqu'aux cils et aux sourcils représentés ici par des cirrhes charnus qui entourent et protégent l'organe plus délicat de la vue. Trois naturalistes allemands, MM. Grübe, Krohn et Will, ont étendu ces recherches à d'autres genres de mollusques acéphales et constaté une organisation semblable chez les spondyles, les tellines, les pinnes, les arches, les pétoncles, etc. En présence de témoignages aussi précis, aussi nombreux, ce que nous avons dit du polyophthalme cesse d'être incroyable. Bien plus, la multiplication des yeux, leur position latérale, leurs rapports avec d'autres centres nerveux que le cerveau sont peut-être moins étranges chez cette petite annélide que chez les mollusques dont nous venons de parler.

En effet, comme chez tous les animaux appartenant au même groupe, le corps du polyophthalme est formé d'une suite d'anneaux soudés les uns au bout des autres et très semblables entre eux. Chez les plus grandes annélides, on constate aisément le peu de solidarité qui existe entre tous ces anneaux. Un certain nombre d'entre eux peuvent être *tués*, peuvent même être frappés de gangrène, sans que les autres, et surtout ceux qui les précèdent, paraissent en souffrir. Chacun d'eux est en quelque sorte un animal complet, ayant jusqu'à un certain point sa vie propre, et le corps entier peut être considéré comme une espèce de colonie, dont la tête serait le chef, ou plutôt le guide. C'est elle seule qui d'ordinaire possède des organes des sens. Vient-on à la retrancher, le corps n'y voit plus sans doute, il manque également d'organes de toucher; mais, autant qu'on peut en juger, il éprouve encore des sensations assez nettes, et manifeste une volonté. Des tronçons d'eunice, par exemple (2), fuient évidemment la lumière et s'enfoncent dans la vase par une suite de mouvemens qui n'ont rien de désordonné. Que manque-t-il à ces tronçons, à ces anneaux isolés pour être autant d'animaux complets? Seulement des organes de sensation en général, des yeux en particulier. Eh bien! les amphicoriens, les polyophthalmes, sont des annélides chez lesquelles chaque anneau, en recevant ces organes, en ressemblant par là davantage à la tête, réalise plus complétement une des tendances organiques les plus caractéristiques du groupe. Sous ce rapport, ce sont seulement des annélides plus parfaites que les autres.

(1) L'existence de ces yeux paraît avoir été admise depuis fort long-temps, mais les premières descriptions anatomiques un peu détaillées ne remontent guère qu'à 1840.

(2) J'ai déjà parlé de cette annélide dans un article précédent, livraison du 15 février 1844.

Cette indépendance remarquable des parties du corps d'un même animal, cette diffusion étrange des facultés de perception et de volonté raisonnée dans toutes les parties du système nerveux, ne sont pas exclusivement réservées aux annelés proprement dits. On les retrouve jusque chez les insectes, c'est-à-dire jusque chez des animaux dont la complication organique dépasse sous bien des rapports ce qui existe chez l'homme lui-même (1). Les expériences de Dugès ne laissent aucun doute sur ce point. Imitez cet habile naturaliste, qu'une mort prématurée a seule empêché peut-être de se placer au premier rang de nos savans contemporains, enlevez successivement à une *mante prie-Dieu* la tête et la partie postérieure du corps : le corselet (*prothorax*) resté seul vivra encore près d'une heure, quoique ne renfermant plus qu'un seul ganglion. Essayez de le saisir, vous verrez aussitôt les pattes ravisseuses de l'animal se porter vers vos doigts et y imprimer profondément les puissans crochets dont elles sont armées. Le ganglion abdominal, qui seul anime l'anneau, a donc *senti* les doigts qui pressent le segment; il a *reconnu* le point serré par un corps étranger; il *veut* se débarrasser de cette étreinte; il *dirige* vers le point attaqué ses armes naturelles et en *coordonne* les mouvemens. Ce ganglion, quoique complétement isolé, se comporte donc comme un cerveau complet.

Nous voilà bien loin de cette science qui s'acquiert dans les livres et dans les cabinets, bien loin de celle que donne l'étude, même la plus consciencieuse, des animaux supérieurs. Nous voilà surtout bien éloignés de ces naturalistes qui ne tiennent compte que des caractères extérieurs, et pour qui une peau de mammifère ou d'oiseau passablement bourrée d'étoupes a toute la valeur de l'animal entier. Malheureusement, jusque dans les positions les plus élevées de la science, on trouve encore un trop grand nombre de ces représentans du passé. Les propagateurs des idées nouvelles ont à vaincre à la fois des préjugés respectables, parce qu'ils sont sincères, et une malveillance intéressée; mais ces idées ont pour elles l'irrésistible force de la vérité. En dépit des influences hostiles, chaque jour elles font quelque progrès nouveau, chaque jour elles comptent quelques prosélytes de plus dans la génération qui s'élève, et le moment n'est pas loin où les efforts de leurs ennemis ne feront que rendre plus éclatant un triomphe désormais assuré.

A. DE QUATREFAGES.

(1) Lyounet, dans son admirable *Anatomie de la Chenille du saule;* M. Strauss-Durkheim, dans son *Anatomie du Hanneton,* ont mis hors de doute ce résultat général. Cuvier a appelé le premier de ces ouvrages le chef-d'œuvre de l'anatomie et de la gravure. En parlant du second, il déclare que c'est le seul qui puisse être comparé à celui de Lyounet.

LES RÉCITS

DE

LA MUSE POPULAIRE.

LA CHASSE AUX TRÉSORS.

I. — MAÎTRE JEAN LE SOURCIER.

Une tradition arabe, transmise par les pâtres ou les contrebandiers, a franchi les Pyrénées, et s'est conservée dans les pays basques. Les bergers qui conduisent leurs troupeaux le long des *gaves* de la montagne racontent encore aujourd'hui que, *bien avant Jules César,* il existait un *bronche* ou sorcier, qui s'éleva dans les airs sur un dragon qu'il avait soumis, et arriva ainsi au rocher où dormait *Debrua,* l'esprit du mal; il l'entoura neuf fois d'une chaîne magique, et l'obligea à lui faire connaître le roi des talismans, qui donne plaisirs, richesse et puissance. *Debrua* déclara au sorcier que, pour tout obtenir sur terre, il fallait se rendre maître de la *mouche jaune de safran,* laquelle se montrait tous les soirs dans un *port* (1) des Pyrénées qu'il lui nomma; il l'avertit seulement que, pour la prendre, il fallait tresser une résille avec les trois cheveux les plus près du cerveau, et la tremper dans la sueur

(1) *Port,* passage.

et dans le sang. Le *bronche* fit ce qui lui avait été recommandé, et ne tarda pas à voir paraître la *mouche jaune de safran*. Il la poursuivit sept jours et sept nuits à travers les rocs, les halliers et les torrens, leur laissant autant de lambeaux de ses habits et de sa chair que les brebis, avant la tonte, laissent de flocons de laine aux buissons; enfin, il la vit se poser sur la cabane d'un berger qui était monté dans les pâturages. Il essaya en vain de parvenir jusqu'à elle, et tous ses efforts ne purent décider la mouche à reprendre son vol. N'ayant donc plus d'autre ressource et s'étant assuré que personne ne pouvait le voir, il mit le feu à la cabane, et la *mouche jaune de safran* s'envola. Le *bronche* la suivit jusqu'à une prairie, où elle alla se poser sur une touffe de fenouil. Comme il ne pouvait s'approcher d'une plante *qui fait la guerre aux sorciers*, il resta à quelque distance. Alors un jeune berger, qui gardait des chevaux dans la pâture, aperçut la mouche et la prit dans son bonnet. Le *bronche*, hors de lui, poursuivit l'enfant, le frappa de son bâton et le tua; mais, au moment où il saisissait la *mouche jaune de safran*, elle lui fit une piqûre qui le rendit triste pour le reste de ses jours. Devenu plus riche que les *labinas* (fées) des *gaves*, il tomba dans la même langueur que ceux qui ont été recommandés par leurs ennemis à *saint Sequayre* (1), et il mourut lentement, comme si l'on eût coupé *la mère racine de son cœur*.

Les bergers basques ne disent pas ce qu'est devenue depuis cette époque la *mouche jaune de safran;* mais nous la retrouvons partout dans l'histoire du monde. N'est-ce pas elle que cherchaient les millions de combattans qui se précipitèrent sur la société antique, comme une avalanche d'hommes détachée du Nord? N'est-ce pas elle encore que croyaient atteindre les hardis compagnons de Pizarre, de Sotto et de Cortez, lorsqu'ils s'enfonçaient, au galop de leurs chevaux, dans des régions ignorées où ils fauchaient les nations comme des blés mûrs, elle que voyaient sur la mer nos fabuleux flibustiers dont les blessures et la mort étaient officiellement *cotées* à cette bourse sanglante de la guerre? N'est-ce pas elle enfin que poursuivent de nos jours les pionniers de la Californie et tous les chercheurs de trésors, depuis les orpailleurs du Mexique et les *monney-diggers* des Bahama jusqu'aux fouilleurs de ruines de nos campagnes? La mouche magique des traditions pyrénéennes n'a point cessé un seul instant et ne cessera jamais d'attirer ici-bas tout ce qu'il y a de sensualités avides, de vagabondes témérités. Quiconque sent en lui la puissante impulsion des désirs inassouvis la cherche des yeux, la poursuit, comme le *bronche*, à travers les précipices, s'efforce de la saisir dans quelque piége pour le-

(1) *Saint Sequayre*, saint populaire du pays basque. On lui *recommande* ses ennemis pour qu'il les fasse *sécher*.

quel il a épuisé son cerveau, sa sueur et son sang, brûle pour l'atteindre la chaumière de l'absent, brise l'existence de l'abandonné, et périt misérablement au milieu de son triomphe, consumé par l'inguérissable fièvre de la satiété.

Et que l'on ne croie pas cette avidité particulière à certains temps ou à certaines races : nous la retrouvons toujours et partout. Si les païens ont la conquête de la toison d'or et du pommier des Hespérides, les hommes du Nord la découverte du *sampo*, talisman souverain qui procurait toutes les richesses, l'Orient ses anneaux magiques et ses lampes d'Aladin, les chrétiens ont eu la recherche du saint Graal, ce vase divin *que le sang du Christ avait rendu fée*, et qui assurait à son possesseur l'accomplissement de tous ses désirs. La science elle-même a entendu, dans ses retraites austères, les bourdonnemens de la *mouche jaune de safran*, et elle s'est oubliée, pendant plusieurs siècles, à la recherche du grand œuvre. Aussi loin que la tradition peut remonter enfin, nous trouvons cette soif de la richesse comme une maladie générale et héréditaire. C'est à elle qu'il faut attribuer la croyance populaire aux talismans et aux trésors.

Je faisais ces réflexions, tout en suivant la route de Mamers au Mans et me dirigeant vers le bourg de Saint-Cosme. Une butte située près de ce bourg, et connue dans l'histoire sous le nom de motte d'Ygé, avait été signalée depuis long-temps dans le pays comme renfermant d'immenses richesses. Les Anglais y avaient bâti, au XIIe siècle, une forteresse où ils avaient tenu garnison jusqu'au traité de Bretigny. Forcés alors de partir, ils avaient enfoui, dit-on, dans la colline les trésors dont ils n'osaient se charger et qu'ils espéraient reprendre à la prochaine guerre. Cette tradition avait provoqué à plusieurs reprises des recherches dans la motte d'Ygé, devenue mont Jallu. De nouvelles fouilles annoncées par les journaux en 1844 avaient éveillé ma curiosité, et j'étais parti avec le projet de voir une de ces *chasses aux trésors*. J'avais heureusement dans le Maine, pour me guider et m'instruire, un ami de nos plus charmans écrivains, esprit choisi, mais nonchalant, qui, pour s'éviter la fatigue de conquérir un nom, avait pris d'avance ses invalides dans une étude d'avoué. Il y suicidait tout doucement sa belle intelligence, sans autre distraction qu'un commerce de lettres assez suivi avec d'anciens compagnons qui riaient, comme lui, tout haut de la vie et s'en attristaient tout bas. Nous partîmes ensemble pour cette Californie du mont Jallu, dont il me fit l'historique en chemin.

Le premier indice du dépôt précieux avait été une plaque de cuivre trouvée à la tour de Londres et sur laquelle se lisaient ces mots : *Thesaurus est in monte Salutis prope Comum*. On en eut sans doute connaissance sous Louis XIII, car le régiment du Maine fut alors employé

à fouiller le mont Jallu. En 1735, M. le duc de Chevreuse autorisa de nouvelles recherches aussi infructueuses que les précédentes. Après ces deux échecs, il y eut un long répit. Un parchemin trouvé à Paris en 1825, dans les démolitions d'une vieille église, ramena l'attention sur l'ancienne motte d'Ygé. Il se forma une société par actions qui recommença à bouleverser la fallacieuse montagne et y engloutit son capital. Vers la même époque, les Anglais, qui avaient déjà réclamé au XVIIIe siècle le droit d'y faire des perquisitions, renouvelèrent leur demande par l'entremise de M. de Talleyrand, et adressèrent une pétition à la chambre des députés, qui passa à l'ordre du jour. Enfin le père d'une de nos comédiennes les mieux connues, M. Fay, subitement éclairé par les révélations d'une femme de chambre somnambule, acheta du propriétaire le droit de recommencer les fouilles. Les indications du *sujet* magnétisé étaient si précises, que les recherches eurent cette fois un résultat. Après des travaux qui lui coûtèrent une douzaine de mille francs, M. Fay découvrit cinq deniers et trois clous! Plusieurs dames reprirent après lui son entreprise, et, parmi elles, une parente du *plus fécond de nos romanciers,* qui espérait retrouver au mont Jallu le trésor du père Grandet. Vinrent ensuite le général polonais Milkieski, Mmes Herpin, Hersant, et une nouvelle compagnie d'actionnaires. C'était cette dernière qui bouleversait en 1844 le mont Jallu. Comme tous les chercheurs précédens, les nouveaux actionnaires avaient à leurs gages un magnétiseur et son *sujet,* dont les révélations servaient à diriger les fouilles des ouvriers.

Je demandai à mon compagnon de route si l'on avait quelque indication sur la nature des richesses enfouies au mont Jallu. — Les renseignemens varient, me répondit-il. On parle tantôt de trois tonnes d'écus, tantôt de cinq coffres renfermant de l'orfévrerie, tantôt enfin d'un Christ d'or de grandeur naturelle et des douze statues des apôtres; mais cette dernière version provient évidemment de quelque antiquaire qui avait lu l'histoire de monseigneur d'Angenne, évêque du Mans. Il paraît que ce saint prélat enleva, en effet, à la cathédrale les disciples du Christ, figurés en argent massif, afin de les dérober aux pillages des protestans, et qu'il les cacha si bien qu'on ne put jamais les retrouver. Ses contemporains l'accusèrent même de se les être appropriés, ce qui fit dire, lorsqu'il assista à l'assemblée de Trente, qu'*on avait au concile les douze apôtres, outre le Saint-Esprit.* Du reste, on vous racontera toutes ces traditions au village de Saint-Cosme, qui est le campement de nos *monney-diggers.* Ce sont les seules qu'ils n'aient point oubliées, car là, comme partout, l'arithmétique a tué la légende. Les hommes sont restés aussi fous, mais leur folie calcule, au lieu de rêver.

Tout en parlant, nous étions arrivés au bas d'une côte où il fallut

descendre de nos montures. Les derniers jours de novembre ont une beauté qui leur est propre; ce n'est plus l'énervante mollesse de l'automne, et ce n'est pas encore la rudesse de l'hiver. Le ciel était d'un gris ferme, la terre verdoyante çà et là; l'air avait une douceur tempérée, et le soleil illuminait la campagne d'une splendeur de fête. Nous jetâmes la bride sur le cou de nos chevaux, et, les laissant aller, nous nous mîmes à gravir la montée en causant. Comme nous arrivions à mi-côte, nous aperçûmes un paysan endormi sur le revers de la douve. La réserve de son attitude et le bon ordre de son costume ne permettaient point d'attribuer ce sommeil à l'ivresse. Il était assis plutôt qu'étendu, la tête un peu renversée et appuyée sur un de ses bras. Son chapeau, rabattu sur les yeux, le mettait à l'abri du soleil. Il tenait de la main droite, en guise de bâton, une petite pelle de taupier. Mon compagnon reconnut le dormeur et s'arrêta.

— Vous voyez là, me dit-il en baissant la voix, une des variétés les plus curieuses de nos bohémiens campagnards. Jean-Marie tient le milieu entre le *mire* (médecin) et le sorcier; il a des *secrets* et vend des talismans. On se sert de lui pour guérir certaines maladies, chasser les animaux nuisibles, découvrir les sources. On dit qu'il apprend aux jeunes filles des formules pour attirer les amoureux, et les crédules assurent même qu'il possède l'herbe magique avec laquelle on se transporte partout *en désir de femme*, c'est-à-dire plus vite que la pensée. Jean-Marie, certain que le monde vous estime toujours en proportion du pouvoir qu'il vous suppose, n'a garde de les détromper. Aussi est-il consulté par tous nos fermiers, et achète-t-il, chaque année, quelque lopin de terre avec leur argent. Il se rend aujourd'hui chez des pratiques, car voici près de lui sa trousse à talismans.

J'aperçus, en effet, sur les genoux de maître Jean un carnier doublé de cuir, qu'il fouillait sans doute lorsque le sommeil l'avait surpris, et qui était resté entr'ouvert. Nous pûmes faire du regard l'inventaire de ce qu'il renfermait. Mon compagnon me montra la baguette de coudrier pour découvrir les sources, des fragmens d'aérolithes qui devaient garantir du tonnerre, une noix percée servant de cage à une araignée vivante et destinée à guérir de la fièvre, un couteau de *langueyeur* portant sur la lame le nom cabalistique de *Raphaël*. Il m'expliquait comment ce dernier nom, que les paysans du midi faisaient graver sur le soc des charrues pour rendre les sillons fertiles, avait, dans le Maine, la propriété de guérir les porcs ladres et de les engraisser, lorsque Jean-Marie se réveilla. Bien qu'il parût d'abord surpris de nous voir et même un peu embarrassé, il fit assez bonne contenance et se redressa en nous saluant : c'était un homme encore jeune, dont le visage avait cette expression de jovialité matoise habituelle aux Normands, mais plus rare chez les paysans manceaux. L'avoué lui de-

manda depuis quand les chrétiens dormaient ainsi au soleil, le long des berges, comme des lézards.

— Depuis qu'ils ne trouvent pas de lits de plume sur la grande route, répliqua le taupier.

— Maître Jean oublie que la grande route est la chambre à coucher des vagabonds, objecta mon guide.

— Monsieur l'avoué voit bien, au contraire, que c'est le rendez-vous des honnêtes gens, puisque c'est là que je le rencontre, répliqua le paysan.

Nous ne pûmes nous empêcher de rire.

— Tu es, à ce que je vois, en chemin pour affaires?

— Et le bourgeois est à la cueillette des procès? dit Jean-Marie, qui retourna la question, au lieu d'y répondre.

— Pourquoi non? reprit gaiement l'avoué; ne connais-tu point le proverbe :

Entre La Flèche et Alençon,
Plus de coquins que de chapons?

Nous allons voir s'il ne se prépare point quelque grabuge du côté de la Motte-Robert; mais toi, bon apôtre, où vas-tu?

— A la ferme du gros François.

— Vers Saint-Cosme?

— A peu près.

— Alors nous pouvons faire route ensemble.

— Si monsieur l'avoué trouve que je ne lui fais pas affront.

Jean-Marie s'était levé et se préparait à nous suivre. Je m'aperçus alors qu'il avait laissé tomber un petit sachet rempli de blé, que je lui rendis. Il le glissa au fond de son carnier, et nous dit que c'était un échantillon de froment pour le gros François.

— Ne serait-ce pas plutôt le grain qui sert à composer *les mercuriales d'avenir*? demanda l'avoué en le regardant.

Le marchand de talismans sourit sans répondre.

— Vous saurez que c'est un des mille talens de maître Jean, continua mon compagnon; il excelle à deviner ce que sera le prix du blé en consultant les grains de froment. J'ai été moi-même témoin par hasard de la confection d'une de ces *mercuriales* anticipées. On range pour cela sur la pierre du foyer, et devant un grand feu, douze grains de blé choisis par un homme qui *a reçu le don*, comme maître Jean. Ces grains représentent les douze mois de l'année, en commençant par celui de gauche, qui représente janvier. Lorsque le feu les a échauffés, les grains éclatent et sautent en avant ou en arrière. Dans le premier cas le prix du blé doit infailliblement s'élever, dans le second il doit descendre.

Je fus frappé de ce mode d'augure, où la divination par le feu rappelait clairement l'ancien culte des élémens et dénonçait l'origine celtique. L'avoué, à qui je communiquai mon impression, se retourna vers le taupier.

— Vous voyez, maître Jean? dit-il. Votre cérémonie sent le païen, et a dû être inventée par les druides.

— Possible, dit tranquillement le paysan, la sapience est le lot des vieux.

— Et du malin. Prenez-y garde, maître Jean; c'est, dit-on, un terrible taupier de chrétiens!

Jean-Marie haussa les épaules, et, prenant un air de tolérance philosophique :

— Bah! dit-il en riant, ce sont les mal rentés en esprit qui lui en veulent d'être trop *dégotté* (1). Le diable est comme les pauvres gens; chacun aboie après lui pour faire le bon chien.

Un moment de silence succéda à cette saillie du taupier. Je pus m'abandonner à l'aise, en marchant, au courant de mes réflexions et de mes souvenirs. Ce n'était pas la première fois que je remarquais dans nos campagnes l'expression de cette étrange sympathie pour l'ange tombé. Que ce soit facilité d'oubli ou naïveté de miséricorde, le peuple a de tout temps montré cette tendance à plaindre le coupable qu'il voit atteint par le châtiment. Il semble qu'à ses yeux la souffrance sanctifie tout, jusqu'à Satan. Aussi, combien de malheureux réhabilités par la tradition! Le Juif errant lui-même, cette personnification de l'insensibilité éternellement punie, a éveillé la compassion du peuple. La réflexion du taupier m'avait rappelé un *guerz* breton que je n'ai jamais entendu chanter sans émotion, et qui me paraît un des plus admirables chants de la muse armoricaine, qui en a eu tant d'autres touchans ou sublimes. Il s'agit de deux voyageurs qui se rencontrent près de la ville d'Orléans et qui se saluent, *comme c'est l'habitude des vieillards*. L'un d'eux est le Juif errant, l'autre un mendiant inconnu qui demande ironiquement à Isaac où il va, et pourquoi *sa barbe ruisselle de sueur*. Le Juif errant répond :

« — Je suis condamné par Dieu à marcher nuit et jour, parce que j'ai été sans pitié pour un être souffrant. Jamais pour moi de jugement dernier. Hélas! je ne mourrai pas! Ce qui fait votre plus grande épouvante serait ma plus grande espérance.

« Quand Dieu aura vanné le genre humain, séparant les bons des méchans, quand le ciel aura eu ses yeux crevés, et que la terre sera déserte, même de la mort, je continuerai encore à errer sur la boule aveugle du monde.

« Naufragé éternel sur ce grand vaisseau de Dieu, j'y continuerai ma course

(1) *Dégotté*, fin, rusé, qui n'est pas *gog*.

à tâtons et avec angoisses. O Jésus! toujours marcher par la même route! toujours regarder au-dessus de sa tête dans une nuit sans fin!

« Mais pourquoi ris-tu, mendiant de mauvais cœur? Où vas-tu? Quel est ton nom? Je me croyais l'homme le plus vieux de la terre, et je vois que j'ai trouvé mon pareil.

« — Merci de moi! répond le mendiant. Tu n'es qu'un nouveau-né. Voilà dix-sept cents ans que tu es sur terre, moi j'y suis depuis cinq mille années.

« Quand Adam, notre premier père, pécha par faiblesse d'esprit, je naquis chez lui. Depuis, ses enfans m'ont toujours nourri, et je pense qu'ils le feront jusqu'à la fin du monde. »

Le Juif errant demande au vieux vagabond comment il se nomme, ce qu'il fait sur la terre, et le vieillard reprend.

« — Mon nom est Misère! Quant à mon métier, il n'est autre que de tourmenter les hommes. Je suis la tête du mal, le père de toutes les cruautés.

« J'ai labouré le genre humain, comme un champ de terre grasse, au moyen de la faim, du froid, de la soif, de la honte, et j'ai récolté, en guise de gerbes, des larmes, des gémissemens et des malédictions.

« Chaque matin, je fais une promenade dans le monde. Quand j'ai visité sans faute tous les pauvres, je m'achemine vers la porte du riche pour mordre aussi un morceau de sa chair.

« Avec des riches, moi, je sais faire des pauvres. Chez le gentilhomme noble depuis la création, comme chez le marchand, j'ai, pour m'ouvrir la porte, deux bonnes amies; on les appelle la *Vanité* et la *Paresse.* »

A cet aveu du *tourmenteur des hommes,* le Juif errant s'indigne et s'écrie :

« — Oh! maintenant, méchant, je te connais, puisque tu es celui qui afflige le monde. Loin de moi, vieux affronteur! je suis fatigué. Loin de moi, car je ne puis courir pour t'éviter!

« Si j'étais le maître, tu serais mort. Hélas! tu es encore plus malheureux que moi. Moi, je ne suis sur cette terre que le puni de Dieu; toi, tu lui sers de bourreau. »

Je ne sais si je me trompe, mais, à part l'élévation poétique des détails, je trouve quelque chose de singulièrement saisissant dans cette espèce de régénération du Juif maudit, frappé pour s'être montré impitoyable envers un Dieu et réhabilité par sa pitié envers les hommes. Si Béranger a deviné juste en croyant que dans ce supplice

Ce n'est pas sa divinité,
C'est l'humanité que Dieu venge,

il semble qu'après la rencontre chantée par le *guerz* armoricain, le tourbillon qui emporte Isaac doit s'arrêter, car le châtiment a porté sa récolte, le mystère est accompli, et la souffrance lui a révélé la compassion.

Au moment même où je repassais dans ma mémoire les sublimes paroles du *guerz* breton, la voix de Jean-Marie, qui nous appelait, me tira de ma rêverie. Il nous montrait à la gauche du chemin un amoncellement de terres bouleversées : c'était le mont Jallu.

Lorsque nous y arrivâmes, les ouvriers travaillaient aux fouilles sous la direction d'un contre-maître; mais le magnétiseur et son *sujet* étaient absens. L'ancienne motte d'Ygé avait été découpée par de profondes tranchées, dont les déblais étaient rejetés à droite et à gauche, et percée de puits destinés à l'épuisement des eaux; elle semblait avoir littéralement changé de place. *La foi*, comme le dit mon compagnon, *avait transporté la montagne*. Ces amoncellemens de terre jaunâtre et stérile, sur lesquels s'agitaient des travailleurs empressés, offraient un singulier spectacle au milieu de champs fertiles et alors déserts, où la nature préparait en silence ses riches moissons. C'était là comme dans la vie : l'homme abandonnait les biens réels pour courir après des songes.

Nous interrogeâmes vainement le contre-maître sur la direction des travaux et sur les espérances des nouveaux chercheurs de trésors; soit ignorance, soit discrétion, il ne sut rien nous apprendre. Maître Jean nous conseilla de continuer jusqu'à l'auberge de Saint-Cosme, quartier-général des entrepreneurs, où l'on pourrait, selon toute apparence, nous renseigner plus exactement. Nous nous décidâmes à y aller dîner, et, après avoir pris congé du taupier, qui devait quitter là le grand chemin pour s'engager dans *la traverse*, nous nous remîmes en selle et nous gagnâmes le bourg au galop.

II. — LE ROULEUR.

L'arrivée de deux voyageurs *bourgeois* eût produit dans beaucoup de villages une certaine sensation; mais les habitans de Saint-Cosme étaient blasés sur de pareils événemens. Le bruit de nos chevaux n'attira même pas l'aubergiste sur le seuil; il fallut l'appeler. Il vint recevoir la bride de nos montures avec une dignité indifférente. Mon compagnon, qui voulait nous relever dans son opinion, passa à la cuisine, où il fit main-basse sur tout ce qu'il y avait de présentable dans le garde-manger. L'effet de réaction ne se fit pas attendre. Notre hôte, convaincu que des gens qui dînaient si bien devaient avoir droit à ses respects, mit le bonnet à la main et nous fit entrer dans un salon où le couvert était mis. Comme les préparatifs culinaires demandaient un peu de temps, il voulut bien, pour adoucir les ennuis de l'attente, nous accorder les agrémens de sa conversation. Nous apprîmes par lui que les directeurs des fouilles du mont Jallu devaient arriver dans quelques jours. Il ajouta que, par malheur, il n'y avait point de dames,

partant pas de bals, de collations ni de cavalcades. L'aubergiste de Saint-Cosme ne pouvait perdre le souvenir des fêtes données par les *entrepreneuses* précédentes, dont il nous parla avec des élans d'admiration et des soupirs de regret. J'en vins à demander quels avaient été les résultats des premières fouilles : le flot de paroles s'arrêta, et, comme le contre-maître du mont Jallu, notre hôte s'enveloppa dans une prudente discrétion. Je voulus plaisanter les folles espérances des chercheurs d'or; l'aubergiste prit aussitôt l'air d'une vieille prude devant qui on parle d'amour. J'insistai; il rompit l'entretien en prétextant quelques additions à faire au couvert. Je fis remarquer cette singulière réserve à mon compagnon.

— Vous la trouverez, me dit-il, chez tous les habitans du pays auxquels vous parlerez des trésors du mont Jallu. Ils connaissent trop bien les avantages d'une pareille croyance pour aider à l'ébranler. Personne ne tourne en ridicule la montagne qui l'enrichit. Ce qui est d'ailleurs une fiction pour les autres est pour eux une vérité. La motte d'Ygé contient réellement un talisman sans prix : c'est cette ombre de trésor qui attire ici les écus des spéculateurs crédules, comme la fameuse montagne d'aimant des *Mille et une Nuits* attirait autrefois les vaisseaux. Tout compte fait, cette colline a déjà rapporté aux gens de Champaissant et de Saint-Cosme plus de deux cent mille francs. Le moyen de traiter légèrement une pareille voisine!

— Ses bienfaits sont encore peu apparens, repris-je en m'accoudant à la fenêtre, qui était ouverte. Voyez ces ruelles fangeuses, ces maisons lézardées, ces pauvres enfans qui courent nus pieds sur les cailloux du chemin! Je ne connais rien de plus propre à faire mentir les idylles qu'un village de France. Pas d'arbres pour ombrager les seuils, pas une fleur pour égayer les fenêtres, aucun témoignage de cet amour de l'homme pour sa demeure, qui est le premier symptôme du bonheur domestique. Ici, la vie est une halte dans la misère et dans la laideur.

— C'est un côté de l'aspect, dit mon compagnon en riant; mais il y en a un autre comme pour toute chose. Vous connaissez le mot de Mme de Staël, qui entendait faire une remarque pleine de justesse : « Oh! que cela est vrai! s'écria-t-elle, cela est vrai... comme le contraire! » Nos villages français sont inhabitables sans doute, mais en revanche ils sont presque toujours pittoresques. Si la civilisation y perd, le paysage y gagne, et je connais beaucoup d'artistes qui pensent encore que le monde a été fait surtout pour être peint. Otez-en les maisons croulantes, les rues en zigzag et les enfans en haillons : ils crieront que l'art est perdu! A leur point de vue, cette place de village est une magnifique *étude* flamande, et ils donneraient tous les *cottages* de l'Angleterre pour le seul coin de grange où vous voyez ce chaudronnier ambulant.

Mon regard s'était tourné vers l'homme que l'avoué me désignait : le chaudronnier se tenait assis presque sous notre fenêtre, à l'entrée d'un appentis en ruine; ses outils étaient dispersés autour d'un grand bassin qu'il venait de réparer pour l'aubergiste, et il se préparait à dîner d'un morceau de pain noir et d'un oignon. Son costume était pauvre et usé; ses cheveux gris, coupés carrément au-dessus de ses sourcils noirs, descendaient des deux côtés d'un visage bistré auquel ils servaient de cadre. Maigre, agile et visiblement endurci par la pauvreté, le chaudronnier avait dans toute sa personne quelque chose d'âpre, de persistant qui appelait et retenait l'attention. Nous allions quitter la fenêtre après avoir observé pendant quelques instans cette étrange figure, lorsque tout à coup nous vîmes le chaudronnier tressaillir, se relever d'un bond, courir vers une ruelle qui s'ouvrait à quelques pas et s'y élancer. Nous cherchâmes en vain des yeux ce qu'il avait pu apercevoir : la ruelle semblait silencieuse et déserte. Le chaudronnier en atteignit l'extrémité, regarda à droite et à gauche, monta sur le mur d'appui d'un petit jardin pour mieux voir, puis revint, d'un air pensif, s'asseoir sous le hangar où nous l'avions remarqué d'abord. En ce moment, l'aubergiste entra. Nous lui demandâmes quel était cet homme?

— Le chaudronnier? dit-il. Pardieu! il faudrait le demander au diable! Plusieurs fois j'ai voulu causer avec lui; mais, quand on lui parle, c'est comme si on criait dans un puits : rien ne répond. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'on le nomme Claude et plus souvent le *rouleur*, parce qu'il court toujours le pays. On est certain de le voir arriver ici toutes les fois qu'on fouille la butte; aussi le regarde-t-on comme un *chercheur de trésors*. Il paraît même que, l'an dernier, il s'est laissé payer à boire par les gas du *Chêne-Vert*, et, comme le cidre lui a desserré les dents, il leur a raconté des merveilles.

L'avoué et moi nous échangeâmes un regard. La même idée nous était venue en même temps : il fallait faire parler Claude à tout prix! Nous sortîmes sous prétexte de visiter nos chevaux, et, après avoir jeté un coup d'œil dans l'écurie, nous nous approchâmes sans affectation du chaudronnier. Plongé dans une sorte de rêverie chagrine, il ne s'aperçut point de notre approche. Mon compagnon le salua avec cette aisance joviale qui est le privilége de certains caractères; le *rouleur* ne répondit point tout de suite, et quelques instans se passèrent avant que la question qui avait, comme un vain bruit, frappé son oreille, parût arriver jusqu'à son esprit : il tressaillit alors, se retourna et rendit le salut avec réserve.

— Eh bien! les affaires vont-elles, mon brave? demanda l'avoué; y a-t-il beaucoup de chaudrons percés dans le pays?

— Monsieur voit qu'il y en a assez pour faire vivre un homme, répliqua froidement l'ouvrier.

— Parbleu! vous êtes le premier à qui j'entends faire un pareil aveu, reprit mon compagnon; d'habitude, les *rouleurs* crient toujours misère.

Claude garda le silence.

Je lui demandai s'il ne trouvait pas bien rude de vivre ainsi, toujours errant par les routes solitaires, subissant tous les caprices du ciel et changeant d'hôte chaque soir.

— Quand on n'a personne nulle part, on est chez soi partout, répondit-il.

— Ainsi vous voyagez toujours?

— Les pauvres gens sont obligés d'aller où il y a la pâture et le soleil.

— Mais quand vient la vieillesse ou la maladie?

— On fait comme le loup : on se couche dans un coin, et on attend!

Les réponses de Claude avaient une brièveté pittoresque qui n'était point nouvelle pour moi; j'avais déjà remarqué cette poétique originalité de langage sur nos montagnes, le long de nos dunes, dans nos forêts, en interrogeant les pâtres, les gardiens de signaux et les bûcherons. C'est un caractère commun à tous les hommes habitués à vivre dans la solitude, sans autres interlocuteurs qu'eux-mêmes. Il semble qu'alors leurs pensées, comme ces vagues recueillies dans les creux de nos rochers, se condensent lentement en cristaux. Leur parole, selon l'expression des matelots, *apprend à naviguer au plus près* et non sans profit; car, si les frottemens qui naissent des relations sociales aiguisent l'intelligence et lui arrachent de fréquentes étincelles, ils servent rarement à la rendre plus nette ou plus vigoureuse. Notre improvisation de toutes les heures sème les idées à peine écloses comme ces fleurs stériles que le vent secoue des pommiers, tandis que le silence laisse aux idées du solitaire le temps de s'épanouir sur chaque rameau de l'esprit, d'où elles ne se détachent que parfaites et comme un fruit mûr.

Claude semblait être un de ces parleurs discrets qui n'ouvrent la bouche que pour dire quelque chose, et, bien que son langage ne fût point dépourvu d'une certaine prétention sentencieuse, il avait éveillé assez vivement notre intérêt pour nous donner le désir de prolonger la conversation. L'avoué la soutint quelque temps avec sa verve ordinaire; mais le *rouleur* continua à répondre rigoureusement, sans fournir aucune occasion de la détourner vers le sujet dont nous désirions surtout l'entretenir. L'arrivée d'une voisine qui venait s'acquitter envers Claude et jeter quelques sous dans le chaudron posé près de lui offrit enfin à mon compagnon une transition inattendue.

— Est-ce là toute votre recette à Saint-Cosme? demanda-t-il au rouleur.

Celui-ci répondit affirmativement.

— Pardieu! vous serez alors quelque temps avant de faire fortune, reprit l'avoué, et votre chaudron ne vaut pas celui de *la croix de la barre*.

Je demandai ce que c'était que cette croix.

— Encore une des cassettes du diable! répliqua-t-il; il paraît qu'en creusant sous le sol, au coup de minuit, on trouve une grande bassine pleine de pièces d'or; mais, comme elle est attachée à la terre par des racines magiques, personne jusqu'ici n'a pu l'enlever. Le *rouleur* doit en avoir entendu parler?

Celui-ci fit un signe affirmatif.

— C'est, du reste, la vieille histoire qui se raconte partout, continua mon guide. Si l'on en croit la tradition, nos mendians meurent de faim sur des millions, et maître Claude a sans doute trouvé les mêmes croyances dans ses montagnes d'Auvergne.

— Je ne suis pas né en Auvergne, dit laconiquement le chaudronnier.

— Où donc alors? demandai-je.

— Dans le Berri.

L'avoué, qui avait long-temps habité le Berri, fit un mouvement.

— Vous êtes Berrichon! s'écria-t-il; j'aurais dû le deviner à votre accent. *Par ma fiou! mon poure home, topez là; moi aussi, j'sommes quasi Morvandiau.*

Le *rouleur*, qui épluchait son oignon, tressaillit et s'arrêta.

— Monsieur parle *la lingue!* dit-il en reprenant, sans y penser, la prononciation du pays.

— *Oui, bin, fiston*, répliqua l'avoué en riant.

Et, afin d'appuyer son dire, il se mit à chanter sur un air de bourrée, avec les portées de voix et les cadences prolongées des bergères du Morvan :

Vire le loup,
Ma chienne *garelle* (1),
Vire le loup
Quand il est saoul;
Laisse-le là,
Ma chienne *garelle*,
Laisse-le là
Quand il est plat.

Le *rouleur* avait relevé la tête; son front plissé s'épanouit, une lumière sembla passer au fond de ses yeux sombres, et ses lèvres se détendirent. A la fin de l'air, il se leva, comme emporté par les souvenirs qui se réveillaient en lui, et poussa le *ioup* national qui termine toutes les bourrées.

(1) *Vire*, tourne; *garelle*, bariolé.

— Vous ne vous saviez pas en pays de connaissance, lui dis-je, enchanté du hasard qui venait de rompre la glace entre nous.

— Le diable *m'estringole* si je l'aurais cru! s'écria-t-il. Et où donc monsieur avait-il son *accoutumance* dans le Morvan?

— J'ai habité deux années entre Mont-Renillon et Gacogne, reprit l'avoué, dans une de ces fentes de montagne que vous appelez des *serres*, tout près l'Huis-André.

— Ah! *yé!* c'est juste où je suis né, interrompit le rouleur.

— Et nous allions passer l'un près de l'autre sans parler des brandes de là-bas, ajouta mon compagnon.

— J'en aurais eu grand *rancœur*, dit Claude.

— Alors à table! m'écriai-je; voici l'hôte qui nous prévient que le dîner est servi, et l'on cause toujours mieux entre la fourchette et le verre.

Le chaudronnier hésita d'abord : soit embarras, soit défiance, il voulut s'excuser; mais nous refusâmes de l'écouter.

— Ah! *sang!* vous viendrez, s'écria l'avoué; je veux *repater* et *bagouter*, comme on dit à l'Huis-André. Marchons, mon vieux, et s'il vous faut de la musique, je vous redirai la romance du seigneur de Saint-Pierre de Moutier à la jolie gardeuse de moutons qui faisait, comme vous, la *paquoine* :

Dites-moi, ma brunette,
Quel plaisir avez-vous,
Seule, sous la coudrette,
A la merci des loups?
Laissez dessous l'ombrage
Les brebis du village;
Allons, quittez les champs;
Là-bas, vers ces *aubrelles*,
Vous serez demoiselle
Dans mon château *plaisant* (1).

Cette bergerie, chantée, comme la précédente, avec l'accent des *pâtours* du Berri, acheva de mettre en joyeuse humeur le chaudronnier, qui nous suivit enfin en riant et prit place à table entre nous deux. Une fois arrivé là, ce ne fut plus le même homme. Les premiers soupçons dissipés, Claude passa, comme tous ceux qui se sont d'abord tenus sur la réserve, de l'extrême contrainte à l'extrême expansion. Les souvenirs du Morvan et le vin de l'aubergiste aidèrent surtout à cette métamorphose. Ce fut le *Sésame, ouvre-toi!* devant lequel tombè-

(1) Ce couplet a été recueilli par M. le comte Jaubert près de Saint-Pierre de Moutier. *Plaisant* signifie *agréable; aubrelle* désigne des peupliers. Dans les phrases du dialogue précédent, il y a quelques mots qui demandent à être traduits, tels que *paquoine*, mi-jaurée; *repater* et *bagouter*, faire un repas, bavarder; *rancœur*, chagrin.

rent tous les verrous qui avaient jusqu'alors fermé les portes de cet esprit. Là où j'avais seulement espéré un conteur, je trouvai un type aussi intéressant que singulier. Les aveux, d'abord entrecoupés de réticences, se complétèrent insensiblement. A chaque couplet de l'avoué, la bonne humeur du *rouleur* semblait se transformer en une confiance attendrie. Enfin nous sûmes toute son histoire.

Claude était un pauvre *champi*, ou enfant trouvé dans les champs. Adopté par un paysan de la montagne, il avait passé ses premières années dans les brandes à garder les *brebiailles*. Là, accroupi avec les autres petits *pâtours*, devant un feu de ronces, il avait entendu parler sans cesse de la poule d'or qui se cachait dans les *traînes* avec ses douze poussins et des épargnes enfermées par les fées sous les grandes pierres druidiques. Dès qu'il avait pu comprendre, ces opulentes visions avaient hanté sa pauvreté. Pieds nus et vêtu d'une *biaude* en lambeaux, il errait dans les friches, insensible à la pluie, au vent, à la froidure; il frappait de sa houlette ferrée les touffes de bruyères, il retournait les pierres moussues, il regardait au *jour failli* vers les ravines qu'habitaient les *fades*, espérant toujours qu'un hasard bienfaisant lui apporterait la richesse.

Enveloppé dans ce songe d'or, il atteignit le moment où les fils de son maître, devenus assez grands pour garder le troupeau, le forcèrent à chercher fortune ailleurs. Un chaudronnier nomade s'était alors offert à le recueillir, et Claude avait parcouru avec lui les campagnes, apprenant son métier tellement quellement, et retrouvant partout cette même histoire de trésors cachés, rêve éternel de la misère qui ne veut point désespérer. Ainsi entretenues, ses impressions d'enfance s'étaient fortifiées, agrandies. Lorsque la mort de son second maître le laissa encore une fois seul, il continua sa vie vagabonde et s'enfonça de plus en plus dans les recherches qui l'avaient préoccupé tout enfant.

Les explications dans lesquelles Claude entra à la suite de ce récit jetaient un singulier jour sur l'espèce de mission qu'il s'était donnée à lui-même. Le *rouleur* n'était point le vulgaire quêteur de trésors que j'avais cru d'abord, mais une sorte d'alchimiste populaire qui, à l'exemple des poursuivans du grand œuvre, avaient soumis la recherche des richesses cachées à un art cabalistique. Je fus singulièrement étonné de la force de cerveau qu'il avait fallu à cet homme ignorant pour systématiser les traditions et en faire un corps de science. Ce travail lui avait coûté vingt ans d'enquête, de réflexions et d'essais. Il y avait mis cette patience passionnée des vrais fidèles, dont le courage, loin de se briser aux obstacles, s'y fortifie et s'y aiguise. Voici rapidement l'idée de sa théorie née de la comparaison des différentes croyances populaires.

Il y avait trois espèces de trésors : ceux qui appartenaient au *vilain*

(c'était le nom que Claude donnait au démon), ceux qui appartenaient à un trépassé, et ceux que gardaient les génies, les fées ou les *morts ajournés,* c'est-à-dire destinés à une résurrection terrestre. Les premiers comprenaient toutes les richesses enfouies sous la terre et restées cent années sans voir *l'œil du ciel;* les seconds, celles qu'on avait cachées en égorgeant un être vivant et qui étaient gardées par le fantôme de la victime; les troisièmes enfin, celles que des esprits ou des hommes puissans avaient autrefois entassées dans de mystérieuses retraites. La recherche et la conquête de chacun de ces trésors étaient soumises à différentes conditions. Pour ceux que possédait Satan, il fallait un pacte. On se rendait pour cela dans un carrefour hanté, où l'on évoquait *Robert* au moyen de certaines conjurations. S'il venait à paraître, il fallait lui adresser aussitôt la parole, sous peine d'être emporté par lui. Les conventions du pacte se réglaient ensuite, et on les signait de son sang. Outre les richesses enfouies dont on obtenait ainsi la connaissance, le diable pouvait accorder certains talismans. Nous avons parlé ailleurs du *cordeau* qui permettait de soutirer le lait et le blé du voisin; les paysans du Périgord citaient également le *mandagoro,* qui n'est autre que la plante magique appelée dans les traditions allemandes *Galgen-Mannlein* (*petit homme de potence*). Lorsqu'on l'arrache, ses racines poussent des cris; mais si une fois hors de terre on les lave dans du vin blanc, comme un nouveau-né, elles répondent à toutes les questions et prédisent l'avenir. En Lorraine et en Alsace, on peut obtenir du diable le *ducat d'incubation,* qui se double toujours; ailleurs, il donne à ses adeptes le *chat noir* classique, la *bourse de Fortunatus* ou le *tonneau qui ne se vide jamais;* mais la fortune acquise par ces moyens entraîne toujours nécessairement la perte de l'ame.

Quant aux dépôts précieux que gardent des fantômes, ils sont en petit nombre et difficiles à enlever. Tout être vivant qui y touche meurt inévitablement dans l'année. Il faut, pour s'en emparer, plusieurs précautions et certaines formules destinées à relever l'ombre de sa faction forcée et à lui ouvrir la région des ames.

Restent les trésors appartenant aux génies, aux fées et aux *morts ajournés.* Ceux-ci s'ouvrent plus aisément; il suffit souvent, pour y puiser, d'un hasard, d'une heureuse rencontre, ou d'un caprice des possesseurs. La science des chercheurs de trésors indique au reste plusieurs moyens de trouver et d'acquérir les dépôts précieux. Le premier est la magie et l'étude des incantations; malheureusement, cette branche de l'art est depuis long-temps négligée : Claude nous avoua qu'il y avait peu de chose à en attendre. On pouvait encore vaincre les charmes qui nous dérobent l'argent caché en faisant consentir un prêtre *à dire une messe à rebours;* mais tous se refusaient à ce sacrilége. Le plus sûr était donc de mettre à profit ce que l'on appelait, dans certaines

provinces, *la trêve* de la nuit de Noël. Une tradition répandue dans la chrétienté avait fait du moment où naquit le Sauveur une sorte de suspension à toutes les lois du monde connu et du monde invisible. Il y avait une halte universelle dans la méchanceté, dans l'impuissance et dans les châtimens. Le cœur de l'univers n'était plus oppressé de son immense angoisse; la création entière poussait un soupir de bonheur. Cette *trêve de Dieu* durait pendant tout l'évangile de la messe de minuit. C'était alors que les *menhirs* (pierres-fées) allaient boire à la mer et laissaient à découvert leurs trésors, que les vouivres et les dragons déposaient l'escarboucle qui les couronne pour se baigner aux fontaines, que les bons et les mauvais esprits oubliaient l'exercice de leur puissance, que les animaux eux-mêmes, sortant du silence infligé par Dieu depuis la trahison du serpent, recouvraient la parole. Les cavernes les plus secrètes montraient leurs entrées, la mer laissait voir au fond de ses abîmes, les montagnes ouvraient leurs flancs, et la terre, tressaillant d'allégresse, offrait aux hommes tout ce qu'elle renferme, comme un festin de réjouissance. Le chercheur de trésors devait profiter de ce moment pour puiser aux mille sources des richesses cachées; mais il lui fallait pour cela, outre la connaissance des opulentes cachettes, beaucoup d'audace, de promptitude et d'adresse, car, au premier son de la clochette qui se faisait entendre après l'évangile, la trêve expirait; c'était *le canon de la messe de minuit* qui annonçait la reprise de la grande bataille du monde. Les esprits malfaisans reprenaient toute leur colère, et malheur à qui se laissait surprendre par eux, car il devenait leur proie jusqu'au jugement.

Depuis vingt années, Claude cherchait à profiter de cette *trêve de Dieu* sans avoir pu trouver encore l'occasion favorable; mais cet insuccès n'avait point ébranlé sa foi. A chaque Noël perdue, il ajournait ses espérances jusqu'à la Noël suivante, et attendait patiemment en comptant les jours. Certain d'arriver à une de ces fabuleuses opulences que la pauvreté seule sait rêver, il supportait ses privations avec une sorte de dédain inattentif; sa misère ne lui semblait qu'une attente. C'était la nuit passée dans la cabane du charbonnier par le roi qui va prendre possession d'un trône.

Je voyais pour la première fois un de ces hommes qui marchent enveloppés dans leur idée comme dans un nuage : monomanes dignes de pitié ou d'admiration, suivant le but auquel ils tendent, mais toujours faits pour saisir l'ame, parce qu'ils la glorifient. Qu'est-ce, en effet, que leur folie, sinon une victoire de la volonté sur les instincts? S'abandonner au courant des jours en profitant de ce que chaque vague vous apporte, c'est jouer simplement, sur l'océan humain, le rôle d'une épave; mais choisir sa direction sur cette mer et cingler vers un

seul but, c'est imiter le vaisseau qui obéit à une intelligence et surmonte par elle tous les efforts des flots.

Le chaudronnier nous raconta plusieurs de ses tentatives, dont quelques-unes, suivant lui, avaient failli réussir. Il nous parla de ses projets, de ses espérances. En nous les détaillant, son œil sombre avait des scintillemens, ses lèvres souriaient d'une joie anticipée, un frémissement parcourait ses doigts, comme s'ils eussent déjà senti le contact de l'or.

— Faut savoir attendre l'occasion, ajouta-t-il en ayant l'air de penser haut; tout à l'heure encore, j'ai eu un *signe*...

— Quand vous avez couru vers la ruelle?

Il fit un mouvement.

— Vous étiez là? s'écria-t-il. Alors vous savez s'il a pris par la petite *sente* avant de disparaître?

— Qui cela?

— Vous n'avez donc rien vu?

— Rien que votre empressement à poursuivre un objet invisible.

Il se mordit les lèvres et quitta brusquement la table. J'allais lui demander l'explication de ses paroles; l'entrée de l'aubergiste nous interrompit. L'heure que nous avions indiquée pour notre départ était arrivée, et l'aubergiste venait nous demander s'il fallait brider les chevaux. Cette apparition acheva de rompre le charme qui nous avait gagné la confiance de Claude, car il en est des cœurs fermés comme des trésors dont il venait de nous raconter l'histoire; pour y lire, il faut le hasard de l'heure et de la rencontre; ouverts un instant, ils se referment bientôt tout à coup et sans retour. Le chaudronnier parut se réveiller : il se leva en nous jetant un regard inquiet, comme un homme qui s'aperçoit qu'il a rêvé tout haut. Nous essayâmes de le retenir, mais il nous déclara qu'il s'était déjà trop attardé, et voulait arriver avant la nuit à un hameau qu'il nous désigna. L'avoué, qui devinait mon désir de prolonger l'entretien, prétexta quelques ruines à visiter de ce côté, et décida que nous prendrions la traverse avec le chaudronnier. Celui-ci ne put faire aucune objection, mais il fut aisé de voir que notre compagnie l'embarrassait. Il revint à sa réserve défiante et reprit le ton bref de notre première entrevue.

La route que nous suivions n'était tracée que par de profondes ornières indiquant la direction des villages qu'elle desservait. Elle traversait tantôt des terres cultivées, tantôt des friches, bordées çà et là par un vieux orme ou quelques touffes de houx. De temps en temps, nous apercevions dans les champs des femmes occupées aux semailles; derrière elles volaient des nuées d'oiseaux cherchant la pâture et que chassait la herse des laboureurs. Tous s'arrêtaient pour nous voir

passer; quelques-uns nous jetaient un souhait de bienvenue, puis nous les voyions reprendre leurs travaux. On n'entendait ni bêlemens de troupeaux, ni chants de pâtres, ni bourdonnemens d'abeilles, rien enfin de cette rumeur de vie qui, dans les jours d'été, fait bruire la campagne. Cependant ce silence ne ressemblait nullement à la mort; c'était la beauté du calme et du repos après celle du mouvement et du bruit. Nous cédâmes insensiblement, mon compagnon et moi, à l'influence de cette grave sérénité; nos questions au *rouleur* devinrent plus rares, et nous avions laissé tomber la conversation, lorsque nous arrivâmes près d'une ferme que l'avoué reconnut pour celle du gros François. Un groupe de paysans armés de bêches et de pioches était arrêté à l'extrémité du petit terrain qui faisait face à l'habitation. Parmi eux s'en trouvait un qui semblait écouter des demandes et des indications. Il tenait à la main une baguette de coudrier à deux branches qu'il présentait aux différentes aires de vent, comme s'il eût voulu reconnaître une direction.

— C'est le taupier, m'écriai-je en reconnaissant maître Jean.

— Non pas pour l'heure, répliqua ironiquement Claude; il vient de changer de métier. Ne voyez-vous pas qu'il tient une baguette d'Aaron?

— Il va chercher une source?

— A moins que nous ne lui fassions peur! dit le chaudronnier.

Je lui imposai vivement silence de la main. Maître Jean ne nous avait point aperçus, et nous nous trouvions derrière une haie de buis où il était facile de se cacher. Je me baissai de manière à tout voir sans être vu, et mes compagnons en firent autant.

Le *sourcier* prit la baguette par les deux branches de la fourche, et, la tenant devant lui, il s'avança lentement de notre côté. Les paysans suivaient, attentifs à tous ses mouvemens. Après avoir fait quelques pas, Jean s'arrêta. — La baguette a-t-elle parlé? demandèrent-ils. — Non, dit le sourcier en continuant sa route, c'est la branche droite qui a tourné dans ma main; les branches n'annoncent que le métal : la droite est pour le fer, la gauche pour l'or. — Et comme les paysans surpris regardaient autour d'eux sans rien voir et semblaient douter, il entr'ouvrit avec le pied une touffe d'herbe, et y montra un fer de cheval. Tous se regardèrent émerveillés.

— Maître Jean ne néglige rien, me fit observer l'avoué; il a d'avance préparé la mise en scène et les accessoires.

Cependant le *sourcier* s'était remis en marche; il arriva à quelques pas du lieu où nous nous trouvions cachés, sembla hésiter, puis s'arrêta. Les paysans l'entourèrent avec une attention anxieuse; la baguette de coudrier sembla osciller, se tordit lentement et finit par se tourner vers un tapis de plantes grasses qui veloutaient les alentours d'un buisson d'osier.

— Creusez ici, les *gas*, s'écria Jean en frappant le sol du pied, il y a de l'eau sous mon talon.

Les bêches et les pioches se mirent aussitôt à l'œuvre, et nous entendîmes bientôt les travailleurs pousser un cri de joie; l'eau commençait à sourdre dans la tranchée. Nous pensâmes qu'il n'y avait plus d'inconvénient à nous montrer, et nous rejoignîmes le *sourcier*, auquel j'adressai mes félicitations. En apprenant que nous avions tout vu, il parut d'abord embarrassé; mais il se remit aussitôt, et nous répondit sur le ton demi-plaisant dont j'avais été déjà frappé lors de notre première rencontre. Quant à Claude, il avait tout observé sans rien dire, et continuait à garder un silence railleur.

— Voilà un talisman dont vous ne nous aviez point parlé, lui dis-je à demi-voix en montrant la baguette que le *sourcier* tenait encore.

— Il est aisé de cacher un vieux fer dans une touffe d'herbe et de trouver de l'eau où poussent les osiers, répondit le chaudronnier.

— Ainsi vous ne croyez pas à la verge de coudrier? repris-je en souriant.

Il haussa les épaules.

— Quoiqu'on soit un pauvre *rouleur*, on a pourtant une raison! dit-il avec dédain.

Cependant Jean-Marie avait aperçu Claude, qu'il salua par son nom. Il me sembla même que son ton avait un accent de déférence presque respectueuse, et je me demandai si, pour compléter ces exemples de contradictions, l'exploitateur ironique de tant de superstitions partageait par hasard celle de la foule à l'endroit des trésors.

Nous continuâmes à suivre la traverse avec nos deux compagnons. Maître Jean avait réclamé les services du chaudronnier ambulant pour quelques réparations indispensables, et il le conduisait à sa closerie, peu éloignée de la motte Ygé, dont nous commençâmes à revoir les sommets écrêtés.

III. — MARTHE.

Le vent venait de se lever brusquement du côté de l'ouest, chassant devant lui de gros nuages plombés qui s'entassaient au-dessus de nos têtes. Nous étions menacés d'un de ces orages de pluie qui remplacent, dans nos provinces occidentales, les orages neigeux de l'Écosse. Je connaissais par expérience ces espèces de trombes, nommées dans le pays *accats* ou *abats d'eau*, et j'avertis mon compagnon, qui, depuis un instant, regardait aussi l'horizon avec inquiétude. Il était douteux que nous pussions éviter tout l'orage; mais, en faisant diligence, nous avions l'espoir de sortir bientôt de la région pluvieuse, qui n'embrasse souvent qu'un espace assez rétréci, et d'en être quittes pour un grain.

Nous nous hâtâmes, en conséquence, de repasser la bride sur le cou de nos montures et de nous remettre en selle; mais, au moment de partir, le cheval de l'avoué refusa de prendre le galop, et nous nous aperçûmes qu'il boitait du pied droit. Examen fait par maître Jean, il se trouva qu'il était déferré et assez blessé pour ne pouvoir marcher qu'au pas.

Pendant que, désappointés par ce contre-temps, nous délibérions sur ce qu'il fallait faire, quelques gouttes de pluie, emportées par la rafale, nous fouettèrent le visage.

— Il n'y a plus à songer à se mettre en route, dit le *taupier;* faut que ces messieurs viennent à la closerie.

— Est-ce bien loin? demandai-je.

— Là, tout contre, au bout de la chênaie.

Je regardai l'avoué.

— Nous ne pouvons choisir, dit-il; allons provisoirement à la closerie.

— Alors, sauve qui peut! s'écria Jean, voici l'*accat!*

A ces mots, il rentra la tête dans ses épaules, arrondit le dos, cacha ses mains sous ses aisselles et se mit à courir vers la chênaie. Au même instant, toutes les cataractes du ciel semblèrent s'ouvrir; les gouttes de pluie tombaient si larges et si pressées, qu'elles paraissaient se continuer l'une l'autre et formaient un véritable voile liquide dont nous étions enveloppés. L'eau qui tombait sur nous à flots rejaillissait en cascades le long de nos montures. La surprise et le bruit de cette inondation nous avaient étourdis; nous ne commençâmes à nous reconnaître qu'en atteignant le bois de chênes : là, grace au feuillage touffu, la pluie, qui frappait obliquement, n'avait pénétré que dans la lisière tournée à l'ouest. Au bout de quelques pas, nous nous trouvâmes presque complétement à l'abri. Maître Jean s'arrêta en se secouant.

— Eh bien! en voilà une *arrosée!* s'écria-t-il avec un éclat de rire; faut que tous les moulins du bon Dieu aient ouvert leurs écluses du même coup!

— Je suis percé jusqu'aux os! dit mon compagnon, à qui ce déluge subit avait donné le frisson.

— La closerie est au bout de la futaie, fit observer le *taupier,* et une flambée de fagots nous aura bientôt séchés.

L'avoué demanda s'il ne serait pas plus sage de regagner Mamers par la route de traverse.

— Ah! bien oui, dit maître Jean, faudrait qu'il y eût encore une route! mettez-moi un peu la tête à la fenêtre pour voir!

Il nous indiquait une percée par laquelle on apercevait la campagne. Tout y était noyé. L'eau coulait à travers les sillons comme dans des canaux et dégorgeait de toutes parts dans les douves débordées. Les

chemins avaient été transformés en lits de torrens. L'inondation emportait les chaumes flétris, les bois épars, les arbustes déracinés, et roulait ses vagues jaunâtres avec mille rumeurs, tandis que la chênaie, ébranlée par le vent, gémissait sourdement dans ses profondeurs. Le retour à Mamers était évidemment impossible; il fallait accepter l'hospitalité du *taupier*.

Nous aperçûmes bientôt sa closerie, placée à mi-côte. Sa maison, comme l'eût dit Virgile, *pendait* au flanc du coteau. Elle était précédée d'une petite aire à battre; derrière, s'étendait un jardin de forme irrégulière qu'enfermait une haie de cytise et de sureau. Le tout nous apparaissait au bout de l'avenue de chênes que nous suivions, encadré dans les derniers rameaux, comme la vignette de quelque églogue illustrée par le burin anglais.

La brièveté de l'*accat* avait été proportionnée à sa violence. Il semblait déjà toucher à sa fin, et quelques lueurs du soleil couchant rayaient l'horizon. Un de ces jets lumineux tomba tout à coup sur la closerie, qui, encore baignée des eaux de l'orage, scintilla sous ce rayon inattendu. Je ralentis le pas, malgré moi, pour contempler le charmant aspect qu'offrait la maisonnette rustique à moitié sortie du déluge; mais mon regard, en se promenant du toit rongé de mousse à la vieille touffe d'aubépine qui ombrageait la porte, s'arrêta sur un objet qu'il ne put d'abord bien définir. C'était comme une forme humaine immobile et accroupie sur le seuil. Je reconnus enfin une femme dont les cheveux pendaient en désordre, et qui, assise sur la terre, effleurait de ses pieds nus les petites flaques d'eau formées par l'égout des toits. Dès que je pus apercevoir ses traits, je reconnus une de ces pauvres idiotes qui n'ont presque rien conservé de l'espèce humaine. Jean-Marie, qui avait remarqué la direction de mon regard, me dit sans aucune apparence d'embarras :

— C'est la sœur Marthe qui m'attend.

— Vous osez donc la laisser seule à la garde de la maison? demanda mon compagnon.

— Et la maison ne sera jamais mieux gardée, ajouta le *taupier;* il n'y a pas comme ces *innocentes* pour être fidèles au logis. Quand je suis parti, qu'il vente ou qu'il neige, Marthe ne quitte jamais le seuil, et celui qui voudrait le passer sans moi serait étranglé comme une *mauvie*. Regardez plutôt, voilà qu'elle nous a entendus.

L'idiote venait, en effet, de redresser la tête. Elle sembla aspirer le vent de notre côté, et fit entendre une sorte de glapissement. Son front déprimé, ses yeux obliques, son menton en fuite, sa peau boursouflée et d'un jaune plombé lui donnaient quelque chose de la bête fauve. En nous apercevant, elle se releva d'un bond, comme si elle eût été mue par un ressort, poussa un cri menaçant et avança vers nous les

deux poings fermés; mais, à la voix du *taupier*, elle s'apaisa subitement, et courut à sa rencontre en exprimant sa joie par des cris discordans et des gestes désordonnés. Elle tourna plusieurs fois autour de lui avec des gambades, approcha la tête de sa poitrine et de son épaule, comme un chien qui caresse, courut en avant, puis revint, les bras levés en signe d'allégresse. Pendant tous ces mouvemens, sa figure restait impassible et sauvage. La sensation semblait comme enfouie dans le chaos de ces traits confus; on eût dit le visage d'une statue mutilée, dont l'expression avait disparu sous le marteau.

Jean-Marie lui adressa quelques mots affectueux, l'écarta doucement du seuil où elle s'était replacée, et nous fit entrer. Il nous invita à nous approcher du foyer, en se hâtant d'y jeter une bourrée de *traînes*, dans lesquelles le feu courut aussitôt avec des pétillemens. A la vue de la flamme, Marthe poussa un grognement de joie, et alla s'accroupir au coin le plus reculé de l'âtre. Incrustée, pour ainsi dire, dans le mur noirci et à demi voilée par le nuage de fumée qui commençait à dérouler ses spirales bleuâtres, cette figure ébauchée avait une apparence fantastique dont nous fûmes saisis. L'avoué s'étonna que maître Jean eût pu s'accoutumer à une pareille compagnie.

— C'est tout ce qui me reste de parens, répondit le *taupier*. *Assottée* comme vous la voyez, elle me rappelle encore ceux que j'ai perdus, et le proverbe dit qu'*une veuve trouve toujours assez beau son dernier enfant*. Puis, quand on rentre tout seul sur le soir, et qu'on ne trouve chez soi aucune créature vivante, les quatre murs de la maison vous pèsent comme si vous les portiez. Marthe, du moins, fait que je ne crois pas le monde fini; elle me reconnaît, elle me parle à sa manière. Même de penser qu'elle est mauvaise avec tous les autres, ça me fait lui vouloir plus de bien. Ça n'a pas de raison, mais chacun a ainsi dans le cœur sa fantaisie.

On eût pu croire que l'idiote comprenait ce qui se disait, car elle s'approcha en rampant sur la pierre du foyer, et vint s'asseoir près de son frère, la tête appuyée à ses pieds, comme un animal domestique. Je regardais avec un mélange d'intérêt et de dégoût cet être difforme, chez qui, à défaut des clartés de la raison, brillaient encore quelques fugitives lueurs de sentiment. Mon attention fut détournée par le chaudronnier, qui, en attendant qu'on lui remît les ustensiles à réparer, avait voulu établir son atelier portatif dans l'aire. Il rentra pour nous annoncer que le vent avait cessé, mais qu'un épais brouillard couvrait l'horizon. Aux torrens d'eau qui nous avaient submergés quelques instans auparavant venait de succéder une pluie fine et tiède, qui tombait silencieusement. Le *taupier* regarda aux quatre aires de vent et secoua la tête.

— Voilà une *brouillasse* que nous aurons jusqu'à demain matin,

dit-il; faudra le coup de balai du vent de six heures pour tout nettoyer là-haut.

— Eh bien! mais, en attendant, s'écria l'avoué, qu'allons-nous devenir, nous autres?

— Vous resterez sous mon pauvre toit, si ça ne vous fait pas affront, répliqua le *taupier*.

— Il n'y a jamais d'affront à être au sec, maître Jean; seulement, je crains que nous ne soyons pour vous une grande gêne.

— J'ai à côté un lit de pèlerin, comme on dit : c'est un peu champêtre pour de *grosses gens;* mais, faute de froment, les alouettes font leur nid dans l'avoine.

En parlant ainsi, il nous ouvrit une porte conduisant dans une petite pièce voisine, dont les murs lézardés disparaissaient sous un rideau de plantes potagères conservées pour graines, et dont les touffes desséchées flottaient çà et là, suspendues à des os de mouton fichés dans la muraille en guise de clous. Une huche à blé, deux barriques défoncées, un banc et un lit complétaient l'ameublement. Comme il n'y avait point à choisir, nous remerciâmes le *taupier* en déclarant que nous acceptions son hospitalité, et nous sortîmes pour visiter nos chevaux dans le petit hangar qui leur servait d'écurie. Jean-Marie les avait débridés et leur avait déjà apporté une partie de l'herbe coupée pour sa vache. Nous y joignîmes quelques poignées d'orge et deux bottes de paille pour litière; des fagots dressés à l'une des ouvertures de la grange, du côté du vent, les mirent à l'abri.

Pendant que nous achevions ces préparatifs de campement, la nuit était venue. L'épais brouillard qui avait tout envahi ne laissait briller aucune étoile, la campagne apparaissait comme un abîme obscur, au milieu duquel des taches plus sombres indiquaient les bois. On n'entendait que le bruit monotone et presque imperceptible de la bruine sur les feuillages. Tout cet ensemble voilé et silencieux avait un caractère de tristesse pour ainsi dire harmonieuse. L'air était plein des âcres parfums qui s'exhalent de la terre humectée et des végétations meurtries par l'orage. Nous restâmes quelque temps appuyés à l'un des piliers de l'appentis, les regards plongés dans ces ténèbres, au fond desquelles on sentait encore la création. Jean-Marie vint enfin nous prévenir que le souper était servi. Le chaudronnier, qui avait terminé son travail, devait nous tenir compagnie, et nous nous mîmes tous à table dans les meilleures dispositions.

La vie réglée de notre vieille société nous condamne à courir presque constamment, comme les wagons sur leur voie ferrée, et le moindre caprice est un déraillement qui a son danger. Aussi, lorsque le hasard vient nous enlever un instant aux ornières de l'habitude, trouvons-nous à cet imprévu toute la saveur de la nouveauté.

Tandis que pour le trappeur américain la descente d'une cataracte paraît une simple circonstance de voyage, et la rencontre des Indiens scalpeurs un incident vulgaire, pour nous, voyageurs civilisés, une averse qui nous surprend sans manteau est une aventure, la nuit passée au foyer d'une closerie un roman complet. C'est qu'à vrai dire ce peuple de paysans qui entoure nos villes nous est presque aussi inconnu que l'Indien peau-rouge au touriste qui se rend en poste de New-York à Boston. Nous l'avons bien aperçu en passant, courbé sur sa faucille ou sur ses sillons, peut-être même nous sommes-nous arrêtés pour esquisser son toit de chaume doré par le soleil couchant; mais quel citadin pénètre dans sa vie intérieure, apprend sa langue, comprend sa philosophie, écoute ses traditions? Nos campagnes ressemblent à ces manuscrits d'Herculanum qu'on n'a point encore déroulés. A peine en connaît-on de courts fragmens copiés en passant par quelques curieux; le poème entier reste à traduire.

Je m'étais placé à table près du chercheur de trésors, espérant obtenir de lui quelque nouvelle confidence; mais il était rentré dans son laconisme comme dans une forteresse inexpugnable. Il fallut se rabattre sur le *sourcier*, qui avait heureusement gardé sa gaieté communicative, et qui continuait de répondre à toutes mes questions. A la vérité, ces réponses n'étaient pas toujours directes : Jean-Marie était né trop près de la Normandie pour ne pas connaître l'art des phrases, qui, comme le Janus antique, ont deux visages contraires; par cela même cependant que la conversation était avec lui une sorte de colin-maillard où l'on cherchait toujours à tâtons la vérité, il en résultait plus d'excitation et de mouvement.

Pendant le repas, Marthe vint s'asseoir par terre à côté de lui, une main posée sur ses genoux et la tête appuyée à cette main comme un enfant qui dort; elle l'avertissait de temps en temps de sa présence par un petit cri plaintif, et Jean lui tendait sa part du souper. En l'observant, il me sembla qu'elle ne mangeait point avec la brutale avidité ordinaire aux idiots, et que sa joie venait moins de la nourriture que de la main qui la lui offrait. Par instans, elle relevait la tête vers son frère, et à travers l'hébètement de son grand œil bleu passait je ne sais quelle lueur de tendresse; on surprenait encore, sous ces traits et dans ces mouvemens où le jeu des muscles avait remplacé l'intelligence, un vestige confus des graces de la femme; le vase détruit et souillé avait conservé quelque imperceptible senteur du parfum évaporé.

Jean-Marie nous apprit que l'idiotisme de Marthe ne remontait point à sa naissance. D'esprit lent et faible jusqu'à l'âge de douze ans, elle regagnait par le cœur ce qui lui manquait en intelligence. On n'avait jamais pu l'appliquer à aucun travail, ni lui confier aucune responsa-

bilité; mais, pour Jean-Marie et pour sa mère, qui vivait encore, elle eût gravi les rochers, percé les haies, traversé les rivières. Son attachement ressemblait à celui du chien : il était silencieux, spontané, et, pour ainsi dire, involontaire. L'incendie de la maison qu'elle habitait avec sa famille ébranla son faible cerveau; son intelligence baissa de jour en jour, comme l'eau fuyant du vase qu'un choc a fêlé. Les années se succédèrent, et, au lieu de monter, comme les autres enfans de son âge, du crépuscule au plein soleil, elle descendit toujours et s'enfonça de plus en plus dans les ténèbres. Enfin elle en était arrivée où nous la voyions. Cependant le *taupier* ne paraissait point avoir renoncé à la guérison. Son ignorance soutenait son espoir. Il nous apprit que Marthe avait parfois des retours, sinon de raison, du moins de souvenir : habituellement muette, elle retrouvait alors le nom de son frère, et l'appelait avec le même accent qu'autrefois; mais des circonstances extrêmes pouvaient seules provoquer ces rapides éclairs de mémoire.

Claude, qui avait paru prendre peu d'intérêt à ces explications, continuait à manger sans rien dire. Deux ou trois fois, son œil s'était porté sur l'idiote, et je n'y avais pas même surpris cet intérêt ordinaire du paysan pour ceux que l'on désigne dans nos campagnes sous le nom de *saints innocens*. Absorbé dans sa distraction méditative, il semblait suivre d'un regard persistant quelque image invisible à tous les autres yeux. Le souper fini, il se leva le premier, et alla sur le seuil examiner le temps. Nous nous étions approchés du foyer, où mon compagnon avait allumé un cigare dont la fumée nous enveloppait déjà de son âcre parfum, lorsque le *rouleur* revint à nous et se mit à réunir les différentes pièces de son atelier portatif. Je lui demandai s'il allait partir.

— Tout à l'heure, répliqua-t-il en apprêtant les bretelles de sa hotte.

— Malgré la pluie? reprit l'avoué.

Il haussa les épaules en lui indiquant du regard ses mains desséchées auxquelles les injures de l'air avaient donné la teinte du bronze de Florence, et qui semblaient en avoir l'imperméabilité.

— Ce cuir-là ne craint rien, dit-il brièvement.

— Et où allez-vous? demandai-je.

Il nomma un village éloigné de deux lieues. Jean-Marie fit observer qu'il trouverait les routes noyées; il répondit qu'il prendrait par les champs. Le *taupier* secoua la tête.

— C'est un chemin plus commode pour les lièvres que pour un homme chargé, dit-il; si le fils de votre mère avait un peu de sens, il me demanderait deux bottes de paille pour passer ici la nuit.

— Le fils de ma mère a son idée, répliqua sèchement Claude, qui achevait ses préparatifs.

Le *taupier* ne parut ni surpris, ni blessé de cette brusque réponse; il regarda son hôte avec l'espèce de déférence qu'il m'avait paru lui montrer dès l'abord.

— Vous êtes votre maître, *rouleur*, reprit-il tranquillement; mais on ne se sépare point comme ça avant d'avoir bu le *coup de soleil*.

A ces mots, il ouvrit une armoire d'où il tira une bouteille d'eau-de-vie presque pleine, et il en versa dans chaque verre. Nous trinquâmes, en adressant à Claude un souhait d'heureux voyage. Mon compagnon répéta pour lui la prière populaire de *saint Bon-Sens*, demandant à Dieu de le préserver « des hommes de la cour, des femmes de la ville et des loups des champs. »

— Monsieur veut rire, dit Jean-Marie à l'avoué; mais que je devienne Normand, si je n'ai pas cru hier voir un loup tout près la closerie. Je suis rentré prendre mon fusil, j'ai suivi la bête tout le long de la grande haie, et j'allais lui envoyer mes chevrotines, quand elle a aboyé.

— C'était un chien?

— D'une espèce que je n'ai jamais vue dans le pays.

Une sorte d'interjection étouffée me fit retourner la tête. Le *rouleur* était immobile à quelques pas, un bras passé dans la bretelle de sa hotte et l'autre en avant.

— Un chien!... fauve!... répéta-t-il avec une sorte d'hésitation.

— A oreilles droites, ajouta le *taupier*.

— Le museau effilé?

— La queue balayant la terre.

— Et vous dites que vous l'avez rencontré hier?

— Puisque je l'ai suivi.

— Alors vous savez ce qu'il est devenu?

— Je l'ai vu se terrer dans la grande butte.

Claude baissa la tête sans répondre; mais son bras se dégagea lentement de la bricole, et il alla s'asseoir au foyer d'un air pensif.

— Vous ne partez donc plus? lui demandai-je.

— Tout à l'heure, répondit-il en s'asseyant sur l'âtre et étendant machinalement ses mains vers la flamme mourante.

Jean-Marie fit alors observer que la bruine serait peut-être balayée par le vent de minuit, et le *rouleur* ne parut pas éloigné de retarder son départ jusqu'à cette heure. Notre hôte voulut remplir une seconde fois les verres; mais nous nous hâtâmes de poser la main sur les nôtres, et, afin d'échapper à de nouvelles instances, nous nous décidâmes à nous retirer.

L'humidité de nos vêtemens, imparfaitement séchés par la flamme du foyer, commençait d'ailleurs à nous faire éprouver un malaise qui se traduisait par un invincible besoin de sommeil. Heureusement notre

lit, qui n'était composé que d'une paillasse et d'une coette de balle, était assez large pour deux. Nous résolûmes de nous y étendre tout habillés, après avoir fraternellement partagé les couvertures vertes qui l'enveloppaient. Au moment de refermer la porte de communication que nous avions laissée ouverte pour profiter de la lumière, je jetai un dernier regard vers le foyer. Jean-Marie et Claude étaient assis en face l'un de l'autre : le premier, bien nourri, bien vêtu et le visage fleuri, vidait son verre à petits coups en fredonnant *la ronde des noces;* le second, maigre, déguenillé, le front plissé, avait tout bu d'un trait, et regardait à ses pieds d'un air sombre. Je fis remarquer ce contraste à mon compagnon.

— Ne vous en étonnez pas, me dit-il; vous avez là le chasseur de sottises et le chasseur de chimères. Celui-là moissonne dans le champ fécond de la crédulité humaine, celui-ci est à la recherche de cette terre promise où l'on n'arrive jamais. Celui qui chante et qui savoure est le soldat du mensonge, toujours vainqueur et joyeux; celui qui se tait est le pèlerin de l'idéal, toujours haletant et trompé.

Bien que chacun de nous se fût roulé dans sa couverture, le froid nous empêcha pendant quelque temps de dormir. J'entendis enfin la respiration de mon compagnon prendre ces intonations sonores et régulières qui annoncent le sommeil, et moi-même je ne tardai pas à l'imiter; mais une espèce de fièvre avait insensiblement succédé au froid. Les lassitudes douloureuses que j'éprouvais dans tout le corps se traduisirent, comme d'habitude, en un rêve destiné à les justifier. Mon imagination mêla le souvenir de la réalité aux plus folles inventions. Il me sembla que je m'étais égaré dans un pays inconnu, que j'étais recueilli dans une maison dont les hôtes méditaient quelque projet sinistre. J'entendais verrouiller ma chambre au dehors; un pan de mur s'ouvrait et laissait passer des ombres qui s'avançaient silencieusement vers moi; je voulais appeler, une main s'appuyait sur mes lèvres; je voulais m'élancer du lit, des bras m'y retenaient enchaîné. Je m'épuisais en efforts désespérés, jusqu'à ce qu'un redoublement d'énergie me fit enfin pousser un cri qui me réveilla. Je me redressai sur mon séant : j'étais seul; mon compagnon continuait à dormir paisiblement; ce n'était donc qu'un rêve! Je poussai un soupir de soulagement; tout à coup un bruit de pas se fit entendre à la porte. Je prêtai l'oreille..... Quelqu'un était là. J'entendis distinctement la voix du *sourcier* qui disait :

— Ils dorment!

Celle du *rouleur* répondit plus bas :

— N'importe.

Puis la clé fut tournée, le pêne glissa dans la serrure, et les pas s'éloignèrent. Je me laissai couler à terre, et je me dirigeai à tâtons vers

la porte. Ma main rencontra le loquet, qu'elle leva; mais, je ne m'étais pas trompé, nous étions enfermés. Un jet de lumière, filtrant à travers les planches mal jointes, me fit trouver une fissure à laquelle j'appliquai l'œil, et je pus voir tout ce qui se passait dans la pièce voisine.

Les deux paysans s'étaient rassis à la même place, le visage éclairé par la flamme. Jean-Marie avait à ses pieds une bourrée déliée dont il brisait les branches en menus brins; la bouteille d'eau-de-vie presque vide était à ses côtés, et il me sembla que son teint s'était allumé de couleurs plus vives. Quant au *rouleur*, penché en avant, il lui parlait à demi-voix et d'un ton d'expansion persuasive. Je ne saisis d'abord que des mots entrecoupés, mais je pouvais juger de l'importance de la confidence par le redoublement d'attention du *sourcier;* enfin, les voix s'élevèrent insensiblement, quelques lambeaux de phrases arrivèrent jusqu'à moi!... Il s'agissait du chien mystérieux suivi par Jean-Marie, et que le *rouleur* lui-même avait aperçu deux fois. Je crus comprendre que ce dernier l'avait reconnu pour le *chien de terre* préposé par les fantômes à la garde des trésors. Le *sourcier* laissa échapper une exclamation de surprise, mais qui n'exprimait aucun doute.

— Par mon baptême! alors notre fortune est faite, s'écria-t-il.

— Pour ça, faut pas que les hommes de loi s'en doutent, dit Claude en jetant un regard vers la porte de communication, et voilà pourquoi j'ai mis les bourgeois sous clé. A cette heure, le gibier est à nous, et il n'y a point de part pour le roi.

— Partons, *rouleur,* dit Jean-Marie, qui s'était levé.

— Minute! reprit Claude, faut d'abord s'entendre. Tu es sûr de reconnaître l'endroit où le chien s'est terré?

— C'est à la petite *pierrière;* mais le trésor sera caché?

— Je sais la conjuration qui le rendra visible; il ne faudra plus que quelques coups de pioche....

— J'ai notre affaire, dit le *sourcier* en saisissant un hoyau derrière un tas de bourrées; en route, vieux, mais surtout pas de tours de Normand!

— Ne crains rien, répliqua Claude.

— Si on trouve le magot, on ne se quittera pas?

— Non.

— On n'y regardera qu'au retour?

— Ce sera toi qui le tireras du trou et qui l'apporteras.

— Convenu, dit Jean-Marie, qui jeta le hoyau sur son épaule et fit un pas pour sortir; mais, se ravisant tout à coup:

— Un moment! s'écria-t-il, j'avais oublié, moi.... Le premier qui touche au trésor des trépassés doit mourir dans l'année.

— Ah! tu sais ça? dit Claude en tressaillant.

— Et tu espérais m'y prendre, mauvais brigand! reprit le taupier avec emportement.

— Faut que quelqu'un se dévoue, objecta le *rouleur* d'un accent convaincu.

— Que le diable me brûle si c'est moi! s'écria Jean-Marie; ah! tu voulais me faire manger de la mort pour avoir ensuite part à toi seul? Hors d'ici, vagabond! j'aime encore mieux ma peau que ton trésor.

— A ta fantaisie, dit le *rouleur*, qui savait sans doute que le plus mauvais moyen de ramener un homme en colère était de lui donner des raisons.

Et il rechargea sa hotte avec une sorte d'indifférence, prit son bâton et se dirigea vers la porte.

Jean-Marie, qui l'avait laissé faire en grommelant, le regarda sortir; il parut hésiter un instant, puis finit par le suivre.

J'avais cessé de les voir, mais le bruit de leurs voix m'avertit bientôt que tous deux s'étaient arrêtés au-delà du seuil. Je fis inutilement un nouvel effort pour ouvrir la porte de communication. Ma curiosité était excitée outre mesure. Je ne pouvais douter que le taupier et Claude n'eussent repris la question du trésor, et, à tout prix, j'aurais voulu entendre le débat; mais je prêtais en vain l'oreille : aucune parole ne parvenait jusqu'à moi. Je pouvais seulement reconnaître à la voix chaque interlocuteur, et préjuger par l'intonation ce qu'ils disaient.

Cette espèce d'interprétation, dans laquelle l'imagination avait la plus grande part, finit par m'absorber complétement. L'accent du taupier avait été d'abord presque menaçant, celui de Claude bref et absolu; mais insensiblement le premier s'était adouci, et le second avait perdu sa cassante sécheresse. Maintenant le *rouleur* parlait longuement, du ton d'un homme qui veut persuader. Il avait sans doute trouvé quelque expédient qu'il s'efforçait de faire accepter. Le *sourcier* répondait de loin en loin, comme pour opposer des objections; mais celles-ci devenaient à chaque instant plus rares et plus courtes. Claude gagnait certainement du terrain. J'écoutais sa voix, qui prenait des intonations toujours plus persuasives, et je supposais le plaidoyer que je ne pouvais entendre. Il entretenait son interlocuteur de la découverte du trésor, et évoquait, pour le séduire, un de ces rêves que chacun de nous tient caché dans les derniers replis de sa pensée. Il lui montrait peut-être la closerie transformée en ferme à deux charrues, l'enclos d'entrée devenu une aire bordée de grandes meules de froment, la haie du verger reculée de *plusieurs vols de chapons*. Il lui faisait entendre le meuglement des vaches revenant le long des *sentes* vertes,

les grelots des attelages qui ramenaient du marché les charrettes vides, et le sifflement cadencé des garçons de labour dispersés dans les guérets. Mais quelle était la condition imposée à cette espérance? Il fallait qu'elle fût bien périlleuse ou bien dure, car le *sourcier* résistait toujours. Parfois cependant le débat cessait, comme s'il eût consenti; j'entendais le *rouleur* se rapprocher du seuil. Alors Jean-Marie l'arrêtait tout à coup par un nouveau refus, et la discussion reprenait. Enfin l'obstination de Claude l'emporta; son interlocuteur parut céder, et tous deux rentrèrent.

— Ainsi c'est dit? murmura le *rouleur*.

— Oui, répliqua Jean-Marie d'une voix troublée.

— Alors plus de retard, ou nous manquons l'affaire.

Le *sourcier* traversa la pièce, alla droit à un renfoncement où j'avais remarqué une paillasse, et appela Marthe.

— Elle n'entendra pas, elle dort, fit observer le *rouleur*.

Jean-Marie se pencha pour secouer l'idiote, dont le grognement me prouva bientôt qu'elle était réveillée.

— Debout, Marthe! viens avec nous, dit précipitamment le *sourcier*, nous avons besoin de toi.

Je compris enfin le sujet du débat mystérieux qui s'était prolongé si long-temps. Pour obtenir la possession du trésor, il fallait que quelqu'un se dévouât, ainsi que l'avait déclaré le *rouleur*, et il avait décidé Jean-Marie à sacrifier sa sœur! Cette longue habitude de tendresse dont le témoignage nous avait touchés un instant auparavant n'avait pu tenir contre le rayonnement d'une chimérique richesse!

Je demeurai saisi, comme si le danger qu'allait courir l'idiote eût eu quelque chose de réel. Quoi qu'il arrivât désormais, le frère avait en effet échangé la vie de la sœur contre l'espérance d'un peu d'or. J'aurais pu tout arrêter en faisant connaître que j'étais là; je ne sais quelle fièvre de curiosité me retint. Je voulus voir jusqu'au bout cette amère épreuve des affections humaines. Je tenais d'ailleurs à jouir du désappointement qui devait punir ces deux meurtriers d'intention.

Ils avaient réussi à faire lever Marthe et à l'emmener à moitié endormie. Dès qu'ils eurent disparu, je courus réveiller mon compagnon, à qui je racontai rapidement ce qui s'était passé.

— Vite, suivons-les, dit-il en se jetant à bas du lit.

Je lui fis observer que la porte était fermée.

— Voyons la fenêtre, s'écria-t-il.

Nous la cherchâmes dans l'obscurité; elle était garnie d'un fort treillis. Il fallut revenir à la porte et réunir nos efforts contre la serrure; mais ce fut peine inutile. L'avoué se mit à faire le tour de la pièce en suivant le mur, dans l'espoir de découvrir quelque issue. Tout à coup je l'entendis s'écrier :

— Nous sommes sauvés!

— Vous avez trouvé une seconde fenêtre? demandai-je.

— Mieux que cela; j'ai un levier.

Il vint me rejoindre, plaça la barre de fer sous le battant, et, en deux ou trois secousses, l'enleva de ses gonds. Je l'aidai à le ranger de côté, et nous gagnâmes la porte extérieure. Toutes ces opérations avaient demandé du temps; lorsque nous arrivâmes dans la petite cour d'entrée, nous ne vîmes plus personne, et nous cherchâmes en vain à reconnaître la direction prise par l'idiote et ses deux conducteurs. Ils avaient bien parlé des *petites pierrières*, mais mon compagnon n'en connaissait pas mieux que moi la position. Nous nous consultions depuis quelques instans sur ce qu'il fallait faire, lorsqu'un sourd retentissement ébranla tout à coup la colline, et fut suivi de deux cris de détresse.

— Qu'est-ce que cela? demandai-je en tressaillant.

— Il m'a semblé reconnaître la voix du *rouleur* et celle de Jean-Marie, dit l'avoué.

Nous courûmes dans la direction que les cris nous indiquaient, mais nous fûmes bientôt arrêtés par une haie. Il fallut revenir sur nos pas et faire un long détour. Enfin nous aperçûmes un chemin creux dans lequel nous nous engageâmes rapidement. A peine avions-nous fait quelques centaines de pas, qu'une forme étrange apparut dans la nuit, au détour de la route, et nous reconnûmes le *sourcier* portant l'idiote dans ses bras. Nous lui demandâmes ce qu'il y avait.

— La *pierrière!*... bégaya-t-il haletant. Nous avons voulu... élargir l'entrée... tout a croulé sur Marthe.... Place! place!

Il continuait à courir vers la closerie aussi vite que son fardeau le lui permettait. Nous le suivîmes sans pouvoir obtenir d'autre explication. En arrivant à la maison, il déposa l'idiote près de l'âtre, et se hâta d'allumer une chandelle de résine; alors nous pûmes apprécier la gravité de l'accident. Arrachée de dessous les décombres qui l'avaient ensevelie, Marthe était inondée de boue et de sang. Une plaie hideuse lui partageait le front. Ses vêtemens en lambeaux laissaient voir des épaules marbrées de contusions, et un de ses bras pendait brisé. Jean-Marie, penché sur elle, la regardait pétrifié d'horreur. La chandelle qui tremblait dans sa main laissait tomber sur le visage de l'idiote des gouttes de résine fondue. L'avoué courut chercher de l'eau, et nous nous mîmes à laver la plaie avec nos mouchoirs. L'idiote poussa un soupir.

— Elle vit encore! s'écria mon compagnon; relevez-lui la tête, et tâchez de la faire boire.

Nous exécutâmes sa double prescription. Après les premières gorgées d'eau, Marthe parut se ranimer. Je tenais un mouchoir mouillé

sur la blessure, afin d'empêcher le sang de l'aveugler; elle ouvrit les yeux et nous regarda. Je fus frappé de l'expression d'intelligence qui se reflétait dans sa prunelle contractée. Tous les muscles de la face semblaient se raidir dans un suprême effort. Son œil s'arrêta enfin sur le *sourcier*. Un inexprimable sentiment de joie épanouit subitement ses traits, et elle appela distinctement : Jean-Marie !

A ce nom, celui-ci se redressa comme si un fer aigu l'eût frappé.

— Avez-vous entendu ? s'écria-t-il épouvanté.

— Elle vous a nommé, dit mon compagnon.

— C'est qu'elle va mourir, reprit Jean-Marie avec une conviction si profonde, que nous en fûmes saisis.

Je cherchai à le dissuader en demandant s'il n'était point possible de se procurer un médecin. Le *sourcier* ne me répondit pas. Assis sur l'âtre, les deux mains jointes, il regardait Marthe d'un air effaré, en répétant : — Elle va mourir ! — Impatienté, j'adressai ma demande à l'avoué. Celui-ci secoua la tête.

— Les médecins n'ont plus rien à faire ici, dit-il; n'entendez-vous pas le râle?

La respiration de l'idiote s'était, en effet, changée en un sifflement rauque et pressé. Son agonie se prolongea environ un quart d'heure, puis la tête retomba en arrière dans une dernière convulsion.

En nous voyant reculer de quelques pas, Jean-Marie comprit que tout était fini; mais il ne quitta ni sa place, ni son attitude. La morte était entre nous, étendue à terre, la tête appuyée sur la pierre de la cheminée. Ses cheveux humides de sang roulaient épars jusque dans les cendres du foyer. Quelques lueurs dernières, qui se ranimaient par instans, puis s'éteignaient, faisaient passer tour à tour sur son visage des jets de lumière et d'ombre. Il y avait dans ce spectacle quelque chose de si cruellement sinistre, que, saisissant par le bras mon compagnon, je l'entraînai hors de la closerie.

Nous tombâmes d'accord que nous ne pouvions être d'aucune utilité au *sourcier*, et que le mieux était de lui envoyer quelque parent ou quelque ami que nous avertirions à notre passage dans le hameau voisin. Lorsque l'avoué rentra, Jean-Marie lui-même le pressa de partir. Peut-être la crainte de nos questions, jointe au sentiment de sa faute, lui faisait-elle désirer notre éloignement. De mon côté, j'éprouvais une sorte d'oppression entre la douleur du frère et le cadavre de la sœur. Nos chevaux furent bientôt sellés, et, après avoir pris rapidement congé, nous nous engageâmes dans une route de traverse que notre hôte nous indiqua.

Le vent de minuit avait nettoyé le ciel, dont la voûte, d'un bleu sombre, apparaissait alors parsemée d'étoiles. La nuit avait cette transparence veloutée particulière aux lueurs crépusculaires. A chaque

rafale de la brise, les arbres secouaient leurs têtes humides et faisaient pleuvoir de courtes ondées qui grésillaient sur les buissons. J'avais le cœur serré et la tête en feu : cet air frais me soulagea; je respirai plus à l'aise. Nos chevaux marchaient de front sur l'herbe d'un chemin désert, sans que l'on entendît le bruit de leurs pas. Nous-mêmes, nous gardions le silence, encore émus du spectacle que nous quittions. Arrivés à un carrefour, nous tournâmes à droite, selon la recommandation du *taupier*, en nous rapprochant de la colline; mais tout à coup les chevaux tendirent le cou, puis s'arrêtèrent : un éboulement récent barrait le chemin.

— C'est sans doute la petite *pierrière*, dit mon compagnon.

Et il toucha sa monture de l'éperon pour la forcer à approcher; mais, au bruit des fers contre les cailloux, une ombre s'élança de la crevasse qui éventrait le coteau, rencontra un rayon de la clarté stellaire, et nous reconnûmes les traits inflexibles du *rouleur*. Il nous aperçut, se jeta dans un sentier qui traversait la friche, et disparut.

— L'avez-vous reconnu? m'écriai-je en me tournant vers mon compagnon.

— C'est Claude.

— Que pouvait-il faire encore là?

— Il cherchait le trésor.

— Quoi! même après cette mort?

— Dites à cause d'elle; n'était-elle pas une des conditions de la découverte? Vous ne connaissez pas l'implacable ténacité de ces chasseurs de rêves! Pour arriver au but qui fuit devant eux, ils ne regardent point si leurs pieds marchent dans les ruines ou dans le sang. Livrés à une seule idée, comme les possédés du démon, ils ne voient rien autre chose. Éclatans ou obscurs, vous les trouverez toujours les mêmes, le nom seul changera, et, selon qu'ils voudront poursuivre l'égalité, la gloire ou la richesse, vous les entendrez appeler Marat, Érostrate ou le *rouleur*.

ÉMILE SOUVESTRE.

DE

L'ÉTAT MORAL

DE

NOTRE ÉPOQUE.[1]

Il n'est personne qui ne sente et qui ne dise que l'époque où nous vivons n'est point une époque ordinaire. Pour l'observateur le moins attentif, c'est en effet chose évidente que nous traversons une de ces crises d'où les sociétés humaines sortent dissoutes ou régénérées. Comment notre civilisation si brillante et si fière se trouve-t-elle aux prises avec cette alternative redoutable? Il est aisé de le comprendre. Une grande et antique société était encore debout il y a soixante années; elle avait reçu en héritage des générations antérieures une foi religieuse, une règle des mœurs, toute une organisation qui embrassait dans ses cadres immenses le foyer domestique, la vie civile, l'état. Cet édifice semblait éternel : il est tombé pourtant, abattu pièce à pièce par les coups répétés des révolutions. C'est que, parmi les idées qui faisaient la force et la vie de l'ancienne société, si un grand nombre s'appuyaient sur la vérité et la justice éternelles, beaucoup d'autres n'é-

(1) L'auteur des pages qu'on va lire ouvrait hier, à la Sorbonne, un cours de philosophie morale. Ce morceau en est l'introduction.

taient vraies que de cette vérité relative que le temps altère, et qui varie avec les progrès de la civilisation. Or, celles-ci avaient peu à peu perdu leur prestige, sourdement minées ou audacieusement attaquées par l'esprit nouveau. A leur place, d'autres idées, pleines de jeunesse et d'attrait, s'étaient emparées de la conscience des peuples et faisaient tressaillir tous les cœurs d'enthousiasme et d'espérance. Un jour vint où les vieux principes, discrédités et flétris, ne purent plus se soutenir, et ils entraînèrent la société entière dans leur chute.

Nous sommes nés au milieu de ces ruines. Depuis un demi-siècle, le problème suivant est posé à la société moderne : entre les idées du passé, idées religieuses, croyances morales, doctrines politiques et économiques, déterminer celles qui ont disparu sans retour et celles, au contraire, dont l'éclipse n'est que d'un instant, et qui, indestructibles comme la justice et la vérité, doivent concourir avec les idées nouvelles à l'organisation d'une société rajeunie?

Voilà le problème! mesurons-en toute la profondeur. Nous n'en sommes plus à discuter telle innovation politique, telle ou telle réforme dans la foi religieuse ou dans les mœurs; c'est l'ordre moral en soi, c'est l'ordre religieux et l'ordre politique dans leur fond et dans leur substance qui sont en jeu. Nous avons vu l'esprit de négation se déchaîner avec une audace inouie et du tranchant de son analyse mettre à nu les racines de la société. Je ne sais quel doute nouveau, immense comme l'horizon de l'intelligence humaine, s'est répandu dans les ames. Il semble planer sur nos têtes et de son souffle puissant abattre nos volontés et glacer nos cœurs. On entend retentir ces questions étranges : Y a-t-il une responsabilité humaine? Propriété, famille, gouvernement, qu'est-ce que tout cela? Rien autre chose peut-être que d'utiles lisières qui ont soutenu les premiers pas de l'humanité naissante et que l'humanité virile doit briser! Hommes des temps nouveaux, nous inclinerons-nous encore devant ces mots sacrés pour nos pères : Dieu, la Providence, la vie future? Préjugés vieillis, absurdes chimères, fantômes à jamais évanouis!

Je ne déclame point; il suffit d'ouvrir l'oreille pour recueillir le sinistre écho de ces doutes partout soulevés, et certes, quand on voit de tels doutes pénétrer dans les couches les plus profondes d'une société battue par les orages et qui a précipité dans les flots ses pilotes et son gouvernail, l'angoisse est terrible pour l'ami de l'humanité.

Or, à qui la société demande-t-elle la solution de ces problèmes? Est-ce à la tradition, au témoignage, à quelque autorité visible? Évidemment non. Elle s'adresse à la raison, à la discussion libre, c'est-à-dire au fond, qu'on y consente ou qu'on proteste, qu'on ait peur du mot ou qu'on le prononce avec respect, à la philosophie.

Oui, c'est un fait éclatant comme le soleil que les hommes de ce

temps ont pris en main le gouvernement de leurs destinées. Toute sorte de tutelle leur est devenue intolérable. Ils ne veulent confier à aucune autorité sans contrôle le soin de fixer leurs croyances, de maintenir leurs droits, d'administrer leurs intérêts. Dans ce naufrage immense de toutes les autorités, une seule reste debout, c'est l'autorité de la raison. La société éperdue se tourne donc vers la raison; elle la presse de lui répondre, et il faut ajouter qu'elle en a le droit. Qui, en effet, a appris aux hommes qu'il existe au fond de leur conscience une lumière infaillible que les orages des passions et les caprices de l'individualité font plus d'une fois vaciller, mais sans pouvoir jamais l'éteindre? Qui leur a dit que le plus beau privilége et l'essence même de l'homme, c'est de penser? Qui a fait cela, si ce n'est pas la raison libre, la philosophie?

C'est donc à elle de répondre à l'appel des ames; c'est à elle d'opérer le difficile triage des préjugés à jamais abattus et de ces principes immortels que les révolutions ne peuvent ébranler sans faire chanceler la civilisation même; c'est à elle, en un mot, d'éclairer les hommes sur leur nature, leur condition, leurs droits, leurs devoirs, leurs espérances. Il ne s'agit plus, comme au siècle de Descartes, de s'isoler dans les régions métaphysiques et d'enfanter mille systèmes ingénieux ou grandioses, pour occuper la noble curiosité de quelques esprits d'élite. Il ne s'agit plus, comme au siècle de Voltaire, de faire partout reconnaître le principe philosophique en déclarant au principe rival une guerre implacable, aujourd'hui terminée. Il faut que la philosophie devienne une force sociale et une croyance positive; il faut qu'elle satisfasse, par une large et incessante prédication, ce besoin universel de lumière qu'elle a éveillé parmi les hommes.

Telle est l'idée que je me forme de ce grand ministère spirituel que la philosophie est appelée à exercer de nos jours. Si elle désertait une mission si sainte et si nécessaire, ce serait pour elle un signe irrécusable d'impuissance, pour la société une ruine certaine, une honte éternelle pour l'esprit humain. Il faut donc que nous tous, faibles ou forts, nous nous mettions à l'œuvre. Quiconque a conservé dans son cœur une foi morale et religieuse, s'il peut la répandre, il le doit. Sa parole risquerait-elle d'être inefficace, son action de rester stérile, il n'est point dispensé pour cela de parler et d'agir. Son devoir n'est pas d'atteindre le but, mais d'y marcher d'un pas ferme. Dieu ne lui demande pas le succès, il lui impose l'effort.

Je ne suis point un détracteur systématique du temps où nous vivons, un de ces esprits moroses qui semblent se complaire à recueillir les signes d'une décadence prochaine. Non; j'ai foi dans le maintien de cette grande civilisation que le christianisme et la philosophie ont

tour à tour perfectionnée, et, quand je cherche l'idéal où ma raison et mon cœur aspirent, ce n'est point vers le passé que se tournent mes regards, c'est vers l'avenir que je sens s'élancer mes vœux et mes espérances; mais, si disposé que l'on puisse être à constater avec sympathie tout ce que notre siècle renferme d'aspirations légitimes, de généreux sentimens, de séve intérieure et de vie, on ne saurait se dissimuler qu'il est travaillé par un certain nombre de maladies morales dont les symptômes éclatent de toutes parts.

La première que je signalerai, c'est l'affaiblissement visible du sentiment de la responsabilité morale. Ce mal se fait reconnaître à des signes trop certains, et d'abord à cette disposition générale des hommes de notre temps à charger la société du soin de leur destinée. Les docteurs de la sagesse nouvelle sont venus, et ils ont dit aux hommes : Pourquoi vous consumer en efforts inutiles dans cette arène dévorante où s'agite la concurrence des vocations, des talens, des intérêts? Pourquoi amasser péniblement une chétive épargne mise en réserve pour les mauvais jours? Lutte stérile, prévoyance dérisoire! Ce n'est point à vous, faibles individus, de vous conserver, de vous diriger, de vous sauver vous-mêmes. Il y a tout près de vous un être merveilleux, dont la puissance est sans bornes, la sagesse infaillible, l'opulence inépuisable. Il s'appelle l'état. C'est à lui qu'il faut vous adresser; c'est lui qui est chargé d'avoir de la force et de la prévoyance pour tout le monde; c'est lui qui devinera votre vocation, qui disposera de vos capacités, qui récompensera vos labeurs, qui élèvera votre enfance, qui recueillera votre vieillesse, qui soignera vos maladies, qui protégera votre famille, qui vous donnera sans mesure travail, bien-être, liberté!

Tels sont les dangereux songes dont on a bercé, dont on abuse encore la naïve ignorance des masses laborieuses. On leur annonce pompeusement qu'on veut les affranchir de l'esclavage de la misère, et la première leçon qu'on leur donne, c'est d'abdiquer leur liberté, c'est de la déposer, comme un insupportable fardeau, entre les mains de l'état ou plutôt du personnage fantastique qu'on appelle de ce nom. Ici, qu'on veuille bien ne pas se méprendre sur ma pensée. A Dieu ne plaise que je me porte le défenseur de cette doctrine excessive et impitoyable, que le pouvoir social n'a point à connaître des besoins et des souffrances des citoyens, et qu'enfermé dans un rôle tout défensif et tout négatif, il doit abandonner les faibles à leur destinée! Je crois au contraire, ainsi qu'un philosophe illustre l'a éloquemment établi (1), je crois que l'état, s'il est avant tout institué pour préserver les citoyens des atteintes de la violence, ne s'élève à ce qu'il y a de plus auguste et de plus sacré dans son idéal qu'à la condition d'exercer

(1) *Justice et Charité*, par M. Cousin, page 53.

un ministère public de protection et de charité; mais est-ce à dire qu'aucune créature humaine se puisse impunément dispenser d'énergie morale et de sagesse, de modération et de prévoyance? Est-ce à dire que même destinée puisse être réservée ici-bas à l'homme indolent, léger, dépravé, et au travailleur honnête, économe, infatigable? Vous qui parlez sans cesse de l'omnipotence de l'état, vous oubliez donc que l'état est un être collectif, lequel n'a de puissance et de ressources que celles des membres qui le composent, et que, si vous voulez avoir un état puissant, il le faut composer, non de stupides ilotes, non d'esclaves despotiquement enrégimentés, mais de mâles et vigoureuses créatures, vivantes et agissantes, éprouvées par la lutte, capables de sentir la grandeur et le poids de la liberté, et qui, au lieu de creuser avec indolence le sillon où les a attachées la main de l'état, s'élancent dans la carrière de la vie avec cette initiative puissante qu'aiguillonne le sentiment de la responsabilité!

Il était digne des sages qui nous ont donné pour beau idéal le despotisme absolu de l'état, d'attacher leur nom à cette autre doctrine, que les droits de chaque individu, dans une société bien ordonnée, sont en proportion, non des mérites, mais des besoins. J'ose dire que jamais plus audacieux et plus insolent défi n'avait été jeté à la raison et à la moralité publiques. Séparer la rémunération de l'œuvre accomplie, c'est retrancher d'un seul coup la liberté et la responsabilité humaines; c'est ramener l'humanité au-dessous de l'état sauvage. Composez en effet par la pensée une société de créatures entièrement dépourvues de moralité; ces êtres n'auront pas de devoirs, mais des appétits, et ces appétits seront tous également légitimes. Or essayez d'établir quelque ordre dans une pareille société. Où trouver un principe de hiérarchie, une règle de distribution raisonnable des charges et des bénéfices, sinon dans l'énergie des besoins? Mais en vérité vous n'aurez pas besoin de vous mettre fort en peine pour établir cette règle; elle s'établira toute seule : le plus fort écrasera le plus faible, et, comme dit le fataliste Spinoza avec une sérénité imperturbable, les gros poissons mangeront les petits (1). C'est donc à l'état de nature que ces ardens zélateurs du progrès veulent nous faire rétrograder, c'est-à-dire au règne de la force.

La force, voilà l'idole de notre temps; elle a détrôné la Providence. Qui de nous, si nous voulons être sincères, n'a sacrifié sur l'autel de cette honteuse divinité? Qui de nous, en présence d'une insurrection triomphante ou vaincue, d'une dynastie qui tombe ou qui se relève, d'une popularité qui disparait, ne se sent disposé à accepter l'arrêt des faits accomplis? Certes, l'aveu est triste, mais ce qui peut

(1) *Traité théologico-politique*, chap. XVI.

en diminuer la honte, c'est que nous, hommes encore jeunes, nous avons appris cette adoration de la force à l'école des événemens; nous l'avons comme respirée dans l'atmosphère qui nous entoure. Quel spectacle que celui du monde depuis soixante années! Y a-t-il, je le demande, un seul principe, un seul pouvoir qui n'ait excédé son droit, qui n'ait mis la force à la place de la justice? Certes je ne suis pas indifférent entre les deux grandes causes qui se disputent le monde, la cause de la révolution et la cause de la tradition; mais, de bonne foi, peut-on dire d'aucune d'elles, même de celle qui est la nôtre, qu'elle ait jamais triomphé sans excès? De là, dans les alternatives de cette lutte d'un demi-siècle, une confusion inextricable du bien et du mal, du bon droit et de la violence, laquelle a couvert d'un épais nuage, même pour les plus fermes regards, la moralité des événemens. De là aussi cette détestable habitude de juger de la légitimité d'un principe par son succès et de ne croire une cause juste que lorsqu'elle a triomphé. A ce compte, la cause de Socrate était donc injuste, puisqu'il a bu la ciguë? Et pour parler d'un autre martyre à jamais sacré pour la foi du chrétien comme pour la raison du philosophe, la cause du Christ était donc injuste, puisque le peuple juif l'a crucifié?

Il est impie de faire du succès la mesure du droit. Sans doute, et c'est ma ferme conviction, il est dans les desseins de Dieu et dans les destinées de l'espèce humaine que la cause du droit et de la vérité finisse toujours par prévaloir même ici-bas; mais il est aussi dans la nature de l'homme et dans les plans de la Divinité que cette cause soit assujettie à de rudes et continuelles épreuves. Le monde moral a ses lois comme le monde physique; mais si, pour expliquer celui-ci, il suffit de concevoir des forces gouvernées par une règle constante, pour comprendre la mystérieuse et profonde économie de l'autre, il faut y introduire deux élémens nouveaux, le libre arbitre et la Providence.

Or, si c'est un fait malheureusement incontestable que le sentiment du libre arbitre et de la responsabilité humaine s'est de nos jours affaibli, nul doute aussi que la foi dans la divine Providence n'ait subi une altération plus profonde encore.

N'exagérons rien. A-t-on le droit d'accuser notre siècle de cet athéisme grossier où s'égara trop souvent le libertinage d'esprit du siècle dernier? Je ne le crois pas. Je sais qu'il existe une école qui se proclame positive et à laquelle je ne contesterai pas ce titre, pourvu qu'on m'accorde que c'est la plus étroite et la plus aveugle parmi les nombreuses écoles positives qui, depuis Épicure jusqu'à Broussais, ont abaissé et discrédité la philosophie. On dit que les chefs de cette école, qui paraissent assez contens de leur système, ne le sont point du tout du système du monde et ne voient qu'un ouvrage assez médiocre dans cette architecture infinie devant laquelle se découvrait la tête

blanchie de Newton. Je sais aussi qu'un esprit effréné, qui semble s'être donné pour mission de déplacer les bornes autrefois connues de l'absurde, et qui peut-être, dans le secret de son ironique génie, aspire plus à étonner qu'à persuader ses contemporains, a identifié Dieu et le mal; mais c'est une justice à rendre à notre siècle qu'il repousse également et ce grossier empirisme et ce délire d'impiété. Grace au progrès de la raison publique, grace aussi aux efforts d'une philosophie généreuse, tous les esprits éclairés s'accordent à reconnaître qu'au-delà des êtres fragiles de l'univers, il doit exister un principe éternel, source profonde et mystérieuse de ce fleuve immense de la vie qui remplit de ses flots toujours renouvelés l'immensité de l'espace et l'infinité du temps. Or, si grande que soit déjà cette conception de l'être des êtres, suffit-elle à l'humanité? Qu'est-ce pour moi, débile créature, animée de désirs infinis et bornée dans toutes ses facultés, qu'est-ce que Dieu, comme principe absolu de l'existence? Un abîme sans fond, une sorte de formule algébrique, où ma raison se confond et devant laquelle mon cœur reste glacé. Il me faut un Dieu vivant, un Dieu agissant, et non-seulement une intelligence infinie qui préside à l'harmonie du monde visible, mais un Dieu de justice et d'amour qui m'explique les accablans mystères de cet autre monde où s'agitent mes désirs, où gémissent mes affections brisées, où ma soif de connaître et d'aimer appelle un aliment. Voilà le Dieu de la conscience, le Dieu de l'humanité, et c'est ce Dieu dont l'auguste image semble aujourd'hui se voiler. Cherchons à indiquer les causes de cette déplorable maladie.

Il n'est rien de plus difficile à la plupart des hommes que de croire à la réalité d'une puissance qui agit d'une manière continue et ne se manifeste jamais par des actes soudains. Ce qui explique en partie l'ardente foi de nos pères en la divine Providence, c'est leur foi non moins vive à ces interventions extraordinaires de la force d'en haut qu'on appelle des miracles.

Or, depuis trois siècles, les sciences physiques et naturelles, portant le flambeau de l'observation dans tous les degrés de l'échelle des êtres, ont conspiré à persuader aux hommes que rien ne se produit dans ce vaste univers que par des lois générales et constantes. Le surnaturel, chassé, pour ainsi dire, de position en position, a fini par disparaître, et il a emporté avec lui le sentiment de la Providence. Pour le gros des ames vulgaires, il a semblé que Dieu n'agissait plus du moment qu'il agissait selon le caractère de son essence, comme s'il n'était pas souverainement digne de Dieu, ayant donné à l'univers les lois les plus belles et les plus sages, d'y rester éternellement fidèle, suivant cette magnifique parole d'un ancien : *Semel jussit, semper paret.*

Voilà donc l'homme sans Dieu; or, c'est un des plus nobles traits

de sa nature qu'un pareil état lui soit insupportable. Il faut à tout prix qu'il se forme un idéal qui réponde à ce besoin d'adoration et d'amour qui l'agite au plus profond de son cœur. Si vous fermez à l'homme le ciel, il cherchera Dieu sur la terre, et, comme il n'est rien sur la terre de plus grand que l'homme, vous verrez l'homme s'adorer lui-même et se faire Dieu.

C'est dans cet abîme de folie que beaucoup d'esprits se sont précipités. On veut bien reconnaître Dieu, mais à condition de le reléguer dans la région inaccessible de l'inconnu. Et comme il faut un Dieu visible aux masses populaires, on leur propose le culte de l'humanité.

J'ai dit la première cause de ce prodigieux délire, à savoir l'oubli de la Providence. Il y a une seconde cause que je veux signaler. On doit en convenir, l'esprit humain a fait de grandes choses depuis trois siècles. Au sortir des orages féconds de la réforme, laquelle préludait par l'affranchissement de la conscience religieuse à la conquête de toutes les autres libertés, voyez l'esprit nouveau proclamer par la bouche de Descartes les droits de la pensée et lui donner dans la conscience son inébranlable point d'appui. De là, l'intelligence humaine s'élance et parcourt l'univers entier. Newton découvre la loi de la gravitation, et bientôt le monde physique n'a plus de secrets. L'industrie alors s'en empare et entreprend de le transformer; mais il ne suffit pas à la pensée de se déployer dans la sphère matérielle, elle entre dans la société. Montesquieu et Rousseau scrutent les fondemens des institutions et des lois. Ici encore, de la spéculation la plus hardie, l'esprit humain passe à l'action, et, trouvant le monde social mal fait, il le détruit, et pose par les mains d'une assemblée immortelle les bases d'un ordre meilleur.

Certes, on comprend qu'après avoir accompli de tels ouvrages par la raison et la liberté, l'humanité se soit estimée bien haut, qu'elle ait senti fortement sa puissance; mais elle a fait plus que cela : elle s'en est enivrée; elle a eu pour elle-même je ne sais quelle complaisance infinie; elle a perdu le sentiment de sa faiblesse et s'est persuadée que rien ne lui était désormais impossible, qu'elle était capable de changer les conditions éternelles de sa nature et de faire de ce monde un lieu de délices, un paradis.

Je touche ici la plaie la plus profonde de notre temps. Il y a jusque dans les égaremens de l'esprit humain une sorte de logique, ce qui faisait dire au Dante ce mot spirituel et profond, que le diable est bon logicien. Admettez en effet que l'homme soit Dieu, il doit posséder cet attribut de la Divinité qui est la béatitude. Si notre nature est accomplie, toutes nos passions sont légitimes, et le bonheur parfait doit résulter pour nous du développement libre et complet de nos passions.

Or quel sera le théâtre de ce bonheur? Le ciel? Il n'y a plus de ciel, dès qu'il n'y a plus de Providence. Ce sera la terre. De là l'idée du paradis ici-bas, une de ces monstrueuses folies qui font réfléchir avec tristesse au jugement que portera sur nous l'avenir. Ici nos sages se divisent. Les uns, poussant la logique jusqu'au bout, déclarent ce paradis réalisable pour l'individu et s'offrent même à le construire en quelques jours et à peu de frais; les autres, moins grossièrement chimériques, se bornent à présenter à l'espèce humaine l'idéal d'une félicité toujours croissante, dont les conditions s'établissent avec le temps; mais, de crainte d'exciter quelque jalousie entre les générations successives, et pour laisser à chacun de nous une juste espérance, ils nous prophétisent une série de résurrections futures, de sorte que nous voilà assurés de revenir de siècle en siècle boire à cette coupe de délices où le progrès indéfini de toutes choses verse incessamment de nouvelles voluptés. Je croirais faire injure au bon sens du lecteur, si je m'attachais à démontrer que, de toutes les chimères, la plus creuse est celle d'un paradis sur la terre. Ces hommes qui parlent de bonheur parfait ne connaissent pas même les conditions du bonheur humain. Persuadez à l'homme que tout finit ici-bas, sa vie n'a plus d'horizon, son cœur se dévore lui-même, faute d'aliment. De tous les animaux, il est le plus misérable, puisqu'il est le seul qui pense à la mort. Renvoyons les profonds penseurs qui veulent faire descendre le ciel sur la terre à ce mot de Pascal : « Si plaisante que soit la comédie, le dernier acte est toujours sanglant. On jette sur vous deux ou trois pelletées de terre, et en voilà pour jamais. »

Je viens de dérouler la longue suite des infirmités morales de notre temps. Embrassons-les maintenant d'un seul coup d'œil, et il nous sera difficile de ne pas éprouver un profond sentiment d'inquiétude, je dirai presque d'effroi. Qu'on y songe en effet : nous avons compté trois grandes et radicales maladies : la première, c'est l'altération du sentiment de la responsabilité humaine, et par suite le culte de la force et du succès; la seconde, c'est l'altération du sentiment de la Providence divine, et par suite l'idolâtrie de l'humanité; la troisième, c'est l'altération du sentiment de la vie future, et par suite la chimère du bonheur parfait ici-bas. Qui ne voit que ces trois maladies atteignent les trois sources où s'alimente la vie morale du genre humain?

Cherchez en effet à quelles conditions la vie humaine peut revêtir et conserver un caractère moral. Évidemment il faut d'abord que l'homme se reconnaisse libre et responsable de ses actes. S'il n'y a pas de liberté pour l'homme, il n'y a pas de devoirs; car, sans recourir même à la savante analyse d'Emmanuel Kant, il est clair que le devoir im-

plique la liberté. Or, si vous ôtez à l'homme ses devoirs, vous lui ôtez ses droits. Qu'est-ce qu'un droit que tous les hommes n'auraient pas le devoir de respecter, un droit auquel pourrait s'opposer légitimement un droit rival? Il n'y a pas, dit Bossuet, de droit contre le droit, et par conséquent il n'y a pas de droit où il n'y a pas de devoir.

Tout s'enchaîne ici avec une rigueur mathématique. Point de liberté et de responsabilité, point de devoir; point de devoir, point de droit; point de droits ni de devoirs, c'en est fait de la dignité humaine, c'en est fait de toute civilisation et de toute société.

Il ne suffit point à l'homme, pour posséder le caractère d'un être moral, d'avoir un sentiment énergique de sa liberté; il faut qu'il en connaisse l'usage. La liberté est d'un prix infini sans doute, mais en définitive elle n'est qu'un moyen, et ce moyen se rapporte à une fin supérieure. Admettez que l'homme ait été jeté dans un coin du monde par le hasard, admettez que l'humanité n'ait aucun rôle à jouer sur cette scène immense de l'univers, et que tous les êtres de la nature existent aussi sans but et sans raison, je demande si la nature et l'humanité ne deviennent pas pour votre esprit des énigmes indéchiffrables, je demande si la liberté en particulier n'est point une notion vide de sens.

Il faut donc reconnaître que tout dans l'ordre universel des choses a été créé pour une fin, que l'homme a la sienne, comme le reste des êtres, avec ce privilége singulier, qu'au lieu d'y aller sans le savoir et sans le vouloir, au lieu de tourner, comme les astres du ciel, dans une orbite inflexible, l'homme connaît sa fin, se trace à lui-même sa ligne d'action et y marche avec liberté. Ce qui est pour le reste des êtres nécessité, pour lui est devoir; ce qui s'appelle dans la nature harmonie et régularité porte dans le monde moral le nom sublime de vertu. Or, quelle est l'idée qui explique ainsi le mystère de l'existence universelle et l'énigme de la liberté, qui répand sur toute la nature je ne sais quelle douce et pure lumière et attache au front de l'homme la divine auréole de la moralité? Cette idée, c'est celle de la Providence.

Ici, l'analyse des conditions de la moralité humaine serait épuisée, si notre destinée s'accomplissait et pouvait s'accomplir ici-bas; mais il n'en est pas ainsi : l'homme sent en lui une capacité infinie de penser, d'aimer, de jouir, et tout dans ce monde est limité. La condition terrestre serait donc chose contradictoire, la Providence resterait convaincue d'injustice et de tromperie, ou plutôt il n'y aurait pas de Providence, si vous conceviez la vie humaine comme une pièce achevée, au lieu d'être le premier acte d'un drame immortel.

Et maintenant, faut-il croire que ces trois idées qui donnent à la vie terrestre tout son prix, la liberté, la Providence, l'immortalité, tendent à s'effacer de la conscience des hommes? Avouons-le loyale-

ment : au spectacle de tant de folies, de chimères, de blasphèmes, des esprits élevés ont pu croire à une décadence morale, prélude sinistre d'une décadence politique et d'une dissolution universelle. Je ne partage point, mais je comprends ce trouble de plus d'un noble cœur. Ils ont pu se dire avec amertume : Qui nous assure que le genre humain ne fait pas fausse route depuis trois siècles? De Luther à Descartes, de Descartes à Voltaire, de Voltaire à Sieyès et à Mirabeau, qu'a-t-il fait, sinon de frapper à coups redoublés sur le même adversaire? et cet adversaire, c'est l'autorité. D'abord, l'autorité religieuse, puis l'autorité philosophique, puis enfin l'autorité politique, chacune a eu son tour. Tout ce qui contient les hommes, tout ce qui les classe et les dirige a été abattu. A la place de cette hiérarchie régulière, de ces rapports définis de l'ancienne société, s'agitent sous un brutal niveau une multitude d'atomes humains animés d'un désir effréné de jouissances qu'aucune force ne peut ni satisfaire ni modérer, foule mobile, aveugle, insatiable, ingouvernable.

Voilà des pensées, voilà des doutes auxquels peu d'esprits sérieux ont pu entièrement se dérober. Eh bien! je le dirai sans détour, ne pas comprendre ces doutes, ce serait de l'aveuglement; mais je me hâte d'ajouter que ne pas les vaincre en soi-même, ce serait de la faiblesse.

Quoi! dirai-je à ces esprits abattus, auriez-vous bien le triste courage de renier, dans la seconde moitié de votre vie, cette même cause que votre jeunesse et votre maturité ont aimée et servie? Quoi! cette noble philosophie de Descartes, qui séduisit la haute intelligence de Bossuet, le ferme esprit d'Arnaud, l'ame tendre et pure de Fénelon; quoi! cette science admirable qui, sur les pas de Galilée, de Newton, de Leibnitz, de Linnée, de Buffon, a dévoilé à l'œil de l'homme les secrets de la terre et les profondeurs des cieux; quoi! cette liberté sainte qu'adorèrent Turgot et Montesquieu; ces droits de l'homme dont la Constituante a écrit la charte impérissable, vous renierez toutes ces conquêtes scellées des souffrances et du sang de nos pères! A qui persuaderez-vous que la Providence ait mis tant de beaux génies, tant de découvertes, tant de vertus, au service du mal?

Vous contemplez avec tristesse cet appétit sans mesure du bonheur qui fait, je l'avoue, un des traits distinctifs de notre âge; mais, à côté de ce désir souvent brutal, n'y a-t-il point un noble sentiment de justice qui veut appeler tous les hommes à la lumière, à la liberté, à l'exercice des plus nobles droits? Après tout, l'aspiration au bonheur est légitime en soi; elle est un des instincts que la Providence a mis au cœur de l'homme. Est-ce en vain que Dieu a fait la nature si riante et si belle? est-ce en vain qu'il a donné à l'amour et à l'amitié un

charme si impérieux? est-ce aussi en vain qu'il a fait don à quelques-uns de ses enfans de ce génie qui découvre les lois de la nature et en met les forces dans notre main? L'aisance, la richesse, ne sont-elles pas d'ailleurs un moyen de s'élever du grossier labeur d'une vie toute matérielle au développement de l'esprit? Qui oserait dire que la Providence a condamné l'immense majorité de l'espèce humaine à une ignorance et à une misère irremédiables? Sans doute la souffrance ne sera jamais détruite, parce qu'elle est une suite de la nature et de la condition humaine; la misère elle-même ne sera jamais vaincue; mais n'est-ce point une pensée pieuse, ou du moins une espérance permise, que le cercle de la misère ira sans cesse se rétrécissant, et qu'il s'en échappera d'âge en âge un nombre toujours croissant de créatures affranchies du joug du besoin, capables d'exercer leur intelligence et de reconnaître au fond d'elles-mêmes en traits plus éclatans l'image obscurcie de Dieu?

Il ne s'agit donc pas d'étouffer cette aspiration universelle au bien-être, à l'indépendance, à l'égalité; il s'agit de la régler, et, pour cela, il n'y a qu'un moyen dans une société qui ne croit plus que ce qu'elle comprend et ne veut rien admettre sur parole, c'est la prédication universelle des idées morales, c'est la démonstration infatigable de ces trois dogmes vivifians : la responsabilité humaine, la Providence, l'immortalité.

Le drapeau sous lequel nous voudrions voir se rallier tous les esprits éclairés, tous les cœurs généreux, porte cette double devise : Le salut de la société par le réveil des croyances morales, le réveil des croyances morales par la philosophie et la liberté.

ÉMILE SAISSET.

LES

GÉNÉRAUX POLONAIS

DANS

LA GUERRE DE HONGRIE.

DERNIÈRE PARTIE. [1]

L'INTERVENTION RUSSE, GEORGEY ET LA CAPITULATION DE VILAGOS.

I.

Le génie diplomatique de la Russie domine dès le commencement cette seconde phase de la guerre de Hongrie. Au milieu des Magyars indécis, la position des Polonais devient à la fois critique et douloureuse. De jour en jour, ils voient s'accroître, avec l'influence de Georgey, l'ascendant du parti qui leur est hostile, et qui va bientôt les sacrifier sans scrupule.

Déjà les obstacles qui avaient entravé les premières campagnes de Bem et de Dembinski avaient prouvé, d'une part, combien l'alliance contractée par les Polonais avec les Magyars était fragile, et, de l'autre, combien les plans du gouvernement insurrectionnel étaient incertains.

(1) Voyez la première partie de cette étude dans la *Revue* du 15 décembre 1849.

En présence de l'intervention russe, cette incertitude qui régnait dans les desseins des Magyars, ce désaccord qui avait éclaté entre Dembinski et Georgey dès le jour de la bataille de Kapolna, devaient apparaître plus nettement encore. Les généraux polonais conseillaient aux Magyars de prévenir à tout prix la marche des Russes, et les Magyars, par une illusion inexplicable, s'imaginaient que les Russes ne pouvaient avoir l'intention d'entrer en Hongrie, si on ne les provoquait directement. Dans le cas même où ce mouvement s'opérerait, l'on comptait avec une naïveté singulière sur l'efficacité d'une protestation de l'Europe libérale en faveur du principe de non intervention. Cette étrange méprise poussa les Magyars à tenter auprès de l'Angleterre et de la France de puériles démarches diplomatiques, et l'Autriche, servie par la fausse politique de ses adversaires, put regagner sans peine tout le terrain qu'elle avait un moment perdu.

La situation de l'Autriche, en mai 1849, était fort mal jugée à Pesth. Les Magyars avaient repoussé l'armée autrichienne de la Theiss à la frontière de l'archiduché : c'était là un résultat important; mais les vainqueurs, au lieu de voir dans leurs premiers succès un encouragement à de nouveaux efforts, s'abandonnèrent aux plus folles rêveries. M. Kossuth annonça sérieusement aux Allemands de Vienne qu'ils étaient libres. « Vieille capitale de l'Occident, disait-il, pour toi les jours de malheur sont passés, le printemps de la liberté approche; tresse des couronnes de fleurs pour tes libérateurs magyars et polonais : ta réunion à l'Allemagne va s'accomplir selon tes vœux. Vive l'Allemagne! vive la Hongrie! vive la Pologne! »

L'Autriche cependant n'était pas si près qu'on le pensait d'être émancipée par les troupes de M. Kossuth. Les mêmes événemens qui avaient exalté outre mesure l'orgueil des Magyars avaient ramené le gouvernement autrichien à une politique prudente et conciliatrice qui devait finir par triompher. On avait compris qu'il y avait danger à mécontenter plus long-temps les populations slaves de l'empire, dont les plaintes devenaient chaque jour plus vives. Les députés tchèques avaient exposé leurs griefs en termes énergiques et précis. Ils rappelaient à l'Autriche les promesses, les déclarations libérales du ministère Stadion. Ils se plaignaient que ces promesses n'eussent pas été tenues, qu'on eût lacéré leur programme avec mépris, et menaçaient de rester spectateurs passifs de la lutte, si l'Autriche persistait dans une politique contraire à leurs intérêts. Le langage des Croates était plus vif encore que celui des Tchèques. Une feuille patriotique (1), parlant au nom des colonies militaires que le gouvernement avait replacées

(1) *La Gazette des Slaves méridionaux* (*Sudslavische-Zeitung*) rédigée en allemand à l'adresse de l'Europe occidentale.

sous leur ancien régime après leur avoir donné à espérer des droits nouveaux, s'écriait : « Malédiction sur le jour qui nous a vus naître ! Nous, nos femmes, nos enfans et nos chaumières, nous sommes livrés sans pitié au régime exceptionnel; devenus partie intégrante de l'armée impériale, la discipline militaire est notre seul code civil..... Les innombrables cohortes des contingens croates qu'on voit sans cesse défiler, pareilles à une migration de peuples, ne pèsent que comme de légers brins de paille dans la balance de la justice autrichienne..... Où trouverait-on dans le monde un peuple aussi complétement paria, et quels malheurs peuvent se comparer aux nôtres ? »

Ainsi parlaient les alliés de l'Autriche. De Prague à Agram, c'était un feu croisé de récriminations véhémentes, de menaces sans ménagement. Il devenait urgent d'arrêter ce mouvement redoutable, et c'est ce que l'Autriche sut faire avec une remarquable adresse au moment où les Magyars la croyaient déjà près de sa ruine. Le cabinet autrichien avait à apaiser d'une part l'irritation des Slaves, et de l'autre à dompter l'insurrection hongroise. A l'égard des Slaves, il se mit sans peine à couvert par de nouvelles flatteries; à l'égard des Hongrois, il prit une décision qui put coûter à sa fierté, mais que les circonstances ne lui permettaient plus d'ajourner : il invoqua le concours des armées du czar. Il sut, au reste, mettre en avant un prétexte spécieux. L'Autriche, en faisant appel à l'alliance russe, semblait moins solliciter une faveur que proposer une ligue dans un intérêt commun contre la coalition des Polonais et des Magyars.

La Russie, de son côté, ne pouvait manquer d'accueillir favorablement les ouvertures du cabinet de Vienne. Elle songeait à sa sécurité au dedans et à son influence au dehors. Il est évident que les événemens survenus depuis le mois de janvier 1849 en Hongrie, les succès de Bem et de Dembinski, le triomphe des Magyars grandi par la renommée complaisante, avaient créé dans la Pologne russe, sinon une effervescence menaçante, du moins de sourdes agitations. La police y redoublait de vigilance. Non-seulement les armes à feu étaient sévèrement prohibées, on allait jusqu'à exercer une surveillance particulière sur les instrumens de travail et les ustensiles de ménage qui auraient pu servir d'armes à un moment donné. Cependant le sol tressaillait comme de lui-même sous un ciel qui commençait à se charger de nuages. D'ailleurs, si solidement que la Russie proprement dite paraisse assise sur sa base, elle a aussi ses difficultés intérieures, ses plaies sociales, qui, pour être moins en évidence que celles des sociétés de l'Occident, n'en sont pas moins profondes. Depuis la guerre affreuse de 1846 en Gallicie, depuis l'émancipation des paysans et l'abolition des corvées en Autriche par suite de la révolution de mars, le paysan russe a lui-même l'esprit préoccupé de ces mots, qui ont commencé à pren-

dre, pour sa rude intelligence, un sens très précis. Autrefois, on entendait dire de temps à autre : Dans tel village de tel gouvernement, les paysans se sont soulevés et ont brûlé leur seigneur. C'étaient des accidens isolés que provoquait l'égarement de la misère. Depuis 1846, ce qui n'était que le sentiment de la douleur et de la haine tend à devenir le sentiment d'un droit. Sur toute la frontière méridionale de la Russie, les paysans ont été gratifiés de la terre qu'ils cultivaient à titre de *sujets*, — c'est le nom par lequel à la fin du dernier siècle on a remplacé celui de serfs; — les serfs russes comprennent l'esprit de ce fait, qui les touche dans leurs intérêts les plus sensibles.

Le czar avait, on le voit, quelques raisons de craindre l'insurrection de Hongrie comme un dangereux voisinage. Toutefois il était beaucoup plus touché encore de la belle occasion qui s'offrait à lui d'accroître cette vaste puissance, accoutumée depuis un demi-siècle à être servie à souhait par l'esprit révolutionnaire. La Russie s'est établie dans l'empire ottoman en secondant la révolution contre les Turcs; elle allait essayer de prendre pied dans l'empire d'Autriche en appuyant le pouvoir contre la révolution. Que d'ailleurs on ne le perde pas de vue : nous sommes en Hongrie, en pays slave; la guerre a été provoquée par les Slaves. Si ces Slaves, depuis la dissolution de la diète de Kremsier, ont pris une attitude défiante envers à l'Autriche, ils ne sont pas pour cela réconciliés avec les Magyars. Plus ceux-ci remportent de succès, plus ils deviennent orgueilleux et menaçans. Les Slaves ont donc plus que jamais besoin d'un appui qui les délivre une fois pour toutes du magyarisme. C'est ce moment-là que le czar saisit pour prêter le concours de ses armes à l'empereur d'Autriche. La Russie va combattre la révolution magyare, et en même temps elle fait savoir aux populations de sa race que le czar pense ardemment à ce cher objet de ses préoccupations paternelles. Le czar aide les Slaves en même temps que l'empereur d'Autriche, et le gain est double pour la Russie dans cette intervention en apparence si désintéressée.

Les Magyars se faisaient donc de singulières illusions. Ils croyaient l'Autriche abattue, et l'Autriche se relevait par d'habiles concessions au slavisme. Ils croyaient l'intervention russe impossible en Hongrie, et cette intervention allait s'accomplir. Cette double erreur explique la confiance avec laquelle M. Kossuth recourut à des expédiens diplomatiques, lorsque la question ne pouvait plus se dénouer que sur le terrain militaire. Par suite de cette fausse manœuvre, le gouvernement de Pesth compromit à la fois sa diplomatie et son armée : l'une, dans des négociations impraticables; l'autre, dans des tâtonnemens et des hésitations que la gravité du moment ne permettait pas.

Les premières opérations de l'armée magyare, à la veille de l'arrivée des Russes, témoignèrent de l'anarchie qui régnait dans les conseils du

gouvernement insurrectionnel. Dembinski avait émis l'idée d'un mouvement de précaution vers la Gallicie. Les défilés des Carpathes se prêtaient à des surprises, à des combats de partisans où quelques milliers d'hommes résolus suffisaient pour tenir une armée en échec. Dembinski, placé par M. Kossuth à la tête de la légion polonaise, de quelques régimens de hussards et de cinq ou six mille hommes de mauvaises troupes, le tout formant un corps d'environ douze mille hommes, voulut tenter l'aventure. A peine avait-il pris position dans les Carpathes, qu'il reçut de Georgey l'ordre de rétrograder à tout prix, eût-il même obtenu des avantages sur l'ennemi. Dans le cas où Dembinski essaierait de passer outre, il était enjoint aux officiers magyars de ne pas lui obéir et de l'abandonner. Le général polonais, dont toute la conduite révèle un profond respect pour la hiérarchie, n'eut point la pensée de faire un pas de plus en avant; mais sur l'heure il envoya à Pesth sa démission, qui fut acceptée. Cette détermination de Dembinski affligea profondément le général Bem. C'était la seconde fois que l'influence fatale de Georgey faisait avorter les plans de Dembinski, et cette nouvelle blessure était d'autant plus sensible, que le coup avait été porté, pour ainsi dire, sous les yeux mêmes de l'ennemi de la Pologne. Il s'en fallut de peu que la démission de Dembinski n'entraînât celle de Bem et n'amenât ainsi la rupture de l'alliance polono-magyare. Heureusement pour la Hongrie, Bem céda aux instances de Dembinski, aux protestations empressées du gouvernement de Pesth, et garda son commandement. L'influence des Polonais n'en avait pas moins reçu une grave atteinte, et ce fut en vain que Bem parla de la nécessité de prendre position contre les Russes. Bien que tout attestât aux Magyars que les troupes moscovites étaient en marche, chose étrange, ils refusaient encore de croire que l'intervention fût prochaine. Lorsque Visocki, que l'on avait laissé dans les Carpathes à la tête de quelques bataillons polonais, annonça qu'il avait eu un engagement avec l'avant-garde russe, on lui fit dire de Pesth qu'il était un visionnaire, et qu'il avait pris des hulans autrichiens pour des Cosaques. Quelle était donc la pensée du gouverneur de la Hongrie? Pendant qu'un génie fatal tentait le général Georgey et le poussait sourdement à négocier avec le Nord, M. Kossuth, conduit par son imagination confiante, frappait à grand bruit à la porte des cabinets de l'Occident.

Le gouverneur de la Hongrie avait de bonne heure songé à envoyer des représentans de la Hongrie magyare auprès du pouvoir central de Francfort; mais ce pouvoir n'était guère qu'un être de raison, sans existence réelle, sans armée ni trésor, tout aussi peu reconnu des cabinets étrangers que le gouvernement magyar lui-même. L'extrême gauche du parlement avait fourni aux Magyars des orateurs de club et des soldats de barricades le jour de l'insurrection de Vienne; elle avait,

par ses encouragemens, poussé dans les rangs des Magyars les débris de la fameuse légion académique; l'Allemagne de Francfort ne pouvait rien de plus pour les Magyars menacés par les Russes. Les Magyars placèrent donc tout leur espoir dans l'Angleterre et la France.

En France, ils se heurtèrent tout d'abord à l'impassibilité tour à tour facétieuse et sombre de M. Bastide. Aussi bien le général Cavaignac avait saisi le côté faible de l'insurrection magyare. « Nous avons, disait-il, essayé de connaître la pensée et les plans des Hongrois; nous n'avons jamais pu savoir ce qu'ils voulaient. » En définitive, la diplomatie de M. Kossuth échoua devant l'indifférence étudiée de M. Drouyn de Lhuys. A défaut du gouvernement français, qui leur manquait, les Magyars entreprirent alors d'émouvoir l'opinion. Leur représentant à Paris, l'un des hommes les plus modérés et les plus recommandables de la Hongrie, le comte Ladislas Teleki, menait de front la diplomatie et la polémique. Il avait, dès le commencement de la guerre, publié au nom du gouvernement magyar un *manifeste aux peuples civilisés*. En mai et en juin 1849, il redoubla d'ardeur pour signaler à l'Europe tous les dangers d'une intervention russe. « Il n'y a plus de temps à perdre, écrivait-il, l'heure suprême approche, et la prédiction de Napoléon s'accomplit. Le czar déclare qu'il va protéger contre la révolution l'honneur du nom russe et l'inviolabilité de ses frontières; mais si la Pologne existait encore, la Hongrie se trouverait-elle aux frontières de la Russie? N'est-ce pas elle qui s'est avancée vers nous? Et lorsque l'Autriche sera envahie et l'Allemagne asservie, où seront alors les frontières de la Russie? » Voilà par quelles considérations les Magyars comptaient intéresser la France. Ils avaient, pour la satisfaction de leur orgueil de race conquérante, appelé sur l'Autriche le poids de l'intervention russe, et, exagérant le danger comme leur propre importance, cachant, sous le nom de liberté, leurs projets de suprématie, ils espéraient que la France endosserait leurs entreprises jusqu'à se compromettre pour eux diplomatiquement auprès des cabinets, et moralement auprès de l'immense et généreuse race des Slaves.

En Angleterre, la diplomatie magyare recueillit du moins plus de témoignages de sympathie. Le terrain était là plus favorable. Tandis que la France avait, dans sa politique extérieure, à tenir compte de la paix générale, et que d'ailleurs son gouvernement, sans avoir une idée claire de l'esprit des Slaves, sentait cependant vaguement que l'intérêt de la civilisation n'était point du côté du magyarisme, l'Angleterre, solidement assise sur la base antique de sa constitution, ne paraissait pas redouter les ébranlemens européens; d'autre part, la puissante aristocratie qui a subjugué l'Irlande, flattée par la similitude profonde des lois de la Hongrie avec celles de la Grande-Bretagne, ne pouvait refuser sa prédilection aux Magyars. Les hommes qui pri-

rent l'initiative du mouvement d'opinion tenté en Angleterre en faveur des Magyars n'envisageaient la question que par son côté le plus général. Ils prenaient à la lettre les affirmations des agens de M. Kossuth; ils croyaient à une Hongrie de quatorze millions d'ames, libérale et civilisatrice; c'était pour eux une nouvelle Pologne relevant le drapeau des nationalités et s'interposant comme un boulevard entre la Russie et l'Europe. De nobles esprits, qui étaient habitués à se voir à la tête des manifestations en faveur de la Pologne, beaucoup de caractères libéraux, qui avaient du plaisir à protester contre la politique des gouvernemens absolus, puis quelques héros de *meetings*, qui voyaient là une belle occasion de se remuer et de faire parler d'eux, tous ces hommes, réunis sous l'impulsion de sentimens divers, donnèrent le branle à l'opinion et l'émurent. La guerre de Hongrie devint populaire dans l'aristocratie britannique. Le chef du *Foreign-Office* fit lui-même entendre aux Magyars des paroles d'encouragement et tint, dans la chambre des communes, un langage plein de reproches amers pour le cabinet de Vienne. C'était peu, et la cause magyare réclamait d'autres secours. Le gouvernement insurrectionnel, que les feuilles démocratiques d'Allemagne et de France s'opiniâtraient à appeler républicain, travaillait alors à gagner l'Angleterre, en lui insinuant que la royauté étant vacante en Hongrie, M. Kossuth lui-même, quoique soupçonné de républicanisme, n'éprouverait nulle répugnance pour un prince de la maison de Cobourg. Les Magyars ne doutaient point que lord Palmerston, touché de ces ouvertures, n'embrassât ardemment la cause de l'indépendance hongroise. Ils connaissaient assez peu l'Angleterre pour s'imaginer qu'elle allait d'enthousiasme se poser ainsi seule en face de l'Europe, et assez peu la Russie et l'Autriche pour croire qu'elles prendraient en considération les menaces de l'Angleterre isolée. Plus, au contraire, le cabinet de Londres s'éloignait de celui de Vienne, plus l'alliance russe devenait indispensable pour l'Autriche. La sympathie de l'Angleterre tournait donc au détriment des Magyars plus encore que la froideur de la France, et, au dehors comme au dedans, ce malheureux peuple se brisait contre l'impossible.

Cependant l'armée autrichienne se reconstituait peu à peu. Après avoir été battue sous le général Welden, qui avait remplacé le prince de Windischgraetz, elle avait reçu pour général en chef le rude et opiniâtre Haynau. En même temps, l'armée russe envahissait la Hongrie par trois points : la Moravie, la Gallicie, la Valachie. Elle arrivait, et, avant de combattre, elle tentait de son côté quelques essais de diplomatie à l'adresse des Magyars; elle semait çà et là de vagues rumeurs auxquelles l'inexpérience politique de ceux-ci allait se laisser prendre. Insensiblement le bruit se répandit en Hongrie que les Russes n'étaient pas des ennemis systématiques des Magyars; que le Moscovite

méprisait l'Autrichien, tout en ayant l'air de le défendre; que l'Autriche irritée se promettait de cruelles représailles; que le czar était plus généreux, et prêchait à ses alliés la conciliation. Il n'en voulait, disait-on, qu'aux Polonais, qui, après avoir été, suivant l'expression de Bathianyi, un mal nécessaire, étaient devenus un embarras et un obstacle. Un jour, à la table même de M. Kossuth, on entendit des officiers disserter sur les politesses du prince de Leuchtenberg pour des officiers magyars qui servaient en Russie. En Transylvanie, le nom du grand-duc Constantin, lancé dans le même esprit, précéda et accompagna partout l'armée russe. Voilà ce que les amis de Georgey écoutaient complaisamment à Pesth et sous la tente, pendant que M. Kossuth faisait entretenir lord Palmerston du prince de Cobourg. Avant d'avoir brûlé une amorce, la Russie s'était ouvert un chemin au cœur de la Hongrie.

II.

La campagne diplomatique était enfin terminée, et on allait commencer une nouvelle campagne militaire. L'influence des généraux Dembinski et Bem avait prévalu dans la première phase des opérations de l'armée insurrectionnelle : l'influence du général Georgey devait dominer la seconde.

Il serait assez difficile, au premier abord, de caractériser la politique de ce personnage, dont le rôle est déjà si important et va devenir décisif. Un front soucieux et un regard voilé, qui paraissent couvrir une arrière-pensée, une certaine âpreté de sentimens qui semble de l'ambition contenue avec effort, voilà ce qui frappe en lui l'observateur durant la première période de la guerre. Georgey conquiert en six mois tous ses grades; l'inquiétude de son esprit n'est pas apaisée, la coopération brillante des généraux polonais le gêne et l'offusque, il prend ombrage de la popularité de M. Kossuth lui-même. D'où viennent ces allures frondeuses et sournoises qui contrarient quelquefois les intentions de M. Kossuth, et toujours, comme par système, l'action des généraux polonais? D'un défaut de caractère ou d'une opinion opposée à la politique de M. Kossuth? L'une et l'autre de ces deux explications paraissent admissibles. Peut-être Georgey avait-il sur les ressources et les intérêts de son pays des idées plus justes que la poésie des *ultra-enthousiastes*. Que lui a-t-il manqué? De la franchise pour poser hardiment son drapeau et déclarer sans feinte par quels chemins il entendait marcher. Je définirais volontiers Georgey un esprit juste égaré par un caractère faux. Si l'on y réfléchit bien, cette contradiction donne en effet le secret de toute sa conduite. Au fond, Georgey représente l'opinion positive et pratique, qui, laissant

de côté les fantasmagories conquérantes des docteurs en magyarisme, eût tenu pour excellente une alliance avec l'Autriche, si elle lui eût offert le maintien de l'unité de la Hongrie. Songer à traiter avec les Russes, c'était, au point de vue purement magyare, une idée naïve, et, au point de vue magyaro-polonais, une idée moralement monstrueuse; mais la pensée de traiter avec l'Autriche était tellement dans l'intérêt des Magyars, que Dembinski lui-même avait désapprouvé la déchéance proclamée de la maison de Habsbourg. Georgey, à l'époque de la prise de Budè, paraissait être préoccupé de cette pensée, dans laquelle il n'osa pas entrer avec résolution. Il ne sentit pas qu'entouré d'une grande popularité, il pouvait entraîner le pays, et, au lieu d'aller droit au but en se faisant suivre de toute la nation, il s'amusa à combiner des ruses toutes personnelles pour écarter les Polonais et renverser Kossuth. L'armée russe eut le temps d'arriver; le général Georgey comprit que les Magyars n'avaient plus rien à attendre de l'Autriche irritée, et, séduit le premier par les paroles flatteuses que les Russes répandaient sur la bravoure des Magyars, sur la conduite brillante de leurs officiers, il conçut le projet d'invoquer la protection du czar et d'intéresser les Moscovites au sort de la race magyare. Au reste, le général Georgey ne garda point le secret de ses plans; ils les communiqua au ministère magyare sitôt que l'on prévit l'imminence d'une catastrophe, c'est-à-dire dès le commencement de cette nouvelle campagne.

Les Polonais eurent vent de ce dessein qu'ils avaient droit de regarder comme une sorte de rupture de l'alliance contractée entre eux et les Magyars. Dembinski, retiré à Pesth, demanda par écrit à M. Kossuth des explications catégoriques sur ce mouvement d'opinion qui faisait incliner les Magyars vers les Russes. M. Kossuth, ayant peut-être quelque espoir de modifier les intentions de Georgey, déclara hautement que personne à sa connaissance ne parlait en Hongrie, ni de céder, ni surtout de se rendre à la Russie. Il affecta même de se rapprocher de Dembinski et de Bem, dont il balançait les noms pour mettre l'un ou l'autre à la tête de l'armée. Dembinski ne voulait plus du commandement en chef. En dépit de tant de déboires, il consentait cependant à tracer de nouveaux plans de campagne. Sa pensée était de concentrer l'armée magyare entre la Maros et le Danube derrière la Theiss, en prenant la Transylvanie pour base des opérations. On eût laissé dans la place de Comorn trente mille hommes qui auraient pu s'y défendre victorieusement contre toute éventualité et faire des sorties heureuses. Le reste de l'armée eût abandonné les plaines et les villes ouvertes, Bude et Pesth, afin de s'enfermer entre la Theiss et la Transylvanie, où l'armée de Bem, jusqu'alors isolée et d'une utilité secondaire, eût trouvé un emploi digne de son chef. L'on eût ainsi réuni environ-

quatre-vingt-mille hommes. Par suite d'une conception singulière, Georgey, qui avait combattu l'idée de marcher sur Vienne alors qu'on le pouvait, proposait un plan opposé à celui de Dembinski. Georgey eût voulu que l'on quittât la Transylvanie, que l'on concentrât toutes les forces du pays autour de Comorn, de Raab et de Waitzen, pour tenter par là une expédition désespérée sur Vienne. Outre l'imprudence d'exposer l'armée magyare à être anéantie en quelques jours par des troupes régulières supérieures en nombre, les projets de Georgey rencontraient un grave obstacle; les Szeklers, qui formaient le noyau de l'armée de Bem, refusaient de quitter la Transylvanie. Ils étaient prêts à se battre dans les montagnes, sur un sol bien connu d'eux, au seuil de leurs foyers. C'était peine perdue de leur demander davantage. Quiconque eût prétendu les conduire dans ces régions éloignées, où les plans du général Georgey les appelaient, eût été bientôt abandonné. Les combinaisons de Dembinski eussent donc assuré aux Magyars une forte position stratégique en même temps qu'elles leur eussent donné le moyen d'utiliser l'ensemble de leurs forces, tandis que les plans de Georgey avaient l'inconvénient de placer l'armée sur un terrain sans aucun avantage et de dissoudre le corps du général Bem.

M. Kossuth, qui parfois montrait des prétentions militaires, avait de son côté son plan, et ce n'était pas le moins extraordinaire. « Je veux étonner l'Europe! » avait-il dit dans une de ces explosions de beau langage qui lui étaient familières. Le président de la Hongrie voulait en effet, soit que l'on marchât sur Vienne suivant le plan de Georgey, soit que l'on se précipitât sur la Gallicie pour insurger la Pologne, soit enfin que l'on descendît en Italie pour y relever la révolution abattue. Remarquez que cela se passait au moment où les Russes étaient déjà en ligne, où les Autrichiens reprenaient l'offensive, où l'armée magyare, démoralisée par l'anarchie de ses chefs et par la présence d'un ennemi redoutable, était fatalement condamnée à la défensive.

M. Kossuth sortit enfin de ce rêve, et ouvrit les yeux au bruit du canon austro-russe qui croisait ses feux sur toute la frontière de la Hongrie. On supplia Dembinski de reprendre du service, et, comme il refusait le commandement en chef, on recourut à un expédient qui semblait avoir l'avantage de ménager les susceptibilités de Georgey. On choisit pour généralissime Messaros, ancien ministre de la guerre, homme de bravoure et d'honneur, sans autre mérite, et l'on plaça Dembinski sous ses ordres en qualité de major-général, avec le commandement réel. La difficulté était de décider Georgey à l'obéissance. Il était sous les murs de Comorn, profondément engagé dans la lutte où il devait user inutilement ses troupes. Messaros quitta Pesth pour aller le rejoindre et lui porter des instructions conformes au premier

plan de concentration proposé par Dembinski quand l'armée magyare était encore libre de choisir son champ de bataille, et modifié en vue des circonstances, qui avaient si promptement changé. Messaros rencontra sur la route de Pesth à Comorn des estafettes de Georgey qui annonçaient que les communications étaient coupées. Le général en chef revint sur Pesth, où les populations émues prirent bientôt l'alarme. Elles accoururent devant l'hôtel où résidait Dembinski avec des cris de désespoir. « Sauvez-nous, disaient-elles, vous seul pouvez nous sauver! » Dembinski parut, et, faisant allusion à Georgey et aux Russes, il dit à la foule qui tendait vers lui des mains suppliantes : « Je ne puis plus vous sauver, car j'ai un ennemi devant moi et un ennemi derrière. » Le gouvernement se retira en désordre à Szegedin, sur la Theiss, comme frappé d'une terreur panique.

L'inaction cependant n'était plus possible, et le général polonais s'efforça d'oublier ses tristes pressentimens; il rassembla, de concert avec Messaros, tout ce qui restait de troupes disponibles en dehors de l'armée de Georgey, de la forteresse de Comorn et du corps de Bem. Georgey avait annoncé qu'il visait à se dégager, pour opérer par le nord une retraite vers la Transylvanie. Dembinski voulait encore tenter, en se retirant vers le banat de Temesvar, de se réunir à Georgey et à Bem, et de prolonger la lutte dans les montagnes du midi. Au fond, il n'y avait plus dès-lors, sur le théâtre de la guerre, personne qui crût au salut de la Hongrie.

Je me trompe : il était des esprits généreux qui avaient encore quelque confiance dans la fortune des Magyars, alors que ceux-ci désespéraient d'eux-mêmes. C'étaient les diplomates polonais, auxquels s'étaient joints quelques Valaques des principautés du Danube, au nom de toute la race roumaine. Les uns et les autres pensaient qu'en présence de l'intervention russe, et de l'effroi qu'elle devait causer à tous les peuples de l'Europe orientale, le drapeau de la conciliation entre les nationalités, arboré enfin par les Magyars, aurait la puissance de faire sortir du sol une nouvelle armée au dedans et au dehors de la Hongrie. On le voit, la confiance des Polonais et des Valaques était conditionnelle; mais le temps pressait, ils marchaient avec ardeur à leur but, comptant que l'effet du péril lui-même aiderait leurs suprêmes efforts.

Le prince Czartoryski, sans cesser d'être fidèle à la politique qu'il avait embrassée plusieurs années avant la guerre, pressa ses agens d'entretenir le gouvernement magyar de la nécessité plus urgente que jamais d'une transaction entre les nationalités. Si la Hongrie devait succomber, suivant les diplomates polonais, ce serait toujours un gain pour l'avenir que de l'avoir amenée à reconnaître l'équité des griefs de ses sujets insurgés. Dans leur défaite même, les Magyars auraient la

consolation d'atténuer les haines provoquées par leur orgueil et de laisser après eux des regrets. Menacés d'être mis au ban des peuples et de n'entendre que des récriminations autour de leur lit de souffrance, en cédant, ne fût-ce que sous l'empire de l'inexorable nécessité, ils ôtaient du moins toute prise à la haine. Ils redevenaient l'un des élémens de la grande ligue des nationalités qui pourrait un jour se reconstituer sur leurs débris. Les Magyars devaient périr comme race dominante; mais, en acceptant d'avance les conditions d'égalité que leur faisaient les autres nationalités, ils mériteraient au milieu d'elles une place qu'elles leur accorderaient sans contestation et sans crainte; ainsi les ressources militaires des Magyars ne seraient pas perdues pour l'avenir : telle était la pensée qui inspirait les démarches de la diplomatie polonaise auprès de M. Kossuth. Le prince Czartoryski avait compté sur l'autorité morale de Dembinski et de Bem. « Je suis sûr, écrivait-il à Dembinski en date du 5 juin, je suis sûr qu'après les déclarations consignées par vous dans votre écrit d'adieu à vos compatriotes polonais, vous n'avez pas cessé de vouloir la conciliation entre les Magyars et les Slaves. La justice nous le commande, l'intérêt des Magyars eux-mêmes nous y force, soit que nous considérions leur sécurité pour l'avenir ou leur salut pour le présent. En supposant que la défense soit possible contre les forces colossales de leurs ennemis, en supposant que vous triomphiez, la lutte sera longue, et ce n'est pas d'un seul coup que vous pourrez vaincre. » Quelles étaient les bases sur lesquelles le prince Czartoryski proposait de traiter? Placé dans une situation où il pouvait être plus désintéressé que les Slaves de Hongrie, il pensait que les Slaves, tenant compte des actes militaires des Magyars, devaient leur reconnaître, non pas une suprématie de race, mais une sorte de droit d'initiative, non pas le privilége du gouvernement, mais la faculté d'être le centre de la confédération des états destinés à transformer la vieille Autriche. Parmi les peuples attachés à la Hongrie, ceux qui se trouvent séparés des Magyars, soit par des limites faciles à déterminer, comme les Valaques, soit par des frontières déjà tracées, comme les Croates, les Slavons et les Serbes, eussent obtenu une véritable et sérieuse autonomie provinciale. Les autres, moins compactes et entremêlés aux Magyars, comme les Slovaques et surtout les Allemands, eussent dû se contenter d'une administration nationale, du libre usage de leur langue, de la pratique respectée de leur culte. Voilà les propositions que les agens de la diplomatie polonaise portaient au gouvernement magyar comme l'unique moyen de salut qui lui restât.

M. Kossuth et ses ministres accueillirent avec politesse, mais avec réserve, les ouvertures des Polonais et des Valaques. Le 10 juin, le ministre des affaires étrangères, M. Casimir Bathianyi, écrivant aux

agens politiques et aux commandans des frontières, leur adressait encore des instructions qui semblaient reculer indéfiniment l'époque d'une transaction. « Il y a, disait-il, trois principes qui doivent servir de base avant tout à cette réconciliation, et sur lesquels nous ne céderons en rien, à aucune condition, car autant vaudrait nous suicider de nos propres mains. Ces principes sont : 1° l'unité de l'état; 2° l'intégrité du territoire de l'état, telle qu'elle existe depuis des siècles; 3° la suprématie de l'élément magyar, acquise depuis mille ans les armes à la main, fondement de notre autonomie et consacrée par l'usage de la langue magyare comme langue diplomatique. » Et, après avoir pris ainsi le principe de la conquête pour drapeau, le ministre rappelait les priviléges de la langue magyare. « Ils ont été, continuait-il, définis par les lois. Ainsi, les délibérations du corps législatif, les lois, les documens qui s'y rapportent, sont rédigés en langue magyare. Le magyare est aussi l'idiome de l'administration, des tribunaux inférieurs et supérieurs, des écoles supérieures, des matricules ou registres des naissances et des décès. » Comment ensuite prendre au sérieux ce que M. Casimir Bathianyi regardait comme une concession? « Cependant, disait-il, pour lever toute difficulté, le gouvernement magyar est prêt à accepter, au nom du pays, toutes les conditions par lesquelles les peuples de langues différentes croiront mieux garantir leurs nationalités, pourvu que ces conditions s'accordent avec les trois principes que j'ai posés. Il est donc prêt à confier l'administration des affaires ecclésiastiques aux fidèles de chaque religion, en les laissant libres d'y faire usage de leur propre langue; ils auront la même liberté dans toutes les affaires particulières qui regardent leurs écoles, leurs familles, leurs communes, leurs procès devant les tribunaux inférieurs. »

A la suite des premières défaites de Georgey et de Bem en Transylvanie, quand l'image de la mort se fut présentée de toutes parts sous son aspect saisissant au gouvernement insurrectionnel, M. Kossuth, le ministère et l'assemblée nationale commencèrent à se montrer moins hostiles aux projets de transaction. Dans le trouble qui s'empara de tous les esprits, on en vint même à faire une partie des concessions que sollicitaient les agens de la race valaque. C'est à Szegedin, dans ce nouvel asile d'un gouvernement pour la seconde et dernière fois fugitif, c'est le 14 juillet, un mois avant la fin de la guerre, que le ministre Casimir Bathianyi donna connaissance aux Valaques de cette résolution tardive. Quant aux demandes des Polonais en faveur des Slaves, les Magyars hésitaient encore; ils ne se résignèrent qu'à l'heure suprême et au moment d'expirer, dans Arad, à ce dernier et douloureux sacrifice. A peine les Valaques eurent-ils le temps de prendre connaissance des nouveaux droits qu'on leur concédait de si

mauvaise grace, que déjà la ruine de la Hongrie se consommait. Enfin les Serbes et les Croates n'apprirent les concessions fort restreintes qui les concernaient qu'après la catastrophe, avec la nouvelle de la défaite de Temesvar et de la capitulation de Vilagos.

III.

Vilagos et Temesvar, l'anéantissement des corps d'armée de Bem et de Dembinski et la soumission de Georgey, voilà en effet où devaient rapidement aboutir les incertitudes du gouvernement magyar. C'est en vain que M. Kossuth avait rendu à Dembinski le pouvoir militaire sous le nom de Messaros. Dès cette époque, il était trop tard. Déjà les trois principaux corps d'armée étaient séparés de manière à ne pouvoir plus se réunir que par des coups de fortune. Georgey était devant Comorn et Waitzen, entouré par les Autrichiens et les Russes, et dans l'impossibilité de leur échapper sans une ruse de guerre. Dembinski, à sa sortie de Pesth, se voyait poursuivi vers Szegedin par le corps de Haynau. Bem, de son côté, avait sur les bras, d'une part les Serbes de Knitchanin et du ban de Croatie, qui remontaient du midi au nord, avec la mission spéciale d'empêcher la jonction des deux généraux polonais, et de l'autre les Austro-Russes qui étaient accourus de la Valachie en violant la neutralité du territoire ottoman. Dembinski, dont le désir avait toujours été de se replier vers les montagnes de la Transylvanie méridionale pour y faire sa jonction avec Bem, en attendant Georgey, n'acceptait qu'à regret la bataille que les Autrichiens lui offraient dans les environs de Szegedin. Il fallut combattre cependant, et, une fois l'action engagée, les Polonais et les Magyars se défendirent avec ténacité; mais les Magyars qui formaient le corps de Dembinski étaient peu aguerris. Georgey s'était réservé les seules troupes qui fussent habituées au feu; Dembinski ne commandait guère qu'à des recrues. Les Autrichiens avaient donc à Szegedin la supériorité du nombre et de l'expérience; ils vainquirent. Dembinski fut rejeté vers Temesvar, obligé de faire face à l'ennemi à chaque moment dans cette brillante et douloureuse retraite.

Les combats livrés près de Szegedin sont les plus considérables d'entre ceux qui ont signalé cette guerre depuis l'intervention des Russes. Sur un autre théâtre, la lutte n'est pas moins acharnée et présente peut-être un caractère plus saisissant. Bem ne saurait s'avouer vaincu tant qu'il a quelques centaines d'hommes de bonne volonté et de l'artillerie. Rien de plus varié que ses expéditions. On le croit anéanti; aujourd'hui il n'a plus que deux canons; deux chevau-légers se précipitent sur les affûts pour lui enlever cette dernière res-

source; il les chasse à coups de cravache. Il est reconnu par un officier autrichien qui s'avance à son tour contre les deux pièces; trente fusils sont braqués sur la poitrine du général polonais; il ne reçoit qu'une balle à la main, et, se redressant sur son cheval, il semble dire : « C'est bien moi, et je vis. » — « C'est le diable, » disent les trente soldats; ils jettent leurs armes et courent encore. Bem profite de l'incident pour entraîner ses troupes; il reprend les canons qu'il a perdus, et le voilà courant vers un autre champ de bataille au bruit retentissant de ces attelages qui ébranlent le sol et les cœurs. Si Bem eût été secondé par une armée régulière, si, à côté de ses Polonais infatigables et de ses impétueux Szeklers, il eût eu quelques vieux régimens, il aurait longtemps défendu la Transylvanie contre les Austro-Russes. Cet avantage lui manqua. Quelles que fussent sa valeur personnelle, sa science en matière d'artillerie et son habileté à dresser des embûches ingénieuses, il avait peu de moyens de se soutenir. Si un jour, avec quinze cents hommes, il pénétrait en Moldavie et détruisait plusieurs régimens russes, quelques jours plus tard, ses troupes, officiers et soldats, l'abandonnaient et le laissaient seul sur le champ de bataille. C'était à Schesbourg. Il avait attaqué hardiment le général russe Lüders; la victoire semblait décidée en faveur des Magyars. Une centaine de Cosaques, suivant leur habitude de n'aborder point l'ennemi en face, se présentent et caracolent sur les flancs des hussards szeklers avec leurs cris aigus et sauvages. Surpris de cette manœuvre et de ce *barditus* analogue à l'ancien chant de guerre des Germains, les hussards se croient tournés par tout un corps, font un mouvement de retraite et entraînent avec eux l'armée entière. Bem veut en vain les retenir. Quelques-uns de ses officiers essaient de l'arracher à l'affût d'un canon auquel il se cramponne en disant : « Je reste. » Blessé et épuisé de fatigue, il tombe entre deux pièces. Les Russes, tout à l'heure battus, croient à une ruse de guerre, et n'osent avancer. Cependant les Magyars se retirent en désordre au prochain village, et répandent le bruit de la mort de leur chef; la terreur est au comble. La population se prépare à la fuite. Quelques heures se passent, et, comme l'on n'apercevait aucun symptôme de l'arrivée des Russes, deux soldats, mus par une pensée d'attachement, retournent sur le champ de bataille pour y chercher leur général parmi les morts. Ils le retrouvent étendu à terre entre ses deux pièces, et le rapportent au village. Il fallut bientôt songer de nouveau à fuir; les Russes, après l'hésitation d'une journée, avaient repris leur marche en avant, tout étonnés d'être vainqueurs lorsqu'ils se croyaient battus. Bem se replia sur Hermanstadt, qui était aux mains de l'ennemi, s'en empara par surprise, et, quelques jours après, en fut chassé à son tour par les Russes, qui avaient là, comme on s'en souvient, une honte à effacer.

Bem avait eu l'intention de soulever la Moldavie et de se frayer par cette principauté un chemin vers les frontières de l'Ukraine. La Moldavie n'était pas préparée à cette entreprise. La proclamation que Bem adressa aux Moldaves demeura sans effet. D'ailleurs, les Valaques des principautés, qui étaient intervenus auprès du gouvernement magyare, désapprouvaient cette tentative. Si l'on voulait trouver de l'écho dans les principautés, c'était dans celle de Valachie qu'il fallait frapper. Elle avait été plus ou moins profondément révolutionnée; le mot de démocratie avait de bouche en bouche circulé dans ses montagnes et dans ses plaines. Une invasion de Bem en Valachie eût encouragé toutes les passions que le mouvement de Bucharest avait éveillées et que l'occupation russe était venue comprimer. Tel est le langage que les agens valaques avaient tenu au général Bem; il n'était plus temps d'y songer. Cependant, au moment où la nouvelle des concessions faites si tardivement par les Magyars aux Valaques arriva en Transylvanie, Bem, résolu à ne céder à la fortune que ce qu'elle lui enleverait de vive force, tenta une excursion dans le banat de Temesvar, pour y faire un appel désespéré aux populations valaques. Il voulait organiser ainsi une armée magyaro-valaque, afin de se précipiter ensuite sur la Valachie. « Dans quinze jours, disait-il déjà, nous serons à Bucharest. » Bem, en arrivant près de Temesvar, trouva une situation bien différente de celle qu'il espérait. Le gouvernement magyar, fugitif, errait dans le banat, ne sachant où s'arrêter. Dembinski, rejeté par les Autrichiens des rives de la Theiss sur la ville de Temesvar, renonçait à opposer ses jeunes recrues au feu régulier et savant de l'armée ennemie. Il donnait pour la dernière fois sa démission. M. Kossuth voulait à tout prix une bataille; il s'adressa au général Bem, qui ne croyait pas être venu pour assister à la ruine définitive de l'insurrection magyare. Bem prit le commandement de l'armée, suivant le vœu de Kossuth. On se battit. L'armée magyare fut mise en déroute, et se vit éparpillée dans toutes les directions. Ce n'est qu'à grand'peine que l'on put former de ses débris un corps de quelques milliers d'hommes.

Le drame touchait à son dénoûment. Georgey, après les désastres d'Acs et de Waitzen, était parvenu à se jeter dans les vallées du nord et à gagner la Theiss; puis il était descendu au midi vers Arad, à quelques lieues de Temesvar. Sitôt qu'il avait paru devant Arad, appuyé sur l'armée dont la majeure partie des officiers étaient ses créatures, il avait conseillé à Kossuth d'abdiquer, sous prétexte que le pays ne pouvait plus être gouverné et sauvé que par un pouvoir militaire. M. Kossuth, de son côté, sentant bien que la lutte ne pouvait plus se prolonger, n'était peut-être point aussi attristé qu'on l'eût pu croire de remettre la responsabilité du dénoûment en d'autres mains. L'armée accepta volontiers Georgey pour dictateur, et Kossuth n'essaya point

de lui disputer l'autorité. Bem, avant de rien entreprendre, à la suite de la défaite de Temesvar, voulut se concerter avec Georgey, et se rendit dans cette pensée à Arad. Georgey avoua au général polonais que son intention était de déposer les armes. Bem exprima un sentiment tout opposé : il pensait qu'avec les vingt-quatre mille hommes de Georgey, la garnison d'Arad, commandée par Damianitch, les débris de l'armée de Dembinski et les Szeklers de Transylvanie, l'on pourrait encore réunir environ soixante mille hommes. Georgey objecta que ses troupes, sur lesquelles on comptait, étaient harassées par les fatigues d'une laborieuse retraite, démoralisées, sans vivres et sans vêtement. Pour Bem, ce n'étaient point des raisons. Il revient à Lugos, dans les forêts où s'étaient rejoints quelques-uns des bataillons dispersés à Temesvar. Il rassemble deux cents officiers, leur expose la situation et les espérances qui lui restent, en évitant de prononcer le nom de Georgey; il les entraîne et leur fait prêter le serment de mourir jusqu'au dernier. Lorsque Bem avait offert ses services à M. Kossuth après la révolution de Vienne, il avait dit : « Donnez-moi un poste perdu. — Si vous conquérez la Transylvanie, lui avait-on répondu, nous vous en cédons volontiers la moitié. » Le général Bem, en ce suprême moment, semblait prendre à la lettre ces paroles du gouvernement magyar. Si quelques milliers d'hommes persistaient avec lui dans leur fidélité au drapeau, il était décidé à s'enfermer dans les abruptes montagnes qui forment la frontière de la Transylvanie et de la Valachie, et à y recommencer, en dehors de la Hongrie domptée, une lutte à part, en attendant des circonstances plus favorables. Il se mit donc en marche vers la Transylvanie, afin d'attaquer Lüders, qui était à peu de distance.

Ce n'était là toutefois qu'une tentative désespérée. La direction des événemens échappait à l'influence polonaise. L'esprit dont Georgey s'était constitué le représentant agissait au contraire sensiblement. L'idée d'un rapprochement avec la Russie flattait l'ambition de la plupart de ces jeunes officiers, qui, ayant conquis leurs grades en quelques mois, espéraient, suivant les insinuations des généraux russes, être maintenus dans leurs commodes situations. Des bruits sourds circulaient dans l'armée; Bem, disait-on, était le seul obstacle qui s'opposât à une paix honorable et avantageuse promise par les Russes. Pourquoi le général polonais se montrait-il plus Hongrois que les Hongrois eux-mêmes? N'était-ce pas l'indice de vues cachées et de projets perfides? N'avait-on pas assez combattu pour les intérêts et les passions des Polonais? Ces rumeurs agitaient l'armée de Bem au moment où l'on apprit que la soumission de Georgey aux Russes s'était consommée à Vilagos.

Bem voulait livrer bataille le lendemain, lorsque l'on vint lui dire que ses officiers, séduits par les lettres et les proclamations de Georgey, avaient entraîné une grande partie de l'armée, et qu'au lieu de songer à se battre, les troupes se préparaient à se rendre aux Russes. Bem adressa alors au général Lüders la demande d'un armistice pour traiter, disait-il, de la capitulation de son armée. Puis, sans attendre la réponse, ayant confié le commandement des troupes magyares à l'un de ses lieutenans, suivi seulement de deux mille cavaliers dévoués, il se dirigea vers la frontière de Turquie, où Dembinski, la légion polonaise, Kossuth et quelques milliers de Magyars l'avaient précédé.

La défaite de l'insurrection était consommée. Aux cris patriotiques, au bruit des armes tirées pour une cause sans équité, mais non sans poésie, avaient succédé les cris d'*elien Magyar* (1)! *vive le Magyar!* poussés par les soldats russes, et ceux de *vivent les Russes!* renvoyés par les soldats soumis de l'armée magyare. Voilà donc où en était venu un peuple généreux, enthousiaste, doué de toutes les brillantes qualités du cœur! voilà où il en était venu sous l'impulsion de chefs pour la plupart honnêtes et désintéressés, mais sans justesse dans les vues, sans énergie dans les résolutions! Par une loi de l'histoire, cette noble nation était dans une impasse où elle devait nécessairement se voir poursuivie un jour par des adversaires plus nombreux et dépouillée de ses vieilles conquêtes. Ses chefs, s'inspirant de son orgueil au lieu de l'éclairer, aiguillonnant son ambition au lieu de lui parler de prudence, l'avaient précipitée en aveugle et avant l'heure vers la borne fatale où ses destinées devaient s'arrêter et peut-être se briser. Sous la menace de ce désastre, il avait suffi des flatteries de la diplomatie russe pour tourner les têtes égarées par le malheur, et pour faire que la Hongrie, naguère ardemment hostile au panslavisme, se jetât en suppliante aux pieds du czar.

Ah! certes, l'erreur ne pouvait pas durer long-temps; les illusions auxquelles on s'était livré sur la foi des agens russes devaient s'évanouir dès le lendemain de la soumission. On sait comment la Russie a tenu ses promesses. Elle s'est contentée d'obtenir la vie sauve pour ceux des officiers magyars qui avaient le mieux servi ses projets, et d'appuyer mollement à Vienne l'idée de l'unité hongroise, trop incompatible avec la nouvelle situation de l'Autriche pour être adoptée par cette puissance. La Russie n'aura donc donné aux Magyars qu'une preuve de bienveillance à peu près stérile. Tous ceux d'entre les Magyars qui ont retrouvé le sang-froid du raisonnement comprennent

(1) On s'était apparemment donné la peine d'apprendre aux Cosaques le sens du mot hongrois *elien*.

déjà qu'il n'est plus aucun espoir de sauvegarder l'unité hongroise. Il en faut donc revenir à cette pensée dont les Polonais modérés se sont faits les organes et les représentans, à ce principe de l'égalité des nationalités, qui, depuis vingt ans, est la grande préoccupation de l'Europe orientale. Si le parti dont Georgey était le chef et le parti purement autrichien, germanique, restent hostiles à l'alliance magyaro-polonaise, le parti populaire de Kossuth et le parti de l'ancienne opposition aristocratique se sont, depuis la catastrophe, rattachés plus étroitement à l'idée essentielle de cette alliance. Ils reconnaissent aujourd'hui combien il y avait de sagesse dans les conseils diplomatiques de l'émigration. Ils avouent que le droit et le bon sens leur commandaient de se prêter au généreux essor des Slaves et des Valaques de la Hongrie.

Plaise à Dieu que ce sentiment devienne celui de tous les Magyars, et qu'il anime désormais leur politique! C'est le but que les slavistes poursuivaient à travers cette guerre; s'il est atteint, ils ne pousseront pas plus loin leur hostilité, et, loin de se souvenir de leurs griefs contre le magyarisme, ils n'useront que de paroles amicales pour déplorer les calamités dont la race magyare porte aujourd'hui le poids.

IV.

Nous ne nous étendrons pas sur la période de sanglante expiation qu'a traversée la Hongrie depuis la capitulation de Georgey. Le point essentiel que nous voudrions mettre ici en lumière, c'est la situation nouvelle que la guerre de Hongrie a faite d'une part aux Slaves, de l'autre à l'émigration polonaise. L'Autriche condamnée à s'appuyer sur le czar, le czar enorgueilli au point d'adresser par la Turquie une sorte de défi à l'Europe, telle est la conséquence européenne de l'insurrection magyaro-polonaise.

Pour la Pologne, la leçon a été rude. Les Polonais s'aperçoivent qu'en portant secours aux Magyars, ils n'ont réussi qu'à accroître encore la puissance de leur irréconciliable ennemi! Nation malheureuse, en vérité, à qui il ne sert de rien ni de souffrir, ni de s'agiter, ni de se battre! Comme il arrive à ces personnages de la tragédie antique aux prises avec le destin, tout ce qu'elle entreprend pour y échapper tourne contre elle-même. C'est maintenant que reviennent naturellement en mémoire les paroles prophétiques du prédicateur Skarga; maintenant sont accomplies les calamités prédites, il y a tantôt deux siècles, par ce sublime visionnaire. « Qui me donnera, disait-il dans son langage émouvant, qui me donnera assez de larmes pour pleurer jour et nuit les malheurs des enfans de ma patrie! — Je te vois dans la captivité,

royaume orgueilleux! Et tu pleures tes fils, et tu ne trouves personne qui veuille te consoler! Tes anciens amis te trahissent et te repoussent; tes chefs, tes guerriers, chassés comme un troupeau, traversent la terre sans s'arrêter et sans trouver de bercail! Nos églises et nos autels sont livrés à l'ennemi; le glaive se dresse devant nous; la misère nous attend au dehors, et cependant le Seigneur dit : « Allez, allez toujours! « — Mais où irons-nous, Seigneur? — Allez mourir, ceux qui doivent « mourir; allez souffrir, ceux qui doivent souffrir! »

Skarga prédit la résurrection de la Pologne après avoir annoncé sa ruine. La ruine date déjà de loin, et pourtant le jour mystique, le jour de la réparation, le troisième jour n'est point encore venu. Il semble reculer à mesure que les gémissemens des populations l'appellent plus ardemment. La Pologne porte la peine de ses fautes; les générations d'à-présent subissent le contre-coup ordinaire des erreurs du passé. Avec ses lois funestes et son esprit indiscipliné, la Pologne devait fatalement succomber. C'est la raison que Skarga assigne à la décadence de sa patrie. « Vous servirez vos ennemis dans la faim, dans la soif, dans la nécessité, dans la pauvreté, leur avait-il dit, par la raison que vous n'avez pas voulu servir le Dieu de vos pères dans la joie et dans l'abondance, et qu'au sein de votre bonheur vous avez méprisé votre souverain, votre prêtre, vos lois et vos magistrats, en vous retranchant derrière vos libertés infernales! Ne craignez pas la guerre ni les invasions; vous périrez par vos discordes intérieures! » C'est sans doute parce que ces discordes n'ont point encore entièrement cessé, c'est parce que le goût de ces infernales libertés n'est point encore perdu, c'est parce que la Pologne n'est point encore suffisamment corrigée de son penchant séculaire à l'indiscipline, qu'elle n'entrevoit pas le moment précis où doit finir sa longue et douloureuse expiation.

Injuste serait toutefois quiconque méconnaîtrait le progrès que les idées de pouvoir et d'autorité, naguère inconnues en Pologne, ont fait au milieu même des divergences d'opinion produites par les révolutions récentes. Si, au commencement de la guerre de Hongrie, il y a eu de la part des généraux polonais une ardeur trop prompte qui ne s'accordait point avec la politique des diplomates, ils ont fini cependant les uns et les autres par se rencontrer dans un même sentiment sur la question capitale, c'est-à-dire sur le slavisme. Dembinski et Bem principalement avaient d'abord paru faire trop bon marché de cette théorie. Une fois sur le champ de bataille, en présence de l'idée slave, ils en ont reconnu à la fois l'équité, la puissance et l'essor. Au contact de ces valeureuses et intelligentes populations de la Bohême, de la Servie, de la Croatie, des pays slovaques, la Pologne militante a senti que de ce côté sont la jeunesse et la vie. Elle s'est convaincue de cette

vérité sans doute étrange pour beaucoup d'esprits, mais palpable pour quiconque a vu de près le génie naissant de ces peuples, qu'il y a là une force d'où doit infailliblement sortir la transformation de l'Orient européen. Sera-ce au profit de la Pologne ou de la Russie? Toute la question est là. Sous nos yeux, la politique anti-slave des Magyars et de l'Europe démocratique a failli jeter irrévocablement les Slaves d'Autriche et de Turquie dans les bras de la Russie. Les Polonais qui reviennent des champs de bataille de la Hongrie l'ont reconnu avec les diplomates de l'émigration, et tous semblent d'accord pour entrer franchement dans les vues constitutionnelles de ces peuples indiquées par la diète autrichienne de Kremsier.

Si la guerre de Hongrie a fait de nouveau saigner les plaies de la Pologne, elle a créé en revanche aux Slaves de l'Autriche et de la Turquie une situation dont ces peuples commencent à comprendre les avantages. L'Europe orientale, après avoir présenté un aspect attristant, semble, dès aujourd'hui, près de reprendre une assiette plus sûre. Une lueur d'espérance apparaît à travers les ombres dans lesquelles l'avenir est encore enveloppé. Puisque le danger que courent les peuples de ces contrées vient surtout de la force croissante de la Russie, ils ont du moins, pour le prévenir, deux grands points d'appui, l'empire d'Autriche et celui de Turquie; puisque ces peuples ont lieu de craindre le panslavisme politique et religieux dont les intentions sur l'Orient, et que dis-je? sur l'Occident lui-même, nous ont été tout récemment avouées par un diplomate russe, ils ont en revanche la certitude, en présence de ce panslavisme, de trouver dans la politique des deux empires menacés directement par cette doctrine un concours raisonné. La Turquie par suite du système des protectorats russes, l'Autriche par une conséquence nécessaire de l'intervention du czar en Hongrie, se sentent dans une dépendance à laquelle elles éprouvent naturellement le désir d'échapper. Voyez la Turquie. Elle ne craint plus d'opposer la dignité d'une attitude ferme à des injonctions impérieuses, et dans ce conflit, jusqu'à ce jour, la force reste au bon droit. En Autriche, sous les dehors d'une alliance trop récente pour se dissoudre encore, on remarque dès à présent les symptômes d'un vif mouvement de résistance à l'action de la Russie. Il est décidé que l'Autriche sortira des traditions de l'absolutisme, et voici qu'elle entre, bon gré mal gré, sous le régime des libertés parlementaires. L'alliance de l'Autriche et de la Russie n'est déjà plus une alliance de principes.

Du fond de l'abîme où la guerre de Hongrie les a précipités, les peuples de l'Europe orientale peuvent donc porter les yeux avec confiance sur Constantinople et sur Vienne. Oui, s'ils savent être unis, s'ils savent régler leur ambition sur le progrès des idées et des mœurs

en Autriche et en Turquie, ils déjoueront les projets de l'église et du cabinet russe. La réussite est au prix de la patience, de la discipline et du courage. Le courage ne manque point à ces peuples, et en les voyant, après de terribles leçons, revenir aux idées de discipline et d'autorité, suivre avec patience le développement des institutions dans les deux états destinés à leur prêter appui contre la Russie, j'aime à croire au triomphe définitif de leurs espérances. Ce triomphe ne serait plus douteux, si, profitant de cet esprit nouveau auquel les Polonais s'associent, et joignant ses efforts à ceux de l'Autriche et de la Turquie dans l'établissement ou le progrès de leurs institutions, l'Europe occidentale venait apporter là l'autorité de son concours et la sagesse de ses conseils. Loin qu'il soit question d'une entreprise hasardeuse pour relever la Pologne, il s'agit d'une entente diplomatique des gouvernemens et des peuples conservateurs contre l'action dissolvante du panslavisme. Espérons que l'Europe elle-même, éclairée par les événemens dont l'Autriche et la Turquie sont le théâtre, et dans lesquels la Pologne est appelée à jouer un rôle proportionné à sa prudence, ouvrira enfin les yeux sur ce grand intérêt de morale, de paix et d'équilibre international.

H. Desprez.

UNE CROISIÈRE

DANS

L'OCÉAN PACIFIQUE.

FOUR YEARS IN THE PACIFIC,

In her Majesty's ship Collingwood, from 1844 to 1848, by lieut. the hon. Fred. Walpole, R. N. — 2 vol. in-8o, London, 1850, Richard Bentley.

Le goût des Anglais pour les voyages nous a trouvés jusqu'à ce jour plus portés à la raillerie qu'à l'imitation. Nous ne voyons guère là qu'une manie frivole, et pourtant il nous sied peu de tourner en ridicule les habitudes nomades de nos voisins. La plupart des voyageurs anglais ne rapportent pas seulement de leurs lointaines excursions des récits, des impressions de touriste : l'Angleterre leur doit aussi d'utiles informations et de précieux documens. Chaque année, il se publie au-delà du détroit de nombreuses relations de voyages auxquelles ne manque jamais un public empressé. Pour quelques lecteurs désœuvrés qui ne trouvent à noter dans ces relations que les prix des tables d'hôte ou des bateaux à vapeur, le nombre est grand de ceux qui les consultent avec une attention intelligente, et qui se plaisent ainsi à augmenter sans fatigue la somme de leurs connaissances politiques ou commerciales. Souvent même d'importantes révélations appellent sur

ces récits l'intérêt de l'homme d'état; ne sont-ce pas en effet des voyageurs anglais qui ont appris en 1840 à lord Palmerston la faiblesse réelle du pacha d'Égypte, si étrangement méconnue par notre gouvernement? Loin donc de nous égayer aux dépens de ces hommes entreprenans qui portent en tous pays l'influence anglaise, et qui n'ont souvent du touriste que le nom, nous ferions mieux de marcher sur leurs traces et de nous inspirer de leurs exemples. Pourquoi la France n'aurait-elle pas aussi ses pionniers ardens et infatigables? Pourquoi ne tournerait-elle pas vers les voyages lointains l'agitation fiévreuse qui la tourmente? Dût-on acheter ce résultat par quelques dépenses nouvelles inscrites au budget, nous croyons que ce ne serait pas encore le payer trop cher. Qu'on interroge l'histoire de l'Angleterre depuis quelques années seulement, et l'on se convaincra des immenses services que d'habiles explorateurs peuvent rendre aux intérêts commerciaux, à la politique extérieure d'un grand pays.

L'Angleterre ne se contente pas d'ailleurs des indications recueillies un peu confusément par les observateurs vagabonds qui forment chez elle une si nombreuse famille. Sur les traces et à côté de ces voyageurs indépendans marchent les agens plus sérieux, les représentans plus directs de sa politique. La marine anglaise est tour à tour employée à servir les intérêts du commerce national et à faire respecter le pavillon britannique sur tous les points du globe. Les mers de la Chine, de l'Inde et du Nouveau-Monde sont le théâtre de longues et aventureuses croisières, presque toujours couronnées par d'importans résultats. L'Océan Pacifique est surtout le but de fréquentes campagnes maritimes. L'orgueil des républiques américaines est trop enclin à oublier qu'il n'est pas sans danger de jouer avec la colère de quelque nation d'Europe. L'Angleterre agit en conséquence, et l'une de ses vaillantes frégates est toujours à portée du lieu où l'honneur britannique a reçu quelque atteinte. Dans les annales de la marine anglaise, ces croisières, à la fois politiques et commerciales, forment un chapitre des plus curieux et des plus instructifs. On doit surtout savoir gré aux marins qui, revenus de ces campagnes, en écrivent la relation et partagent ainsi avec leurs compatriotes le trésor de leurs souvenirs. Presque toujours ces livres portent la vive empreinte des lieux que l'auteur a parcourus, des mœurs étranges qu'il a observées; ils retracent fidèlement les émotions variées d'un voyage maritime, et entretiennent dans la population anglaise ces instincts du marin, du voyageur, qui sont un de ses traits caractéristiques.

Pour quiconque a vécu de la vie de bord, ces récits offrent surtout un attrait particulier. Quel voyageur embarqué pour une traversée lointaine n'a regretté souvent de ne pouvoir fixer par la plume ou le crayon les côtes fuyantes, les paysages incessamment variés qu'il dé-

couvre en quelque sorte au vol du navire? Ces heures de contemplation et de rêverie qu'on passe, appuyé sur les lisses du bâtiment, à regarder une terre où l'on n'abordera pas, sont quelquefois les plus agréables du voyage. Le spectacle qui se déroule aux yeux du passager change, pour ainsi dire, à chaque sillage nouveau tracé sur l'océan, à chaque caprice du vent, qui dissipe ou épaissit la brume marine. Tantôt c'est un écueil inhospitalier dont les roches aiguës s'élèvent, comme une barrière submergée, du sein des flots, tantôt une côte onduleuse qui s'allonge à l'horizon comme un serpent d'azur. Là c'est une île aux flancs escarpés, le long desquels se balancent des réseaux de lianes semblables aux filets oubliés des pêcheurs. Ici de nombreux clochers, un môle couvert de spectateurs curieux, annoncent une antique cité maritime qu'on ne fera qu'entrevoir. Parfois aussi on n'aperçoit qu'un nuage, une ligne de vapeur : ce point, à peine perceptible, est pourtant un grand pays, un continent peut-être, et, à propos de cette terre presque invisible, un vieux matelot vous racontera, dans sa langue naïve, toute une série de légendes, tandis que vous respirerez avec délices le parfum des feuillages lointains jeté par une folle brise au milieu des âcres senteurs de la mer. On comprend ce que peut être un livre écrit sous des impressions si diverses : une sorte de *sketch-book*, où l'ordre et la symétrie se feront désirer sans doute, mais où l'intérêt ne saurait manquer, et où ceux qui n'ont pas vu la mer, comme ceux qui la connaissent, sont également sûrs de trouver d'instructifs et attrayans récits.

Un officier de la marine anglaise a essayé d'écrire ce livre. Aux heures de loisir que lui laissait la discipline, l'honorable lieutenant Frédéric Walpole a noté les souvenirs d'un long voyage maritime avec un abandon qui frise un peu la négligence, mais qui, après tout, n'en atteste que mieux la sincérité du narrateur. A quelques égards, le décousu de ce livre est presque un charme de plus. Ces brusques déplacemens, ces changemens à vue multipliés, nous initient aux vicissitudes, aux péripéties innombrables d'un voyage dont la marche est soumise à l'inflexible joug des instructions militaires. Courbé sous cette dure loi, M. Walpole est plus d'une fois contraint de marcher quand il veut se reposer, et de rester à bord, sa longue-vue à la main, quand il voudrait descendre à terre. De là bien des contrastes, bien des contrariétés aussi; mais après tout on finit par se plaire à ces surprises, et, une fois qu'on a commencé la lecture du journal de M. Walpole, on devient soi-même l'esclave soumis de cette discipline qui mène si rudement son navire. Çà et là d'ailleurs on recueille des observations précieuses, on peut saisir dans toute sa spontanéité ce sentiment national toujours si vivace chez un voyageur anglais, et il n'est pas inutile de savoir, par exemple, ce qu'un lieutenant de la marine britannique pense des rares possessions françaises qu'il rencontre sur

sa route en visitant l'Amérique ou l'Océanie. Embarquons-nous donc avec l'honorable lieutenant Walpole, suivons-le dans sa longue campagne : le navire qui le porte aura beau se déplacer sans cesse; nous saurons bien nous arrêter où il le faudra, observer à notre aise ce que l'officier anglais verra trop vite, et quelquefois compléter par nos propres souvenirs ce qu'il y aura d'inexact ou de superficiel dans les siens.

I.

Une commission de lieutenant à bord du vaisseau de guerre *le Collingwood* vient fort à propos enlever M. Walpole (c'est lui-même qui l'avoue) à des études superficielles et à une dissipation profonde, dans un moment où ses joues pâles et sa constitution affaiblie lui font sentir la nécessité d'un brusque changement de régime. Quelques mois de croisière auront bientôt rétabli cette santé délabrée. *Le Collingwood* est en armement à Portsmouth. C'est un beau vaisseau de quatre-vingts canons dont la mission est de faire flotter le pavillon d'Angleterre sur toutes les côtes de l'Océan Pacifique. Parfait de formes et maniable comme un *cutter* malgré ses colossales dimensions, *le Collingwood* est un de ces nobles bâtimens qui font l'orgueil de leur équipage, et M. Walpole n'est pas trop à plaindre d'avoir à y passer quatre ans, de 1844 à 1848. En touchant le pont tout retentissant de cris joyeux, en passant près des batteries ouvertes d'où s'échappe le formidable tumulte des aspirans qui dînent, le lieutenant sent se réveiller en lui la fierté du marin, et devant ces dramatiques tableaux de la vie maritime se dissipent un moment tous les souvenirs de la vie de Londres. Cet océan qu'il va parcourir n'est-il pas à la fois la patrie et le tombeau du marin, tombeau glorieux, quand les flots recouvrent de leur écume les sanglantes victimes de quelque combat héroïque; tombeau horrible, quand ils ne reçoivent dans leurs mornes profondeurs que les tristes débris d'un naufrage. Ces luttes sans gloire avec la nature sont un des plus sombres épisodes de la vie de mer, et quelques pages du livre de M. Walpole nous en font vivement sentir toute l'horreur. L'orage gronde, la mer mugit, la mâture du vaisseau craque, se courbe comme la houssine dans la main du cavalier. Sur les vergues, que le vent agite et balance, vingt matelots sont occupés à diminuer la surface que la voilure présente au vent. Tout à coup l'un d'eux est arraché à la vergue comme une de ces graines mûres qu'emporte la bise d'automne; le malheureux tourbillonne dans l'air semblable à un lambeau de voile détaché de la *ralingue*. Au cri : *Un homme à la mer!* tous les yeux se tournent vers l'océan, mais le matelot reste invisible dans le creux de la vague qui l'emporte. Une bouée de sauvetage est

lancée à l'eau, puis le vaisseau continue sa course. Ou bien encore quelques matelots, risquant leur vie, explorent, montés sur une frêle embarcation, la surface houleuse de la mer. C'est en vain pourtant que, cramponné à sa bouée, le nageur épuisé crie à l'aide, les lames et les vents hurlent ensemble et couvrent sa voix. L'embarcation a rejoint le bord, l'agonie du matelot commence, horrible agonie! dont il ne reste d'autres traces, au bout d'un jour, qu'une bouée qui flotte tristement, entraînant un cadavre dont les oiseaux de mer et les requins déchirent à l'envi les lambeaux.

Les scènes maritimes n'occupent toutefois qu'assez peu de place dans le récit de M. Walpole; elles ne forment en quelque sorte que le frontispice du livre. Une fois la croisière commencée, l'attention du narrateur se tourne presque exclusivement vers les côtes que longe le navire. *Le Collingwood* s'incline sous la brise, léger comme le cygne qui déploie ses ailes : il part, et déjà nous sommes à Madère, l'île au vin fauve comme ses femmes qu'a dorées le même soleil, Madère, le pays des fruits merveilleux et des fleurs toujours épanouies dans une éternelle verdure. De loin, on n'aperçoit d'abord que d'arides rochers sillonnés de larges crevasses et ressemblant à un amas de tours, de pyramides abruptes. On approche, et ces rochers laissent voir des baies spacieuses; ces pyramides, de loin si désolées, prennent un aspect riant. Des terrasses, des champs cultivés, s'étendent partout où la main de l'homme a pu atteindre. De beaux villages s'élèvent le long de chaque baie; chaque vallée a son courant d'eau vive, chaque terrasse a son groupe de cabanes suspendu au milieu des jardins. Voici la *Cámara de los Lobos* (la tanière des loups), le premier établissement européen fondé dans ces parages. Plus loin, au pied d'un amphithéâtre de vertes collines, s'élève la capitale de l'île, Funchal, avec ses maisons blanches et son fort sur le premier plan. Le couvent de femmes de Nuestra Señora del Monte domine le paysage. Tout un monde, tout un paradis se déroule devant les pieuses recluses. Que de consolations pour les unes, que de tentations pour les autres dans le féerique tableau de cette île toujours verte qu'encadre l'inaltérable azur du ciel et de la mer! Mais les marins du *Collingwood* n'ont pas le temps de s'oublier en de pareilles réflexions; Madère n'apparaît à leurs yeux que comme une vision fugitive. Déjà l'île est loin de nous, et nous sommes au cap Frio, signalé la nuit par un feu tournant allumé sur un îlot voisin. Le cap Frio est à peine à soixante milles de Rio-Janeiro, et un vaisseau fin voilier comme *le Collingwood* dévore cet espace en cinq heures.

Qui ne sait ou n'a entendu dire que Rio est dans la plus magnifique situation du monde? Nous n'avons point à blâmer M. Walpole de

s'être condamné à des redites : il a cherché dans Rio-Janeiro autre chose qu'un thème à descriptions banales. Le nom de Rio soulève dans son livre la question de l'esclavage et de la traite des noirs. L'opinion d'un fils de l'abolitioniste Angleterre sur ce sujet, encore aujourd'hui trop recherché par la polémique et trop négligé par l'étude, est assez curieuse à connaître par le temps d'égalité et de fraternité qui court. Avant 1830, époque à laquelle l'importation des noirs au Brésil fut prohibée, on y amenait, dit M. Walpole, environ quarante mille esclaves chaque année; aujourd'hui ce nombre s'est réduit environ à onze mille; on calcule que deux tiers périssent avant le débarquement. C'est donc environ trente-trois mille nègres qu'on doit embarquer pour arriver à ce chiffre de onze mille. Combien calcule-t-on que la marine européenne offre de ses matelots en holocauste au climat dévorant des côtes d'Afrique, pour obtenir ce mince résultat: une différence de sept mille noirs dans l'importation au Brésil! Quarante mille nègres arrivaient, avant 1830, sains et saufs, car les négriers n'étaient pas alors dans l'obligation, pour les cacher aux yeux des croiseurs, de les entasser dans un étroit espace où l'asphyxie en tue les deux tiers. Vingt-deux mille esclaves périssent donc chaque année, depuis cette époque, au nom de l'humanité, qui les protége; à ces victimes, combien doit-on en ajouter parmi les équipages des croiseurs! La philanthropie européenne s'accommodera peu de ces chiffres; voudra-t-elle reconnaître qu'en se hâtant de proclamer hautement une émancipation prématurée, elle a fait un mal incalculable? Les esclaves émancipés surpassent leurs maîtres en cruauté. La liberté est un philtre enivrant dont les peuples constitutionnels eux-mêmes ont peine à supporter l'usage; quels peuvent en être les effets sur un nègre abruti dans la case natale, sous les ordres d'un despote noir qui le troque contre des verroteries ou des liqueurs fortes? Conçoit-on le délire de ce malheureux qui, après avoir puisé dans l'esclavage les vices d'une civilisation plus avancée, se trouve tout à coup élevé à la dignité d'homme libre, d'électeur et de représentant du peuple? Le décret d'un sénat, d'une constituante, fera-t-il que cet homme subitement émancipé acquière tout d'un coup les qualités qui lui manquent? Laissez l'Afrique se civiliser, dit avec raison M. Walpole, et dès-lors elle ne produira plus d'esclaves; mais, tant qu'elle sera ce qu'elle est aujourd'hui, le remède que vous employez doit rester inefficace. L'Afrique combattra toujours contre elle-même et fera toujours trafic de ses enfans; que si vous lui fermez vos marchés d'esclaves, les captifs de ses guerres intestines, qui chez vous trouvent une vie plus douce que celle qu'ils ont probablement jamais goûtée, seront égorgés par le vainqueur. Telles sont sur l'esclavage les opinions

du lieutenant Walpole, l'un des fils de cette Angleterre si connue par sa fougue abolitioniste. Pour n'être pas banales, il faut reconnaître qu'elles ne manquent pas de justesse.

La description succède brusquement à la discussion. Qui n'a pas vu Rio-Janeiro des sommets du Cocovardo ne connaît pas cette ville. Aux pieds du spectateur s'étendent et la cité immense et la baie, qui embrasse des milliers d'îles, et dont une ligne d'un bleu foncé indique la profondeur même aux bords du rivage. Sur la droite, la rivière de Janeiro coule au milieu d'une vaste plaine, et va perdre ses méandres hors de la portée du regard; puis, sur l'autre côté de la baie, la montagne des *Orgues* élève dans un ciel serein ses dentelures de cobalt, ses pics pointus réunis comme les tuyaux de l'instrument religieux qui leur donne son nom, tandis qu'à leur base se déploie une rangée de collines semblables à un clavier gigantesque sous la main de l'Éternel. Plus loin, la pleine mer, tachetée de voiles blanches, laisse apercevoir le cap Frio, baigné dans la brume de l'horizon. Il faut voir Rio-Janeiro du haut du Cocovardo avant de lui dire adieu.

Le Collingwood mêle à présent ses voiles à celles de la pleine mer, la proue sur les îles Falkland, que nous appelons les *Malouines;* le cap Horn est doublé en vingt-quatre jours. Bientôt deux pics qui percent les nuages indiquent le voisinage des Andes. Le vaisseau jette l'ancre dans la baie de Valparaiso. D'où vient à la baie ce nom de *vallée du paradis,* s'il est vrai, comme l'assure le noble voyageur, que le premier aspect en est fort triste? Est-ce là un nom imposé par Pedro de Valparaiso en Castille? est-ce une antiphrase? Peu importe. *Le Collingwood* doit se reposer dans la baie de Valparaiso.

Il n'est personne qui, en visitant les ports d'Amérique, n'ait rencontré autour des grandes villes, comme contraste aux sauvages habitans des campagnes, une de ces joyeuses cavalcades de *midshipmen* (aspirans) au teint blanc et rose en dépit du hâle de la mer, étudiant, au galop de leurs chevaux de louage, des sites qu'ils étaient impatiens de visiter. C'est une de ces cavalcades qui offre au lieutenant du *Collingwood* l'occasion de rendre hommage à l'aménité des mœurs chiliennes. Cette aménité est, au reste, un trait distinctif de la race espagnole en Amérique. Une mère entourée de ses cinq filles reçoit les jeunes officiers du *Collingwood* avec une amabilité parfaite dans l'une des plus riantes habitations de la côte du Chili. M. Walpole décrit avec charme cette réception cordiale. Les excursions aux environs de Valparaiso se multiplient. Dans une de ces promenades, les officiers anglais arrivent à découvrir un des aspects les plus solennels de la nature américaine. La Cordillière se déroule tout d'un coup à leurs yeux. La neige couvre ses croupes majestueuses et blanchit le sommet de ses pics aigus. Au-dessus de ces dentelures, dont les nuages colorés par le couchant at-

teignent à peine la base, le majestueux condor, à l'immense envergure, plane comme une frégate aérienne. La campagne est déserte. Un *gaucho*, le *poncho* aux mille couleurs sur l'épaule, rapide comme le vent du désert, pousse son fougueux coursier, et s'arrête étonné à la vue de la cavalcade européenne qui frappe ses yeux pour la première fois, puis il reprend sa course au milieu de flots de poussière, ou bien encore un Indien, semblable au nuage que la brise chasse vers la pleine mer, passe comme un trait et se dirige vers les pampas.

Santiago est à trois jours de marche de Valparaiso. On s'y arrête dans un hôtel qui ressemble à tous les hôtels du monde civilisé. Ne devine-t-on pas que, comme Valparaiso, comme toutes les villes d'origine espagnole, Santiago a des rues à angles droits, de nombreux et riches couvens, des cafés, un théâtre; qu'on y entend, ainsi que partout ailleurs, le râclement des mandolines, le son de l'or sur des tapis verts? Passons; laissons ces mœurs pittoresques, il est vrai, mais trop de fois décrites. C'est au milieu des Cordillières, et près de Santiago, qu'il faut nous arrêter, si nous voulons, dans une légende simple et vraie, surprendre le singulier contraste des traditions catholiques et des fables indiennes. Le soir est venu. M. Walpole et ses compagnons se sont arrêtés à l'entrée d'une gorge. Un de ces orages terribles des montagnes est imminent. Les nuages pèsent sur les plateaux de la Cordillière, qu'ils couvrent et découvrent tour à tour. Pendant que le repas se prépare, le guide a pris la parole; il raconte et on l'écoute. — Un jour, dans les premiers temps du monde, trois hommes traversaient ces montagnes. A la tombée de la nuit, tous trois étaient assis autour d'un foyer ardent. Le ciel était noir, l'obscurité profonde. Le vent, dans les anfractuosités des rocs, grondait parfois comme la voix du lion cherchant sa proie dans les nuits sombres. — Moi, dit l'un des trois voyageurs, je n'ai des lions nul souci; j'ai mon épée. — Ni moi, dit le second, car j'ai une lance. — Ni moi non plus, dit le troisième, car j'ai *la foi* pour bouclier. — Cependant un lion prêtait l'oreille. La lance de l'un, pas plus que l'épée de l'autre, ne l'eût empêché de mettre les trois voyageurs en pièces; mais, comme c'était un lion fort avisé, ce bouclier de la foi dont parlait le dernier lui donna à réfléchir, et il trouva plus prudent de s'éloigner. Sur son chemin, l'animal rencontra une vieille femme, assez maigre proie, même pour un lion affamé; mais, comme dit un proverbe espagnol, *a buena hambre no hay pan duro* (à bonne faim point de pain dur). Toutefois, avant de la déchirer, le lion crut devoir lui demander ce que pouvait être cette arme de *la foi*. — Ah! dit la vieille, qui, quoique fort intimidée par la présence du terrible questionneur, garda sa présence d'esprit, rendez grace à votre bonne étoile de m'avoir rencontrée avant d'avoir bravé cette arme effrayante; c'est l'engin de guerre le plus destructif qu'on ait encore in-

venté. J'en possède aussi l'usage. — En parlant ainsi, elle regardait en effet le lion avec assurance, puis elle jeta un pain à la bête affamée. Le lion se résigna, prit le pain et s'éloigna au grand trot. Depuis ce temps, le lion n'a plus attaqué l'homme, à ce que prétendent du moins les Indiens du Chili. Telle est la tradition indienne qui fait prendre patience aux voyageurs pendant qu'on apprête leur souper. La nature, il faut le dire, seconde merveilleusement les intentions du conteur : les lions mêlent leurs hurlemens aux plaintes de la rafale dans les profondeurs de la *sierra*, et les échos des Cordillières répètent avec une lugubre sonorité tous les gémissemens, toutes les rumeurs du désert.

Du Chili, on passe au Pérou; mais en chemin voici l'île de Juan Fernandez. Un pilote espagnol lui a donné son nom; un matelot écossais, Selkirck, le type du Robinson de Daniel de Foë, y a vécu et souffert. Des pics aigus qui montrent tantôt un épais manteau de verdure, tantôt le roc nu et dépouillé, puis des vallées aux eaux murmurantes, des rivages en pente douce ou bien escarpés à pic comme une muraille, tel est le double aspect de l'île. C'est sous l'abri de l'un de ces remparts naturels, au pied desquels l'eau est assez profonde pour permettre à un vaisseau de ligne de s'y ancrer, le beaupré touchant la terre, que *le Collingwood* s'arrête. Quelques pauvres familles, qui ne sont pas anglaises, mais chiliennes, habitent cette île, dont lord Anson a fait de si séduisantes descriptions. Les chèvres sauvages que Selkirck était parvenu à attraper à la course y sont aujourd'hui aussi nombreuses qu'alors.

Nous touchons à Lima, la ville des Incas, ou, pour mieux dire, au Callao, qui en est le port. Au-delà du Callao, en effet, les clochers et les dômes de Lima se détachent sur l'azur des Cordillières. Deux marines sont ici en présence : la marine anglaise et la marine péruvienne; l'une, représentée par un noble vaisseau de quatre-vingts canons; l'autre, par un maigre brick de guerre. C'est l'image vivante de l'Europe et de l'Amérique espagnole. Les chrétiens savent-ils moins bien faire que les anciens Incas? L'aspect actuel du Pérou le donnerait à penser, car, à la place d'un royaume florissant que les conquérans ont trouvé, ils n'ont laissé qu'un pays dans lequel la décroissance de la population et des terres de culture est effrayante. Il est vrai que les chrétiens de nos jours ont fait de ce beau royaume une république. Sous les lois des Incas, l'agriculture florissait; notre invention du guano comme engrais n'est qu'un plagiat de leur antique industrie, et si l'un de ces cadavres qu'on exhume chaque jour des cryptes où ils sont enterrés, assis comme les sénateurs romains attendant les Gaulois sur leur chaise curule, revenait aujourd'hui à la vie, il ne reconnaîtrait certes pas la patrie qu'il avait laissée, asservie déjà, mais du moins encore florissante. La Providence, du reste, semble avoir vengé, sur

les conquérans espagnols, la décadence future de leur conquête. Des deux Pizarre, l'un passe vingt années en prison et meurt dans la misère et le chagrin; l'autre, l'orgueil de ses soldats, le premier au péril, le dernier à la retraite, est décapité à Cuzco. Almagro, le compagnon de Pizarre, est étranglé dans la même ville. Carvajal, le plus impitoyable d'eux tous, a une fin plus cruelle encore. Le fils d'Almagro meurt aussi de mort violente; il n'est pas jusqu'au pilote qui découvrit le Pérou qui n'ait péri fusillé.

L'histoire a conservé le souvenir de peu d'états aussi riches, mieux organisés que les pays gouvernés par les Incas. Sous cette administration bienfaisante, tous les habitans travaillaient, mais dans la proportion de leurs forces; tous payaient l'impôt, mais un impôt proportionné aux moyens de chacun. Une profession était assignée à chaque sujet; s'il ne pouvait s'élever, du moins ne pouvait-il pas tomber. En vain la nouvelle république du Pérou a-t-elle proclamé l'indépendance des Indiens, les Indiens ne semblent pas s'en réjouir. Les Incas leur avaient appris, et les Indiens n'ont pas oublié cette leçon, qu'il vaut mieux obéir à un maître qu'à plusieurs, qu'un gouvernement bien assis est préférable à l'anarchie, et meilleur surtout que des intermittences de servitude et de liberté. La race indienne n'a pas oublié non plus ses anciens maîtres; son respect pour leur mémoire ne s'est pas altéré, et trois cents ans écoulés depuis la ruine de cet empire ne l'empêchent pas de croire au rétablissement des maîtres qui lui avaient donné le bonheur. Des ruines imposantes contribuent à entretenir cette illusion. Les Indiens ne conçoivent pas que ce qui a été puissant jadis ne puisse retrouver un jour sa force évanouie, et, tout en murmurant quelques prières du rite chrétien, le descendant des Incas s'incline encore devant les débris du temple du soleil, car il voit toujours au haut du ciel l'astre ardent et splendide qu'adoraient ses pères. Ce temple du soleil est l'un des plus curieux monumens du Pérou; il existe encore à quelques lieues de Lima, dans le grand désert de Pachacamac. Le monument s'élève sur une colline de sable qui domine la mer; il n'est lui-même qu'un énorme monceau de terre en forme de pyramide à trois plans, revêtu à l'extérieur de briques séchées au soleil et recouvert d'un ciment rouge dont il reste encore de larges plaques. Autour de la base du temple s'ouvrent des espèces de cryptes qui gardent à l'intérieur des traces de peinture grossière. La masse du monument et sa situation surtout portent dans l'ame une impression de triste solennité.

Chose rare dans l'Amérique espagnole, des omnibus transportent les voyageurs du Callao à Lima en dépit de routes exécrables. La tournure moresque des maisons de la capitale du Pérou, les clochers qui la dominent comme des minarets, lui donnent un aspect plus oriental qu'à

aucune autre ville de l'Amérique du sud, et le voyageur rencontre, en y entrant, des femmes en *saya* noire si étroitement collée aux corps, qu'elle en dessine toutes les formes, et la figure couverte d'un voile de soie qui ne laisse apercevoir qu'un œil brillant et lustré comme l'œil de la gazelle. Il ne faut malheureusement pas se laisser trop prendre à ce premier aspect. A Lima, comme dans toutes les autres villes de l'Espagne américaine, on ne rencontre que des églises, des places de taureaux, des théâtres de coqs, puis une alameda avec ses bassins et ses fontaines. Un des plus piquans souvenirs que réveille le nom de cette capitale est celui de doña Catalina de Erauso, la chevalière d'Éon du Nouveau-Monde. N'est-elle pas bien singulière la destinée de cette religieuse errante qui, à l'âge de quarante-deux ans, dégoûtée de la vie, se noya froidement dans la rade de Vera-Cruz, en ne laissant de son existence aventureuse qu'un portrait qu'on peut voir à Aix-la-Chapelle, chez un amateur allemand, et des mémoires dont le manuscrit, soigneusement recueilli par un Français, servit, en juillet 1830, à bourrer des canons de fusil (1)!

II.

Jusqu'à Lima, le voyage du *Collingwood* n'est guère, on le voit, qu'une course rapide. L'album de l'honorable lieutenant s'est enrichi de paysages fort variés; mais où sont les observations, les renseignemens utiles? — A partir de Lima, nous entrons dans une période plus sérieuse : nous ne quittons pas les flots bleus de l'Océan Pacifique, et pourtant nous sommes transportés dans un nouveau monde. De l'Amérique, nous passons dans l'Océanie.

La décoration mouvante qui se déroule avec une rapidité féerique devant l'équipage du *Collingwood* a changé une fois de plus. Des cabanes de bambous se dessinant au milieu de palmiers à la tige élancée, de cocotiers massifs et d'arbres à pain à l'élégant feuillage, ont remplacé brusquement les clochers moresques de Lima. Au lieu des Liméniennes, dont l'œil noir brille seul à travers les plis de la *saya* de soie, on voit apparaître, au seuil des huttes à claire-voie, de jeunes femmes au teint olivâtre, aux longs cheveux nattés couverts de chapeaux de fleurs, et dont à peine un voile transparent dissimule la nudité. Une large, une calme et profonde baie s'ouvre devant le vaisseau anglais et s'étend comme un miroir d'azur poli dans son cadre de sable doré, enjolivé des vertes guirlandes de la végétation tropicale. C'est le premier plan du tableau; plus loin, s'élèvent, les unes sur les autres,

(1) On peut voir sur Catalina de Erauso le récit publié par M. de Valon dans cette *Revue* le 15 février 1847.

des collines, des falaises, puis un pic majestueux qui domine l'océan d'une hauteur de sept mille cinq cents pieds. Un pavillon à trois couleurs flotte au-dessus des frais ombrages de la baie : c'est le pavillon français; cette baie est celle de Papeïti. Nous sommes chez nous, nous sommes à Taïti. Un bruit de fifres et de tambours, qui trouble les paisibles échos des vallées taïtiennes, ne permet pas d'ignorer la présence d'une garnison française. Le lieutenant Walpole, à ce propos, ne peut retenir une réflexion chagrine, mais qui a le mérite de la franchise. Il nous avertit qu'il déteste cordialement les nouveaux maîtres de Taïti et qu'il a épousé à leur égard tous les sentimens d'hostilité des naturels de l'île. Nous remercions M. Walpole de sa sincérité : avec lui, du moins, nous savons tout de suite à quoi nous en tenir.

C'est un dimanche que *le Collingwood* jette l'ancre dans la baie de Papeïti. La présence du vaisseau aux quatre-vingts canons produit nécessairement dans l'île une sensation profonde. Néanmoins l'accueil fait aux officiers du *Collingwood* est des plus sympathiques : M. Walpole l'avoue lui-même, au risque de se faire accuser d'ingratitude. N'oublions pas que *le Collingwood* aborde à Taïti précisément à l'époque où la reine Pomaré, retirée dans l'île de Riatea, boude la France et refuse toute espèce de relation avec l'amiral gouverneur.

L'intérieur de l'île rappelle toutes les poétiques descriptions des premiers explorateurs. C'est bien là une corbeille de fleurs, une touffe de lotus flottant sur la mer. L'air qu'on y respire est à la fois dégagé et vivifiant. Cette île est un véritable paradis de verdure, où l'Ève du classique Éden est représentée par mille gracieuses jeunes filles au teint d'olive pur, aux yeux noirs comme la nuit, aux cheveux plus noirs encore, que relèvent et que parfument des guirlandes de jasmins blancs. Voici, parmi les jardins des *cottages* anglais, la résidence de la mission, la hutte de Pritchard, habitée par le régent Paraita, qui n'a d'autre souci que de dépenser les 20,000 fr. de pension qui ont récompensé son intervention en faveur de la France; plus loin, sous les palmiers, exposée aux premières brises de la mer, se présente une maison déserte, jadis bruyante, aujourd'hui solitaire : c'est la hutte où Pomaré venait passer les heures brûlantes du jour. Une belle grande route appelée *Broom-Road* (j'aime à croire qu'elle porte à présent un nom français) fait, pour ainsi dire, le tour de l'île. Grace à l'ombre épaisse et fraîche qu'y versent les arbres qui la bordent, on peut y voyager tout le jour. Les officiers du *Collingwood* suivent cette route, qui les conduit tout naturellement à la hutte de l'un des chefs principaux qui n'ont pas encore reconnu l'autorité de la France. Il semble que les environs de *Broom-Road* soient habités par tous les sujets hostiles au protectorat français, car, après cette première halte, les Anglais rencontrent sur la même route un groupe de huttes devant lesquelles

flotte la bannière de Saint-George. Arrêtons-nous ici avec le jeune lieutenant.

Ces huttes, asile des chefs mécontens ou hostiles, s'élèvent dans une spacieuse vallée où un ruisseau promène lentement ses eaux paisibles. Des rochers perpendiculaires, qui semblent de loin une gigantesque *estacade,* entourent et protégent la vallée. Des forêts couronnent ces hauteurs et se balancent comme de gigantesques éventails au souffle de la brise. Un étroit passage, à peine frayé et caché parmi les lianes, conduit à ce mystérieux abri. L'officier anglais y pénètre. Toutes les cabanes de cette vallée recèlent, à l'en croire, autant de mécontens prêts à s'insurger contre la France. Les huttes de bambous où s'abritent ces intrépides conspirateurs sont construites sur le centre d'une plate-forme de pierres plus large que la hutte elle-même. A travers les interstices des murs, la brise circule à l'aise, et le courant d'air qu'elle produit entretient une fraîcheur délicieuse dans l'intérieur des cabanes.

Le chef de ce hameau taïtien reçoit avec distinction les officiers du *Collingwood;* c'est un homme aux formes athlétiques, à la longue chevelure et à l'œil étincelant; sa femme, la belle Paaway, autrefois dame d'honneur de la reine Pomaré, échange avec les marins une poignée de main britannique. Tandis que les étrangers ôtent une portion de leurs vêtemens pour se conformer aux usages du pays, plusieurs indigènes entrent dans la hutte du chef, prennent place avec autant de gravité que de silence, et bientôt le dialogue politique commence par les mots sacramentels : *Jaoraby-ve,* paroles de bienvenue que les Taïtiens tiennent en réserve pour tous les Anglais que le hasard leur fait rencontrer. Les insulaires s'informent avidement des dispositions de la reine Victoria à leur égard, et, sur une réponse peu consolante des visiteurs, les questionneurs froncent le sourcil d'abord; mais des explications bienveillantes les ont bientôt rassurés. Pourtant la curiosité des Taïtiens ne laisse pas d'embarrasser quelque peu les Anglais. Ceux-ci, pour expliquer l'attitude de l'Angleterre, sont forcés de mettre en avant la signature qu'avait donnée Pomaré pour mettre son royaume sous la protection de la France. A ces mots, la belle Paaway tressaille d'étonnement et disculpe avec éloquence la reine de Taïti :

—C'est l'œuvre des missionnaires français, dit-elle; ce fut l'un d'eux qui guida sa main et de fait signa pour elle. La reine était souffrante; elle était en mal d'enfant, et sa volonté ne lui appartenait plus. J'étais là, ajoute l'ex-dame d'honneur. Tous ceux qui l'aimaient lui conseillaient de combattre, de se confier à son bon droit, à l'Angleterre et à Dieu. — « Paaway avait fait mieux que de donner de stériles conseils, remarque M. Walpole; elle avait combattu contre la France, et ses doigts effilés avaient fourni des cartouches à ses compatriotes dans le feu de la bataille. »

Un des Taïtiens reprend ainsi : — Paraïta le régent a signé à son tour, et, de son propre aveu, sa volonté ne lui appartenait plus : son altesse s'était enivrée ce jour-là.

Après ces confidences, et pour mieux prouver leur dévouement, les conspirateurs exhibent solennellement quelques mousquets suspendus aux murs de bambous et un drapeau aux couleurs de Taïti, c'est-à-dire rouge et blanc, avec cette devise : *Victoria et Pomaré.* — Quant à moi, dit le chef, je n'amènerai qu'à ma mort le drapeau de l'Angleterre qui flotte devant ma hutte.

Ce chef mécontent s'appelle Toma-Phor, et il est l'oncle de Pomaré. Il donne aux Anglais de curieux détails sur sa nièce. Pomaré est petite-fille d'un chef renommé, du nom de Paré, qui, le premier, par sa bravoure, réunit dans une seule main le gouvernement de l'île. Paré avait été l'ami du capitaine Cook. Son fils se montra pendant quelques années digne d'un tel père. Vaincu enfin par ses sujets rebelles, il dut se retirer dans l'île d'Eimeo. Là, le roi détrôné se convertit au christianisme, et il trouva moyen en même temps de prendre sa revanche, car il ne tarda pas à revenir à Taïti, dont il devint une seconde fois l'incontestable souverain. A sa mort, son fils lui succéda; mais, enlevé à la fleur de l'âge, il laissa l'héritage de son père aux mains d'Aimata, qui prit le nom de Pomaré, et à qui l'autorité suprême fut continuée, quoiqu'elle ne fût pas la fille légitime de Pomaré II.

Dans sa première jeunesse, elle avait épousé Tomatoa, roi de Borabora, et généralement connu sous le nom d'*Abourai* (Gros-Ventre). C'était un guerrier renommé pour son courage, mais aussi par le désordre de sa vie. Comme Abourai refusa d'abandonner sa résidence de Borabora, et que Pomaré ne voulut pas renoncer à la sienne à Taïti, le divorce s'ensuivit tout naturellement. Les deux époux n'avaient pas eu d'enfans. Le divorce ne les empêcha pas de rester fort bons amis, même quand Pomaré épousa son mari actuel, un chef de peu d'importance, qui se tint pour fort honoré de changer son nom d'*Arüfaite* pour celui de *Pomaré-Tani,* autrement mari de la reine. Pomaré eut six enfans, dont quatre seulement sont vivans. La reine de Taïti a aujourd'hui trente-cinq ans environ, et sa jeunesse ne paraît pas avoir été exempte des débordemens reprochés à son premier mari.

La retraite de Pomaré à Riatea est un fait connu; ce qui l'est moins, c'est une tentative faite par les Français pour essayer de la ramener à Taïti. Pomaré-Tani, l'époux de Pomaré, avait, comme le régent Paraïta, un assez vif penchant pour les liqueurs fortes, et ce fut par son côté faible qu'on l'attaqua. On espérait que le retour du mari déciderait celui de la femme. Un Européen de sang mêlé s'offrit pour accomplir cette mission, qui était fort de son goût, car il s'agissait de prêcher d'exemple à Pomaré-Tani et de boire avec lui. Le roi ne se fit pas prier,

et la mission du diplomate sang-mêlé se prolongea long-temps. Malheureusement, une terrible attaque de *delirium tremens* vint interrompre cette mission avant qu'elle eût pleinement réussi, et l'Européen dut retourner à Taïti pour se mettre entre les mains des médecins, tandis que Pomaré-Tani reprenait, plus soumis que jamais, sa vie paisible sous le toit conjugal.

Toma-Phor fait servir à ses hôtes un repas homérique, composé de volailles, des fruits de l'arbre à pain et de lait de coco, et, quand les Anglais se retirent pour visiter la vallée, une troupe de naturels les accompagnent aussi loin qu'ils veulent aller. Cette excursion est une délicieuse promenade. Les parfums des goyaviers embaument l'air; des sources d'eau vive murmurent sous les palmiers; les bananiers, caressés par la brise, balancent leurs savoureux *régimes*. Ici, d'antiques tombeaux d'une race qui n'est plus s'élèvent comme des pierres druidiques; là, c'est un étang sur les bords duquel les promeneurs surprennent une troupe de baigneuses au milieu des arbres et des fleurs. Une d'elles, nue comme Ève sur un rocher qui domine l'étang, s'arrête à la vue des étrangers, s'enveloppe chastement de longues guirlandes de fougère à larges feuilles, et plonge, trop tôt au gré des spectateurs, comme une naïade effrayée. Plus loin, c'est un nouveau repas offert aux voyageurs, conformément aux règles de l'hospitalité antique : de jeunes filles, les filles de l'hôte, parfument d'huile la chevelure des convives; des feuilles vertes servent de nappe, et sur ces feuilles odorantes s'étale, non pas une échine de porc comme sur la table d'Achille, mais un porc tout entier, qui laisse échapper de ses flancs grillés le parfum des bananes dont il est farci. Au repas succède bientôt la sieste à l'ombre des arbres à pain et des cocotiers. C'est l'heure à laquelle une brise plus fraîche semble s'échapper des forêts qui se balancent à la crête des rochers. Les palmiers allongent leurs ombres, les ruisseaux murmurent avec plus de bruit. Pour charmer les voyageurs anglais couchés sur le gazon, des musiciens font entendre la douce et mélancolique mélodie de la double flûte de roseaux (1); les jeunes filles se couronnent des fleurs du *tearii* (2), ou dansent autour d'eux en imitant avec leurs doigts le bruit des castagnettes, souples comme des almées indiennes ou légères comme les rayons brisés du soleil que le feuillage agité des arbres fait trembler sur l'herbe foulée.

La nuit arrive pourtant, et les voyageurs se dirigent vers la côte. Déjà en chemin, ils sont arrêtés à la porte d'une hutte : c'est celle d'un chef, et le chef va quitter cette terre sur laquelle il est si doux de vivre. Étiole est le nom du guerrier mourant. Ses yeux sont fixes; sa barbe

(1) Les insulaires jouent de cette flûte par les narines.
(2) Espèce de jasmin.

blanche tombe sur son *tappa*, plus blanc encore. Devant la mort qui saisit sa proie sans qu'aucun effort puisse l'écarter, la femme et la fille du chef sont assises, immobiles dans leurs vêtemens flottans, avec la solennité du désespoir qui se résigne. Quelques mots sans suite s'échappent des lèvres pâles du vieux chef, puis son visage se contracte légèrement, sa tête s'incline, et l'ame d'Étiole, le plus redoutable ennemi de Pomaré, s'échappe de sa bouche entr'ouverte.

Avant de quitter Taïti pour Eimeo, on passe devant les palais presque contigus de la reine et du gouverneur français, et devant la maison où Pritchard fut mis aux arrêts. Le palais de la reine est une hutte oblongue, au toit incliné de feuilles de palmier; le palais du gouverneur est un bâtiment de bois à deux étages; le pavillon aux trois couleurs flotte sur le toit, mais moins haut que les palmiers qui l'ombragent. Un large *verandah* ou balcon court sur les quatre faces du palais; des pièces de canon sur leurs affûts, des artilleurs de marine à côté de leurs pièces, sont comme perdus au milieu de l'immense place qui s'étend devant les deux habitations. La maison de Pritchard est un cottage de troncs d'arbres qui s'élève, comme une forteresse, au sommet d'une colline.

Taïti a ses légendes et ses prophètes. Voici un exemple de ces bizarres oracles. Un prophète indien, du nom de Mani, annonça, il y a bien des années, que la prospérité de l'île finirait quand on y verrait aborder un vaisseau sans gréement apparent. Jadis accueillie avec incrédulité, cette prophétie a semblé aux yeux des Taïtiens recevoir son accomplissement par l'arrivée du steamer *le Cormoran*, qui, en effet, marchait sans voile et sans mâture.

M. Walpole termine la relation de son séjour à Taïti en appréciant, avec l'œil d'un marin, l'avantageuse position de cette île. Placée au centre de l'Océan Pacifique, elle peut servir de point de ralliement et de départ pour toutes les directions aux navires de guerre et aux corsaires. Située à moitié chemin entre l'Australie et la côte d'Amérique, elle intercepterait aisément tout le commerce de ces deux points. Dans ses spacieux bassins, il est facile d'établir des chantiers de construction; son port peut servir d'abri aux plus grands vaisseaux; enfin l'abondance des productions naturelles achève d'en faire un lieu de ravitaillement précieux. Qui songerait à nier que tout cela ne soit parfaitement exact? La France aura donc raison de garder soigneusement le dépôt qui lui a été confié.

L'île d'Eimeo est située à environ trente-deux milles de Taïti, quoique la position respective de leurs brisans, qui se prolongent dans la mer, n'en comporte pas entre les deux terres plus de onze. Eimeo, comme propriété de Pomaré, a été comprise dans la cession que la reine a faite à la France. Cette île est la sœur jumelle de Taïti. L'entrée de la baie

semble indiquée par un pic élevé, svelte comme une colonnette gothique, dont le chapiteau se dessine en blanc sur un ciel bleu, dont la base et la moitié du fût plongent dans d'inextricables guirlandes de verdure. Au centre s'ouvre un large trou que la mer a creusé, mais dont la tradition explique autrement l'origine. Oro, l'ancien dieu de la guerre, le plus redoutable des dieux de la mythologie taïtienne, était, de son vivant, roi d'Eimeo; il était alors la terreur de ses voisins, comme il devint plus tard l'effroi de ses adorateurs païens. Dans un de ses jours de mansuétude, Oro avait fait une visite au roi de Taïti. Il y eut entre les deux souverains une lutte à qui boirait le plus de lait de coco fermenté. La victoire fut longuement disputée; Oro fut battu, et tomba dans le sommeil de l'ivresse. Une nouvelle qu'on lui transmettait le tira de l'engourdissement. Le roi de Borabora avait fait une descente dans son royaume, et s'en était retourné gorgé de butin et avec un grand nombre de captifs. Oro furieux tira sa lourde épée de guerre. Sa fureur n'était pas calmée quand il aborda au pied du pic de l'île d'Eimeo, et il estramaçonna si violemment l'immense bloc de rocher, que la pointe de son glaive y laissa cette effroyable marque de sa colère.

Le moment est venu pourtant où *le Collingwood* doit reprendre sa course vagabonde. On s'arrache, non sans regret, aux délices de Taïti, la nouvelle Cythère; on passe rapidement devant le groupe des Iles de la Société. Nous voilà aux îles Sandwich, où le capitaine Cook trouva son tombeau. Comme au temps de l'illustre navigateur, aussitôt qu'un bâtiment étranger jette l'ancre devant l'une de ces îles, une nuée de canots couvrent la mer, apportant des provisions de toute sorte, et telle est la fertilité du sol des Sandwich, que les voyageurs venus des latitudes les plus opposées sont toujours sûrs de retrouver parmi les produits de cette terre lointaine un souvenir du pays qui les envoie. M. Walpole fait aux îles Sandwich un assez long séjour; sa santé altérée l'oblige même à laisser s'éloigner *le Collingwood*. Il met à profit sa convalescence pour observer la population curieuse au milieu de laquelle il est jeté. Une jeune Indienne lui sert de guide dans ses promenades, et nous avons lieu de croire que l'officier anglais ne se plaint pas trop du *cicerone* que le hasard lui a donné. La jeune Elekek unit la naïveté de l'enfant aux graces de la femme : c'est un des types les plus charmans de la nature polynésienne. Dans une de ses promenades, le convalescent s'arrête, pour reprendre haleine, à l'entrée d'un hameau, sous l'ombrage odorant d'un frangipanier. Elekek se tient près de l'officier comme une sentinelle vigilante. On est à ce moment de calme profond qui précède à la fin des chaudes journées le coucher du soleil. Tout à coup une plaintive harmonie trouble le silence : les sons d'un cor arrivent aux oreilles de l'officier anglais, mêlés aux frémissemens

du feuillage. La jeune fille court vers l'endroit d'où partent les sons mystérieux, et revient bientôt vers son compagnon, qu'elle entraîne dans la direction d'un tertre caché par quelques huttes. Là est assis le musicien au milieu d'un cercle d'auditeurs attentifs : c'est un homme encore vigoureux, bien que sa chevelure, blanche comme la neige, indique un âge avancé. La mélodie qu'il fait entendre n'est point une mélodie des îles Sandwich, et on ne reconnaît point dans les traits du vieux barde le galbe écrasé des insulaires de la Polynésie. Les lignes régulières de son visage accusent une autre origine : cet homme est, en effet, un Indien de l'Amérique du Nord, dont la tribu habitait le Massachusetts. Dernier survivant d'une race éteinte, il en redit les gloires d'une voix émue, et à ces Indiens amollis des îles océaniennes il raconte les rudes exploits des Indiens de l'Amérique septentrionale, les chasses à l'ours ou à l'élan sur la savane blanchie par la neige, et les luttes contre les blancs, dont ses ancêtres entendaient le *tonnerre* sans pâlir. Il entremêle ses récits des chants de son pays, et les sauvages accens du cor marquent les pauses de cette espèce de narration homérique. Le lieutenant du *Collingwood* profite d'un moment de silence pour adresser quelques questions au vieux ménestrel, qui ne demande pas mieux que d'y répondre en racontant son histoire. Cette histoire n'a malheureusement rien d'héroïque ni de primitif. Enrôlé de force, après la dispersion de sa tribu, à bord d'un baleinier, l'Indien du Massachusetts n'a pas tardé à déserter son équipage. Dès-lors sa vie n'a plus été qu'une longue suite de sinistres aventures. Chaque île de l'archipel polynésien a tour à tour reçu le matelot fugitif. De concert avec des pirates et des vagabonds de tous pays, il a mené à fin plus d'une sanglante expédition. A Raven's-Island, par exemple, une troupe de ces brigands de la mer a fait une descente qui a laissé dans l'ame de l'Indien d'ineffaçables souvenirs. On voulait se faire de cette île une nouvelle patrie; mais il s'agissait avant tout d'en expulser les indigènes. Que font les aventuriers? Ils commencent par massacrer une partie de la population mâle, et tous ceux qui n'ont pas péri dans le combat sont déportés en pleine mer. On ne laisse dans l'île que les femmes : ce seront autant de compagnes pour les nouveaux maîtres de Raven's-Island, qui s'éloignent de l'île en se promettant de revenir s'y fixer avant peu. Ils reviennent, en effet, après avoir laissé mourir de faim leurs prisonniers; mais, à leur retour, un spectacle affreux les attend : il n'y a plus un seul être vivant à Raven's-Island. A tous les arbres sont suspendus les cadavres des femmes dont ils ont massacré les époux. Le désespoir a égaré les pauvres créatures qui n'ont pas reculé devant un suicide général. Les meurtriers sont réduits à se remettre en route et à chercher ailleurs la patrie qu'ils avaient rêvée. Depuis qu'il a été acteur dans ce sombre drame maritime, l'Indien déserteur ne connaît plus le repos:

il erre d'île en île, cherchant une consolation dans les chants naïfs qui lui rappellent une époque plus heureuse de sa vie. Par malheur, il n'a pas toujours recours à des moyens aussi innocens pour endormir ses remords : la stupéfiante liqueur du *cava* est pour lui un spécifique non moins certain contre les angoisses morales, et le malheureux n'en use que trop largement. Après avoir achevé son récit, il vide une large coupe de sa boisson favorite, sans laquelle, dit-il, il ne peut dormir, et bientôt, sous cette perfide influence, un lourd sommeil s'empare du vieillard. L'Anglais s'éloigne alors, appuyé sur le bras de la jeune Indienne. Cette rencontre l'a tristement ému. Le récit de l'Indien a fait évanouir les poétiques impressions que ses chants avaient éveillées dans l'ame du voyageur. Le contact des classes flétries, des farouches aventuriers de l'Amérique ou de l'Europe avec les races primitives de l'Océanie attristera long-temps encore ces parages. Ce fait douloureux ne pouvait être mis plus énergiquement en relief que par l'histoire du musicien vagabond des îles Sandwich.

Les dernières scènes de la croisière du *Collingwood* forment un heureux contraste à l'histoire de ce triste ménestrel. A Guayaquil, qu'au retour on visite en passant, nous pénétrons dans la vie privée des républicains de l'Amérique du Sud. Guyaquil est le port de la république de l'Équateur. A Guayaquil, nous faisons connaissance d'abord avec un des types les plus curieux de cette république, le pilote, — non pas celui des côtes d'Europe, mais le pilote de l'Amérique espagnole. — Tous ceux qui ont visité les environs de quelque port européen ont pu connaître ce type singulier tel qu'il s'offre à nous, modifié par la civilisation occidentale. Entre deux lames, légère et fragile comme une coquille de noix, file une embarcation pontée. Deux rudes marins, enveloppés de cabans goudronnés, dirigent ce frêle esquif que chaque vague semble près d'engloutir. A peine découvre-t-on, au milieu des lames, cette chétive embarcation, et pourtant ceux qui la montent ont sauvé plus d'un grand navire; l'un de ces hommes est le pilote, l'autre est un matelot. Le pilote américain est invisible, lui aussi, dans la grosse mer; mais ce n'est pas qu'il faille le chercher entre deux lames furieuses qui le couvrent de leur écume : on ne le rencontre guère que suspendu au hamac de sa cabane, où il s'endort, bercé par les monotones gémissemens du vent et de la mer. Quand il se réveille, c'est juste pour indiquer, non pas la passe la plus sûre aux marins, qui l'ont franchie sans son aide, mais l'auberge la plus comfortable aux voyageurs débarqués. C'est un pilote de l'Amérique espagnole que rencontre l'équipage anglais que nous suivons à travers l'Océan Pacifique. Le vaisseau n'est arrivé au bas de la rivière de Guayaquil qu'à la tombée de la nuit. Le capitaine, effaré, cherche vainement le feu de l'île de Santa-Clara et un pilote. Le feu s'est éteint faute d'huile, le pilote dort. Toute la nuit se

passe en tâtonnemens; enfin, au matin, un homme se présente, le cigare à la bouche. Le soleil du tropique vient enfin de se lever, et le pilote s'est réveillé. Don Gregorio Menes veut bien annoncer aux marins anglais qu'il fera remorquer leur vaisseau dès la onzième heure de la nuit qui suivra le jour dont les premières clartés viennent de poindre. On devine l'anxiété des officiers responsables du salut de leurs hommes et de celui de leur bâtiment; mais le digne pilote répond avec le plus grand calme que tout sera fait comme il le dit. En effet, à l'heure qui précède minuit, un puissant remorqueur entraîne le navire. Une masse de quatorze cents tonneaux est pilotée pendant la nuit sur une rivière pleine de bas-fonds avec une vitesse de douze ou treize nœuds. On est lancé avec une rapidité vertigineuse, et le pilote, vu la solennité de la situation, a allumé une pipe au lieu d'une cigarette. Les mouches à feu volent de tous côtés, les eaux couvrent d'étincelles le pied des arbres qu'elles battent avec fureur; des aboiemens de chiens effrayés se mêlent au bruit des vagues; le cri du héron réveillé, qui s'envole à tire d'ailes, vient se mêler à ces lugubres rumeurs. Enfin, on atteint le port, et à trois heures du matin, le navire s'arrête le long d'un quai splendidement éclairé. On est à Guayaquil, dans une ville où l'on ne vit que la nuit, comme dans toutes les cités espagnoles de l'Amérique du Sud.

Guayaquil est située sur une île marécageuse, bordée d'un côté par la rivière, de l'autre par un bras de mer ou *estero*. Grace à ce double voisinage, Guayaquil jouit d'une propreté que peuvent lui envier toutes les villes de l'Amérique espagnole. Ses rues sont parallèles au quai de pierres, d'un mille et demi de long, qui borde la rivière. De nombreux réverbères éclairent ce quai majestueux, et des bancs placés de distance en distance attendent les promeneurs fatigués. Des maisons de trois ou quatre étages, bâties sur pilotis, flottent en quelque sorte sur un bassin formé de chaque côté des rues par les eaux pluviales. Ce sont de vraies arches de Noë, habitées par une population qui offre un singulier assemblage des types les plus variés. Comme dans certains hôtels de nos grandes villes, le même escalier est commun à tous les habitans d'une maison. Le sénateur y heurte l'humble domestique; l'officier en demi-solde et le porteur d'eau s'y coudoient avec la femme à la mode. Sur de spacieux balcons se balancent à perte de vue tantôt des jalousies élégantes, tantôt des nattes de Chine ou des rideaux mobiles. Le pavage des rues qui longent ces demeures pittoresques est fort bizarre aussi; il se compose d'écailles d'huîtres entassées, et on voit même à Guayaquil toute une redoute construite avec ces singuliers matériaux. Chaque matin, une foule empressée venait jeter des monceaux de coquilles à l'endroit désigné, et la forteresse a été achevée ainsi avec une rapidité sans exemple.

Les mœurs des habitans ne sont pas moins singulières que leurs maisons. C'est jour de *tertulia :* entrons dans une de ces demeures de construction si étrange. Nous sommes reçus dans une pièce brillamment éclairée. Il est neuf heures. Ne nous récrions pas trop sur le luxe en enfance qu'elle va nous révéler. Soulevons la portière de toile qu'agite un perpétuel courant d'air. Le tableau qui s'offre à nous mérite d'être décrit. Tourmentée par la brise qui apporte la fraîcheur du fleuve, la flamme des bougies vacille dans les verrines de cristal, mais n'en projette pas moins une vive lueur sur tous les objets. Quelques siéges grossiers ou mal commodes restent inoccupés dans les angles du salon; des hamacs, les uns de fil d'agave aux brillantes couleurs, les autres de fibres de palmier tissées, semblent être l'unique mobilier de la maison. Personne n'est arrivé sans doute, et les maîtres sont absens. Cependant un mouvement d'oscillation très prononcé est imprimé à tous les hamacs, et voilà qu'au bout d'une seconde le visiteur d'outre-mer se prend à sourire de sa méprise. Au bord de l'un des hamacs s'étale un pied mignon chaussé de satin et de soie à jour; d'un autre hamac pend, comme une frange élégante, l'ourlet brodé d'un jupon blanc, puis les mailles gonflées d'un autre dessinent des contours onduleux et cependant arrêtés : les invités sont tout bonnement étendus sur les hamacs et s'y balancent plus à l'aise que dans la plus comfortable chauffeuse. Bientôt de l'un de ces siéges mobiles sort une douce voix qui invite l'étranger à pénétrer plus avant. Ici c'est un nouvel embarras : comment avancer au milieu de tous ces hamacs en branle? C'est une espèce de navigation pleine d'écueils et de charmes; mais aussi quelle intimité, la difficulté des mouvemens une fois surmontée, ne jette pas dans la conversation le laisser-aller de ces positions horizontales! On cause, on fume, et de temps à autre une jambe aussitôt retirée s'allonge furtivement pour donner contre la muraille un nouvel élan au hamac où se balance quelque créole aux noirs cheveux.

C'est, comme on le voit, une ville originale que Guayaquil. La rivière qui porte ce nom offre aussi un curieux spectacle. Des radeaux grossiers, assez semblables aux radeaux parquetés qui transportent les familles allemandes sur le Rhin, suivent lentement le cours de l'eau. C'est comme un jardin flottant où s'agite toute une population de femmes, d'hommes et d'enfans. Au centre s'élèvent des cabanes aux murs de bambous et aux toits de feuilles de cocotier; à l'extrémité, des plates-bandes de terre offrent aux navigateurs une moisson inépuisable d'aulx et d'oignons. Ces radeaux servent à transporter jusqu'à la mer les cargaisons de cacao qu'exportent les navires étrangers. Ils flottent à travers des îles verdoyantes, des bancs de lotus fleuris, sur des eaux que les arbres teignent de toutes les nuances de la verdure,

ou glissent en s'accrochant aux courtines pendantes d'énorme lianes à fleurs de pourpre et d'or. Quels sont, sur les bords du fleuve, les spectateurs habituels de cette procession pittoresque? Des grues qui restent, au passage des radeaux, dans leur mélancolique posture, puis des alligators couchés sur la vase tiède, et ne se souciant pas plus de cette cohue nomade que du Chimborazo, qui, selon les heures du jour, couronne au loin son front de nuages roses ou de brouillards azurés.

Suivrons-nous *le Collingwood*, de station en station, jusqu'au terme de sa longue croisière? Saluerons-nous au vol du navire les côtes occidentales du Mexique, San-Blas, l'ancien entrepôt des Philippines, et Mazatlan, qui grandit chaque jour derrière sa rade houleuse? Nous aimons mieux nous arrêter, avec M. Walpole, à San-Francisco, dans la Haute-Californie. Il y a là de curieux renseignemens à recueillir sur les commencemens de cette conquête américaine, qui devait, plus tard, si vivement préoccuper le Nouveau-Monde et l'Europe.

Un officier du génie au service des États-Unis, le capitaine Frémont, est à peu près le Fernand Cortez de cette partie de l'Amérique. Vers la fin de l'été de 1846, après avoir employé environ six années à exécuter une mission importante du gouvernement des États-Unis, — celle de relever tout le pays qui s'étend entre le Missouri et les montagnes Rocheuses, — le capitaine américain arriva pour la première fois à Monterey avec cinq ou six trappeurs. Il obtint du gouverneur Castro la permission de séjourner sur les bords du Sacramento durant quelques semaines : c'était le temps nécessaire pour réunir les hommes et les chevaux que ses longs voyages avaient dispersés. Ce temps employé en achat de provisions et en conférences secrètes avec le consul américain, le capitaine repartit. On n'avait plus entendu parler de lui, quand, au mois d'octobre suivant, il vint camper, et cette fois sans permission, à la tête d'une quarantaine d'hommes, tout près de Monterey. Le général Castro, à la nouvelle de son arrivée, lui fit transmettre l'ordre de s'éloigner. Le capitaine Frémont ne répondit que par un refus formel; mais, ne pouvant tenir tête aux troupes en nombre supérieur que Castro fit marcher contre lui, l'ingénieur américain plia ses tentes pendant la nuit et disparut une seconde fois. Ce n'était là encore cependant qu'une fausse retraite, et, au moment où M. Walpole arrivait en Californie, près de Monterey, M. Frémont revenait s'installer sur les bords du Sacramento avec une audace pleinement justifiée par les résultats de la guerre du Mexique. Le capitaine américain, à la tête de ses trappeurs, prenait pied en maître sur la riche contrée qu'il avait si fort convoitée, et qu'il avait aidé à conquérir. C'était à Monterey un sujet de curiosité que sa présence d'abord, puis les gens de sa suite étaient de vrais trappeurs, endurcis par six ans d'une vie de fatigues et de dangers sans nombre. On voulait voir, en-

core tout poudreux de leur longue lutte, ces hommes d'une profession héroïque qu'ont célébrés l'histoire et le roman.

Toute la population de Monterey s'était avancée à leur rencontre, et les attendait avec impatience. Un nuage de poussière s'éleva enfin à l'horizon, et ce nuage, en se dissipant, laissa voir les conquérans de la Californie, les fondateurs sauvages d'une société nouvelle. Le capitaine Frémont marchait en tête : c'était un homme à l'œil vif, au regard de feu; il était vêtu d'une blouse et de braies de cuir, et son chapeau de feutre indiquait son rang : c'était le seul chapeau de feutre parmi toutes ces coiffures bizarres. Cinq Indiens delawares, ses gardes du corps, le suivaient de près : ces Indiens l'avaient accompagné dans toutes ses dangereuses pérégrinations. Après cette avant-garde arrivaient, deux par deux, des cavaliers au teint plus bronzé que celui des Indiens : c'étaient des chasseurs (*backwoodsmen*) du Tennessee et des parties supérieures du Missouri; tous portaient en travers de la selle leur longue carabine, tous étaient uniformément vêtus d'une veste de peau de daim large et flottante, que des épines fermaient par devant; des moccassins et des chausses de cuir, qu'ils avaient fabriqués eux-mêmes, complétaient ce sauvage accoutrement. Il y avait parmi ces aventuriers des héros populaires des prairies de l'ouest; il y avait aussi des trappeurs de castors, des chasseurs d'ours gris et même des chasseurs d'hommes, de ceux qui font, avec les gouverneurs des frontières, marché de têtes ou de chevelures d'Indiens.

Tels sont les conquérans primitifs de la Californie, dont la troupe s'arrête pour camper sous de hauts sapins à quelque distance de Monterey. Cette troupe d'aventuriers ne vous rappelle-t-elle pas Cortez débarquant sur la plage de Vera-Cruz et passant en revue les trente chevaux qu'il a réunis pour conquérir un immense continent? Le chroniqueur espagnol Bernal Diaz del Castillo nous a conservé les noms, les qualités et jusqu'aux diverses nuances de la robe de ces chevaux : l'un est un *rouan* que Cortez s'est procuré au prix de deux nœuds d'or, l'autre est un habile et agile coureur qu'un aventurier a reçu pour la rançon d'un prisonnier. On doit ainsi au soldat historien et compagnon de Cortez des détails pleins d'intérêt sur les conquérans du Mexique. Il y a un charme infini dans ces révélations familières sur les commencemens d'une grande société. Les humbles débuts de la conquête de la Californie auront-ils aussi leur chroniqueur? Il serait fâcheux, vraiment, qu'il ne se trouvât pas une plume naïve pour nous les raconter. Parmi ces héros du désert, ces chasseurs d'hommes ou de bisons si respectés des planteurs et si redoutés des Indiens, on trouverait à coup sûr des types aussi étranges, des natures non moins indomptables que parmi les aventuriers espagnols du XVIe siècle. Veut-on savoir, par exemple, ce que c'est que le chasseur d'hommes au Mexique?

Je puis compléter ici le récit de l'officier anglais par mes propres souvenirs. Peu d'années avant l'époque où je visitai la Basse-Californie, les Indiens avaient poussé plus loin que jamais dans le Nouveau-Mexique leurs incursions et leurs massacres. Un Américain à la figure repoussante, avec qui le hasard m'avait mis en relation à la Paz, vint un jour, en compagnie d'un associé, proposer au gouverneur Armijo un marché qui fut accepté. Les deux Yankees demandaient 10 piastres (50 francs) par tête ou par chevelure d'Indien qu'ils rapporteraient au général. Pendant six mois environ, les deux chasseurs d'hommes reçurent une somme si considérable, que le gouverneur crut devoir réduire la prime de moitié. Les six mois suivans, leur récolte fut encore assez abondante, mais on remarqua que les chevelures étaient beaucoup plus courtes; et comme on venait de retrouver à la même époque plusieurs cadavres de blancs portant les traces du couteau des scalpeurs, le gouverneur ne put se dissimuler que des méprises fâcheuses avaient été commises. Après avoir recommandé à ses terribles auxiliaires plus de circonspection à l'avenir, il finit par les réduire aux appointemens fixes et annuels de 1,400 piastres, — 700 piastres pour chacun (1). Les deux associés promirent de ne plus le tromper, mais dès-lors commença pour eux une vie de fainéantise presque pastorale. Une seule chevelure fut livrée dans le cours de cette année; elle coûtait donc 1,400 piastres : il est vrai qu'elle était fort longue! Le général Armijo prit cette fois le parti de congédier les deux Yankees, qui jugèrent prudent d'obtempérer à l'ordre du gouverneur. La chevelure était celle d'une femme dont on retrouva le cadavre quelque temps après leur départ.

De telles natures féroces et cupides sont heureusement assez rares dans l'intrépide population qui erre, sous mille noms divers, la pioche ou le rifle sur l'épaule, à travers les solitudes américaines. On pourrait opposer aux scalpeurs gagés du général Armijo le vrai type du *backwoodsman*, tel qu'ont pu l'observer tous les voyageurs dont la curiosité aventureuse n'a pas reculé devant les hasards et les périls d'une excursion dans les savanes. Pour connaître le coureur des bois dans toute sa simplicité patriarcale, dans toute sa grandeur chevaleresque, il faut, par quelque nuit d'hiver, s'être assis à l'un de ces foyers homériques, auprès desquels le *baackwoodsman* dresse sa tente, et qui sont comme les phares hospitaliers du désert. Là, toujours une réception cordiale attend le voyageur. Des quartiers d'ours ou de bison grillent sur un vaste brasier, exhalant leur appétissant fumet; des jambons de cerf sont suspendus aux parois de la tente. Votre hôte est peut-être un de ces vieillards comme en voient seules les forêts d'Amérique, vrais

(1) 7,000 francs en tout, et 3,500 francs par individu.

patriarches de la prairie, à la taille encore souple et droite, malgré leurs quatre-vingts ans, au regard vif et perçant, malgré leur chevelure argentée. Laissez parler le vieux chasseur, il vous dira les joies de sa vie errante, les nobles émotions d'une chasse à l'ours ou d'un combat contre les Indiens; il vous racontera, en quelques phrases naïves, tout son passé : son mariage avec quelque Indienne des montagnes Rocheuses, ses excursions à la recherche des meilleurs terrains de chasse, ses relations avec quelques compagnons d'aventures ou avec des Européens auxquels il aura servi de guide. Sauf un petit nombre d'incidens, la vie du *baackwoodsman* est partout la même : c'est, pour ainsi dire, une chasse perpétuelle, quand ce n'est pas une lutte périlleuse. Voilà les vrais représentans de la population des prairies, voilà les hommes qui composent en majorité l'escorte du capitaine Frémont. Quel sera l'avenir d'une conquête préparée par d'aussi rudes pionniers? A l'époque où M. Walpole visite la Californie, on peut déjà l'entrevoir et prédire de belles destinées à la population aventureuse qui s'installe sur les bords du Sacramento.

III.

Le séjour en Californie est un des derniers épisodes de la longue campagne du *Collingwood*. Bientôt le lieutenant Walpole revient à Londres. Il a quitté l'Europe en 1844, il la retrouve en 1848. On sait ce qu'était l'Europe à cette époque, et on devine le contraste qui s'offre à l'esprit du jeune marin, quand il compare les impressions de son départ à celles de son retour. Sur le continent, qu'il avait laissé si tranquille, la démagogie a fait invasion; les gouvernemens tombent, les peuples marchent les uns contre les autres; on les dirait en proie à un accès de fièvre chaude. Seule, l'Angleterre garde le calme qui manque à toute l'Europe. Après avoir vu à bord du *Collingwood* la puissance de la marine anglaise, nous admirons à Londres, avec M. Walpole, la sagesse de cette politique qui, depuis si long-temps, maintient et développe la prospérité de la Grande-Bretagne.

Ce contraste de l'Angleterre avec l'Europe n'est pas la seule leçon que nous voulions tirer du livre de M. Walpole : il est un autre contraste plus instructif et qui nous est plus directement applicable, le contraste de l'Angleterre avec la France. Nous ne parlons pas ici de la sécurité intérieure, nous n'avons en vue que l'influence maritime qui en est la conséquence. Il n'est pas inutile à ce propos de rappeler le but même de la campagne du *Collingwood*.

Le Collingwood avait surtout pour mission de faire flotter pendant

quatre années le pavillon anglais dans l'Océan Pacifique. La France donne aussi, bien que plus rarement, à ses vaisseaux des missions pareilles; puis elle s'en tient à ces démonstrations stériles, et c'est là précisément ce que ne fait pas l'Angleterre. A côté de ces longues croisières, dont on a pu prendre une idée par le journal de M. Walpole, de petites campagnes se continuent et se succèdent sans cesse. Derrière la frégate marche une corvette, qui ne remplit, elle, qu'une mission d'utilité, et recueille les fruits de la mission politique de sa devancière. Chaque année, par exemple, une corvette de guerre anglaise fait le tour de ces côtes qu'a visitées *le Collingwood*, et elle rapporte du Mexique et du Pérou une riche cargaison d'or et d'argent, tant en monnaie qu'en lingots, — en lingots surtout. Dans ces mêmes parages, la tâche de la marine française est bien différente.

Avant la révolution de février, les ministres de France au Mexique ont plus d'une fois sollicité de notre gouvernement l'envoi annuel d'un bâtiment de guerre sur les côtes de l'Océan Pacifique. Ces sollicitations sont restées vaines. Aujourd'hui veut-on s'obstiner encore à ne rien faire? Il y aurait pourtant dans cette mesure une source d'avantages pour la marine aussi bien que pour le commerce de la France. Il ne faudrait pour cela que renoncer à certaines allures chevaleresques dont ne s'accommode plus notre époque de *positivisme*. Les navires de guerre français, par une générosité mal entendue, ne doivent percevoir aucun droit sur le transport de l'or et de l'argent pour le commerce des nationaux, et des ordres formels les empêchent de s'en charger pour le compte des commerçans étrangers. Qu'en résulte-t-il? C'est que les officiers qui commandent ces navires, moralement responsables de valeurs dont ni l'état ni eux ne doivent retirer le moindre avantage, sont peu soucieux de les prendre à leur bord; puis, de longues croisières restent à terminer, et l'incertitude de la date des retours décourage les commerçans français : ceux-ci préfèrent alors confier ces valeurs aux navires marchands, quoique les risques à courir y soient plus grands et par conséquent les primes d'assurance plus fortes. La marine militaire anglaise est affranchie de cette gêne, et par conséquent recueille des bénéfices là où nos officiers ne rencontrent qu'une responsabilité, un embarras de plus. L'Angleterre est commerçante avant tout. Voulant assurer à son commerce la protection active et régulière de son pavillon dans les mers les plus lointaines, elle s'est arrangée à merveille pour que cette protection ne lui devînt pas trop coûteuse. Elle a organisé commercialement sa marine militaire. Comme les navires du commerce, les vaisseaux de guerre anglais prennent à prix fixe les retours pour l'Europe. Le négociant, à quelque nation qu'il appartienne, profite d'une occasion qui lui offre à la fois la sécurité et la ra-

pidité du transport; il apporte à l'officier de la marine royale anglaise l'or, l'argent, les surons de cochenille ou d'indigo (ce sont les seuls articles de retour que les navires de guerre admettent à leur bord) qu'il veut adresser en Europe. Assimilé au capitaine de la marine marchande, le commandant d'une frégate, d'une corvette ou d'un brick de guerre, a sa commission sur le fret des retours qu'on lui confie; il a dès-lors intérêt à ce qu'on lui en confie le plus possible. Telle corvette de guerre de trente canons et de cent vingt hommes d'équipage, parcourant la même route, par exemple, que *le Collingwood,* rapporte en matières d'or et d'argent environ 6 millions de francs; le fret moyen, déduction faite de la commission du capitaine, produit à peu près une somme de 60,000 francs pour le moins. Qu'en résulte-t-il? C'est que l'Angleterre a pu récompenser, par les profits d'une telle mission, les bons et loyaux services d'un de ses officiers, que le commerce anglais recueille à la fois respect et sécurité, et qu'enfin les frais de l'expédition qui produit ces incontestables avantages se trouvent en partie couverts par la somme nette de 60,000 francs qu'a donnée le fret.

On voit combien est désavantageuse pour la France la mesure prohibitive qui pèse sur nos bâtimens de guerre. Ce n'est pas seulement notre marine qui souffre de cette entrave; notre commerce en sent aussi le poids. On me pardonnera de citer un exemple personnel. C'était dans l'un de mes voyages à Guaymas, le port de l'état de Sonora. A cette époque (et cette mesure existe encore), le fisc mexicain avait prohibé l'exportation des lingots d'argent ou de la poudre d'or pour n'être pas frustré des droits de monnayage. Cette loi est respectable sans doute, mais difficile à exécuter à la lettre dans un pays où les transactions un peu considérables ne se paient qu'en lingots. Une corvette anglaise, dont je pourrais citer le nom, se trouvait en partance au moment où je venais de recevoir en barres d'argent le paiement d'une assez forte somme. J'avais un besoin urgent d'opérer des retours en Europe; le crédit et l'honneur de la maison que je représentais étaient à ce prix. La ville où je pouvais faire monnayer ces lingots étant située au moins à soixante lieues du port, je ne pouvais prendre qu'un parti, celui de les embarquer en contrebande.

Je fis marché avec les patrons de quelques navires cabotiers qui se trouvaient en rade, et qui, en cette qualité, les embarquèrent à leur bord avec un laisser-passer de la douane pour un port mexicain; puis, à un jour dit, sous prétexte de promenade, je louai un canot, et j'allai successivement à bord de chaque caboteur recueillir mes lingots. Le transbordement opéré, je me dirigeai vers la corvette anglaise, qui mouillait à près de trois quarts de lieue du môle. Mes visites avaient sans doute paru suspectes à la douane mexicaine, car une longue et

fine chaloupe dont elle faisait souvent usage, et bordée de huit avirons, quitta bientôt le môle et commença à donner la chasse à mon canot. L'embarcation de la douane semblait voler sur l'eau, et la mienne marchait fort mal. La corvette anglaise était encore bien éloignée, et je voyais, avec un malaise qu'on doit concevoir, les rapides progrès que faisait la chaloupe : cette chaloupe apportait avec elle la confiscation et la ruine. Comme le naufragé qui sent ses forces s'épuiser et qui jette un regard de détresse sur la terre qu'il n'atteindra pas, je regardais d'un œil consterné le navire de guerre, dont la rangée de canons et les flancs noirs commençaient cependant à surgir de l'eau, mais que je désespérais d'aborder à temps. La chaloupe me gagnait toujours, le danger était inévitable; un quart d'heure encore, et mes lingots ne m'appartenaient plus. En vain un ancien matelot français, jadis alcade de Guaymas et qui m'accompagnait, homme d'une taille et d'une vigueur herculéennes, se courbait-il sur les longs avirons avec une force à les briser : la quille du canot semblait rivée à la surface de la mer.

— Brigand de canot! s'écriait-il à chaque instant, un baquet à morues lui ferait honte pour la marche! Et ces rats-de-cave, continuait-il (il leur tournait le dos sans les voir), gagnent-ils toujours sur nous?

— D'une manière effrayante! Dans un quart d'heure, tout sera perdu.

— Vingt barres d'argent à douze cents piastres chacune, total vingt-quatre mille piastres, ou, sans compter le change, cent vingt mille francs..... Cela en vaut la peine..... C'est que..... en ma qualité d'ex-alcade...

— Parlez, lui dis-je, parlez, pour Dieu!

Tout à coup l'ancien justicier de Guaymas poussa une exclamation joyeuse en me montrant la corvette anglaise. Je regardai, mais j'avais les yeux si troublés, que je ne voyais rien.

— Vous ne voyez pas, me dit l'ex-matelot, qu'il y a un mouvement à bord de la corvette; tenez, voilà qu'on affale une embarcation à la mer, et des matelots s'y précipitent. Ils y gréent une voile. Bravo! Ah! ces Anglais, ces Anglais! s'écriait-il en ramant avec une vigueur enthousiaste.

C'était une chance de salut, mais encore bien faible. L'embarcation anglaise était si loin, l'embarcation mexicaine était si près! Et cependant le goëland qui rasait de l'aile les flots de la rade ne semblait pas voler plus vite que la chaloupe de guerre poussée par la voile et par les efforts nets, précis de ses dix rameurs. D'un autre côté, le canot de la douane semblait bondir sur le dos de la houle chaque fois que les

huit avirons s'enfonçaient en cadence dans l'eau. Pendant quelques minutes, je fus ainsi le but que se disputaient les deux pavillons anglais et mexicain. Bientôt je vis blanchir l'écume à la proue des deux chaloupes rivales; puis, sous une rafale de vent que Dieu sans doute envoyait pour moi, je vis l'anglaise suspendre ses avirons, s'incliner sous la voile et fendre l'eau plus rapidement encore.

— *Hurrah for England!* s'écria l'ex-alcade : les voici toutes les deux à distance égale. Ah! ces Anglais... ces Anglais! Je leur en ai bien voulu jadis, mais je les ai toujours admirés.

Les deux embarcations étaient assez près de moi pour que je pusse distinguer ceux qui les montaient. La figure du pilote mexicain était rouge de colère et de désappointement; puis j'entendis la mer bruire le long des flancs des deux bâtimens; que le vent s'apaisât d'un souffle, et j'étais perdu. A bord de la chaloupe anglaise, j'apercevais distinctement, la main sur les tire-veilles de la barre, mais à moitié dressé sur ses jarrets reployés, un jeune *midshipman* blond et rose qui me cria de sa voix enfantine :

— Ne mollissez pas, *by God!* si ces chiens arrivent avant vous, éventrez-les à coups de gaffe, le pavillon anglais vous protégera.

— Oui-dà! s'écria l'ancien magistrat, voyez-vous comme au sortir de nourrice ces Anglais ont déjà des idées commerciales? Si je dois vous dire vrai, c'était l'idée que j'avais aussi.

La voile anglaise tomba au pied de son mât, les dix avirons s'enfoncèrent dans la mer, l'embarcation bondit en avant, et s'arrêta frémissante bord à bord avec la mienne. En un clin d'œil, les lingots furent transbordés, et le matelot français et moi, nous sautions à bord de la chaloupe libératrice; je rendis grace à Dieu. Au même instant, la douane mexicaine rebroussait chemin dans un désappointement amer, mais silencieux. Je trouvai, à bord de la corvette, sir ***, sa longue-vue encore à la main. — Avouez, me dit-il, qu'il est heureux pour vous que cet instrument soit si parfait; vous y gagnez cent vingt mille francs, et moi, ma foi, une commission de plus. Maintenant, s'il vous plaît, nous irons déjeuner.

A la place du capitaine de la corvette anglaise, supposez un officier français : la confiscation des lingots eût été inévitable; une respectable maison de commerce eût été ruinée, mais l'honneur de l'officier français eût été sauf. Pour lui, il est vrai, tout se fût borné à cette satisfaction d'amour-propre, dont les Anglais ne croient pas devoir se contenter. Ont-ils tort? En vérité, nous ne le croyons pas, et l'histoire de cette campagne du *Collingwood*, en nous montrant un jeune lieutenant fidèle, à travers toutes les péripéties d'un long voyage, au culte de l'intérêt national, cette histoire ne doit pas être perdue pour

nous. De combien d'avantages un point d'honneur stérile ne prive-t-il pas le commerce français et le budget de la marine, déjà si lourd! Que la France imite l'Angleterre, qu'elle permette à ses croiseurs de se charger, toutes les fois que le retour en France sera direct, des valeurs nationales et étrangères, — les matières d'or et d'argent seulement, — moyennant un fret égal à celui des navires marchands · les chargeurs y trouveront le double avantage de la diminution de la prime d'assurance et de la rapidité du transport. Que la France envoie chaque année une corvette de vingt-cinq à trente canons dans tous les ports de la mer du Sud : de cette double mesure résultera une rémunération pour les officiers de marine, qui méritent toujours et si bien du pays. Le commandement de cette corvette pourra être la récompense de services rendus, le budget de la marine sera dégrevé du surplus du fret, le commerce y gagnera, l'or et l'argent seront plus abondans chez nous, l'or surtout, qu'on paie si cher en France, et qui se donne en Angleterre sans aucune prime. La monarchie de juillet avait pu apprécier tous ces avantages; elle n'a pas voulu en profiter. Un tel dédain siérait-il à la république? L'état de nos finances nous défend de le croire.

GABRIEL FERRY.

HISTOIRE

DE LA

RÉVOLUTION FRANÇAISE

PAR M. MICHELET.[1]

Je n'ai pas vu sans inquiétude M. Michelet aborder l'histoire de la révolution française. Ce n'est pas que les lumières lui manquent : sa vie est assurément une des vies les plus studieuses, son esprit un des plus savans de ce temps-ci; mais il y a dans la nature même de ses travaux quelque chose qui contraste singulièrement avec le sujet nouveau qu'il a choisi. Ses études sur *la Science nouvelle* de Vico, recommandables à plus d'un titre, puisqu'il a su donner une forme nette et précise aux conceptions du philosophe napolitain, qui, dans le texte original, sont loin de posséder ce mérite, son *Précis d'histoire moderne*, analyse rapide et substantielle des trois derniers siècles, semblaient naturellement le préparer à la tâche qu'il vient d'entreprendre; mais, disons-le franchement, son *Introduction à l'histoire universelle*, son *Histoire de la république romaine*, et surtout son *Histoire de France* depuis l'invasion germanique jusqu'à la mort de Louis XI, sont en contradiction manifeste avec le génie même de la révolution française. Pour comprendre tout ce qu'il y a de vrai dans notre assertion, il n'est

(1) 4 vol. in-8°, librairie de Chamerot.

pas nécessaire de réfléchir long-temps; il suffit de se rappeler le caractère distinctif des œuvres que nous venons d'énumérer, et si à cette liste déjà si nombreuse nous ajoutons les *Origines du droit français* et les *Mémoires de Luther*, l'évidence devient encore plus lumineuse. Oui, sans doute, M. Michelet a rendu accessibles à toutes les intelligences les principes féconds de *la Science nouvelle*, qui sans lui peut-être fussent demeurés le partage exclusif d'un petit nombre d'érudits. Il a résumé, interprété avec une lucidité merveilleuse les principaux événemens accomplis en Europe depuis la prise de Constantinople par Mahomet II jusqu'à la convocation des états-généraux à Versailles; mais la manière toute mystique dont il a expliqué les origines du droit français, la forme légendaire qu'il a donnée aux principaux événemens du moyen-âge, ses commentaires confus sur la réforme religieuse du XVIe siècle, ne révèlent pas chez lui une grande aptitude à comprendre, à expliquer, à peindre, à raconter les combats livrés depuis la mort de Louis XV jusqu'à la chute de Napoléon. Parlerai-je de son livre sur *le Prêtre et la Famille*, de son livre sur *le Peuple*, où ses instincts mystiques n'éclatent pas avec moins d'évidence? à quoi bon? Ces deux livres ne sont-ils pas les corollaires naturels, inévitables des précédens ouvrages de l'auteur? Pouvait-on croire que M. Michelet ne porterait pas dans la philosophie morale, dans la philosophie politique les habitudes de son esprit, que nous connaissions depuis long-temps? Eût-il été raisonnable d'espérer qu'en abandonnant le domaine des faits pour le domaine des idées, il se transformerait tout à coup et prendrait des habitudes nouvelles; qu'il trouverait pour la déduction et l'expression de ses pensées une méthode plus rigoureuse, plus logique, plus claire; qu'il renoncerait à la fantaisie, à l'extase pour s'en tenir à la démonstration de la vérité? Assurément non; il serait donc absolument inutile de nous arrêter à caractériser ces deux livres. Pour déterminer nettement jusqu'à quel point M. Michelet réunit les facultés nécessaires à l'historien de la révolution française, il nous suffit d'étudier avec attention et d'apprécier avec sincérité son *Histoire de la république romaine* et son *Histoire de la France au moyen-âge*. C'est là, en effet, qu'il a donné pleine carrière à ses instincts; c'est là qu'on peut prendre la mesure précise de son talent pour la narration.

Or, que signifie son *Histoire de la République romaine*? A quoi se réduit ce livre trop applaudi il y a dix-huit ans, et aujourd'hui trop oublié? N'est-ce pas tout simplement un hommage rendu aux travaux de Niebuhr? Quoique l'historien français contredise, sur plusieurs points de détails, l'érudit allemand, quoiqu'il résolve à sa manière plusieurs questions déjà posées, déjà résolues par Niebuhr, n'est-il pas manifeste que l'historien français procède de l'érudit allemand comme l'effet procède de la cause? Il est vrai que Niebuhr, à son tour, procède

de Vico, et que M. Michelet connaissait directement, familièrement les principes du philosophe napolitain sur la succession et la génération des faits historiques. Il est vrai qu'on retrouve dans l'œuvre de Niebuhr toutes les idées de Vico sur l'époque mythique, sur l'époque héroïque, sur l'époque humaine de toutes les nations; mais l'application spéciale de ces idées au peuple romain n'appartient pas en propre à M. Michelet. Quelque sagacité, en effet, qu'il ait déployée dans l'analyse et l'interprétation des textes, quelque originalité qu'il ait montrée dans la solution de plusieurs problèmes, il est impossible de ne pas reconnaître en lui un élève de Niebuhr aussi bien qu'un élève de Vico. Chez l'écrivain allemand comme chez l'écrivain français, c'est toujours et partout le même procédé, modifié seulement par le génie des deux nations. J'admets volontiers la vérité des principes posés par Vico, sauf à discuter les conséquences extrêmes de ces principes, après la triple évolution mythique, héroïque et humaine; cependant le procédé adopté par Niebuhr et suivi par M. Michelet convient-il à l'histoire? Je ne le crois pas. L'historien allemand et l'historien français émiettent les légendes acceptées par Tite-Live, les réduisent en poudre; mais leurs mains savent-elles trouver dans ces ruines les matériaux d'un édifice nouveau, plus solide, plus vrai, plus durable que les légendes de Tite-Live? Hélas! non; nous marchons de ruines en ruines; toutes les pierres séculaires qui semblaient unies ensemble par un ciment indestructible, séparées maintenant par une critique impitoyable, jonchent le sol, peuplé hier encore des grandes figures familières à notre jeunesse. Toutefois que nous donne Niebuhr, que nous donne M. Michelet en échange de ces figures qu'ils déclarent mythiques? Après avoir réduit Plutarque et Tite-Live à confesser leur ignorance, leur crédulité, nous disent-ils où est la vérité, quels sont les faits dignes de croyance? Mon Dieu, non. Tout-puissans pour détruire, impuissans à construire, ils défont l'histoire et ne la refont pas. Romulus, Numa, Ancus-Martius, Tullus-Hostilius, les Tarquins, le premier Brutus, s'évanouissent comme des ombres : nous attendons la lumière qui doit nous montrer, au lieu de ces figures menteuses, des acteurs vivans, des personnages réels; mais la lumière ne vient pas, et la nuit s'épaissit autour de nous. L'historien s'acharne contre l'histoire, sape sans relâche toutes les traditions de l'époque mythique, savoure avec délices le malin plaisir de nous arracher une à une toutes les illusions de nos premières études, nous promène, nous égare dans ce monde de néant et de ténèbres, se rit de notre impatience et triomphe de notre désenchantement. Il y a certainement, dans ce travail de destruction, bien des idées ingénieuses et qui ont leur part de vérité; mais à quoi bon recourir aux étymologies les plus savantes? à quoi bon interroger les débris de la langue étrusque et de la langue osque pour trouver le sens d'un nom? à quoi bon

dédoubler les personnages comme les feuillets d'un vieux livre superposés, scellés ensemble, si les feuillets dédoublés demeurent, pour nous, aussi obscurs, aussi indéchiffrables que les feuillets réunis?

Eh bien! le croirait-on? ce procédé emprunté à *la science nouvelle*, à qui nous devons la ruine, la dispersion de toutes les légendes royales de Plutarque et de Tite-Live, et la nuit brumeuse où se confondent et s'effacent bien des figures de l'époque républicaine, M. Michelet n'a pas craint de l'appliquer à l'histoire de notre pays. Il a voulu retrouver dans les Mérovingiens, dans les Carlovingiens, dans les Capétiens, dans la branche des Valois, les momens historiques indiqués par Vico, c'est-à-dire la triple évolution mythique, héroïque et humaine. S'il n'a pas traité Clovis et Charlemagne, Pépin-le-Bref et Charles-Martel aussi cavalièrement que Romulus et Numa, les deux Tarquins et le premier Brutus, à coup sûr ce n'est pas le bon vouloir qui lui a manqué. Il a épluché Grégoire de Tours et Frédégaire comme il avait épluché Plutarque et Tite-Live; ce n'est pas sa faute si les traditions germaniques ont fait meilleure contenance que les traditions romaines. Rendons-lui cette justice, qu'il n'a rien négligé pour dédoubler à leur tour les chefs de la première et de la seconde race. Si Charlemagne et Clovis ne s'évanouissent pas dans l'espace comme le chef de bandits appelé Romulus et le Lucumon appelé Tarquin, il faut tenir compte des douze siècles écoulés entre la fondation de Rome et l'invasion des Gaules par les Francs, et pourtant Charlemagne, dans le récit de M. Michelet, n'est tout au plus qu'un personnage de ballade.

Certes, ce n'est pas la connaissance des sources originales qui a fait défaut à M. Michelet; il ne s'est pas contenté de feuilleter les documens recueillis avec tant de soin et de persévérance par dom Bouquet; il les a lus et relus en entier à plusieurs reprises. Il les a interrogés dans tous les sens; il leur a fait subir ce qu'on appelle dans la procédure anglaise un contre-examen; il sait assurément tout ce qu'il est nécessaire de savoir pour écrire l'histoire des deux premières races, et cependant, parmi les quatre cents pages qu'il a consacrées aux cinq premiers siècles de notre histoire, il serait difficile d'en trouver cinquante qui soient empreintes d'un caractère vraiment historique. La pensée de M. Michelet se porte à la fois sur un trop grand nombre d'objets, et cette mobilité perpétuelle de l'intelligence rend, à vrai dire, toute narration impossible. Les rapprochemens les plus ingénieux, qui peuvent plaire et séduire dans la conversation, jettent dans la trame du récit une singulière confusion, si bien qu'après avoir étudié attentivement dans le livre de M. Michelet l'ensemble des faits accomplis entre l'avénement de Clovis et l'avénement de Hugues Capet, si toutefois il est permis de nommer du même nom deux momens historiques revêtus d'un caractère si différent, le lecteur ne garde en sa mémoire

qu'un amas tumultueux d'idées vraies en elles-mêmes pour la plupart, et qui, faute d'être ordonnées, perdent la moitié au moins de leur valeur et de leur évidence. De Hugues Capet à la mort de Charles VI, M. Michelet se montre à nous tel que nous l'avons vu pendant toute la durée des deux premières races. Les réformes administratives de Philippe-Auguste, la lutte de Philippe-le-Bel et de Boniface VIII, la vie mystique et militaire, les travaux législatifs de Louis IX, enfin le tableau désastreux de la France pendant la longue démence de Charles VI, sont présentés avec la même abondance d'érudition, et, je dois le dire, avec aussi peu de profit pour le lecteur. Tout en demeurant convaincus que l'auteur n'a rien négligé pour s'informer des faits qu'il a entrepris de raconter, nous regrettons sincèrement qu'il garde pour lui la meilleure partie des trésors entassés dans sa mémoire. Le récit du règne de Charles VII révèle dans le talent de M. Michelet un progrès manifeste; c'est assurément la partie la plus vivante, la plus vraie, la plus nette, de ce long travail commencé depuis seize ans. Il est impossible de ne pas admirer, de lire sans émotion, sans attendrissement, toutes les pages qui racontent la vie et la mort de Jeanne d'Arc. L'auteur a eu sous les yeux toutes les pièces du hideux procès qui a tranché si cruellement cette vie héroïque et sainte; il a puisé à toutes les sources pour réunir les élémens de la vérité, et, cette fois, je suis heureux de le dire, l'art vient en aide à l'érudition : les faits recueillis laborieusement dans les monumens originaux se déroulent avec rapidité sous les yeux du lecteur. Et pourtant, dans le récit même de la vie de Jeanne d'Arc, combien de fois M. Michelet ne se laisse-t-il pas emporter par ses instincts mystiques bien au-delà des limites de l'histoire! Combien de fois ne cède-t-il pas au puéril plaisir de multiplier les rapprochemens imprévus! Il me suffira de rappeler la comparaison si obstinément poursuivie du Christ et de Jeanne d'Arc. Dans la pensée de M. Michelet, Jeanne d'Arc n'est pas seulement une créature douée au plus haut point de toutes les vertus évangéliques : c'est le Christ même, le Christ transfiguré, non plus pour quitter la terre et remonter au ciel, mais pour quitter le ciel et redescendre sur la terre. Une telle comparaison, on le comprend sans peine, n'ajoute rien à la vérité du récit. Toutes ces images, tirées du Nouveau Testament, bien qu'il s'agisse de la vie d'une sainte, ne servent qu'à embarrasser le tableau de la France au XVe siècle; parfois même ces images, en se multipliant, finissent par donner un caractère légendaire aux détails les plus réels, les plus précis. Cependant, malgré ces taches faciles à effacer, le règne de Charles VII peut être cité comme un des modèles les plus heureux de narration historique, comme un de ceux qui réunissent sous la forme la plus vive l'imagination et la science. Le règne de Louis XI, j'ai regret à le dire, n'a pas tenu toutes les promesses du

règne de Charles VII. Il semble que M. Michelet, en mettant le pied sur le terrain de l'histoire moderne, se trouve dépaysé. Lui qui a résumé si habilement la vie politique et morale de l'Europe pendant les trois derniers siècles, on dirait que sa vue s'obscurcit, que sa langue s'embarrasse quand il s'agit de raconter la guerre du bien public, la bataille de Montlhéry, la lutte acharnée de Louis XI et de Charles-le-Téméraire, la captivité de Péronne et la bataille de Nancy. Or Louis XI est le premier roi français qui appartienne à l'époque moderne, quoiqu'il plaise à M. Michelet de voir en lui le dernier roi français du moyen-âge. La différence que je signale entre le règne de Charles VII et le règne de Louis XI, importante en elle-même, puisqu'il s'agit d'un travail sérieux, accompli avec une rare persévérance, mérite d'autant plus qu'on s'y arrête, que les facultés requises pour comprendre et pour expliquer, pour peindre et pour raconter le règne de Louis XI, sont à peu près celles qu'on doit demander à l'historien de la révolution française. Dans la vie de Louis XI, en effet, la légende ne tient aucune place. La fantaisie, la passion, la rêverie, ne savent guère où se prendre dans cette suite d'actions si nettement marquées au coin de l'intérêt personnel, où la prévoyance et la ruse jouent le principal rôle, où la cruauté même n'est qu'une forme de la prudence. Eh bien! M. Michelet a cependant trouvé moyen de chasser du règne de Louis XI la clarté que l'histoire voulait, que les documens originaux fournissaient en abondance. Ayant à nous montrer cette figure si neuve, si originale, dont la finesse matoise contraste d'une manière frappante avec la physionomie passionnée, le caractère ardent, l'esprit imprévoyant de Charles de Bourgogne, il s'est complu, avec une prédilection singulière, dans le tableau de la féodalité expirante. Ce tableau sans doute méritait d'être tracé avec un soin particulier, et je ne songe pas à reprocher à M. Michelet l'attention vigilante avec laquelle il a compté tous les orgueils que Louis XI voulait humilier, toutes les résistances dont il a triomphé, tous les châteaux forts qu'il a démantelés; mais, tout en laissant à cette partie du tableau sa légitime importance, l'historien ne devait pas oublier les principes impérieux de la perspective. Il ne devait pas mettre sur le même plan tous les personnages engagés dans la politique de Louis XI comme ennemis ou comme auxiliaires. Pour raconter les faits accomplis dans toute leur vérité, et j'ajouterai dans toute leur simplicité, il était indispensable de placer au premier plan Louis XI et Charles de Bourgogne, et de reléguer derrière eux les autres figures. M. Michelet, en méconnaissant cette nécessité, en refusant de sacrifier, du moins quant à l'effet, les personnages secondaires, a jeté la confusion là où devait rayonner la clarté, et tout son savoir n'a servi qu'à lasser le lecteur sans graver dans sa mémoire un souvenir durable et précis.

Ainsi les antécédens de M. Michelet ne semblaient pas le préparer à l'étude et au récit de la révolution française; il avait sur tous ceux qui ont entrepris jusqu'ici cette tâche difficile un incontestable avantage, la connaissance complète de la vie politique de la France depuis la conquête des Gaules par la race germanique jusqu'à la convocation des états-généraux. Il n'était pas exposé, comme la plupart de ses prédécesseurs, à parler du passé d'après de vagues souvenirs, à mentionner l'âge de la monarchie comme une chose incertaine et confuse, a l'appeler, comme l'a fait plus d'une fois le plus illustre, le plus populaire de ses devanciers, tantôt la monarchie de quatorze siècles, tantôt la monarchie de dix siècles; car il sait année par année et presque jour par jour tous les événemens accomplis depuis Clovis jusqu'à Louis XVI. A coup sûr, la pleine possession d'un savoir si laborieusement acquis promettait au lecteur des explications précieuses sur les origines lointaines des faits qui se sont produits dans les dernières années du XVIIIe siècle. Malheureusement l'étude vigilante de notre histoire tout entière, comme je crois l'avoir démontré, a exercé sur M. Michelet une action singulière, qui tient plus de l'éblouissement que de la vraie science. L'habitude constante de chercher partout des symboles, de personnifier toute une série d'événemens dans une idée préconçue, d'interpréter tout homme et toute chose de façon à renfermer dans cette idée tous les accidens de la vie réelle, trouble en lui le sens historique. Sa prédilection pour Dante et pour Shakspeare, très louable assurément s'il ne s'agissait que de chercher dans les œuvres de ces deux puissans génies un terme de comparaison pour estimer à leur juste valeur les œuvres littéraires de notre pays, l'empêche trop souvent de juger les hommes et les faits en eux mêmes. Il est impossible, en effet, de raconter et de juger nettement quand on s'efforce constamment de retrouver dans les oppresseurs ou dans les opprimés les personnages de Shakespeare ou de la *Divine Comédie*. Cette perpétuelle intrusion de souvenirs poétiques dans le domaine de l'histoire s'oppose formellement à la clarté du récit.

Si les six volumes déjà publiés par M. Michelet sur notre pays n'avaient pas suffisamment prouvé ce que j'avance, il ne serait plus permis de conserver le moindre doute à cet égard après avoir lu l'introduction placée en tête de son nouveau livre. En effet, cette introduction, qui prétend résumer en quelques pages tout le passé de la monarchie, n'offre au lecteur aucune idée qui soit l'expression exacte des faits. L'auteur a divisé son travail en deux parties : partie religieuse, partie politique. On devait croire que cette division servirait à l'élucidation de la pensée, et pourtant il n'en est rien. Ce prétendu résumé n'est, à proprement parler, qu'une longue déclamation où le talent ne fait pas défaut, où l'on trouve même çà et là plus d'une page éloquente, mais

qui n'enseigne rien aux esprits ignorans, qui ne rappelle rien à ceux qui savent. La misère, les angoisses du paysan affamé sous l'administration si vantée de Colbert; la détresse et le désespoir de ces créatures humaines brûlant leurs champs et leurs vignes pour échapper à l'impôt qu'elles ne peuvent payer, broutant l'herbe des prés, mangeant la terre au lieu de pain, sont retracés en traits poignans; mais, à côté de ce tableau si cruellement vrai, pourquoi ne pas placer le tableau, non moins vrai à coup sûr, des grandes choses accomplies sous l'administration de Colbert? Pourquoi s'obstiner à ne montrer que le mauvais côté de Louis XIV? Pourquoi personnifier en lui l'égoïsme et la dureté? Évidemment, dans ce passage de son introduction, M. Michelet a sacrifié la justice à l'effet oratoire. Dans la partie qui traite de la religion, l'auteur n'est pas moins partial; il se complaît dans la peinture des vices du clergé; il déroule sous nos yeux les scandales trop connus de l'église gorgée de richesses, sans tenir aucun compte des bienfaits nombreux que la France doit à l'église. Puis, se laissant entraîner bien au-delà des bornes de la vérité par le puéril plaisir de multiplier, de varier, de combiner les images, il arrive à confondre dans ses malédictions l'église et la foi chrétienne; au nom des désordres commis par les évêques, il maudit l'Évangile. Il ne voit dans la parole du Christ qu'un instrument de servitude; il oublie, par une étrange aberration, qu'une foule de grands esprits ont cherché, ont trouvé dans la loi nouvelle, annoncée au monde il y a dix-huit siècles, le germe de toutes les libertés. L'histoire de Latude et le courageux dévouement de Mme Legros occupent, dans cette introduction, une place beaucoup trop considérable. La captivité de Latude est à coup sûr un des épisodes les plus douloureux du siècle dernier, et le récit de ses longues tortures est pour beaucoup, sans doute, dans la haine du peuple contre la Bastille; mais le devoir de l'historien n'était-il pas de placer en regard de cet épisode, de raconter avec les mêmes développemens, avec la même complaisance, le mouvement intellectuel qui préparait l'émancipation politique de la France?

Or, M. Michelet n'a-t-il pas méconnu ce devoir? Les grandes figures de Montesquieu, de Voltaire, de Jean-Jacques Rousseau, de Turgot, sont à peine esquissées; on dirait que l'auteur craint de n'avoir pas assez d'espace pour Latude et pour Mme Legros. Qu'arrive-t-il? La seconde moitié du XVIIIe siècle, dans ces pages animées d'ailleurs d'un sentiment généreux, se trouve complétement dénaturée; la destinée entière de la France semble livrée au caprice du lieutenant de police; un silence effrayant couvre la face entière du pays; on n'entend que les gémissemens qui s'échappent des cachots de la Bastille. Il y a dans cette manière de comprendre les présages de la révolution quelque chose de théâtral qui plaira sans doute aux rhéteurs. A ne consi-

dérer que l'effet de la mise en scène, on peut louer le talent de l'écrivain, vanter l'artifice avec lequel il a disposé ses personnages; mais, de bonne foi, un pareil succès, de pareils éloges ont-ils de quoi tenter la conscience de l'historien? Le spectacle de la monarchie et de la religion au moyen-âge et dans les temps modernes, depuis saint Louis jusqu'à Mirabeau, tel que nous le présente M. Michelet, n'est qu'une pure fantasmagorie. On dirait que l'auteur s'est proposé pour but unique, non pas d'instruire, mais d'effrayer le lecteur.

M. Michelet a déjà terminé l'histoire de l'assemblée constituante, c'est-à-dire la partie la plus sereine, la plus imposante de la révolution française. L'histoire de l'assemblée législative, de la convention et du directoire est peut-être, aux yeux de bien des lecteurs, plus féconde en émotions; mais la grandeur des principes posés par l'assemblée constituante, les passions généreuses qui agitaient presque tous les cœurs, donnent à cette première assemblée un caractère auguste et majestueux qu'on ne retrouve ni dans la législative, ni dans la convention. L'auteur a compris toute la richesse du sujet qu'il avait à traiter, et je dois dire qu'il en a tracé plusieurs épisodes avec un incontestable talent. Il a surtout rendu avec une verve entraînante l'élan généreux qui couvrit la France entière de fédérations. Il y a dans le tableau de cette union fraternelle de toutes les pensées une séve, une abondance, un enthousiasme sincère, qui pénètrent le lecteur d'admiration et d'attendrissement. L'auteur est moins heureux dans la peinture des clubs, qui jouèrent sans doute un rôle immense dans la révolution, mais dont il a cependant trouvé moyen, le croirait-on? d'exagérer l'importance. Dans son ardeur de tout saisir, de tout embrasser, il arrive à perdre de vue les idées générales qui dominaient alors, à leur insu, les esprits en apparence les plus indépendans, les caractères les plus spontanés. Ici, comme dans le tableau du moyen-âge, la pensée de M. Michelet se divise, s'émiette, s'éparpille à l'infini; en agrandissant le rôle des masses, il amoindrit tellement le rôle des acteurs principaux qui ont souvent obéi à la foule, qui plus souvent encore lui ont commandé, que l'attention ne sait plus où se fixer. Le désir de rendre à la multitude l'importance qui lui appartient l'entraîne parfois à d'étranges injustices; il se plaît à transformer les acteurs en instrumens, comme si une idée, pour être généreuse, une résolution, pour être héroïque, devait nécessairement venir de la foule et perdait sa grandeur en prenant le nom d'un homme. Pour les esprits impartiaux, le but que s'est proposé M. Michelet ne saurait être douteux; il a voulu dépouiller de leur éclat, de leur prestige, les grandes figures que nous sommes habitués à regarder comme les maîtres de la multitude; il a voulu mettre dans la rue, dans la rue seule, toute la puissance qui était à la tribune. Cette idée, qui, con-

tenue dans de certaines limites, ne manquerait pas de justesse, puisque la rue a parfois imposé sa volonté aux orateurs les plus résolus, il la poursuit avec une obstination qui va jusqu'à l'aveuglement. Le peuple, dans sa pensée, a droit à une réparation; il a été dépouillé de sa part légitime d'action par les historiens de la révolution française; il est temps de lui rendre ce qu'ils lui ont ravi. Et, pour accomplir cette réparation, il fait de la tribune la très humble servante de la foule.

Il est difficile de suivre dans le récit de M. Michelet les travaux de l'assemblée. Les détails anecdotiques se multiplient, se pressent à chaque page; mais l'histoire proprement dite, l'analyse des idées soumises à la discussion, le tableau des passions qui ont entravé le développement de ces idées, la nature et la portée des principes demeurés victorieux, sont presque toujours oubliés. En revanche, si l'histoire est absente, le roman occupe le premier plan. Oui, l'auteur a trouvé moyen d'introduire le roman dans le récit de la révolution. La fuite à Varennes et le retour à Paris de la famille royale sont traités par lui comme un vrai chapitre de roman. Il sait tout, non pas seulement ce qui a été vu, ce qui a été raconté par les acteurs, par les témoins, mais bien aussi et surtout les plus secrètes pensées, les sentimens les plus intimes de chaque personnage. Il lit dans le cœur de Marie-Antoinette et de Barnave, comme le poète dans le cœur des héros créés par sa fantaisie. Il prête à la reine, au jeune avocat, toutes ses émotions, tous ses souvenirs; le lecteur ignorant peut croire à chaque instant qu'un aveu passionné va s'échapper de leurs lèvres.

L'entrevue de Mirabeau et de Marie-Antoinette est racontée comme le retour de Varennes. Les salons de Mme Roland, de Mme Condorcet, sont peints d'une façon attrayante, j'en conviens; mais les pages que l'auteur consacre à ces deux femmes éminentes peuvent être considérées comme de véritables hors-d'œuvre. Ces deux chapitres, qui plairaient sans doute dans un roman, ne sont pas traités avec assez de sobriété pour trouver leur place dans une composition historique. Quelle que soit l'importance de ces deux salons, il était inutile de prodiguer les détails, comme l'a fait M. Michelet. Le portrait de Vergniaud donne lieu aux mêmes remarques. Sans doute, il n'est pas hors de propos de nous peindre la physionomie de Vergniaud, de nous le montrer comme pourrait le faire le pinceau; mais à quoi bon nous parler de Mlle Candeille, de sa passion pour Vergniaud, et du succès de la *Belle Fermière*? Mlle Candeille a-t-elle joué un rôle dans la révolution? A-t-elle déterminé ou modifié la conduite de Vergniaud? Quant au portrait de Marat, M. Michelet lui a donné des proportions que rien ne justifie. Au lieu de se borner à nous présenter Marat sur la scène politique, il a écrit sur cet homme étrange une véritable notice biographique. Il prend la peine de nous raconter ses premières années, son éducation,

d'analyser ses travaux scientifiques, comme si Marat avait sa place marquée entre Lagrange et Laplace. Les extraits qu'il nous donne sont curieux sans doute; mais ces extraits, qui dans un travail purement littéraire éveilleraient l'attention, jetés au milieu d'une narration historique, n'excitent que l'impatience. Le lecteur qui prend au sérieux le récit commencé ne s'arrête pas volontiers en chemin. L'histoire est un genre trop sévère pour se prêter à toutes ces distractions. Les épisodes qui ne se relient pas étroitement au sujet principal doivent être répudiés sans pitié, et M. Michelet l'a trop souvent oublié.

Le nouvel historien de la révolution française a donc failli à sa mission. Notre inquiétude n'était que trop légitime. Malgré ses études si persévérantes, malgré ses travaux si nombreux, si variés, malgré trente années consumées dans la contemplation du passé, M. Michelet ne paraît pas comprendre bien nettement les devoirs de l'historien. Quand il raconte, et il raconte trop rarement, il cherche, il obtient des effets qui n'appartiennent pas au genre historique. Il se propose d'émouvoir à tout prix. Or, l'émotion qui ne naît pas de l'expression même de la vérité, qui a besoin, pour envahir l'ame du lecteur, de tous les artifices de l'imagination, doit être bannie sévèrement de l'histoire. Mais ce n'est pas là le seul reproche que nous puissions adresser à M. Michelet. Le récit proprement dit, simple, austère ou paré de couleurs poétiques, le récit en lui-même semble répugner à son intelligence. Le précepte de Quintilien s'est effacé de sa mémoire : « On écrit l'histoire, dit Quintilien, pour raconter et non pour prouver. » Ces paroles ont été, il y a quelques années, détournées de leur vrai sens; on a voulu y voir un arrêt contre l'intervention de la philosophie politique dans le domaine de l'histoire, et cette pensée n'est jamais entrée dans l'esprit de Quintilien. Un écrivain habile, à l'abri de ces paroles ainsi interprétées, a transcrit ou paraphrasé Froissart, et il s'est rencontré des lecteurs complaisans qui ont pris son œuvre pour une œuvre d'histoire; mais, ramenées à leur vrai sens, rapprochées des modèles d'après lesquels Quintilien rédigeait ses préceptes, elles renferment la vraie définition de l'histoire. La narration est le but principal; le jugement des faits est-il interdit à l'historien? Comment le croire? comment oser prêter à Quintilien un si étrange paradoxe? La manière dont il apprécie les historiens d'Athènes et de Rome ne permet pas de lui imputer une pareille hérésie. Raconter sans juger, c'est n'accomplir que la moitié de la tâche imposée à l'historien; mais le récit forme, à coup sûr, la première partie de cette tâche. Or, M. Michelet, dans son *Histoire de la Révolution*, néglige trop souvent le récit pour l'argumentation, pour le pamphlet. Il ne se contente pas d'indiquer dans le passé les événemens qui contiennent une leçon pour le présent, il ne se borne pas à signaler les termes de comparaison; là où il devrait ne

chercher qu'un enseignement salutaire, il cherche une arme contre les opinions qui le blessent, contre les principes qu'il veut combattre. Un tel procédé ne va pas à moins qu'à dénaturer complétement le caractère de l'histoire. Le récit du passé, écrit d'une main sévère, tracé avec impartialité, peut fournir des armes à tous les partis; mais ce n'est pas à l'historien qu'il appartient de transformer en arsenal le souvenir des générations évanouies.

Les passions politiques n'ont rien à démêler avec l'histoire. La comprendre ainsi, c'est renverser la définition donnée par Quintilien, c'est dire que l'histoire s'écrit non pour raconter, mais pour prouver. Cette méthode, si toutefois il est permis de décorer d'un tel nom une telle aberration, peut séduire les esprits passionnés, pour qui la lutte vaut mieux que la science; elle ne saurait être approuvée par ceux qui mettent la vérité au-dessus des partis, et le nombre en est encore assez grand malgré toutes les commotions qui ont bouleversé la France depuis soixante ans. M. Michelet, dont la loyauté est à l'abri de toute atteinte, dont l'ame, pénétrée de convictions généreuses, éclate à chaque page, mais qui prend volontiers une image pour une idée, un rapprochement ingénieux pour une maxime applicable au gouvernement des nations, excitera chez les esprits mêlés aux luttes politiques de vives sympathies, et peut-être aussi des haines non moins vives, dont je n'ai pas à me préoccuper. Si je ne partage pas toutes ses espérances, si je ne puis m'empêcher de sourire en voyant combien sa longue familiarité avec le moyen-âge l'a rendu étranger aux idées dont se compose notre vie de chaque jour, je rends pleine justice à la moralité des principes qui lui servent de guides. Je crois qu'il aime, qu'il veut sincèrement le bien. S'il se trompe sur la route à suivre pour toucher le but, il n'y a pas là de quoi éveiller notre colère. Je comprends très bien qu'on n'accepte pas son avis, qu'on ne résolve pas comme lui les questions posées depuis la convocation des états-généraux; mais je ne comprends pas qu'on le maudisse, qu'on le voue à la haine publique, car je crois qu'il est de bonne foi dans son erreur.

A force d'user ses yeux sur les chroniques du moyen-âge, il est arrivé à l'éblouissement. De l'éblouissement à l'extase, il n'y a qu'un pas, et M. Michelet l'a franchi. L'étude poursuivie dans les conditions normales de l'intelligence, la méditation contenue entre des limites nettement définies, sont à ses yeux une application mesquine des facultés humaines. Il dédaigne les procédés ordinaires à l'aide desquels la pensée germe, grandit, se développe. Il ne conçoit pas la clairvoyance sans exaltation. Et, pour lui, l'exaltation naît de l'excès même du travail. Il n'a pas mesuré les forces de son esprit, il en abuse; sa vue se trouble, son esprit perd la notion du monde réel et se laisse emporter dans les régions apocalyptiques. C'est là, selon moi, la seule manière d'expliquer

les singuliers caprices de langage et de pensée qui se rencontrent presque à chaque page de son nouveau livre. Sans l'éblouissement, sans l'extase, comment comprendre ces étranges exclamations : O droit! vous êtes mon père; ô justice! vous êtes ma mère? Et cette nouvelle trinité, qui doit détrôner la trinité chrétienne, Rabelais, — Molière, — Voltaire? A moins de voir dans ces apostrophes au droit et à la justice, dans cette trinité nouvelle, dont les trois personnes n'ont encore entendu aucune prière, un pur enfantillage, il faut bien y chercher les hallucinations de l'extase. Et ce qui me confirme dans l'interprétation que je propose, c'est que M. Michelet, en invoquant les trois personnes de cette nouvelle trinité, les appelle tantôt ses pères, tantôt ses frères. J'avouerai humblement qu'il m'est impossible de saisir le moindre signe de parenté entre M. Michelet et ces illustres railleurs. Par quel côté Pantagruel, Arnolphe et Zadig se rapprochent-ils des conceptions du moderne historien? Je suis encore à le deviner. Molière, sans doute, n'aurait pas lu sans sourire les premiers chapitres de l'*Histoire romaine* écrite par M. Michelet; les rois dédoublés n'eussent pas manqué d'exciter son hilarité; Rabelais et Voltaire se fussent égayés en voyant le Christ transfiguré dans la personne de Jeanne d'Arc : je cherche en vain dans l'histoire du moyen-âge ou de la révolution française un trait, quel qu'il soit, qui fasse de M. Michelet le frère ou le fils de Rabelais, de Molière ou de Voltaire. Je suis donc forcé d'expliquer par l'extase ce que je ne puis expliquer par la réflexion. Et, qu'on ne s'y trompe pas, les paroles que j'écris sont des paroles sérieuses. Je ne veux pas railler M. Michelet. Je le tiens pour sincère, et je parle sincèrement. Il s'est abusé sur la puissance de son esprit; il l'a soumis à une trop longue épreuve; il a franchi les limites assignées à la durée du travail humain; il a cru doubler ses forces par la persévérance, et sa volonté obstinée s'est brisée contre sa défaillance. Il a recommencé l'épreuve, et son espérance n'a pas été moins durement déçue. Peu à peu il s'est habitué à l'extase de l'intelligence éblouie par l'étude, comme les Orientaux aux hallucinations que donne l'opium. Et cet état si contraire au développement, à l'exercice du sens historique, est devenu son état normal. C'est pourquoi, si je voulais caractériser d'un mot son *Histoire de la Révolution française*, je la comparerais au récit de la passion écrit par la sœur Emmerich : ce n'est pas une histoire, c'est une vision.

GUSTAVE PLANCHE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 janvier 1850.

Avant de parler des affaires intérieures, de l'assemblée, du ministère ou du président, il nous sera permis de dire un mot du rapport de M. le général Herbillon sur le siége de Zaatcha, dans le Sahara. Personne, à l'heure qu'il est, n'y pense peut-être plus à Paris; mais, ayant à parler dans cette quinzaine de beaucoup de choses qui nous plaisent médiocrement, nous voulons d'abord nous entretenir de choses qui nous consolent, qui nous raniment, qui nous font bien espérer du pays. Oui, un pays où il y a tant de braves soldats et tant de braves officiers prêts à mourir héroïquement pour l'honneur du drapeau, ce pays-là n'a pas épuisé sa vitalité. Il ne faut désespérer que des pays où l'on ne sait plus bien mourir, et c'est là ce qui fait que l'armée française a toujours été pour la France un sujet de consolations et d'espérances. A voir comment le courage et la discipline s'y conservaient, à voir comment l'esprit de commandement et de hiérarchie s'y entretenait, quand il s'éteignait partout ailleurs, chacun sentait que la France devait vivre, quelque éclipse qu'elle se permît de son bon sens et de sa fermeté ordinaires. L'armée a toujours été le cœur de la France, et tant que le cœur n'est pas glacé, on ne meurt pas.

Et ce ne sont pas ici de vains mots : l'armée est bien vraiment le cœur de la France; elle est nationale, s'il en fut jamais; elle sort de la nation et elle y rentre. L'École de Saint-Cyr et l'École polytechnique la recrutent par l'instruction, mais la recrutent dans tous les rangs de la nation. Elle ne semble parfois se séparer de la masse du pays que pour valoir mieux, pour avoir plus de constance et de suite, plus d'ordre et de régularité. Elle a le courage du peuple; elle a l'organisation d'un gouvernement.

Nous voulions parler du siége de Zaatcha, et voilà que nous parlons de l'armée en général. C'est que le siége de Zaatcha n'est qu'une des mille et une occasions où l'armée a montré ce qu'elle était. Quels obstacles imprévus n'a-t-elle pas rencontrés et n'a-t-elle pas vaincus! Quelle lutte du courage contre le fanatisme! Quels hommes que ces Arabes, qui se font tuer jusqu'au dernier, et qui, pendant le siége, se servaient du trou même que le boulet faisait dans leurs murailles, comme d'une meurtrière nouvelle pour tirer sur nos soldats! Mais si ce sont là d'intrépides adversaires, quels hommes aussi que leurs vainqueurs! Quelle patience et quelle intelligence! Voilà comment se forme et s'instruit sans cesse cette armée d'Afrique dont, avant 1848, nous n'attendions que la gloire, et dont, depuis 1848, nous tenons notre salut. Comment veut-on, en effet, que nous ne nous intéressions pas à l'Afrique? C'est un grand empire que nous fondons, c'est un grand avenir que nous nous ouvrons au moment même où l'avenir semble s'obscurcir pour nous sur le sol de la patrie; mais, comme si tout cela était peu, l'Afrique est encore le séminaire où se forment l'armée et les généraux qui conservent notre société. C'est là qu'on apprend l'art d'obéir et l'art de commander; c'est là que la science du gouvernement s'élabore à l'école de l'expérience. Nous frémissons quand nous entendons des voix imprudentes réclamer encore de temps en temps à la tribune contre l'Afrique et les dépenses qu'elle cause. Nous ne vivons en France que parce que nous avons une armée d'Afrique et des généraux instruits par l'Afrique à l'art du commandement.

L'armée est dorénavant une force sociale : nous ne disons pas que ce soit la force sociale prépondérante; mais c'est assurément, dans certains cas, la force décisive. Sommes-nous disposés à nous féliciter de cet état de choses? Oui; nous nous félicitons que la société, ayant besoin de l'armée, trouve l'armée telle qu'elle est, c'est-à-dire ferme et modérée, pleine d'intelligence et fidèle à la hiérarchie; mais nous ne nous félicitons pas que la société ait aussi grand besoin de l'armée. Avant 1848, l'armée était utile au dehors surtout : elle était la défense de notre gloire et de notre honneur sur la frontière; mais elle n'était pas tous les jours la garantie de l'ordre intérieur. Elle était beaucoup; elle n'était pas presque tout. Nous ne disons pas qu'elle soit aujourd'hui un corps qui peut se passer de tout le monde; mais personne ne peut se passer d'elle.

Nous ne sommes pas étonnés de cet état de choses. Aussitôt qu'un peuple rompt avec l'obéissance volontaire qu'il doit aux lois, il ne lui reste plus que l'obéissance forcée qu'imposent les armes, et quiconque détruit de gaieté de cœur la force morale sera contraint d'avoir recours à la force matérielle. La révolution de février a donné à l'armée un ascendant décisif dans les destinées de notre pays. Tout le monde le sent et s'arrange en conséquence. Quant à l'armée, elle nous semble jusqu'ici comprendre admirablement le rôle que lui fait le sort. Elle garde avec un soin scrupuleux ses vieilles traditions et ses vieux sentimens; elle sait que c'est là ce qui fait sa force. Image vivante de l'ordre, c'est l'ordre qu'elle veut maintenir dans la cité. Elle n'a pas d'autre pensée; elle a même, et ici, quand nous parlons de l'armée, nous parlons de ses plus illustres chefs, elle a une discrétion qui frappe tout le monde. Elle ne parle pas. Elle n'est d'aucun parti et d'aucune coterie; elle ne fait parler d'elle

qu'à cause des services signalés qu'elle rend à l'ordre social ou à l'honneur national. Nous avons, dans ces derniers temps, beaucoup entendu parler des espérances et des prétentions des partis. Lequel de ces partis a dit ou pu dire qu'il avait pour lui l'armée? Tous peuvent le croire; personne ne peut le proclamer avec assurance. A quoi tient cette réserve des partis, qui sont tous, en général, assez fats et assez présomptueux, si ce n'est à la réserve même de l'armée? L'armée n'a dit son secret à personne; mais elle affiche et pratique partout sa consigne : sa consigne est de veiller à l'ordre, et, quant à nous, nous sommes persuadés que l'armée n'a pas de secret, et qu'elle n'a que la ferme et généreuse consigne qu'elle exécute avec une constance admirable.

Nous savons bien que, dans l'analyse que nous faisons en ce moment des forces sociales, le rang que nous donnons à l'armée n'est pas conforme à la nomenclature constitutionnelle; mais nous tâchons toujours de laisser de côté les apparences pour arriver aux réalités. Or, l'ascendant de l'armée est une réalité qu'il ne faut pas se dissimuler, et nous ajoutons que c'est une réalité heureuse. Nous voyons même, parmi les amis les plus fermes et les plus anciens du gouvernement parlementaire, des personnes éclairées qui croient, tout en le déplorant, que la société ne pourra réapprendre l'obéissance que par la consigne, et que nous serons forcés de passer par la caserne pour revenir à la tribune.

Tristes augures et surtout prématurés! nous en sommes convaincus. Nous voyons bien quels sont les périls que court le gouvernement parlementaire; cependant l'assemblée législative est encore une des grandes forces sociales du pays, et savez-vous pourquoi nous regardons l'assemblée législative comme une des forces sociales du pays? — A cause de la constitution sans doute? — Oui, à cause de la constitution, mais aussi à cause des hommes considérables qu'elle renferme. Les pouvoirs que la constitution confère à l'assemblée législative font la force légale de cette assemblée; mais les hommes éminens qu'elle renferme font sa force réelle. Nous savons bien qu'il est de mode de dire que les hommes qui ont rendu de grands et notables services au pays depuis plus de vingt ans sont des hommes usés et qu'ils n'ont plus l'intelligence du temps présent; mais où sont donc les hommes d'état nouveaux qui comprennent l'énigme du temps présent et qui savent la débrouiller? Dans un temps soupçonneux et inquiet, c'est assurément un grand mérite en politique que d'être encore à la bavette; pourtant cela ne suffit pas. Nous ne contestons pas les avantages de l'inexpérience et de la présomption, mais nous sommes persuadés que toutes les fois que l'assemblée et la France seront embarrassées de la route à suivre, elles reviendront, après quelques essais, aux anciens et glorieux pilotes qui ont conduit la barque depuis plus de vingt ans; elles y reviendront, quitte à en médire le lendemain. Nous ne désespérons pas, quant à nous, du pays, tant que nous verrons dans les assemblées constituantes ou législatives MM. Molé, Thiers, Dupin, Berryer de Broglie; nous voudrions y voir M. Guizot. Que les impatiens de chaque parti murmurent contre leurs illustres chefs, c'est l'histoire éternelle du cœur humain. Et notez-le bien, ce ne sont pas les hommes appelés à remplacer les grands noms que nous venons de citer qui murmurent contre eux; ce n'est pas M. Dufaure, M. de Montalembert, M. Léon Faucher, M. de Rémusat, M. Passy,

et je passe à dessein quelques autres noms éminens, afin qu'il soit bien entendu que je ne fais pas une énumération complète; ce ne sont pas enfin les généraux qui murmurent contre les maréchaux, ce sont les caporaux. N'en déplaise aux capacités inédites, les illustrations et les capacités éprouvées gardent leur prix, et plus il y en a de ce genre dans une assemblée, plus l'assemblée est forte.

Nous avons d'abord voulu dire un mot des ennemis intérieurs du gouvernement parlementaire, de ceux qui sont dans l'assemblée même et qui ne comprennent pas que les partis, qui font la vie des assemblées, n'ont de vie eux-mêmes que s'ils consentent à avoir une certaine discipline. Arrivons maintenant aux ennemis extérieurs du gouvernement parlementaire, à ceux qui se donnent fort maladroitement pour les interprètes du 31 octobre. A ces détracteurs du gouvernement parlementaire nous ne ferons, s'ils ont en tête un système de gouvernement, nous ne ferons qu'un seul reproche : ils en disent trop ou trop peu. Parlons franchement : s'il y a quelque part des personnes qui croient pouvoir restreindre, je ne sais dans quel cercle, les libertés du gouvernement parlementaire, ces personnes se trompent étrangement. De deux choses l'une, en effet : il faut supprimer complétement le gouvernement parlementaire, si on le peut, ou il faut l'accepter tel qu'il est. Nous reconnaissons que la constitution l'a modifié, et nous avons signalé nettement les différences qui existent, sous ce rapport, entre la constitution de 1848 et la charte de 1830; mais ces différences ont leurs limites. La pensée personnelle du président a dans notre gouvernement une place légitime, et nous sommes disposés à nous en féliciter. Cependant la constitution n'a pas dit que cette pensée, qui doit être libre, doive du même coup être prépondérante. En créant un président responsable et une assemblée indissoluble, la constitution a créé une grande difficulté d'être, nous l'avouons; mais, comme elle a voulu que l'assemblée fût permanente et indissoluble, elle a voulu que la pensée de l'assemblée fût libre aussi, sinon prépondérante. La constitution a oublié de tracer un trait d'union entre les deux pouvoirs souverains qu'elle créait; c'est là son grand vice. Les esprits contentieux en concluront que la lutte est inévitable entre les deux pouvoirs. Oui, la lutte est inévitable, s'ils la veulent; mais les esprits concilians pourront dire aussi que, puisque les deux pouvoirs sont souverains et indépendans, l'accord est indispensable. Sans cela, point de gouvernement. Ainsi, une lutte inévitable ou un accord indispensable, voilà les deux solutions entre lesquelles il faut choisir.

La pire conduite, ce serait un mauvais accord. On aurait beau vouloir traiter l'assemblée lestement, faire mauvais ménage avec elle et s'en soucier peu, avoir des querelles et s'en vanter, avoir des échecs et prétendre qu'ils ne signifient rien; cette conduite-là n'est pas long-temps tenable. Tant qu'il y aura un gouvernement parlementaire, ce qui en restera sera assez fort pour affaiblir et pour discréditer le pouvoir ministériel, si le pouvoir ministériel n'est pas d'accord avec l'assemblée. L'indifférence peut être un genre de caractère, mais ce n'est pas une politique. Les événemens, en effet, finissent par vaincre l'indifférence, ou par écraser les indifférens, à qui il reste, il est vrai, pour ressource d'être indifférens à leur chute. On ne peut pas accepter à moitié le gouvernement

parlementaire, même celui de 1848. Il faut le détruire ou le pratiquer. Le détruire! nous ne croyons pas que personne y pense. Ce gouvernement est entré plus profondément dans les habitudes du pays que le pays lui-même ne le croit. Ce pays-ci prend volontiers ses mauvaises humeurs pour des incompatibilités, et, quoique cela lui ait déjà joué beaucoup de mauvais tours, nous craignons bien qu'il ne soit pas encore décidé à se corriger. Il est donc fort possible qu'il parle avec mauvaise humeur du gouvernement parlementaire; mais essayez de le lui ôter, et vous verrez alors ce qu'il en pensera. Il est plus vif dans ses regrets que dans ses affections. Il adore l'irréparable. Voyez ce qui lui est arrivé à propos de la monarchie; il en médisait quand elle était debout, et il l'a laissé tomber. Une fois tombée, il l'a regrettée, et il semble en reprendre pièce à pièce tout ce qu'il peut. Qu'il laisse tomber le gouvernement parlementaire, il le regrettera aussi, et en reprendra tout ce qu'il pourra. C'est donc une grosse aventure que de détruire le gouvernement parlementaire, et c'en sera une le lendemain surtout de sa chute.

S'il est difficile de se débarrasser du gouvernement parlementaire, il est plus dangereux encore de le mal pratiquer. Cette tribune, ce scrutin, cette nécessité d'avoir de l'ascendant dans l'assemblée et de n'y être pas traité trop lestement, tout cela est une condition inévitable du gouvernement parlementaire, tant qu'on le conserve. On peut murmurer contre l'autorité de la parole; mais, dans un gouvernement qui parle, il ne faut pas avoir trop habituellement contre soi les princes de la parole. Vous croyez que les échecs de la tribune ne comptent pas; essayez un peu d'un système qui multiplierait les échecs, et vous verrez si en fin de compte le gouvernement se trouvera plus fort! Nous avouons, quant à nous, que ce serait avec une peine profonde que nous verrions se transformer en obstacles et en difficultés les moyens de discussion et de délibération du gouvernement parlementaire. Or, c'est ce qui arrivera infailliblement, si le pouvoir exécutif, au lieu de chercher ses moyens de gouvernement dans un accord intelligent avec le pouvoir législatif, voulait les chercher en dehors de cet accord, si la lutte commençait entre les deux volontés souveraines, lutte sourde et dédaigneuse, et où chaque pouvoir en viendrait à se dire : Peu m'importe d'être blessé, je ne puis pas mourir avant le temps marqué, — erreur fatale pour le pays; car il ne peut y avoir de gouvernement qu'à l'aide de l'accord des deux pouvoirs souverains, le président responsable et l'assemblée indissoluble.

Nous répétons notre conclusion : il faut pratiquer loyalement et poliment le gouvernement parlementaire, si on ne veut pas le détruire. Il faut s'accorder avec l'assemblée, puisqu'on ne peut pas la dissoudre. Nous aimerions mieux, quant à nous, une guerre ouverte que des taquineries inefficaces; mais, pardessus tout, nous souhaitons l'accord et la bonne intelligence des deux pouvoirs.

Nous voulons, en finissant, aller au-devant d'une objection qu'on pourrait nous faire : il y a trois mois bientôt, après le message du 31 octobre, nous nous permettions de conseiller au gouvernement parlementaire de faire le mort un peu, mais pas trop, d'attendre enfin et d'observer. Quand nous donnions ce conseil, nous prêchions un converti, puisque l'assemblée législative avait

laissé se consommer la révolution ministérielle du 31 octobre, sans demander aucune de ces explications solennelles qui étaient de mise dans la monarchie constitutionnelle. Ce qui nous faisait penser au mois de novembre qu'il était bon que le gouvernement parlementaire sommeillât un peu, c'est qu'il nous semblait juste de laisser à la pensée et à l'action du président plus de latitude qu'elle n'en avait eu jusque-là. Cette action s'est exercée avec pleine indépendance, sans que l'assemblée s'en soit mêlée, et nous sommes heureux de pouvoir louer la direction énergique et ferme qui a été donnée par le président et par ses ministres à l'administration dans les départemens. Le parti socialiste a été hardiment combattu. Cela fait l'éloge des préfets, et cela reporte naturellement notre pensée vers celui des ministres de l'intérieur qui a le premier entrepris la régénération de l'administration départementale, M. Léon Faucher. A côté des bons choix que le gouvernement a faits depuis trois mois, il y en a eu aussi de médiocres en dedans et en dehors de la politique. Au bien comme au mal de ces deux derniers mois, l'assemblée est restée tout-à-fait étrangère. Elle le devait; mais maintenant qu'après les mesures administratives viennent les lois, cet isolement et cette abnégation de l'assemblée ne sont plus possibles, et il faut nécessairement que le pouvoir exécutif se mette en rapports, et nous ajoutons, en bons rapports avec l'assemblée. Dès qu'il s'agit de lois à faire, le concours de l'assemblée est indispensable. Le pouvoir législatif est alors dans son domaine, et nous regretterions qu'on lui refusât, dans le cercle de son action légitime, la latitude que nous réclamions aussi, il y a deux mois, pour le pouvoir exécutif dans le cercle aussi de son action légitime.

Est-ce à dire que nous approuvons tout ce qui se fait et tout ce qui se dit à l'assemblée? Est-ce à dire que nous approuvons le décousu et le désordre trop fréquent des délibérations? Il s'en faut de beaucoup. Quand par exemple la majorité s'amuse à ne pas donner toutes ses voix à M. Dupin et fait des malices de scrutin à un président qui défend courageusement l'ordre des délibérations et les rend possibles, nous n'hésitons pas à trouver que M. Dupin, en refusant d'accepter la présidence des mains d'une majorité trop réduite, a eu raison et a bien compris ce qu'il devait à la dignité et à l'ascendant même de ses fonctions. Non, ce n'a pas été par une vaine susceptibilité que M. Dupin a donné sa démission. Il faut au président de l'assemblée, pour lutter contre la montagne, l'appui décisif de la majorité, et cet appui, c'est surtout par l'ensemble de ses votes dans le scrutin de la présidence que la majorité peut le donner. A qui l'assemblée, depuis six mois et plus, doit-elle de pouvoir délibérer, en dépit des fureurs de la montagne? A l'infatigable énergie de M. Dupin, à sa présence d'esprit, à ces réparties spirituelles et courageuses qui terrassent la montagne en la ridiculisant. La montagne, soyez-en sûr, craint bien plus la langue que la sonnette de M. Dupin. Or, la sonnette, tout le monde peut la tenir et l'agiter; mais la parole vive et mordante de M. Dupin, c'est lui seul qui en a le secret, et il le garde. Il peut arriver, nous l'avouons, que, dans le nombre des épigrammes qui s'échappent du fauteuil de la présidence, quelques-unes aillent tomber sur quelques membres de la majorité. Nous plaignons les blessés; mais ils ne doivent ni trop se plaindre eux-mêmes ni surtout trop se souvenir. Nous blâmons donc, comme on le voit, l'assemblée quand elle nous semble

avoir tort; mais nous devons la louer aussi quand, reconnaissant elle-même ses torts, elle rappelle avec un ensemble admirable M. Dupin au fauteuil de la présidence, et qu'elle fait ce que nous aimons le mieux voir faire à une assemblée et ce que nous souhaitons le plus que fasse la majorité actuelle : acte de déférence envers un de ses plus illustres chefs.

L'hésitation malencontreuse de la majorité dans le scrutin de la présidence n'est pas le seul tort que la majorité nous semble avoir eu dans cette quinzaine. Il a, en effet, fallu deux votes pour faire déclarer l'urgence de la loi sur les instituteurs communaux. Nous savons bien à quoi tenait le scrupule de quelques personnes. Elles se défient de la mobilité de l'administration, et quand il s'agit de remettre entre les mains des préfets la direction de l'instruction primaire, elles craignent qu'un beau jour les préfets ne soient changés tout à coup en commissaires-généraux de la république rouge. Oui, la république rouge est fort à craindre, si elle se mêlait encore de diriger l'instruction primaire; mais nous en concluons qu'il faut tout faire pour empêcher l'avénement de la république rouge; et comme la loi des instituteurs communaux a pour but d'empêcher l'avénement de cette république, nous en concluons encore qu'elle est utile, urgente, et qu'il ne fallait pas hésiter à voter. Nous remarquons en même temps que les personnes qui étaient tentées de préférer aux préfets, pour le moment, des comités départementaux plus ou moins bien composés, ces personnes-là ne se rendent pas un compte exact des choses mêmes qu'elles craignent. Si, en effet, la république rouge revient, elle ne respectera pas plus les comités que les préfets, et elle remplacera les uns par ses clubs, les autres par des commissaires.

Nous savons bien qu'une autre raison encore poussait quelques personnes à hésiter sur l'urgence de la loi. Elles craignaient que la loi provisoire ne devînt une loi définitive; elles auraient dû cependant se rassurer par les déclarations de M. de Parieu, ministre de l'instruction publique, et surtout par l'intervention de M. Molé, demandant que la loi n'eût qu'une durée fixée par la loi elle-même. M. Molé avait bien vu, avec cette sûreté de coup d'œil que lui donne sa longue expérience parlementaire, que c'était sur ce point que l'assemblée pouvait se diviser et causer en même temps un échec au ministère. Or, il faut remarquer que les hommes les plus considérables du parlement, loin d'avoir contre le ministère les mauvais desseins qu'on leur prête, s'emploient avec zèle à épargner au pouvoir les moindres échecs. Ils le servent avec bonne foi; ils le servent de haut, il est vrai, mais ils ne l'en servent que mieux, selon nous, et avec plus d'autorité. M. Molé voulait que la loi sur les instituteurs communaux fût adoptée, non comme définitive, mais comme mesure transitoire et urgente, et il a puissamment contribué, par ses conseils, à faire revenir une partie de la majorité sur la mauvaise humeur intempestive qu'elle avait témoignée.

Nous ne voulons pas indiquer ici les services signalés que M. Molé a rendus depuis un an à la cause de l'ordre par sa conciliante et puissante intervention. Qu'il nous suffise de dire que personne n'a au plus haut degré le sens et le goût du possible. Or, c'est là, dans notre pauvre pays, l'art suprême de la politique : savoir ce qui est possible à chaque heure, à chaque moment, dans cet empire du vide que nous traversons, quoi de plus rare et de plus utile?

Nous venons de parler de M. Molé, de M. Dupin, de M. de Broglie; nous avons aussi prononcé le nom de M. Guizot. Il y a dans le monde des malicieux qui, sachant le goût que nous avons pour réunir dans le même faisceau les grands noms et les grandes influences, se disent sans doute, en nous lisant, que nous aurions bien grande envie en ce moment de faire aussi l'éloge de M. Thiers, mais que nous sommes embarrassés, parce que le discours que M. Thiers a fait sur l'affaire de la Plata est complétement contraire à l'opinion que nous avons exprimée sur cette question. Ces malicieux, nous le craignons, n'ont pas compris que le discours de M. Thiers est plus important que la question qu'il traitait et plus élevé que sa conclusion. M. Thiers, avec cette hauteur et cette étendue de vues qui caractérise l'homme d'état, a traité la question des intérêts de notre commerce et de notre civilisation dans l'Amérique du Sud, vaste question toute générale, où la Plata a sa place, mais n'a que sa place. Aussi consentons-nous de grand cœur à voir le gouvernement ne pas suivre les conseils de M. Thiers dans l'affaire de la Plata, à condition que le discours de l'orateur deviendra le manuel de notre diplomatie dans toute l'Amérique du Sud. Ces discours-là, quoi qu'on en dise, sont des actions, car ils dirigent et règlent l'action des gouvernemens intelligens.

La question des intérêts commerciaux de la France dans l'Amérique du Sud est le seul point, à nos yeux, qui mérite désormais un examen sérieux dans l'affaire de la Plata; le reste, à parler franchement, nous touche peu. Nous ne croyons pas, et jamais nous n'avons pu croire l'honneur de la France fortement engagé dans cette guerre sauvage, que des passions locales ont allumée entre Montevideo et la République Argentine; mais il nous importe beaucoup de savoir, en effet, si l'Amérique du Sud, si les rives de la Plata peuvent offrir à la France cette vie nouvelle qu'elle cherche depuis si long-temps pour sa navigation marchande, frappée de décadence malgré tant d'efforts faits pour la ranimer. Est-il permis d'espérer que notre navigation marchande, le principal élément de notre puissance maritime, retrouvera dans ces nouveaux parages le rang qu'elle a perdu ailleurs? Le doute n'est pas possible, quand on écoute M. Thiers; car M. Thiers est convaincu, et il exprime sa conviction de manière à la faire passer dans les esprits.

Quiconque a regardé les états de douanes sait jusqu'à quel point notre commerce maritime a baissé sur toutes les mers. Pendant que nos exportations ont doublé, le mouvement de notre navigation commerciale a diminué de plus en plus, et notre pavillon marchand a été remplacé par ceux de l'Angleterre et des États-Unis. Lorsque nous avons supprimé, sous la restauration, la surtaxe qui protégeait notre pavillon, nous avons fait peut-être un acte de loyauté et de désintéressement; mais, ce jour-là, nous avons signé de nos propres mains notre déchéance maritime. Favorisées par des circonstances particulières, l'Angleterre et l'Amérique du Nord nous ont promptement dépassés. L'Angleterre s'est emparée du transport de la houille; l'Amérique du Nord s'est emparée du transport des cotons. Comment lutter à présent contre ces deux faits? Pouvons-nous rétablir la surtaxe du pavillon? Personne ne le proposerait aujourd'hui. Est-ce le régime de la protection qui nous tue, et faut-il, pour nous sauver, supprimer tous nos tarifs? Personne n'y songe précisément. Cependant le mal

s'aggrave tous les jours, et la révolution de 1848 est venue porter un dernier coup à notre marine marchande. Nos ports s'emplissent de navires qui ont dit adieu à la mer et qui sont destinés à pourrir dans les bassins. Pour arrêter cette décadence, nous dit M. Thiers, il n'y a plus qu'un moyen, un seul : c'est d'assurer l'ascendant du pavillon de la France dans l'Amérique du Sud. Là, nous trouvons, pour nos produits, un débouché immense. Nous trouvons une population qui a triplé en douze années, un commerce intérieur, comme celui du Brésil, qui a doublé en dix ans, ou comme celui de la Plata, qui, dans la même période de temps, s'est élevé, de quatre ou cinq millions, à quarante. Là, enfin, nous avons affaire à une civilisation naissante, à des populations agricoles, qui accueillent avec empressement les produits de notre industrie, et qui ne peuvent avoir aucun intérêt à les repousser par des mesures prohibitives. Aussi, malgré le peu d'élan que nous mettons d'ordinaire dans nos entreprises commerciales, le chiffre annuel de nos opérations dans l'Amérique du Sud est déjà monté à 150 millions. C'est le tiers de notre commerce dans les deux Amériques, mais avec cette différence que, sur quatre cents bâtimens de commerce dans l'Amérique du Nord, il y a cinquante bâtimens français et trois cent cinquante américains, tandis que, dans l'Amérique du Sud, pour trois cents bâtimens français, il y a cinquante bâtimens étrangers.

L'Amérique du Sud est donc, pour notre navigation marchande, un champ illimité. Là, nous sommes maîtres du présent et maîtres de l'avenir, à une condition toutefois, c'est que notre gouvernement saura faire respecter le nom de la France. Tous les hommes sensés seront d'accord là-dessus avec M. Thiers. Oui, le gouvernement de la France doit montrer, dans l'Amérique du Sud, de la fermeté et de la vigueur. Malheureusement, et c'est ce qui nous faisait incliner, pour notre part, vers la solution que présentait le traité de l'amiral Le Prédour, malheureusement, disons-nous, il est plus facile de tracer les règles d'une politique de ce genre que de les appliquer. Les circonstances en ont rendu l'application plus difficile que jamais. — Si la France hésite à frapper dans la Plata, c'est parce qu'elle ne sait pas bien, après tout, quel est le lieu où elle doit faire sentir le poids de son épée. Et pourquoi l'ignore-t-elle? La raison en est connue de tout le monde aujourd'hui. Les explications de M. Gros, plénipotentiaire du gouvernement provisoire dans la Plata en 1848, ont dissipé là-dessus tous les doutes. M. Gros, c'est lui qui le déclare, avait reçu l'ordre formel, *et quoi qu'il arrivât*, de lever le blocus de Buenos-Ayres. Il a dû exécuter cet ordre, et voici ce qui en est résulté : des milliers de Français ont abandonné Montevideo pour Buenos-Ayres, où ils ont transporté leur commerce et leur avoir, de sorte que, dans cette situation nouvelle qu'a créée le gouvernement provisoire, on ne savait plus, à vrai dire, où est l'intérêt français, s'il est à Buenos-Ayres ou à Montevideo.

Le rapport de M. Daru avait tout d'abord singulièrement embrouillé la question. L'honorable rapporteur avait engagé la discussion en acculant le cabinet à une situation presque désespérée. Le gouvernement, avait-il dit, veut prolonger le *statu quo*; eh bien! il faut en sortir : il faut dénoncer la convention du 12 juin, à la fois ruineuse et déplorable pour la France, cruelle et inhumaine pour la ville de Montevideo, dont elle ne fait que traîner l'agonie en

distribuant parcimonieusement aux habitans le strict nécessaire pour ne pas mourir de faim. Le gouvernement veut négocier encore; eh bien! il faut repousser toute négociation nouvelle comme inutile et ne pouvant aboutir à rien, car le général Rosas est décidé à tout refuser. M. Daru, on le voit, a traité la question de Montevideo comme une équation algébrique. Confondant dans ses termes les passions et les intérêts d'amour-propre, les rapports officiels et les simples dires, les appréciations vagues d'agens incompétens et l'opinion raisonnée des hommes les plus capables, leur donnant à tous la même valeur, il a fait sortir de sa formule mathématique les plus étranges erreurs. Il n'a pas craint de faire vibrer toutes les fibres de notre vanité française, et de montrer à la nation son gouvernement comme contraint d'agir entre la honte, l'impuissance ou la folie.

Quand M. Thiers est venu, à son tour, en appeler aux armes de la France, il s'est bien gardé de le faire au nom d'engagemens chimériques en faveur d'un état étranger, qui avaient été aussi l'un des principaux argumens de M. Daru. C'est un intérêt essentiellement français qu'il a invoqué tout d'abord; c'est pour venger des Français égorgés, c'est pour obtenir des indemnités en faveur de nos compatriotes pillés et dépouillés qu'il a demandé la guerre. M. Thiers a raison : si nos nationaux ont été égorgés, s'ils ont été maltraités et que l'autorité locale leur dénie la justice qui leur est due, c'est aux armes de la France de la leur faire obtenir; mais ces actes odieux sont-ils vrais? On peut hardiment défier qui que ce soit d'en fournir la preuve. Notre chargé d'affaires à Buenos-Ayres a, dans un manifeste, donné le démenti le plus formel à ces prétendues avanies dont les autorités du pays se seraient rendues coupables envers nos compatriotes. Dans les affaires judiciaires où nos nationaux français étaient engagés, un attaché de la légation de France assistait au tribunal, à la requête même du juge du district, et, malgré la pointilleuse rigueur avec laquelle il soutenait les droits de ses nationaux, il lui a été impossible de surprendre la moindre partialité dans les jugemens rendus. Faut-il encore un trait pour achever de montrer combien, dans cette malheureuse question, on semble se plaire à accumuler les plus chimériques accusations pour égarer l'opinion publique? Les gens de Montevideo avaient publié une liste de proscrits traîtreusement égorgés, disait-on, par Oribe. Nos agens et nos officiers à Buenos-Ayres voulurent vérifier par une sorte d'enquête ces atroces exécutions, et ils purent se convaincre que la plupart des noms portés sur ces listes mortuaires appartenaient à des hommes pleins de vie. Si, par suite d'événemens de guerre, il y a lieu à quelque demande en indemnité de la part de nos nationaux, c'est aux tribunaux de décider : nous ne pouvons intervenir en armes qu'en cas de déni de justice du pouvoir local.

C'est d'ailleurs une grave erreur de croire que Montevideo puisse devenir un jour le centre du commerce de la Plata : la nature en a ordonné autrement. Buenos-Ayres est le point de convergence obligé de toutes les grandes voies de communication de l'Amérique centrale : là viennent aboutir l'Uruguay, le Parana et les grandes routes qui, d'une frontière à l'autre des états de la confédération, vont jusqu'en Bolivie et dans le Haut-Pérou. Là convergent aussi les routes qui, à travers les pampas, franchissent la Cordillière et unissent les

deux Océans; là se dirigent enfin les routes du sud-ouest, qui servent de déversoir aux *estancias* riches en céréales, riches en bestiaux, que la civilisation a depuis peu conquises sur les sauvages voisins de la Patagonie. Montevideo n'a donc qu'une importance secondaire comme succursale de Buenos-Ayres. Que ces deux villes soient ennemies, que leurs relations soient suspendues, et Montevideo n'est plus que la capitale de l'état pauvre encore de l'Uruguay. Les plus beaux discours ne changeront rien à cet ordre de choses; Montevideo ne sera jamais, à l'égard de la confédération argentine, qu'à peu près ce qu'est Marseille à l'égard de la France. C'est par le commerce, par l'industrie, par une émigration laborieuse et honnête que nous fonderons notre influence en Amérique. Vouloir la créer par les armes, vouloir établir impérialement notre supériorité, c'est oublier le sentiment d'indépendance qui anime tout Américain. Il n'est plus permis aujourd'hui de se faire la moindre illusion sur ce point. Si l'Amérique du Sud offre à notre navigation de si belles perspectives, c'est à la condition que nous nous y présenterons avec un esprit de paix; elle se fermerait devant nous, si nous y portions l'agitation et la guerre.

Nous voulons dire un mot des pièces publiées ces derniers jours sur la question du tombeau de l'empereur. En parcourant les pièces de ce procès, car c'est un procès de comptabilité beaucoup plutôt qu'une question politique, nous voyons bien que l'*affaire* du tombeau, pour nous servir du terme employé dans le rapport, n'a pas été conduite avec la prudence et la régularité nécessaires. Les crédits alloués ont été grandement dépassés. Les plans ont été mal conçus. Les devis n'ont pas été rédigés avec soin. Les évaluations de la dépense ont été fautives. Nous sommes pleinement d'accord là-dessus avec la commission; mais nous eussions désiré qu'elle en fût restée là, car nous ne voyons pas, en vérité, pourquoi elle est allée plus loin. On insinue dans le rapport que le désordre a été calculé; on fait allusion à des complaisances coupables; on parle de fonctionnaires indifférens à leurs devoirs, qui se laissent emporter à l'irrésistible séduction des grands travaux, lesquels, dit-on, procurent à la fois de l'influence, de la renommée et du profit! A qui s'adressent ces accusations? De qui s'agit-il? S'il ne s'agit de personne en particulier, ce ne sont donc que des suppositions. Dans ce cas, il eût été convenable de s'abstenir.

Si l'on a voulu désigner quelqu'un, il eût fallu s'exprimer d'une manière moins vague. Quand on accuse, il faut toujours parler nettement. La minorité de la commission a été de cet avis, car elle a protesté énergiquement contre les insinuations du rapport; mais il n'a pas été tenu compte de ses observations. Que devons-nous penser de tout cela? Faut-il croire que la majorité de la commission a été tracassière, malveillante, qu'elle s'est laissé aller trop facilement à des soupçons injustes, qu'elle n'a pas été fâchée de mettre en cause un ancien ministre de la monarchie, qu'elle a cru que cela aurait bon air vis-à-vis de la république? Et de fait, les mauvaises langues de la république ont déjà singulièrement abusé du rapport de la commission. N'importe, nous aimons mieux croire que les honorables membres qui composaient cette commission ont été complétement étrangers à des considérations de cette nature. Pour eux, pour l'honorable rapporteur surtout, la question du tombeau de l'empereur a été une question d'art. Or, lorsque les arts s'introduisent dans la politique, ils

y apportent naturellement leurs préférences et leurs passions. La politique s'en ressent, et elle en reçoit le contre-coup. Voilà ce qui explique pour nous le rapport de M. de Luynes. Ce sera la première fois de sa vie que M. de Luynes aura manqué aux devoirs de la charité, mais aussi, dans cette circonstance, comment aurait-il pu résister à la tentation? M. de Luynes n'est pas seulement un protecteur éclairé des arts, il est artiste lui-même et homme de goût. Comme artiste, il avait conçu l'exécution du tombeau de l'empereur d'une certaine manière. Il avait son plan; l'administration a gardé le sien. De là une irritation que nous trouvons bien excusable. En fait d'art, on n'abandonne pas facilement ses convictions, et M. de Luynes ne pouvait point pardonner à la division des beaux-arts de lui avoir gâté son monument.

Nous n'irons pas plus loin sur cette affaire. S'il s'agit d'une querelle d'artistes, nous déclinons notre compétence. L'ancienne administration des beaux-arts aura à s'entendre avec ses architectes pour démontrer que les crédits alloués n'étaient pas suffisans, que les plans primitifs ne répondaient pas à la grandeur de l'œuvre qu'on s'était proposée, qu'il a fallu les modifier, et qu'à l'exception de certaines erreurs dont tout le monde doit s'empresser de convenir, les modifications faites méritent d'être approuvées. Les adversaires auront à démontrer que les crédits suffisaient, qu'il n'était pas nécessaire de modifier les plans, que l'on est tombé dans des prodigalités inutiles, et, entre autres choses, qu'on aurait pu se dispenser de substituer des marbres de Carrare aux marbres de l'Isère, du marbre plein au marbre plaqué, et des colonnes de marbre à des colonnes de bois doré. Du bois doré pour des colonnes torses de quarante-cinq pieds de haut! cela, en effet, nous semble avoir été peu réfléchi dans le principe, et si l'administration des beaux-arts a voulu du marbre, nous ne voyons pas qu'elle ait commis un si grand crime. Du reste, c'est affaire de goût, c'est une question d'art, nous n'y touchons pas. S'il s'agit d'une question politique, le bon sens public saura apprécier selon leur valeur les attaques rétrospectives que la commission, à notre grande surprise, a cru devoir diriger contre l'administration du dernier règne. De pareilles attaques, aujourd'hui, sont un anachronisme. L'administration, sous la monarchie, se laissait trop facilement accuser; c'était son tort. Elle pensait que son honneur n'était pas à la merci des faiseurs de libelles et de pamphlets. Elle comptait sur la sagesse et sur l'intelligence de l'opinion; fatale erreur! la calomnie a été plus forte que la vérité. Un jour est arrivé où cette même administration, insultée chaque matin dans les journaux, a comparu sans défense devant ses adversaires. Tous ses papiers, tous ses secrets, sont tombés entre les mains de ses accusateurs eux-mêmes. Eh bien! qu'ont-ils trouvé? qu'ont-ils vu? quelle fraude, quelle malversation ont-ils découvertes? quel administrateur a été mis en cause?

A propos de cette question du tombeau, on a parlé d'un rapport de la cour des comptes. On devrait savoir d'abord que la cour des comptes n'a pu être chargée de faire un rapport sur des dépenses qui n'ont pas encore été payées. La cour des comptes, son nom l'indique, juge des comptes et n'a pas à se prononcer sur des demandes de crédits. Cela regarde la législature. L'erreur commise à cet égard vient de ce qu'en effet plusieurs membres de la cour des

comptes ont été appelés auprès de la commission pour vérifier les pièces de dépenses réglées et non soldées. Leur rapport, très impartial, a été publié à la suite du travail de la commission, et l'on verra qu'il est bien loin d'exprimer ce que de part et d'autre on a voulu lui faire dire. En résumé, il est empreint d'une juste sévérité pour les irrégularités financières, et il écarte en même temps la responsabilité morale du ministre. Nous n'avons pas besoin de dire, à plus forte raison, qu'il écarte sa responsabilité matérielle. Nous adoptons, pour notre part, ces conclusions. Puisque nous parlons de la cour des comptes, il ne sera pas inutile de rappeler que l'assemblée est saisie d'une proposition tendant à rétablir sur leurs siéges les magistrats de cette cour qui ont été frappés par des décrets du gouvernement provisoire. Il serait urgent d'effacer du seuil de la magistrature cette dernière trace des violences de février.

— Les réformes administratives et financières continuent d'absorber exclusivement l'attention du gouvernement et du parlement espagnols. D'incessans conflits d'attributions paralysaient jusqu'ici l'action respective des chefs politiques et des intendans. Un décret royal vient de supprimer ces deux autorités et de concentrer leurs pouvoirs dans les mains d'un fonctionnaire unique, qui prend le titre de gouverneur de province. C'est là un grand pas de fait vers cette centralisation administrative qui, chez nous, est depuis quelque temps l'objet d'une défaveur à beaucoup d'égards méritée, mais qui, en Espagne, est une réaction légitime et nécessaire. Comme toute réaction d'ailleurs, la mesure dont il s'agit substitue à l'excès un excès contraire. Que dirions-nous, en France, d'un système d'après lequel les préfets cumuleraient, avec leurs attributions actuelles, celles des directeurs des contributions directes et indirectes, du directeur de douanes et du directeur de l'enregistrement, d'un système qui, en d'autres termes, joindrait aux causes de froissement que les susceptibilités départementales et communales créent autour de l'administration civile cette impopularité dont nulle part le fisc n'est exempt? Il y a là le germe de plus d'un danger que l'expérience révélera. Avouons-le cependant, au point de vue de ses effets immédiats, la réforme qui vient d'être décrétée est un bienfait réel. L'anarchie, le gaspillage et toutes ses conséquences étaient arrivés à un tel degré dans certaines provinces, que le gouvernement se voyait dans l'impossibilité de saisir de loin tous les fils de cette vaste conspiration organisée par les employés inférieurs contre le trésor et les contribuables. Les pouvoirs universels et presque dictatoriaux que vont cumuler les gouverneurs de province proportionnent le remède au mal en transportant en quelque sorte la centralisation gouvernementale, avec tous ses moyens d'action et de répression, au foyer même des abus.

Le sénat a sans doute voté, à l'heure qu'il est, une réforme non moins importante, celle qui modifie la législation et la pénalité en matière de finances, et notamment de douanes. Outre qu'elle n'était pas en rapport avec le nouveau système douanier de l'Espagne, la législation actuelle sur la contrebande avait deux très graves inconvéniens. La pénalité, d'une part, s'y trouvait trop peu graduée, de sorte qu'à risques égaux le fraudeur avait tout intérêt à faire la contrebande en grand. Cette pénalité, d'autre part, était si rigoureuse, que le

contrebandier, se voyant placé, dans beaucoup de cas, sur la même ligne que les voleurs, résistait rarement à l'envie de cumuler les profits d'une assimilation dont il cumulait les charges. La contrebande était ainsi devenue la pépinière officielle des bandits. La nouvelle loi pallie ce double inconvénient, et nous n'y trouverions, pour notre part, à reprendre qu'une seule disposition : c'est celle qui défère les délits en matière financière à une juridiction spéciale. Mettons de côté la question d'économie, oublions même ce qu'a d'illogique ce fractionnement des attributions judiciaires dans un moment où le gouvernement fait de si courageux efforts pour établir partout ailleurs l'unité; resterait la question de savoir si un tribunal exceptionnel peut avoir la même autorité morale que les tribunaux ordinaires. C'est douteux, surtout pour une des classes de délits qui vont tomber sous l'action de ce tribunal exceptionnel. L'opinion est en tout pays, l'Angleterre seule exceptée, d'une excessive indulgence pour la contrebande; soumettre celle-ci à une juridiction distincte, n'est-ce pas encourager et justifier cette tendance dangereuse qu'ont déjà les masses à la distinguer des autres délits?

A propos de douanes, voici une bonne nouvelle pour notre commerce. On avait paru craindre que le gouvernement espagnol, en vue de satisfaire à certaines exigences locales, ne s'inspirât d'une pensée restrictive dans la désignation des bureaux qui, aux termes du nouveau tarif, allaient être ouverts aux importations et aux exportations. Une ordonnance royale est venue dissiper ces inquiétudes. Alicante, Almeria, Barcelone, Bilbao, Cadix, Carrif, Carthagène, Ciudad-Real de las Palmas, la Corogne, Gijon, Valence, Mahon, Malaga, Motril, Orotava, Palamos, Palma de Majorque, Sainte-Croix de Ténérife, Santander, Saint-Sébastien, Séville, Tarragonne, Vigo, Rosas, c'est-à-dire tous les ports espagnols un peu importans de l'Océan et de la Méditerranée, sont ouverts par cette ordonnance au commerce d'importation et d'exportation et au cabotage. Les quelques exceptions qui ont été faites n'ont aucun intérêt pour le commerce étranger. La frontière de terre n'est pas moins bien traitée. Pour ne parler que de la ligne des Pyrénées, nous n'avons pu relever, dans la désignation des bureaux qui seront ouverts à nos échanges internationaux, une seule omission réellement dommageable pour notre commerce. L'une des pensées fondamentales de la réforme douanière votée par les cortès au mois de juin dernier se trouve ainsi réalisée. Les importations et les exportations espagnoles, dont tant d'intrigues extérieures et intérieures cherchaient à fausser la direction, sont rendues à leur équilibre naturel.

Au sein du congrès, les questions administratives et financières à l'ordre du jour ont donné lieu à quelques escarmouches qui font pressentir une discussion des budgets très orageuse. La situation espagnole subit aujourd'hui l'inconvénient habituel des situations fortes. Les diverses nuances d'opinions qui s'étaient confondues en face du danger reviennent à leurs tendances propres, depuis que toute complication, tant extérieure qu'intérieure, semble avoir disparu. Nous doutons cependant que le cabinet Narvaez, bien qu'on en fasse courir le bruit, ait à recourir de long-temps à l'expédient extrême d'une dissolution dont les conservateurs dissidens seraient fort exposés du reste à payer les frais.

— Depuis la fin de la guerre de Hongrie, l'Autriche est redevenue maîtresse de ses mouvemens. Comment use-t-elle de la liberté d'action que la paix lui a rendue? Le concours prêté par la Russie à la maison de Habsbourg donnait lieu de craindre que la politique autrichienne ne cédât facilement à ses primitives inclinations, et ne revînt purement et simplement aux pratiques et aux doctrines de l'absolutisme. Il semblait même que ce fût là une des conditions de l'alliance conclue entre Vienne et Saint-Pétersbourg.

La dissolution du parlement de Kremsier, l'octroi de la constitution du 4 mars 1849, les retards que l'application de cette charte éprouvait depuis tantôt une année, enfin l'établissement du régime de l'état de siége en permanence et la suspension arbitraire des principales libertés publiques, tous ces actes pouvaient être regardés comme autant de présages de desseins peu favorables au système constitutionnel. Il est arrivé heureusement que l'Autriche a entrevu dans l'adoption de ce système un merveilleux moyen de force qu'elle cherchait inutilement depuis de longues années. On se rappelle quelle était à la fin du dernier siècle la politique de l'Autriche. Joseph II s'épuisait sans succès à relier entre eux dans une unité plus étroite les membres hétérogènes de l'empire. Ce souverain avait beau chercher dans les classes laborieuses un appui contre les résistances locales de l'aristocratie terrienne; l'aristocratie des provinces représentait leur nationalité distincte. Partout le ressort de la nationalité avait une énergie telle que de l'entreprise de Joseph II il ne resta que les rancunes et la défiance des populations à l'égard du germanisme. Or, les insurrections dont l'Autriche a été depuis un an le théâtre lui ont justement fourni l'occasion de reprendre l'œuvre tentée par Joseph II. Elles ont sapé l'autorité de l'aristocratie, et de plus, par une rencontre qui n'était point à dédaigner, tandis que la Lombardie et les Magyars se soulevaient contre l'Autriche, les autres populations se sont soulevées pour le maintien de l'empire. Pendant que la malheureuse Lombardie succombait, la Hongrie, qui, avec sa féodalité puissante, formait une sorte d'état dans l'état, préparait sa ruine. Dès-lors les législations exceptionnelles et locales perdaient beaucoup de leur force, et l'Autriche pouvait sérieusement reprendre cette pensée d'unité, auparavant impraticable. Point d'unité possible sans une constitution radicalement nouvelle qui fît une part convenable à la liberté politique, en lui donnant pour base l'égalité civile. Point d'unité sans une diète centrale qui tînt réunis à Vienne les représentans des diverses provinces, et fît de la capitale de l'empire le vrai foyer des affaires et de la vie politique. De là le retour de l'Autriche vers le régime parlementaire, retour intéressé, mesuré, mais nécessaire, et, nous le croyons, irrévocable. Aussi bien, l'Autriche, quoique victorieuse et encouragée par la Russie, n'aurait pu, sans péril, retirer les promesses libérales qu'elle avait faites naguère aux populations, et, en organisant aujourd'hui ces libertés promises, elle a encore bien des écueils à éviter.

L'Autriche veut, avons-nous dit, s'assurer une unité plus forte, et elle le peut; mais elle ne le peut que dans de certaines limites, et elle risquerait beaucoup à les dépasser. Oui, l'unité est possible aujourd'hui en Autriche, mais elle ne l'est qu'à la condition de laisser un large rôle au provincialisme, ou, pour mieux dire, à la nationalité. Si la diète de Vienne, si le pouvoir central devaient ab-

sorber les attributions des diètes et des pouvoirs locaux, mieux vaudrait n'avoir rien changé à la vieille politique. Les populations qui ont pris si loyalement les armes en faveur de l'Autriche s'accommoderaient mieux du régime d'autrefois que d'une centralisation qui leur donnerait la liberté civile en étouffant leur nationalité. Qui dit unité ne dit point nécessairement centralisation. Une polémique des plus animées vient de s'élever à ce sujet entre le chef du parti slave, en Bohême, M. Palacki, et la presse allemande de Vienne. Tandis que celle-ci recevait le concours des principaux organes de l'opinion en Allemagne, M. Palacki trouvait un écho puissant dans toutes les provinces de l'empire et dans le journalisme de tous les pays slaves. Le savant professeur de Prague, inquiet des projets de centralisation auxquels le germanisme essaie de pousser le cabinet, a tracé le programme du parti slave avec une grande précision d'idées. Suivant lui, la question constitutionnelle est tout entière entre la centralisation et le fédéralisme. Dans sa pensée, le fédéralisme ne s'oppose point à l'unité. Quelle serait donc de ce point de vue l'organisation de l'empire? Il renferme sept peuples très distincts; il y aurait sept grandes provinces avec des diètes et une administration responsable pour tous les intérêts locaux. Le pouvoir central, tempéré par la diète générale de Vienne, conserverait les attributs de la souveraineté politique, la direction des affaires étrangères, des finances, de la guerre, de la marine. Au moment même où le débat des questions formulées par M. Palacki était dans toute sa vivacité, le ministère a officiellement annoncé la publication des constitutions provinciales. Selon toute vraisemblance, ces constitutions ne répondront pas exactement à la pensée du parti fédéraliste. Au lieu de sept provinces qui seraient puissantes individuellement, et dans le sein desquelles se concentrerait avec force la vie de chaque nationalité, l'on essaiera de dix à douze subdivisions, qui peut-être tiendront séparés les Bohêmes des Slovaques, les Polonais des Ruthéniens, les Croates des Illyriens et des Serbes, les Valaques de la Transylvanie de ceux de la Hongrie. En outre, le pouvoir central conservera assurément plus d'attributions que le parti fédéraliste ne voudrait lui en reconnaitre. Toutefois, si l'on en peut juger d'après la constitution de la province dont Vienne est le chef-lieu, une bonne partie de l'administration sera aux mains des autorités locales, et une fois la diète générale réorganisée, une fois le régime parlementaire rétabli et le gouvernement des majorités devenu loi fondamentale, le reste sera l'affaire des élus du pays et du pays lui-même. A défaut d'un résultat plus grand, il est du moins constaté dès à présent que l'Autriche, tout en s'efforçant de rester aussi germanique que possible, en réagissant même contre les vœux des publicistes slaves, ne songe point à se replacer sous le régime de la souveraineté absolue. A la vérité, c'est avec lenteur qu'elle marche; *cependant elle se meut.*

— Les premières opérations du congrès américain ont pleinement justifié l'exposé qui a été fait ici même (1) de la situation politique des États-Unis. La chambre des représentans n'a pu élire un président qu'après soixante-quatre scrutins, qui ont employé plusieurs semaines. Dès le premier jour de la session,

(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier 1850.

les députés des deux partis s'étaient réunis pour faire choix chacun du candidat qu'ils porteraient à la présidence; mais les partisans de la liberté du sol ne se rendirent ni à l'une ni à l'autre des deux réunions, et s'assemblèrent séparément. Une scission éclata au sein de la réunion des whigs; M. Toombs, député de la Georgie, demanda qu'avant toute décision les membres présens prissent l'engagement d'écarter par l'ordre du jour toute proposition de nature à porter atteinte aux institutions particulières du sud. Les députés whigs du nord se récrièrent sur la violence morale qui leur était faite, et M. Toombs se retira, suivi de quelques autres députés du sud. On voit que l'attitude agressive prise par la petite phalange des partisans de la liberté du sol a eu pour premier résultat de donner naissance à une autre fraction déterminée à sacrifier les intérêts de parti à la défense de l'esclavage. Quand le scrutin, qui a lieu de vive voix, s'ouvrit, on vit les partisans de la liberté du sol voter pour M. Wilmot, et six ou sept whigs du sud perdre obstinément leurs voix tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre d'entre eux. Il en a été ainsi jusqu'à la fin, en sorte que ni les whigs ni les démocrates, dont les forces se balancent exactement, n'ont jamais pu donner la majorité à aucun candidat de leur parti. Après soixante scrutins inutiles, les deux partis nommèrent un comité mixte, chargé de chercher les moyens de départager la chambre, et, conformément à la décision du comité, il fut décidé qu'il serait procédé encore à quatre scrutins, et que si aucun membre n'obtenait la majorité absolue, celui qui réunirait la majorité relative serait proclamé président. Au soixante-quatrième tour de scrutin, M. Howell Cobb, député de la Georgie et démocrate, ayant réuni 102 voix, tandis que M. Winthrop, candidat des whigs, n'en avait que 100, se trouva président. Il était temps qu'un terme fût mis, par cette élection, aux stériles débats qui consumaient le temps de l'assemblée, et qui devenaient chaque jour plus irritans. La persistance du petit noyau des partisans de la liberté du sol à paralyser les efforts des deux grandes fractions de la chambre attiraient sur eux mille attaques ouvertes ou déguisées, et ils y répondaient par des provocations à l'adresse des députés du sud. L'un d'eux ayant exprimé l'espoir de la prochaine abolition de l'esclavage dans le district fédéral, un démocrate du sud, M. Colcock, se leva et s'écria que, si aucune motion des *free-soilers* venait à être adoptée, il en proposerait une à son tour ainsi conçue : « La dissolution de l'Union est prononcée. » Si, dès les premières séances, une simple parole suffit à faire émettre de semblables menaces, quels orages vont donc éclater au sein du congrès, quand la question même de l'esclavage sera posée devant lui?

Le message du général Taylor, adressé au congrès le lendemain de l'élection de M. Cobb, reflète fidèlement les préoccupations du public américain. Le président recommande au congrès d'éviter les questions irritantes qui répandent une pénible inquiétude au sein de la nation : il rappelle l'avis solennel adressé par Washington aux représentans du pays « de ne donner jamais occasion de désigner les partis par des distinctions géographiques. » M. Taylor annonce que la Californie et le Nouveau-Mexique vont prochainement demander à être admis dans l'Union; les populations de ces deux états, avant de solliciter leur admission, se seront donné une constitution et auront résolu elles-mêmes toutes les questions qui les intéressent; le congrès ne devrait-il pas s'en

rapporter purement et simplement à leur initiative? Tel est le conseil que lui donne le général Taylor; mais il appréhende évidemment que ses avis ne soient pas suivis, et il laisse entrevoir que, dans ce cas, le pouvoir exécutif interviendra énergiquement. Avant son élection, le général avait annoncé l'intention de ne jamais faire usage du veto présidentiel, et l'opinion s'était accréditée dans le public que, si les deux chambres se trouvaient d'accord pour voter une loi en opposition avec les intérêts du sud, le président s'abstiendrait, et la laisserait promulguer par suite de sa déférence excessive pour le pouvoir parlementaire. Le général Taylor expose ses opinions à ce sujet; il déclare qu'il regarde le veto « comme un moyen extrême auquel on ne doit recourir que dans les circonstances extraordinaires, comme lorsqu'il est nécessaire de défendre le pouvoir exécutif contre les envahissemens du pouvoir législatif, ou de prévenir une législation faite à la hâte, inconsidérée ou inconstitutionnelle. » Si l'on rapproche ces paroles de celles qui terminent le message, et dans lesquelles le président déclare « que la dissolution de l'Union serait la plus grande des calamités, » et annonce l'intention de maintenir et de défendre l'Union dans son intégrité à l'aide des pouvoirs que la constitution lui confère, on est en droit de conclure que le président ne se croirait lié par aucun engagement, si une loi fatale à l'Union venait à être votée, et qu'il n'hésiterait pas à faire usage de son droit constitutionnel.

La partie du message relative à la politique extérieure est empreinte d'une modération et d'une sagesse de vues qui annoncent que l'administration du général Taylor ne ressemblera en rien à l'administration tracassière et querelleuse de son prédécesseur. Un paragraphe est consacré à la France et constate dans les termes les plus amicaux le rétablissement des bons rapports entre les deux pays. Un autre passage s'adresse indirectement à nous, c'est celui où le président déclare que les États-Unis ne pourraient voir avec indifférence les îles Sandwich passer sous la domination d'une autre puissance. C'est une allusion à la récente expédition de l'escadre française contre Honolulu; mais la France, qui s'était proposé de mettre le roi des îles Sandwich à la raison, n'a jamais songé à le déposséder. On doit remarquer aussi le ton conciliant avec lequel le président traite toutes les questions dans lesquelles les États-Unis ont l'Angleterre en face d'eux, et notamment la question du canal entre les deux océans, dans l'état de Nicaragua. La proposition que font les États-Unis d'envisager cette entreprise comme une œuvre internationale à laquelle tous les peuples pourront concourir, et dont les avantages seront étendus à tous, est à la fois digne d'une grande nation et conforme à l'esprit de notre temps. C'est le propre de la civilisation de rendre commun à tous les peuples ce qui peut hâter les progrès et développer le bien-être de l'humanité.

LA FRANCE VIS-A-VIS DU MAROC.[1]

Il y a quelques semaines, des difficultés s'étaient élevées avec le Maroc : une expédition était à la veille de partir de Toulon. Cette expédition a été contremandée, et des satisfactions ont été obtenues. Quoi qu'il en soit, il n'en demeure pas moins assuré que l'avenir nous réserve des complications nouvelles avec le Maroc. Un peu plus tôt, un peu plus tard, la France, comme elle l'a fait en 1844, ou comme elle se préparait à le faire en 1849, aura à châtier ses voisins de la côte d'Afrique. Il y a là, soyons-en sûrs, des causes permanentes d'antagonisme et de conflit. Ces causes sont dans le fanatisme d'une population guerrière, insoumise, étrangère au droit commun de l'Europe, et sur laquelle le chef même de l'empire n'exerce qu'une autorité limitée, souvent contestée, impuissante. Quant aux éventualités où les intrigues et les excitations du dehors sauraient se faire de ce fanatisme un instrument et une arme contre nous, elles ne sont que trop faciles à prévoir.

Nous aurons beau user de modération, la modération ne sera comptée que pour timidité et faiblesse; la modération appellera l'insulte. Pour maintenir la paix, si le maintien de la paix est possible, mieux vaut se montrer toujours fort et menaçant. Ce n'est point un système d'agression que l'on prétend invoquer ici, c'est un système de répression, un ensemble de vues et de moyens dont il convient dès à présent d'indiquer les conditions et les élémens propres. C'est dans la campagne de 1844 qu'il faut rechercher ces conditions; celles-ci une fois clairement définies et posées, il sera plus facile d'en déduire, avec une juste mesure, les moyens d'action et de répression, au double point de vue de l'efficacité et de l'économie.

En 1844, Abd-el-Kader, réfugié sur le territoire du Maroc, y prêchait la guerre, et, à défaut de complicité directe et positive du gouvernement marocain, il trouvait dans le fanatisme de ses co-religionnaires un auxiliaire ardent. En même temps, une question de limites avait servi de cause ou de prétexte à des agressions partielles dont nos soldats avaient fait bonne et prompte justice. C'est dans ces circonstances qu'une expédition partit de Toulon vers le milieu de juin. Elle se composait, dans l'origine, de trois vaisseaux, d'une frégate, d'un vapeur de 450 chevaux et de plusieurs autres vapeurs de rang inférieur. La guerre n'était rien moins que décidée. On voulait seulement appuyer par une démonstration les négociations que M. le maréchal Bugeaud poursuivait les armes à la main, et au besoin seconder par une diversion ses opérations militaires. D'après cette donnée générale, et en prévision d'une occupation éventuelle, un corps expéditionnaire de douze cents hommes avait été embarqué sur les navires de l'escadre. Ceux-ci étaient pourvus en outre d'un matériel pro-

(1) Nous avons reçu cette *note* d'un officier de marine bien placé pour juger les choses, au moment où une lutte nouvelle paraissait imminente avec le Maroc. Le conflit s'est tout d'un coup évanoui; nous n'en publions pas moins cette note, parce qu'elle peut avoir encore son utilité, bien que les difficultés aient momentanément disparu.

portionné qui pût permettre quelque opération, sinon de siége, au moins d'attaque par terre, telle que le comporterait un débarquement.

L'escadre alla se réunir à Oran pour se mettre en communication avec l'armée, qui avait pris position sur la frontière. De là elle se rapprocha rapidement des côtes du Maroc pour appuyer par sa présence ou sa proximité les négociations suivies par le consul-général à Tanger. Deux points se présentaient à elle : la baie de Gibraltar et celle de Cadix. Elle se porta d'abord dans celle de Gibraltar. Ce point semblait bien choisi pour assurer des communications rapides, d'une part avec Lalla-Marnia, où le maréchal avait établi le dépôt de ses ravitaillemens et le point de départ de ses courriers, et d'autre part avec Tanger. Au point de vue militaire, on pouvait toujours, à l'aide du courant de flot, porter en quelques heures les vaisseaux devant Tanger pour menacer la ville de plus près ou pour la combattre. Enfin on avait sous la main ou à portée les ressources en ravitaillemens et en charbon qu'offrait Gibraltar, puis celles de Cadix et de Malaga. Toutefois le gouvernement, mu par des considérations d'un autre ordre, puisées dans l'état de ses rapports politiques, ne voulut pas que l'escadre séjournât dans la baie de Gibraltar. En conséquence, elle dut se rendre à Cadix. Les ressources demeuraient les mêmes : les communications, moins rapides, restaient cependant assurées au moyen des navires à vapeur; mais on se trouvait moins rapproché de Tanger, et, à cette époque de l'année où règnent les vents d'est, on n'avait plus, comme à Gibraltar, la certitude de pouvoir y faire paraître les vaisseaux à jour et presque à heure fixes.

Cependant deux engagemens successifs avaient eu lieu sur la frontière. Les consuls avaient été retirés, non sans peine et sans quelque risque, des divers points du littoral, Larrache, Mazagan, Casabianca et Mogador. Le blocus avait été signifié aux commandans des forces navales étrangères et aux agens consulaires du littoral espagnol avoisinant. En même temps, les officiers du génie attachés à l'expédition étaient allés reconnaître, autant que les circonstances l'avaient permis, les deux points qui avaient particulièrement fixé l'attention du commandant en chef, Tanger et Mogador.

Les événemens se précipitaient : toutes les ressources dilatoires de la diplomatie arabe étaient épuisées, et le 29 juillet l'escadre quittait la baie de Cadix pour aller se montrer sous les murs de Tanger. Le plan du commandant en chef était formé : il voulait frapper sur cette ville un coup retentissant, puis se porter rapidement sur Mogador, seul port commercial de l'empire, le ruiner par le canon, s'emparer de l'île et l'occuper comme un gage jusqu'à la paix. On sait comment ce plan fut exécuté : à Mogador, les batteries du côté de la mer furent démantelées, enclouées ou jetées par-dessus les murailles, et l'île prise. Il ne restait plus qu'à occuper celle-ci et à s'y établir de manière à dominer la ville et à la tenir sous son canon. Maître de l'île, on était maître de la ville, dont on avait ruiné les défenses. On pouvait donc se borner à l'occupation de l'île. Quelles étaient les conditions de cette occupation?

La côte de Mogador, difficilement abordable dans la saison des vents d'ouest et de sud-ouest, est battue par une grosse houle en toute saison. Le port, mal abrité, est ouvert à la mer de sud-ouest et de nord-ouest. Quant à l'île, c'est un rocher stérile; point d'eau, point de bois, quelques abris insuffisans, des

citernes vides, à moitié comblées et ruinées, des défenses hors de service : voilà quelle était la situation de l'île. Tout était donc à créer en vue d'une occupation même temporaire. En présence de la mauvaise saison qui approchait, des difficultés d'un ravitaillement et des éventualités possibles, il fallait approvisionner l'île pour un mois, former un dépôt de charbon pour les vapeurs, relever les défenses, assurer le mouillage par de solides corps-morts; enfin, il fallait une garnison de cinq cents hommes au moins. Grace aux prévisions du commandant en chef, toutes ces conditions furent promptement et complétement remplies. Dès le lendemain de la prise, des navires chargés d'eau, de bœufs, de charbon, de vivres, de matériaux, arrivaient au rendez-vous qui leur avait été assigné. Malgré les difficultés des communications, l'armement et l'approvisionnement furent complétés en peu de jours. On tira des vaisseaux tout ce qu'ils purent fournir de vivres, ancres, chaînes, canons, poudres, projectiles, ustensiles de toute espèce; et, lorsque le commandant en chef quitta les lieux pour se rapprocher de ses communications et se rendre à Cadix, son départ fut salué par une batterie de canons de 30 et d'obusiers de 22 centimètres, avec épaulement en terre, établie à la pointe nord de l'île et dominant la ville et ses défenses ruinées.

Tel était, au départ du commandant en chef, l'état de l'occupation; mais, pour arriver à ce résultat, on avait épuisé en vivres et en charbon les ressources de Cadix, de Gibraltar et de Malaga; il avait fallu agrandir le cercle de ravitaillement et le pousser jusqu'à Lisbonne, y passer des marchés, acheter des vivres et noliser des navires. Le compte de ces dépenses serait facile à faire; on pourrait en établir le chiffre exact et savoir tout ce qu'a coûté cette occupation. Quoi qu'il en soit, le but était atteint : on avait conquis un gage dont la possession demeurait assurée jusqu'à l'époque où de nouvelles opérations deviendraient praticables; on était maître d'une position importante qui pouvait servir de point de départ et de base d'opération pour une nouvelle et plus décisive campagne. La France, victorieuse à Isly et à Mogador, pouvait parler haut et ferme; elle pouvait davantage : elle avait conquis le droit de se montrer grande et généreuse.

Ce n'est pas ici le lieu, et il ne nous appartient pas d'ailleurs d'examiner les conditions du traité qui intervint. Témoin et acteur dans les opérations militaires qui ont amené ce traité, nous voulons seulement examiner rapidement ces opérations, montrer le but que l'on s'était proposé, les moyens employés pour l'atteindre, et rechercher si, dans des circonstances pareilles et en prévision de difficultés nouvelles, ce but ne pourrait pas être atteint aussi sûrement et à moins de frais.

La côte du Maroc présente quatre points principaux sur lesquels on peut exercer des hostilités : Tanger dans le détroit, presqu'en face de Gibraltar; puis, sur l'Océan, Larrache, Rabat ou Salé, et Mogador. Cette côte est battue presque incessamment par la grande houle du large. Pendant la belle saison, il y règne de fortes brises du nord avec de rares et courtes analmies. D'octobre en avril, elle est visitée par des vents du nord-ouest au sud-ouest, et l'on sait, par de récens naufrages, que le courant porte en côte. Tel est le théâtre sur lequel on aurait à opérer. D'après ces données, et en consultant les règles ordinaires de

la prudence, il semble que, d'octobre en avril, la portion de côte comprise sur l'Océan doit être interdite aux gros vaisseaux. Point d'abri pour eux, il faut gagner le large et remonter jusqu'au détroit. Cependant, en prenant Cadix pour point de départ et quartier-général, il n'est pas douteux que l'on ne pût, en choisissant son temps, et à l'aide de puissans vapeurs, porter rapidement des vaisseaux sur un des trois points cités, pour un but et une opération déterminés. Tanger est plus abordable en tout temps, surtout en prenant pour point de départ la baie de Gibraltar; mais convient-il de renouveler la canonnade de Tanger? Tanger est une ville trop européenne, c'est le marché de Gibraltar. En 1844, nous étions presque au lendemain de Beyrout; rien n'avait passé sur ce souvenir. Le bombardement de Tanger répondait au bombardement de Beyrout : c'était une revanche. En 1844, une entreprise sur Tanger était chose délicate. Le serait-elle moins aujourd'hui? Il y a là une question de convenance et d'opportunité que l'on ne saurait trancher à l'avance; mais il semble qu'en principe c'est une ville pour laquelle l'intérêt de nos rapports internationaux commande des ménagemens. De ce point de vue, nous plaçons Tanger hors du débat, que nous transportons tout entier sur la côte de l'Océan, depuis le cap Spartel jusqu'à Mogador.

Ici deux systèmes se présentent : ou bien l'on tentera des opérations de débarquement avec ou sans occupation, ou bien l'on procédera par le canon et la bombe. Le débarquement et l'occupation, c'est un système que l'on a pratiqué à Mogador, pratiqué avec succès, à des conditions coûteuses il est vrai. Ce que l'on a fait en 1844, on pourra le faire encore; mais convient-il de le faire?

En 1844, l'occupation de l'île Mogador était consommée, toutes les mesures propres à l'assurer avaient été prises; cependant un mois s'était à peine écoulé que déjà il fallait songer à une extension forcée de cette occupation. Au moment où la paix fut signée, la ville devait aussi être occupée; le commandant en chef venait d'en prendre la résolution.

On connaît la position de l'île Mogador. Le mouillage, ou, si l'on veut, le port, ouvert au nord et au sud, est entre cette île et la côte. La ville n'est pas vis-à-vis, elle est un peu au nord, et l'un des côtés du triangle qu'elle forme peut battre le mouillage avec quelques canons placés sur un bastion ou tour. On avait, il est vrai, encloué ces canons, et la batterie était demeurée muette; mais bientôt les indigènes, se ravisant, signalèrent tout d'un coup leur retour et leur présence par plusieurs boulets qui vinrent tomber au milieu des navires mouillés dans le port. Ce n'est pas tout : au sommet des petites dunes de sable qui bordent la plage du côté de terre, on vit ou l'on crut voir que le terrain était remué journellement, que l'on semblait y faire des travaux. Rien de plus naturel à penser, car rien n'était plus facile que de transporter là du canon et de canonner le mouillage. On pouvait le faire presque impunément. Plus tard, on reconnut que l'on s'était trompé. Quoi qu'il en soit, l'éveil était donné : c'était là le côté faible. Si les Marocains s'avisaient de cet expédient si simple, il fallait quitter le mouillage intérieur. De ce moment, l'île demeurait sans communications assurées, livrée à ses propres ressources défensives et à des chances précaires de ravitaillement pendant toute la mauvaise saison. Ainsi il était constaté que l'occupation de l'île ne garantissait pas l'occupation du port.

A cette occupation il fallait donc ajouter celle de la ville, qui permettait d'enfiler ou de prendre à revers tous les travaux que l'ennemi aurait pu exécuter sur la plage, et de les détruire au besoin par des sorties. Voilà pourquoi et comment on était conduit à occuper la ville; mais, s'il avait suffi de cinq cents hommes pour l'île, il n'en fallait pas moins de deux mille à deux mille cinq cents pour cette seconde occupation. Que l'on compte les frais de la première, et l'on pourra, par comparaison, se rendre compte de ce qu'aurait coûté la seconde.

Et puis, se serait-on arrêté là? n'aurait-il pas fallu s'étendre en dehors des murs de la ville, dominés à petite distance par des monticules, ou remonter jusqu'à sa source le cours de l'aqueduc qui lui donne de l'eau? C'est ainsi qu'une occupation, même temporaire, tend toujours, par des entraînemens inévitables, à s'étendre et à s'agrandir. Peut-on jamais prévoir à coup sûr si les nécessités de la défense ne forceront pas à reculer les limites que l'on avait d'abord assignées à une occupation? C'est sur une plus petite échelle l'histoire de l'Inde anglaise, et l'Algérie est là comme exemple, sinon comme enseignement.

Sans rechercher s'il convient à la France et à sa politique de poursuivre sur la côte d'Afrique des agrandissemens de territoire, on peut étudier les conséquences possibles d'un système d'occupation, appliqué comme système de répression. C'est ce que nous avons cherché à faire. Nous ne connaissons les autres points de la côte, Larrache et Rabat, que pour les avoir vus en passant et de loin. Assise sur un plateau élevé, Larrache a paru d'un accès difficile. Quant à Rabat, la rivière qui la sépare en deux permettrait, au moyen de vapeurs d'un faible tirant d'eau, de porter au cœur de la ville un corps de débarquement. C'est une étude à faire. Il importe dès aujourd'hui de posséder une reconnaissance exacte et complète de ces points aussi bien que de toute la côte, en vue d'une guerre offensive et dans la prévision d'une répression à exercer.

Tels sont, tels ont paru être du moins, dans l'état actuel des intérêts et des rapports extérieurs de la France, les inconvéniens d'un système d'hostilités vis-à-vis du Maroc qui comporterait l'occupation de quelque point de la côte. C'est un système non-seulement coûteux, nous le croyons en même temps compromettant; nous croyons qu'il est propre à engager le pays, malgré lui et contre ses intérêts ou les vues de sa politique, dans une voie d'agrandissemens territoriaux. C'est au gouvernement qu'il appartient de juger si le temps est venu de marcher dans cette voie; mais il s'agit dès à présent de bien savoir ce que l'on veut, de bien définir le but que l'on se propose, et de s'en rendre exactement compte. Si l'on veut seulement exercer une répression énergique, efficace, sans se lancer dans les hasards d'une occupation, s'il est bien entendu que la France ne veut pas d'agrandissemens en Afrique, qu'elle n'a que faire des villes et du territoire du Maroc, à quoi bon mettre à bord des vaisseaux auxquels on aura confié le soin de cette répression des troupes et un matériel de débarquement? L'expédition qui devait, il y a quelques semaines, partir de Toulon, portait huit cents hommes de troupes. C'était trop ou trop peu. En 1844, le corps expéditionnaire comptait douze cents hommes, et ces douze cents hommes n'auraient pas suffi pour occuper la ville de Mogador. C'était donc trop peu, si l'on

voulait s'emparer d'un point de la côte et l'occuper; si l'on ne voulait ni l'un ni l'autre, c'était trop. Nous le répétons : il faut avant tout bien savoir ce que l'on veut et ne pas aller à l'aventure, sans objet bien déterminé, encombrer les vaisseaux d'un personnel inutile. Ce sont des bouches qu'il faut nourrir, et cette nécessité peut gêner et même paralyser les opérations.

Dans le système que l'on a en vue, point d'occupation, point de troupes de débarquement : on demande comme corps de bataille trois vaisseaux au moins, quatre au plus, deux bombardes et autant de grands vapeurs que de vaisseaux. A ces grands vapeurs destinés à la remorque, on joindrait d'autres vapeurs plus petits, dont le rôle serait de guerroyer tout le long de la côte depuis Tétouan jusqu'à Mogador, interceptant le commerce et les communications, et tenant, par leur présence et leur canon, tout le littoral dans un état perpétuel d'alarmes. Le quartier-général serait à Cadix. De là, les vaisseaux pourraient, en quinze heures, paraître devant Larrache, quinze heures après devant Rabat, et, en moins de trois jours, à compter du point de départ, devant Mogador. On ruinerait ces villes par le canon et par la bombe. Les bombardes tiennent ici une place essentielle. Dans l'état précaire de nos rapports avec le Maroc, il importe d'être toujours prêt à venger une insulte, à châtier un acte de violence ou d'agression. Les bombardes à voiles de 1830 et de 1838 n'existent plus. Faut-il en construire d'autres? Oui sans doute, mais non plus à voiles; celles-ci ont fait leur temps : il faut aujourd'hui des bombardes à vapeur. Deux suffiraient, car on comprend tout ce que la sûreté et la rapidité de leurs mouvemens ajouteraient à leur efficacité. Quelles sont les conditions nouvelles qui devraient présider à leur construction? A première vue, et autant qu'il est permis d'exprimer une opinion à cet égard, on est disposé à croire que l'hélice ne conviendrait pas ici comme moteur. L'arbre a trop de portée; l'ébranlement produit par l'explosion pourrait, sinon le fausser, au moins apporter quelque dérangement dans sa position. Le vapeur à roues, avec des bâtis en cornières, paraît mieux approprié. L'appareil ramassé au centre du navire permettrait d'établir facilement deux plates-formes, reposant sur carlingue au moyen de massifs en madriers superposés; l'ébranlement agissant sur l'ensemble de l'appareil et du mécanisme dans le même sens et y produisant un ébranlement égal et uniforme, dont toutes les composantes seraient parallèles, ne paraît pas de nature à y porter un trouble dangereux. Au reste, l'idée des bombardes à vapeur devrait être soumise à l'examen et à l'étude des hommes spéciaux. C'est à eux qu'il appartient de décider de la valeur pratique de cette idée et de rechercher les conditions réelles de son application.

Tel est, dans ses données générales, le plan qui nous a paru répondre aux exigences de notre situation vis-à-vis du Maroc. Cette situation ne peut exister dans des conditions de bon voisinage. Ce qui vient de se passer à Tanger se renouvellera là ou ailleurs, et la France veut et doit protéger ses nouveaux sujets algériens comme elle veut et doit protéger sa frontière algérienne. Pour être efficace, cette protection doit être prompte et énergique. On connaît par expérience toutes les ressources, tous les expédiens dilatoires de la diplomatie marocaine. Ce n'est pas en traitant, c'est en réprimant que l'on en viendra à bout; c'est par la crainte seulement que l'on pourra fonder et affermir la sécurité et la paix de l'avenir.

C'est parce que nous sommes bien convaincu de cette vérité, que nous avons recherché si, aux hasards d'une expédition coûteuse et comparativement lente à accomplir, compromettante dans ses conséquences, il ne conviendrait pas de substituer un autre système de répression plus sûr, plus rapide et plus économique. Ce système n'offre pas, on l'avoue, au même degré du moins, les chances et l'attrait d'un brillant coup de main bien conçu, hardiment exécuté; mais il s'agit ici d'un système et non pas d'un fait de guerre isolé, d'un accident : il s'agit surtout d'un but sérieux à poursuivre, et nous croyons qu'il faut savoir ici sacrifier le côté brillant à des considérations sérieuses.

Que si l'on pouvait espérer, en frappant un grand coup, de fonder une fois pour toutes une paix durable, de conquérir par un grand effort les avantages et la sécurité d'un bon voisinage, nous admettrions volontiers, le cas échéant, l'opportunité d'une expédition en règle, avec ses charges et ses hasards; mais tel ne serait pas le résultat des sacrifices que l'on s'imposerait. Il faut bien s'y attendre : nous aurons long-temps à lutter contre nos fanatiques voisins; la paix ne sera qu'une trêve. En 1844, la France a dirigé une expédition contre le Maroc; elle était à la veille d'en faire partir une autre en 1849. La trêve a donc été de cinq ans, et pourtant la leçon avait été rude, le canon d'Isly avait répondu victorieusement au canon de Tanger et de Mogador. D'ailleurs, la situation politique de la France a été profondément modifiée au dedans et au dehors. Il est donc permis de croire à des trêves moins longues aujourd'hui.

Nous avons essayé de rendre sensibles par un exemple les inconvéniens du système d'occupation; nous avons voulu démontrer que ce système de guerre, pratiqué en 1844, alors qu'il était permis d'en attendre une paix durable, pouvait, en y persistant, embarrasser la politique du pays et le jeter, contre son gré, dans les hasards d'une guerre de conquête. Quelles que soient les destinées que la Providence réserve à notre pays sur la terre d'Afrique, quelle que puisse y être un jour sa part d'action et d'agrandissement, il a aujourd'hui une autre tâche à remplir : c'est, avant tout, d'y consolider et d'y affermir l'œuvre commencée depuis bientôt vingt ans. Or, pour consolider et affermir, il faut nous tenir toujours prêts à réprimer.

*****

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

LITTÉRATURE ANGLAISE. — Redburn, — his first Voyage (*Redburn, son premier Voyage*), **par Hermann Melville.**[1]

M. Hermann Melville, l'auteur de *Typee*, d'*Omoo* et de *Mardi* (2), vient de paraître de nouveau devant le public. Son livre n'est pas un de ces récits

(1) Deux volumes. Richard Bentley, Londres, 1849.

(2) Voyez, sur les précédens ouvrages de M. Hermann Melville, la *Revue* du 15 mai 1849.

dramatiques dont les péripéties coupent la respiration du lecteur. Il n'a même pas tout ce qui faisait le charme particulier de *Typee*, cet intérêt romanesque qui s'attache à des sites insolites et à des aventures extraordinaires dans un monde où tous nos souvenirs sont déroutés; ce n'est pas davantage, enfin, un de ces vastes tableaux qui embrassent toute l'humanité. Rien de pareil. L'ouvrage de M. Melville est simplement l'histoire d'un jeune garçon qui quitte sa famille, après des revers de fortune, pour s'embarquer comme mousse à bord d'un vaisseau marchand. Son voyage à New-York, sa traversée d'Amérique à Liverpool, son séjour au port et son retour au pays, tels sont à peu près les seuls incidens de ce roman-biographie. A peine sont-ils suffisans pour remplir deux volumes, et plus d'un passage accuse cette fois M. Melville d'avoir trop écrit en vue de faire un livre. Cependant, dans cette œuvre encore, il a conservé le privilége de ne pas être un écrivain comme tout le monde. Il saisit, il a un talisman. Nous avons appelé *Redburn* un roman-biographie, peut-être aurions-nous mieux fait d'employer le mot *autobiographie*. Il semble en tout cas que la narration soit composée de deux parties écrites à des époques différentes. Si dans la seconde moitié de l'ouvrage on sent l'homme de lettres, tout le début est évidemment inspiré par des souvenirs encore tout vivans. Les premiers symptômes de l'esprit aventureux de Redburn, ses projets de voyage, sa misanthropie enfantine, tout cela est peint et précisé avec une netteté sans emphase qui révèle une étude d'après nature. On n'invente pas de telles choses. C'est bien là l'enfant qui se sent pauvre et isolé; c'est bien là l'enfant d'une race particulière, le jeune Anglo-Saxon encore indompté avec son étrange mélange de rudesse et de sensibilité, de rêveries affectueuses et d'instincts volontaires, sauvages, presque farouches. L'équipage au milieu duquel le jeune mousse se trouve jeté n'est pas moins frappant de réalité. Quoique les peintures de la vie maritime se comptent par centaines, la rapide esquisse de M. Melville ressort dans le nombre comme une esquisse photographique parmi des tableaux de fantaisie. Elle nous met sous les yeux des marins, et, qui plus est, des marins anglais et américains, monde à demi barbare, où l'on comprend vite que l'on ne peut compter que sur soi, que l'on obtient seulement d'autrui ce qu'on sait conquérir; rude école où l'on apprend vite la nécessité d'user de ses yeux pour se conduire, et d'où l'on sort trois fois homme, quand on n'y a pas laissé sa faculté d'aimer et de plaindre. Un homme habitué à étudier ses semblables aurait fort à faire pour éviter de se heurter aux rochers vivans de ces parages. Imaginez-vous au milieu de ces sauvages un pauvre enfant qui, dans son village, était membre d'une société de tempérance, et qui avait entendu dire au prédicateur de sa paroisse que les marins n'étaient que des brebis *égarées!* Jusque-là, jusqu'à l'arrivée à Liverpool, la narration ressemble à une chronique. Rien n'y est exagéré, on le comprend; point de jugemens, peu de réflexions, point d'idées générales. Le style n'est pas toujours fort soigné; les *mais* et les *quoique* se présentent aussi souvent qu'ils peuvent rendre service. Qu'importe? les phrases se déroulent comme les pensées et les impressions s'engendrent et se succèdent dans une ame d'homme. Chaque mot est marqué à l'empreinte d'une sensation vive et neuve. Dans le reste de l'ouvrage, c'est l'auteur de *Mardi* qui reparaît. Il spécule, il est philosophe, il chante les destinées de

l'Amérique et l'éternelle mobilité des choses. Souvent il se lance dans un idéalisme un peu creux ou voisin de l'utopie; souvent il tombe dans l'ampoulé, dans cette exaltation de la chair et du sang à laquelle les Américains sont aussi enclins que nous; mais là encore l'originalité et la verve ne l'abandonnent jamais, et si, après avoir lu, on n'est pas toujours satisfait, en lisant, on est entraîné par la verve du conteur comme par le prestige de toute vitalité puissante.

— Visits to Monasteries in the Levant, par l'honorable Robert Curzon (1). — M. Curzon, pour employer une expression qu'il applique lui-même à l'ancien voyageur Maundrell, n'est pas de ceux qui encombrent leurs narrations d'opinions et de digressions, et qui, au lieu de décrire un pays, décrivent seulement ce qu'ils en pensent. Observateur curieux et sincère, il saisit bien le côté pittoresque des choses, il a de l'entrain, il a des connaissances spéciales, et jamais il ne tombe dans ce lyrisme ou ce babil de touriste qui fait songer aux causeurs toujours préoccupés de dire à tout prix de plus jolis mots que leurs interlocuteurs. Quoique son ouvrage ne soit pas spécialement une étude sur l'architecture et l'ornementation des monastères de l'Orient, comme son titre pourrait le faire croire, l'archéologue lui-même y peut beaucoup apprendre. Depuis plusieurs années, on s'est fort occupé en Angleterre d'iconographie religieuse. Le travail de lord Lindsay sur l'*Art chrétien*, les études de mistress Jameson sur l'*Art légendaire*, les patientes recherches de M. Eastlake et bien d'autres travaux attestent assez que c'en est fait des fureurs iconoclastes du calvinisme. Pour comprendre les premiers essais de la peinture moderne, il a fallu les commenter par les légendes et les mœurs de l'église primitive, et de la sorte tout le moyen-âge s'est trouvé en cause. M. Curzon est venu à son tour apporter son tribut de documens sur cette question si complexe de l'art chrétien. De 1833 à 1837, il a été presque constamment occupé à parcourir l'Égypte, la Syrie, l'Europe orientale; tour à tour il a visité des lieux rarement fouillés par les touristes : le désert de Nitria, le Pinde, le mont Athos. Un des grands charmes de son livre, c'est qu'il soulève un voile derrière lequel nous apercevons avec étonnement des vivans qui semblent être les fantômes des chrétiens des premiers siècles. En s'enfonçant dans les solitudes où la vie monastique a pris naissance, M. Curzon y a retrouvé cet ascétisme asiatique que nous avons dépassé, mais qui s'est immobilisé chez les Coptes et les Abyssiniens avec toute sa soif d'inertie. Sur les murs des couvens du mont Athos et du Pinde, c'est l'art du moyen-âge qui s'est pétrifié en quelque sorte, et qui jusqu'à nos jours n'a pas cessé de reproduire les images traditionnelles. Partout l'immobilité, partout aussi les traces des trois formes de l'ancien cénobitisme : l'ermitage solitaire, — le village composé de cellules groupées, — et le couvent, ou communauté monastique. La bibliographie doit aussi des remercîmens au noble voyageur. C'est la passion des vieux livres qui l'a entraîné vers les ruines des couvens autrefois peuplés par les disciples de saint Macaire; c'est elle qui l'a conduit aussi au milieu des dangereux défilés de l'Albanie. En Égypte surtout,

(1) Un vol. avec planches et gravures. Londres, J. Murray.

M. Curzon a découvert bon nombre de manuscrits cophtes, syriaques, grecs et arabes, et lui-même en a rapporté plusieurs en Europe, entre autres un dictionnaire cophte et arabe. Près de la mer Morte, le hasard lui a fait faire une autre découverte : celle des fruits de cendre dont parle la Bible, et qui semblent être des excroissances produites par un insecte sur une sorte d'ilex. Plusieurs de ces fruits trompeurs, fort semblables en apparence à des prunes, ont été remis par M. Curzon à la société linnéenne, qui en a fait le sujet d'un mémoire. Somme toute, M. Curzon a voyagé en homme instruit, et peut-être son livre est-il appelé à diriger d'autres observateurs vers des contrées trop peu explorées jusqu'ici, et qui peuvent fournir de précieuses données sur l'histoire des sociétés humaines comme sur l'histoire de l'art.

—Notes of an Irish tour (Notes d'une excursion en Irlande), par lord John Manners (1). — Il est impossible de prononcer le nom de lord John Manners sans éveiller le souvenir de la *jeune Angleterre*, et quoique ses notes de voyage ne forment qu'une mince brochure, les allusions qu'il fait, dans sa préface, à certaines critiques politiques auxquelles il s'attend ne nous permettent pas d'oublier que sous le petit livre se cache un parti. Quel est donc ce parti? On connaît les luttes que se livrèrent sous Jacques Ier l'église épiscopale et le puritanisme. On sait que sous Jacques II, à propos d'une ordonnance qui décrétait de par le roi la liberté des cultes, et qui, de par le roi, avait été envoyée au clergé pour être lue du haut de la chaire, l'église établie se divisa en deux branches, qui jusqu'à nos jours sont restées séparées sous le nom de haute et basse église (*high church* et *low church*.) La haute église est tory, la basse église est whig. Avec Guillaume III, ce furent les principes whigs de la basse église qui arrivèrent au pouvoir, et c'est contre ces idées qu'éclata, on le sait, la réaction à laquelle le docteur Pusey attacha son nom. La *jeune Angleterre* peut être regardée comme l'expression militante et politique de l'école de jeunes théologiens qui s'est formée autour du docteur d'Oxford. Peut-être s'est-on exagéré la portée de ce mouvement. On y a vu un retour au catholicisme, tandis que c'était simplement un retour aux principes de ce vieux parti tory et épiscopal qui a pour saint l'archevêque Laud, qui de tout temps a sympathisé avec les catholiques par antipathie pour les puritains, mais qui, tout en cherchant à rétablir les pompes du culte et à faire de l'église l'interprète nécessaire de la loi, n'a nullement eu en vue de donner pour chef à sa hiérarchie le souverain pontife de Rome. Que l'avenir ait peu à attendre de cette réaction, l'expérience semble déjà le prouver; car à Oxford le puseyisme s'éteint pour faire place à un scepticisme chrétien, à une sorte d'idéalisme mystique qui va à pleines voiles vers les doctrines du docteur Strauss. Toutefois, les exagérations et les aberrations de la logique calviniste ont assurément donné une certaine importance à la nouvelle secte, et elle a au moins fait œuvre utile en prenant en main, n'importe pour quelle raison, la défense des catholiques.

Comme ses précédens écrits, le petit livre de lord John Manners laisse percer toutes les tendances du parti. Il est toujours fort préoccupé de liturgie; il revient

(1) 1 vol. in-18. Londres, 1849, J. Olivier, Pall Mall.

jusqu'à quatre fois à la charge pour dénoncer les temples où la collecte n'est point faite au moment voulu, et où les offrandes des fidèles ne sont pas présentées à l'officiant suivant les prescriptions du rituel. Dans toute sa relation, il y a un étrange mélange de sentiment religieux et de passion archéologique; il s'indigne contre les calvinistes, parce qu'ils ont défiguré les églises en y élevant de vilaines cloisons de bois. Par instans, on croirait entendre un écho de nos néo-catholiques, qui voulaient croire parce qu'ils trouvaient la Bible plus poétique qu'Homère. En un mot, on s'aperçoit qu'à leur origine les enthousiasmes de la *jeune Angleterre* n'ont guère été qu'une religion et une politique de sentiment. Hâtons-nous de l'ajouter cependant, quel qu'ait été le point de départ, on sent aussi que pour le noble auteur l'expérience est venue. Non-seulement son petit livre est écrit d'un style simple et facile, non-seulement il révèle un esprit ouvert aux impressions de la nature, il atteste encore un désir sincère d'observer et d'apprendre. On aime à voir le soin avec lequel le voyageur visite les prisons, les *workhouses*, les écoles, les établissemens publics de tout genre. En quelques mots, voici les principales de ses conclusions. Tout en témoignant un vif intérêt pour le clergé catholique, et même pour les communautés religieuses, pour les frères de la doctrine chrétienne et les sœurs de la miséricorde, lord John Manners ne soutient pas moins que l'église protestante est canoniquement et légalement l'église officielle de l'Irlande; seulement il voudrait que le culte catholique fût doté, et il pense qu'en ce moment le clergé romain ne refuserait pas une dotation. A l'égard de l'éducation, il se prononce contre le système qui prétend donner la même instruction laïque à toutes les communions, en laissant chacune d'elles recevoir à part un enseignement religieux suivant ses croyances. Sans se déclarer partisan du rappel, il témoigne un grand respect pour la *jeune Irlande*, qu'il défend contre les attaques de *Conciliation-hall*. Loin de penser que les petites fermes soient la plaie du pays, il est d'avis que la misère vient surtout de ce que le paysan qui, faute de capital, ne peut cultiver que cinq à six arpens, en prend cent à fermage, dans l'espoir de sous-louer, et en conséquence il voudrait limiter les fermes à une étendue de dix arpens. L'impression qui se reproduit du reste à chaque ligne de ce livre, c'est que la race irlandaise n'est pas la race anglaise, et que l'économiste saxon a une clé du cœur humain qui se trouve ne pas ouvrir le cœur de l'Irlandais. Il est bon que de temps en temps on rappelle aussi aux théories qu'elles ne sont que des théories. Le beau rôle de la *jeune Irlande* a été de répéter cette vérité aux calvinistes et à l'économie politique, mais reste la grande question : comment agir? et peut-être n'est-ce pas la *jeune Angleterre* qui doit la résoudre?

J. M.

V. DE MARS.